1107
18523

BIBLIOTHÈQUE DU XV^e SIÈCLE

TOME XX

FRANÇOIS VILLON

SA VIE ET SON TEMPS

BIBLIOTHÈQUE DU XV^e SIÈCLE

- T. I. P. CHAMPION, archiviste-paléographe. *Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne. Contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc et à l'étude de la vie militaire et privée au XV^e siècle*. 1905, in-8, 3 planches hors texte. Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix BORDIN. (Presque épuisé.) 10 fr.
- T. II. Le même. *Cronique Martiniane. Edition critique d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII, restituée à Jean Le Clerc*. In-8. 1907. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. — Mention au Concours des Antiquités nationales. 6 fr.
- T. III. Le même. *Le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*. In-8, 1907, 18 fac-similés. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. — Mention au Concours des Antiquités nationales. 10 fr.
- T. IV. H. CHATELAIN, docteur ès-lettres. *Recherches sur le vers français au XV^e siècle. Rimes, mètres et strophes*. In-8, 1907. 10 fr.
- T. V. P. CHAMPION, *Charles d'Orléans, joueur d'échecs*, 1908. In-4 et planches. 3 fr.
- T. VI. E. LANGLOIS, professeur à l'Université de Lille. *Nouvelles françaises inédites du XV^e siècle*. In-8, 1909. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. 5 fr.
- T. VII. P. CHAMPION. *Le Prisonnier desconforté* (du château de Loches), poème inédit du xv^e siècle, avec une introduction, des notes, un glossaire et deux fac-similés. In-8, 1908. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. 5 fr.
- T. VIII. G. DOUTREPONT, professeur à l'Université de Louvain. *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*. In-8, 1909. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. 12 fr.
- T. IX. Ch. PETIT-DUTAILLIS, recteur de l'Académie de Grenoble. *Documents nouveaux sur les mœurs populaires et le droit de vengeance dans les Pays-Bas au XV^e siècle*. Lettres de rémission de Philippe le Bon. In-8, 1908. 6 fr.
- T. X. CAILLET. *Relations de Lyon avec la Bresse et le Maçonnais*. 2 fr. 50
- T. XI. P. CHAMPION. *La librairie de Charles d'Orléans*, 1910. In-8 et album de 34 photographies. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. 20 fr.
- T. XII. SÖDERHJELM. *La nouvelle française au XI^e siècle*. Couronné par l'Académie française. Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique, 1911. In-8. 7 fr. 50
- T. XIII. P. CHAMPION. *La Vie de Charles d'Orléans*, in-8 et 16 photographies, 1911. Couronné par l'Académie française (2^e prix Gobert). Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. 15 fr.
- T. XIV. Charles OULMONT. *La poésie morale, politique et dramatique à la veille de la Renaissance. Pierre Gringore*, in-8, 1911. Couronné par l'Académie française. 7 fr. 50
- T. XV. Le même. *Etude sur la langue de Pierre Gringore*, in-8, 1911. 4 fr.
- T. XVI. Mathilde LAIGLE. *Le Livre des Trois Vertus de Christine de Pisan et son milieu historique et littéraire*, in-8 et planches. 7 fr. 50
- T. XVII. Arn. Ad. MESSER. *Le Codice aragonese*. Etude générale. Publication du manuscrit de Paris. Contribution à l'histoire des Aragonnais de Naples. 1912, in-8, 2 fac-similes et 7 gravures. 15 fr.
- T. XVIII. Léon MIROT. *Une grande famille parlementaire aux XIV^e et XV^e siècles. — Les d'Orgemont. — Leur origine, leur fortune, le Boiteux d'Orgemont. — Avec un plan*. 7 fr. 50
- T. XIX. *Quelques pièces relatives à la vie de Louis I, duc d'Orléans et de Valentine Visconti, sa femme*, publiées par F. M. GRAVES. 7 fr. 50

L.F.
V759
Yc

PIERRE CHAMPION

FRANÇOIS VILLON

SA VIE ET SON TEMPS

TOME PREMIER

AVEC 24 PLANCHES HORS TEXTE

145036
31 12 3

PARIS

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR L'HISTOIRE DE FRANCE

HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1913

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

PRÉFACE

Telle que nous la connaissons, grâce aux efforts obstinés des érudits, nos contemporains, la vie de François Villon pourrait tenir tout entière dans une page. Son œuvre se compose d'un très court poème d'écolier, les *Lais*, et du *Testament* qui ne compte que 2.023 vers.

Il peut donc sembler dangereux de publier sur ce mince sujet un ouvrage étendu. Et il paraît téméraire d'ajouter quelque chose au petit livre de Gaston Paris¹. Sans irriter les bons esprits, comment d'ailleurs ne pas souscrire au jugement de Clément Marot, ne pas suivre, dans cette matière incertaine et périlleuse, son sage parti de l'ignorance ?

« Quant à l'industrie des lays qu'il feit en ses testamens pour suffisamment la congnoistre et entendre, il fauldroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir congneu les lieux, les choses, et les hommes dont il parle : la mémoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de sez lays dictz. Pour ceste cause, qui voudra faire une œuvre de longue durée, ne preigne son soubgect sur telles choses basses et particulieres. Le reste des œuvres de nostre Villon (hors cela) est de tel artifice, tant plain de bonne doctrine, et tellement painct de mille belles couleurs, que le temps, qui tout efface, jusques icy ne l'a sceu effacer²... »

Plus que la vie mystérieuse et romanesque du pauvre poète, mon but est de faire connaître les différents milieux qu'il a traversés, la société où il a trouvé ses protecteurs et ses victimes, Paris qu'il a beaucoup

1. *François Villon*, Paris, 1901 [*Les Grands Écrivains Français*].

2. Prologue de l'édition des Œuvres de Villon, publiée par Clément Marot en 1533.

aimé. En définitive, malgré une apparence de paradoxe, à quatre siècles de distance nous en savons plus sur Villon et son temps que Clément Marot, séparé de notre poète par deux générations à peine. D'innombrables documents nous permettent de revivre cette époque : les archives ont été fouillées ; les bibliothèques ont livré leurs trésors. Il suffira de rappeler les admirables découvertes de mon maître Auguste Longnon ¹, les patientes et précises recherches de Marcel Schwob, mort à la tâche ². Des sources inédites ont été utilisées ici, comme ces copies précieuses des registres du Châtelet par Du Fourny (Bibl. Nat., Clairambault 763-764) ; elles ont permis des conclusions toutes nouvelles sur les fréquentations de notre poète. Car elles nous donnent une façon d'état-civil parisien : nous connaissons l'âge, les alliances des légataires de Villon. Et voilà ressuscitée toute une société bourgeoise, de gens de finance et de droit, que François fréquenta pendant sa jeunesse.

Il peut sembler encore que ce ne soit pas une méthode rigoureuse, celle qui s'attache à nous donner la physionomie d'un temps

1. *François Villon et ses légataires* dans la *Romania*, II, 1873, p. 203-236. — *Etude biographique sur François Villon d'après les documents inédits conservés aux Archives Nationales*, Paris, 1877. — *Œuvres complètes de François Villon publiées d'après les manuscrits et les plus anciennes éditions*, Paris, Lemerre, 1892. — *Nouvelles recherches sur Villon* (*Romania*, XXI, 1892, p. 265-270). — *François Villon, Œuvres* éditées par un ancien archiviste avec un index des noms propres, Paris, H. Champion, 1911 (Les *Classiques Français du Moyen Age*, dirigés par M. Mario Roques). Dans l'introduction de cette édition on trouvera une liste critique des travaux relatifs à Villon qui dispense de toute autre bibliographie. Faut-il ajouter que ce qui a été écrit sur la vie de Villon avant Auguste Longnon est sans valeur ?

2. Communication sur les documents judiciaires relatifs aux Compagnons de la Coquille (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1890, p. 121). — *Le Jargon des Coquillars en 1455* (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, VII, 1892, p. 168-183, 296-320). — *François Villon d'après des documents nouveaux* (*Revue des Deux Mondes*, CXII, juillet 1892), étude réimprimée dans *Spicilège*, 1896. — Communications relatives à Guillaume Cotin et à Th. de Vitry (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1898, p. 721-722) : à la condamnation du poète en 1463 (*Ibid.*, 1899, p. 125-126) ; à ses démêlés avec la faculté de Théologie en 1462 (*Ibid.*, 1899, p. 581-582). — J'ai publié en 1905 l'introduction à la reproduction fac-simile du ms. de Stockholm sur des notes de Schwob. En 1912, j'ai rassemblé toutes les notices qu'il avait écrites, les deux premiers chapitres du grand livre qu'il méditait, ainsi que la minute d'un cours à l'Ecole des Hautes Etudes sociales : *François Villon, rédactions et notes*, Paris, imp. Dumoulin, 1912, ouvrage non mis dans le commerce et tiré à 100 exemplaires pour les amis de Marcel Schwob.

plutôt que celle d'un individu, l'objet propre de nos recherches. Voilà cependant une grande ambition, en général : c'en est une considérable, à coup sûr, pour une époque aussi éloignée de nous que le xv^e siècle.

Une « vie » ne pourra jamais être justifiée que par une autobiographie ou des correspondances, et celles-ci devraient être d'une extrême sincérité. Combien en connaissons-nous de telles ? En somme, si j'ai dit à propos de Villon la vie d'un enfant parisien de son temps, l'existence d'un étudiant et d'un mauvais garçon, son contemporain, autant et plus que la sienne propre, si j'ai tenté d'expliquer « l'industrie des legs » par la société des légataires, ne m'en veuillez pas trop. Trouvez là, tout de même, un peu de Villon puisque je l'ai cherché avec tant d'amour.

« *Il faudroit avoir esté de son temps à Paris* » : ainsi l'a déclaré Marot, et rien n'est plus vrai. J'ai donc tenté de promener le lecteur à travers ce Paris où Villon a beaucoup erré, en lui nommant au passage les maisons des légataires, les particularités de la rue et de la vie parisiennes que mentionna le poète, ce qu'un écolier de son temps aurait aperçu dans la grand'ville. Ce sera, si l'on veut, un voyage d'imagination, mais tout entier justifié par des documents. Car c'est bien en vain que l'on cherche aujourd'hui un souvenir de cette vie des collèges sur la montagne Sainte-Geneviève, que l'on voudrait retrouver dans notre Cité, banale et déserte, la Cité d'autrefois, ses petites églises, ses artisans, la vie merveilleuse de la cathédrale. Certains coins d'Oxford, le cloître de Canterbury, des aspects de nos vieilles villes de Normandie, de l'Ile-de-France ou de l'Orléanais, seraient pour cela d'un autre secours.

Enfin, s'il faut dire la raison d'une si téméraire entreprise, il me semblait que l'amitié m'eût fait ce doux commandement.

A la mort de Marcel Schwob j'avais classé les notes, les copies que mon ami avait exécutées, avec autant de soin que de patience, afin de mettre au jour les travaux qu'il laissait inachevés ¹. Elles ont été complétées, depuis sept ans, par mes propres investigations et mes lectures. Et, bien que cette besogne me fût d'abord pénible, j'ai dû,

1. *Le Parnasse Satyrique du quinzième siècle* (dont la table est due à M. Léautaud) ; la reproduction fac-simile du manuscrit de Stockholm.

suivant la méthode de Marcel Schwob, extraire la substance de ses notes, vérifier ce qui me paraissait douteux, compléter ce qu'il avait laissé dans l'ombre. L'utilisation la meilleure de tous ces renseignements m'a paru exiger le cadre le plus large pour y situer tant de notions sur les fréquentations du poète et sur la vie d'autrefois. De grandes scènes se sont alors développées dans mon esprit. Une « vie de François Villon », un tableau de la société de son temps s'imposaient à moi désormais. C'est en cherchant à Blois le poète vagabond que j'ai rencontré sur ma route le bon et précieux prince, Charles d'Orléans.

Infortuné Marcel Schwob ! Que d'heures passées devant des parchemins et des papiers jaunis ces copies représentaient ! Car vous vous acheminiez presque chaque jour, déjà courbé, aux Archives : et cette rude besogne de dépouillement vous charmait, vous si jeune cependant d'imagination et de cœur, conteur nourri de bonnes lettres et dont le goût demeura si étrange tout ensemble. C'était encore dans le petit sous-sol en bordure de la rue des Francs-Bourgeois, avec ses tables rondes, où il semblait que l'omnibus allait verser, parmi les cartons entr'ouverts, dans un grand fracas de vitres. Et Siméon Luce vous surveillait d'un œil exempt de bienveillance !

Là Marcel Schwob tournait inlassablement les feuillets des registres de la chancellerie ou du Parlement, copiait doucement, de sa belle et menue écriture d'humaniste ; il m'initiait à l'histoire violente du ^{xv}e siècle, à la difficile lecture des notes rapides de cette époque qu'il aimait tant. On n'oubliait pas une telle figure : le front parcheminé et dépouillé, l'éclat singulier des yeux, la bouche grande, jeune et rase, le nez courbe, celui des Sémites, que l'on retrouve aussi sur les très fins profils des bas-reliefs égyptiens, le cou maigre flottant dans le col trop large de la chemise.

Puis tout à coup, épuisé dans ses dernières années par la souffrance et le rêve, sa tête s'inclinait sur sa poitrine : c'était alors un effondrement de son corps chétif. Plusieurs fois le garçon de la salle des Archives le crut mort. Ou bien je retrouvais Schwob aux heures douloureuses de l'ennui, du dangereux bonheur, de la maladie, couché par goût dans la plus petite chambre de son appartement, entouré des beaux livres qui étaient son seul luxe. Car Marcel Schwob lisait en voluptueux. Il me tendait sa main courte, que j'aimais à tenir dans la

mienne, et sa voix blanche se faisait tout à coup autoritaire et démonstrative. Un Villon n'était pas loin, à portée de son lit. Ainsi j'ai été le témoin, le confident de ses découvertes, d'hypothèses exposées et condamnées presque aussitôt avec une chaleur égale ; et souvent je l'aidai dans ses recherches. Il avait la bonté de voir en moi un disciple : c'est ainsi que je fis à Dijon de nombreuses copies et formai le dossier du procès des Coquillards que nous devions publier ensemble.

Parfois Marcel Schwob parlait de son Villon comme d'un travail achevé dans son esprit ; à d'autres moments, comme d'un projet qu'il traînait pour le charme de sa vie. Et volontiers il donnait lecture à quelques intimes des deux premiers chapitres que j'ai publiés avec ses notes, les seuls qu'il ait jamais écrits. Ils montrent du moins toute sa maîtrise, sa science incomparable, la forme sèche et vibrante qui était la sienne. Je me suis bien gardé de l'imiter : ce sera un des chagrins de ma vie de n'avoir pas lu le beau livre sur Villon que Marcel Schwob eût écrit.

Un jour je lui posai une question naïve : « Mais, vous devez le voir, Villon ? » — « Je vois seulement le petit doigt de sa main. » Pauvre et regretté Marcel Schwob, j'espère, pour toute l'amitié que j'ai eue pour vous, ne pas avoir trahi la confiance que vous aviez mise en moi ! Mais, au nom de la vénération que je vous portais, je dois revendiquer ici le péril d'avoir pensé, écrit et documenté ce livre à ma façon. Le lecteur le reconnaîtra bien vite, hélas !

Si cet ouvrage a du moins quelque mérite, j'entends qu'on l'attribue à la continuité qui a présidé à son développement, malgré tant de disgrâces. Auguste Longnon avait abrité un temps Marcel Schwob, jeune homme, dans son petit bureau des Archives, tandis que des recherches sur le jargon l'avaient rendu passionné de Villon ; et c'est Auguste Longnon qui m'a fait travailler auprès de lui, dès ma première année à l'Ecole des Chartes, au dépouillement des archives du fonds de Notre-Dame relatives à la Cité.

Nommer Auguste Longnon c'est saluer l'initiateur, l'érudit admirable et perspicace qui a découvert tout ce que nous savons de la biographie de Villon, et qui a publié, avec autant de science que de prudence, les œuvres mutilées de notre poète. Jamais on n'en rendra assez témoignage. Génie intuitif formé à sa seule école, Auguste Longnon fut, parmi les historiens du siècle dernier, un créateur. Il faudra bien des

années encore pour apprécier tout ce qu'il a apporté de nouveau par la seule étude des noms de lieux. Nous lui devons une méthode d'analyse, des exemples achevés de synthèse quand il nous a dit, par exemple, la formation de la nationalité française. Science infinie, patience, divination, rigueur, clarté, telles pouvaient paraître les qualités essentielles de ce grand travailleur. Mais Auguste Longnon était aussi un homme d'un goût très sûr, d'une sensibilité aiguë. Il savait aimer les belles lettres et se délassait des rudes publications documentaires par la lecture de notre vieille littérature qu'il possédait parfaitement. Un tel zèle ne peut que susciter la fortune. Ainsi Auguste Longnon eut le bonheur de retrouver le *Méliador* de Froissart : il fut tout aussi heureux avec Villon. Auguste Longnon a découvert le peu que nous possédons sur le poète ; il l'a rendu pour la première fois lisible ; il a montré la manière de commenter un texte littéraire à l'aide de documents d'archives ; il a entrevu que tout était réel chez notre auteur. Il faut le répéter en tête d'un long travail sur Villon, quand on a pu vérifier soi-même, et pendant longtemps, l'étendue et la rigueur de ses recherches, quand on a cru les amender ou les compléter parfois. Tous les Villonistes lui doivent ce tribut. Schwob rendait toute justice, comme je le fais ici, à ce maître regretté. Ces deux hommes ont préparé, en quelque sorte, le livre que j'ai tenté de réaliser.

Autant que le permettent les manuscrits de Villon, qui ne sont pas excellents et ne se classent pas très bien, on peut dire que la récente édition d'Auguste Longnon nous donne un texte aussi parfaitement établi que possible : les quelques vers douteux de notre poète ne paraissent pas devoir être corrigés de sitôt, et sans l'aide de sources nouvelles. Mais le sens de l'œuvre demeure cependant obscur.

On s'est beaucoup préoccupé ici de l'explication de ces petits huitains, trop peut-être au goût du lecteur. C'était là un champ en partie inexploré. Et si mon livre offre quelque nouveauté, c'est surtout en cela que j'aimerais qu'on le reconnût. En somme il semble bien que la plaisanterie de Villon doive presque toujours être entendue par anti-phrase : s'il dépeint quelqu'un comme un enfant, il faut comprendre un vieillard ; s'il le dit dénué de biens, c'est un riche ; s'il parle d'un honnête homme, il y a à parier qu'il s'agit d'un coquin. Les louanges que donne Villon correspondent à un bienfait, et ses médisances, à un refus de l'obliger. Car la plupart des hommes riches et considérables

qu'il a pu approcher dans Paris, ou qu'il connaissait de réputation, sont nommés par Villon dans son *Testament* ; et lui, qui n'a rien, fera ses exécuteurs des grands et des riches de ce monde. C'est un procédé constant chez lui, commun à bien des polémistes. Il n'y a pas lieu sans doute d'en tirer d'autres conséquences. Faire du *Testament* une satire politique et sociale, comme le demandait parfois Schwob, c'est exagérer à coup sûr. Les équivoques, les calembours (et de quel ordre !) répandus dans la littérature, sans doute dans la conversation des écoliers de ce temps, font comprendre le plus grand nombre des plaisanteries de Villon. Et puis l'inexplicable demeure. Comme la beauté d'une œuvre, sans un certain mystère, serait diminuée !

Ce n'est pas seulement en dépouillant tout ce qui nous reste d'archives parisiennes contemporaines de Villon, en reconstituant la vie des légataires, comme j'ai tenté de le faire dans les appendices de ce livre, en traçant un tableau de l'ancien Paris, qu'on prépare un bon commentaire des poésies de Villon. Il faut encore être nourri de toute la littérature du quinzième siècle : notre savant ami, M. W. G. C. Byvanck, a montré tout le parti qu'on pouvait tirer de cette méthode dans le *Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de François Villon*¹. Il a prouvé que celui-là qui avait lu tous les écrits de ce temps, en avait retenu les mots et l'esprit, en homme de goût qui entend faire pardonner sa puissante érudition et parler de Villon comme d'un cher auteur moderne, celui-là était seul capable de bien comprendre ses poésies. A Byvanck le mérite d'avoir dit le sens et la place des *Lais* dans la littérature du quinzième siècle.

Les grands artistes sont toujours influencés par leur temps et réagissent contre lui. Comme Charles d'Orléans a résumé la courtoisie, Villon a résumé tout l'art réaliste et populaire de son temps. Mais tous deux protestent, à leur façon, contre la prolixité niaise de leur époque. Ce jeune homme a donné une leçon aux artistes de tous les âges : il a prouvé, une fois de plus, que les grandes et fortes créations de l'esprit ont presque toujours pour point de départ une réalité. L'œuvre de Villon est réelle ; elle exprime la vérité même. En dépit de Marot je ne regretterai pas que Villon ait traité de « *telles choses basses et particulières* ». Leur explication n'est évidemment que du domaine de

1. Leyde, 1882.

l'érudition et de l'histoire. Mais ce sera l'éternel honneur de Longnon et de Schwob d'avoir, à l'aide de documents d'archives, montré la réalité, la sincérité des beaux vers de Villon.

A ceux que cette méthode rebuterait, il sera toujours loisible de prendre leur plaisir à la simple lecture de Villon, que Marot recommandait si gentiment aux poètes de son temps, et à ceux de l'avenir.

Car telle est la perfection de son œuvre, tel est son pouvoir verbal que, malgré ses obscurités, elle s'impose à nous à toute force. Les « bons vieillards » du temps de Marot en savaient par cœur les meilleurs passages : peut-être ne les entendaient-ils pas mieux que les lecteurs d'aujourd'hui ? Et je sais un de mes amis, homme de mesure, de goût et de raison, qui se plaît à répéter avec volupté les plus insignifiants des huitains du poète :

*Item, et à mon plus que père
Maître Guillaume de Villon...*

Miracle d'une œuvre, à jamais vivante, où l'on se demande ce qu'il convient d'admirer le plus : la perfection du verbe, le choix et la place des mots, un emploi inconnu des rimes, la plainte touchante d'un cœur à la fois bon et pervers, qui nous pénètre comme un cri ?

C'est le secret du génie de François Villon. Il lui a valu, parmi ses contemporains, des protecteurs, de nombreux lecteurs, une célébrité immédiate ; et Villon demeure le seul poète du moyen âge qu'on lise aujourd'hui.

Je n'ai pas voulu dire que sa triste vie nous attache davantage à lui ; et je ne prétends pas non plus que l'explication des traits d'esprit des *Lais* et du *Testament* ajoute beaucoup au prestige de sa poésie, qui tient en vérité de la magie.

Façade de l'Eglise Saint-Benoît en 1791
Villon. Antiquités nationales

FRANÇOIS VILLON

SA VIE ET SON TEMPS

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE SAINT-BENOÎT-LE-BÉTOURNÉ ET M^e GUILLAUME
DE VILLON

Dans les premières années du xv^e siècle, quand on montait la grand' rue Saint-Jacques, on voyait sur sa droite, à la hauteur de la ruelle Saint-Jean-de-Jérusalem, le chevet d'une vieille petite église enchâssée dans les maisons d'un cloître : c'était Saint-Benoît-le-Bétourné.

On la tenait alors pour l'une des trois églises que Monseigneur saint Denis avait fondées à Paris sous le vocable de la Trinité¹. Mais ce qui est certain, c'est que ce sanctuaire remontait à une antiquité fort vénérable puisqu'on y adora les martyrs syriens saint Bacq et saint Serge, quand ces dévotions se répandirent dans les Gaules ; et l'église formait déjà une paroisse de Paris au xii^e siècle. Alors on appelait la Sainte Trinite *Benedictus Deus*, *Saint Benedict*, *Sire Dieu*, *Saint Dieu* : le nom de saint Benoît semble donc avoir été une autre façon de

1. Raoul de Presles, dans Le Roux de Lincy et Tisserand, *Paris et ses historiens aux xiv^e et xv^e siècles*, 1867, p. 114 ; au vitrail d'une des chapelles on lisait : *in hoc sacello sanctus Dyonisius capit invocare nomen Sanctæ Trinitatis* (Du Breul, *Le Théâtre des Antiquitez de Paris*, 1612, p. 258). — Sur tout ceci cf. Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, Paris, 1912, p. 1-32.

désigner la Trinité¹. Mais il y avait fort longtemps qu'on avait perdu le sens de ce vieux vocable ; dès le xiv^e siècle, le chapitre de l'église célébrait le 11 juillet la translation de saint Benoît, le célèbre réformateur du Mont-Cassin, sans qu'aucune tradition justifiât cette fête.

Quant au surnom de *Bestorné* (mal tourné), il venait à l'église Saint-Benoît de ce que le chœur du vieux sanctuaire regardait l'occident² : anomalie qui s'explique facilement par la position même de l'édifice bâti en bordure de la rue Saint-Jacques. Mais, là encore, ce surnom n'était plus qu'un souvenir. Depuis 1349, on trouve des exemples de Saint-Benoît le *bien tourné* : dès ce temps une application plus sévère des règles de la liturgie avait donc fait reporter le maître-autel du côté de l'ancien portail. Ce qui est certain, c'est qu'au xv^e siècle l'accès de l'église avait lieu par une porte latérale ouverte au nord, dans le cloître³.

Ce dernier était vaste et formait autour de l'église une petite cité calme, avec ses maisons entourées de jardins. Il s'ouvrait sur la rue des Mathurins⁴, en face de l'église, par un long boyau qui s'élargissait pour venir former une cour assez grande le long du bas-côté septentrional de l'église : on y voyait un puits en face de la maison de l'*Image Saint Etienne*. Cette cour se rétrécissait vers la rue Saint-Jacques, où se trouvait la seconde porte du cloître, non loin des prisons. La troisième s'ouvrait sur la rue de la Sorbonne au moyen d'un boyau plus

1. Abbé Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, éd. Cocheris, II, p. 45, 81 ; Berty et Tisserand, *Topographie historique du vieux Paris. Région centrale de l'Université*, p. 87-90.

2. *Ecclesiæ illius forma dissimilis et dissidens ab aliis ecclesiis : a parte sanctuarii respicit occidentem, ab introitu orientem, nec permittit in alio loco convenienter officia parochialia celebrari quam in eo, in quo priscis diebus usque ad tempora nostra priores celebrarunt* (Épître d'Etienne de Tournai au Pape en faveur de Simon, curé de Saint-Benoît, que certains chanoines de Sainte-Geneviève voulaient contraindre à ériger un autel nouveau dans quelque autre coin de son église, dans Du Breul, *op. cit.*, p. 258).

3. Lebeuf, additions F. Bournon, p. 93.

4. Aujourd'hui là où passe la rue du Sommerard, un peu plus haut que la maison faisant le coin de la rue de Cluny, côté impair.

étroit encore, aboutissant devant le portail de l'église. Ces trois portes étaient ouvertes et fermées aux mêmes heures que celles de la cathédrale de Paris ¹. Dans ce cloître se tenait un marché durant les moissons et la vendange ; on y apportait les redevances en grains et en vin affectées aux chanoines de Saint-Benoît ; les gens de Notre-Dame y avaient une grange pour mettre celles qu'ils percevaient dans les environs ².

On pouvait encore pénétrer dans le cloître par l'église Saint-Benoît, en empruntant le passage qui conduisait aux charniers, le long du bas-côté méridional, et s'ouvrait sur la rue Saint-Jacques.

Quant au cimetière Saint-Benoît, il se trouvait en face, de l'autre côté de la rue Saint-Jacques, et faisait le coin de la rue Saint-Jean-de-Jérusalem ³. Il était clos de murs et on y entrait par deux portes, l'une donnant sur la rue Saint-Jacques, l'autre sur la rue Saint-Jean-de-Jérusalem ; une petite place commune le séparait du collège de Cambrai. Il y avait là une tourelle à marmouset de pierre et une borne servant de séparation entre la haute^a justice de Sainte-Geneviève et celle de Saint-Benoît. Le jour de la fête des Morts et le mercredi des Cendres avait lieu dans le cimetière une procession de ceux de Saint-Benoît. On allait alors chercher la clef que détenait le collège. La procession entrait par la porte de la rue Saint-Jean-de-Jérusalem et sortait par celle de la rue Saint-Jacques, ayant traversé, à son dam, la place commune, pleine alors d'immondices mal odorantes ; dans la suite on la fit clore de haies et on y planta des poiriers et des légumes ⁴.

Il est assez difficile d'imaginer quel était en ce temps-là

1. Arch. Nat., L. 579 ; Lebeuf, add. Cocheris, II, p. 81.

2. Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 49 ; Jaillot, *Recherches critiques sur la ville de Paris*, 1775, t. IV, quartier Saint-Benoît, p. 113.

3. Il ne faut donc pas confondre ce vieux cimetière avec le cimetière Saint-Benoît, créé en 1615 au coude de la rue actuelle de ce nom, et touchant par derrière aux bâtiments du Collège de France. (Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 53).

4. Arch. Nat., S. 897 b, enquête de 1482 ; Lebeuf, add. Cocheris, II, p. 85.

l'aspect de l'église Saint-Benoît ¹, fort remaniée déjà, fort modifiée par la suite, et dont quelques pierres subsistent seules aujourd'hui ². Chaque âge y avait laissé son empreinte : on y voyait des piliers romans à chapiteaux à godrons ; les fleurs gothiques couronnaient des colonnes plus récentes : des moulures prismatiques et des arêtes aiguës attestaient des réfections toutes proches. Mais on n'aurait manqué d'être touché par la simplicité religieuse de cette vieille église, par la grâce de ses voûtes légères ³.

Sans doute, dans son ensemble, elle n'était plus romane. Elle consistait en une nef centrale, assez élevée et large, éclairée par des fenêtres à meneaux, et flanquée de deux bas-côtés d'une moindre élévation. Le plus étroit, celui du nord, régnait le long du cloître : il était percé d'une porte, encadrée de deux chapelles. Le bas-côté méridional était double et contenait six chapelles voûtées d'ogives, où les clefs de voûtes formaient de délicats pendentifs. Le long de ce bas-côté s'étendait un petit cimetière, dans une sorte d'étroit couloir qui séparait l'église du charnier, dont l'entrée donnait sur la rue Saint-Jacques. Quant au grand portail ⁴, il avait trois frontons à gargouilles, celui du milieu dominant les autres. Les voussures de la porte en ogive étaient ornées de vigne, de lierre, de chiorées. Au trumeau on voyait une statue de la Vierge et, sur les

1. Il nous faut recourir aux *Antiquités Nationales* de Millin, t. III (1791) et aux précieuses planches de la *Statistique Monumentale* de Lenoir.

2. Dans le jardin du Musée de Cluny, sous les nos 137 et suiv. (Cf. le *Catalogue* de E. Du Sommerard, 1883, p. 11-12). L'église supprimée à la Révolution fut vendue en 1795, acquise par un pieux chasublier du quartier, Jérôme Watrin, et rendue par lui au culte. Mais les héritiers de Watrin la vendirent à un meunier en 1812. En 1832 elle devint le Théâtre du Panthéon. L'édifice subsista jusqu'en 1854, fort mutilé, et loué comme logements. On le démolit pour le percement de la rue des Ecoles.

3. C'est l'impression qu'on éprouve à lire la charmante et très informée monographie d'un témoin oculaire, M. Troche : *Notice historique sur l'ancienne église collégiale et paroissiale de Saint-Benoît* (*Revue archéologique*, t. IV, 1847, p. 214, 276).

4. Cette partie semble avoir été fort remaniée, surtout dans l'ornementation, au cours du xvi^e siècle. Mais il y a lieu de remarquer, à la suite de Fernand Bournon (Lebeuf, *Additions*, p. 93) que la porte réédifiée à Cluny « appartient au plus tard à la seconde moitié du xve siècle et que c'est un pur spécimen du gothique flamboyant ».

pieds-droits latéraux, les statues de saint Benoît et de sainte Scholastique. Une rose rayonnait au tympan.

Le premier titre qui mentionne Saint-Benoît comme église est une charte de Henri I^{er}, donnée vers 1045. On y lit qu'à la prière d'Imbert, évêque de Paris, ce roi accordait au chapitre de Notre-Dame quatre églises, situées dans les faubourgs de la ville, et depuis longtemps au pouvoir de ses prédécesseurs : Saint-Etienne-des-Grès, Saint-Julien-Martyr, Saint-Séverin-le-Solitaire et Saint-Bacq¹ ; par suite des troubles du royaume, elles étaient demeurées spoliées de leurs bénéfices, et le service divin avait cessé d'y être célébré. Le chapitre de Notre-Dame était tenu d'y restaurer les anciennes stations, d'y établir un certain nombre de chanoines chargés de prier pour le salut du royaume et pour l'âme du roi. Dès 1183, l'église Saint-Benoît était paroissiale² ; un petit collège de chanoines y avait été établi par Notre-Dame, conformément à la charte de Henri I^{er} : tour à tour ils faisaient fonctions curiales. Bientôt après on y voyait un prêtre paroissial ou chapelain, puis un curé³.

Au x^v^e siècle, l'église Saint-Benoît était desservie par un curé, vicaire perpétuel, par six chanoines sans dignités capitulaires, nommés par le chapitre de Notre-Dame, par douze chapelains, élus par le chapitre de Saint-Benoît. Située au cœur de la région universitaire et donnant sur la populeuse rue Saint-Jacques, cette petite église était une des grandes paroisses de Paris.

Mais si on pouvait la tenir pour « bien notable et de fondation royale, ayant chanoines et collège », il demeure certain que l'église était considérée comme pauvre⁴ ; elle n'avait même pas d'enfants de chœur. Par contre on s'y montrait fort loyaliste. Charles VI y avait fondé un obit pour son père qui

1. De Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*, p. 120-121.

2. Epître 144 d'Etienne de Tournai.

3. Bruté, *Chronologie historique de MM. les Curés de Saint-Benoît depuis 1181-1752*, Paris, 1752 (Arsenal, n° 12646).

4. Arch. Nat., X^{1a} 4813, fol. 342 v^o, le 18 juin 1472.

avait légué à Saint-Benoît 300 francs d'or afin d'acquérir 20 l. de rente¹ ; l'obit de la reine Isabeau avait été acquitté par son trésorier et son exécuteur, Hémon Raguier, sur une maison acquise de Thibaud de Vitry, et qui faisait le coin de l'abreuvoir de la place Maubert, vers Saint-Bernard². Le reste des revenus de Saint-Benoît, qui étaient médiocres, consistait en quelques maisons dans le quartier³ ; en un étal à boucherie, alors unique dans la rue Saint-Jacques, situé entre Saint-Benoît et les Mathurins⁴ ; en quelques terres aux environs de Paris⁵.

Quant aux chapelles, elles paraissent n'avoir pas dépassé le chiffre de huit⁶ : mentionnons la chapelle de saint Etienne, celles de Notre-Dame, de saint Jean l'Evangéliste, des saints Pierre et Paul, de saint Denis, de saint Nicolas, et celle des Morts.

Il y a lieu de croire que leurs bénéfices étaient alors modiques. Il est facile d'imaginer ces chapelles, le long du double bas-côté, avec la figure sculptée du saint en pierre coloriée, et qu'on parait aux jours de fêtes. Un léger trousseau leur était joint : petits candélabres, paix de marbre montée sur bois, calice d'argent doré, aube, amict, manipules, quelques vêtements sacerdotaux, nappes et serviettes pour essuyer les mains⁷.

1. Arch. Nat., LL. 464, fol. 343.

2. Arch. Nat., S. 893 B et LL. 464, p. 225.

3. Maisons rue Saint-Jacques à l'enseigne de *Saint-Christophe* (Arch. Nat., S. 889 bis), de la *Hure de Sanglier* (S. 896 B), des *Trois Faucilles*, de la *Rose blanche couronnée*, de la *Longue allée* (LL. 464, p. 327), de l'*Ecu de Bretagne* (S. 896), de l'*Image Saint-Jacques* devant les Jacobins (LL. 464, p. 123), etc.

4. Autrement il fallait aller jusqu'à la boucherie de Sainte-Geneviève, ou à celles du Faubourg Saint-Germain, ou du Petit-Pont qu'on appelait Gloriette (Arch. Nat., S. 4242 ; 889 bis).

5. Certaines terres situées à Vanves sur lesquelles Charles Taranne avait des rentes (Arch. Nat., S. 897 B).

6. Il semble qu'il faille amender ce que dit à ce sujet Cocheris (Lebeuf, II, 82) qui a confondu les *chapelles* et les *chapellenies*. Cf. Berty et Tisserand, *Région centrale de l'Université*, p. 88.

7. Je me sers de l'inventaire d'une chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois fait le 29 mars 1457 (Arch. Nat., LL. 396, fol. 67 v°).

Nef méridionale de Saint-Benoît
Lithographie d'après Lenoir,
Statistique monumentale

Par contre, comme il advient à une personne ancienne, l'église Saint-Benoît jouissait de prérogatives surtout honorifiques. Ainsi Charles V lui avait renouvelé le droit d'exercer sa justice à Paris, à Saint-Marcel, à Clichy, à Saint-Ouen et à Limeil ¹.

Selon une information faite un peu plus tard ² par le prévôt de Paris, la communauté de Saint-Benoît jouissait de haute justice, moyenne et basse dans le cloître et en plusieurs lieux environnants ; elle y avait ses prisons, un local où les baillis et le maire pouvaient rendre la justice. Ainsi, en 1430, un vol avait été commis par Gobin, le fossoyeur, et un certain Jean Martin. Tous deux étaient descendus de nuit par le clocher de Saint-Benoît et s'étaient, par ce chemin périlleux, introduits dans une maison joignant l'église : là ils avaient dérobé plusieurs biens. On les arrêta et ils furent mis dans la prison de la communauté ; mais cependant on les pendit sur la justice de Saint-Germain-des-Prés, ceux de Saint-Benoît ne pouvant les conduire à Limeil où ils avaient leurs fourches patibulaires. C'était là le siège principal de leur justice ; là, de tout temps, ils avaient fait exécuter les coupables. Il y avait dans le cloître Saint-Benoît une taverne où deux joueurs de dés s'étant pris de querelle, l'un tua l'autre d'un coup de couteau dans l'estomac. Le coupable fut pendu au gibet de Limeil ³. Mais une femme amoureuse, qu'on disait larronnesse, fut cependant fustigée de verges devant l'église Saint-Benoît où était fiché un poteau : c'est maître Henry, le bourreau de Paris, qui la frappa.

Il faut dire que cette potence de Limeil, qui se dressait au carrefour des chemins conduisant de Paris à Bric-Comte-Robert et de Limeil à Villecresnes, n'était plus debout alors. Un des gros piliers gisait à terre ; non loin on voyait plusieurs pièces de bois fort vieilles et vermoulues. On se rappelait toutefois qu'un homme y avait été pendu ; Tiercelin Loyault, meunier,

1. Le 28 novembre 1364 (Arch. Nat., S. 900).

2. En 1480 (Arch. Nat., L. 579).

3. Arch. Nat., L. 579.

y avait vu une corde demeurée longtemps après qu'un pendu était chu à terre. Un laboureur de vignes se rappelait que sa mère lui avait conté que les officiers de la justice de Saint-Benoît avaient amené de Paris à Limeil, dans une charrette, un larron, que l'exécuteur de la haute justice de Paris étrangla.

Enfin la communauté jouissait encore des droits de rouage, de forage, de mesurer le blé et le vin, et d'autres revenus seigneuriaux. Mais ce qui est d'une autre conséquence, c'est que l'église de Saint-Benoît était sujette de Notre-Dame de Paris.

Dure contrainte, marquée déjà au plus vieux titre de la vieille église : et l'on sait si les religieux furent jamais doux aux religieux ! Un « membre de Notre-Dame » : ainsi on désignera la collégiale de Saint-Benoît ¹.

Les chanoines de Saint-Benoît étaient donc sous la juridiction du chapitre de la cathédrale. Au mois de mars 1257, il déclarait privé de sa prébende et déchu de son canonicat le chanoine Albéric, fils de Théophanie du Petit-Pont : il est vrai qu'il s'était affilié à une bande de voleurs ². Mais on voit que le 23 janvier 1362 tout le clergé de Saint-Benoît fut excommunié. Et les chanoines, qui étaient institués par le chapitre de la cathédrale, prêtaient serment de fidélité et d'obéissance à Notre-Dame.

Dès la fin du xiv^e siècle, la lutte entre le chapitre et la collégiale fut très vive. Les chanoines de Notre-Dame firent défense à ceux de Saint-Benoît de tenir chapitre, d'user d'un sceau capitulaire, d'avoir un coffre, de dresser des actes sans leur autorisation ³. Mais si les gens de Notre-Dame étaient pleins d'orgueil, ceux de Saint-Benoît se montraient obstinés. Malgré la sentence du cardinal d'Ostie ⁴, ils continuaient à s'intituler : *le chapitre de l'église collégiale de Saint-Benoît à Paris*.

1. « Que ecclesia est membrum Beate Marie Parisiensis » (*Cartulaire général de Paris*, I, p. 415, ad a. 1179-1180).

2. Lebeuf, add. Cocheris, II, p. 82.

3. *Ibid.* ; Arch. Nat., L. 576 ; Grand Cartulaire de Notre-Dame, III, p. 365.

4. Du 8 juin 1370.

Ils devaient s'en excuser auprès du chapitre de Notre-Dame, le 6 juillet 1407¹.

Chaque année, le jour de la fête de saint Benoît (11 juillet), les doyen et chapitre de l'église de Paris avaient coutume de déléguer certains d'entre eux qui venaient faire une station et une procession solennelle dans l'église sujette ; ils recevaient, ce jour-là, 12 l. 11 s. 9 d. de rente avec 3 mines de blé. C'était une fête pour les gens du quartier² ; pour les chanoines de Saint-Benoît, souvent l'occasion de remarques désagréables.

Les gens de Notre-Dame constataient par exemple que l'Eucharistie se trouvait bien sur l'autel, que plusieurs hosties étaient conservées décemment, ainsi que l'huile sainte pour l'extrême-onction des malades, que les fontaines demeuraient en bon état. Puis ils visitaient la sacristie, les joyaux et les ornements. On demandait aux marguilliers laïcs s'ils avaient bien rendu leurs comptes. Les chanoines de Notre-Dame parcouraient alors le cimetière ; ils en faisaient enlever certaines immondices et signalaient le mauvais état des verrières au-dessus de la porte : il faudra y pourvoir dans la quinzaine³. Une autre fois, ils déclaraient que les livres et les ornements du revestiaire avaient un besoin urgent d'être réparés ; ils dénonçaient un grand défaut dans le vase de cuivre où les saintes hosties reposaient dans un petit morceau de toile⁴.

Autant dire d'ailleurs que ceux de Saint-Benoît accueillaient très mal les chanoines de Notre-Dame. En 1415 le promoteur exposait que les chanoines de Saint-Benoît, qu'il avait cités à la barre du chapitre, devaient, le jour de la fête de leur patron, se faire représenter au chœur durant la messe par l'un d'entre eux ; et deux autres, dire l'*alleluia* avec deux chanoines de Notre-Dame, ce qu'ils n'avaient voulu faire la veille. Et mes-

1. Un acte du 3 décembre 1447 (*datum in ecclesia nostra*) commence ainsi : *Universis presentes litteras inspecturis capitulum seu canonici atque communitas ecclesie S. Benedicti Beneversis Parisius, salutem in Domino sempiternam* (Arch. Nat., S. 896).

2. Arch. Nat., L. 576, 27 février 1371.

3. Arch. Nat., LL. 116, p. 628 (1449).

4. Arch. Nat., LL. 119, p. 313 (août 1457).

sieurs de Saint-Benoît de répondre qu'ils ne savaient pas qu'ils fussent tenus à autre chose qu'à recevoir leurs seigneurs honorablement, avec les encensoirs et en procession; que néanmoins ils feraient tout ce que messieurs voudraient, quoi-qu'ils ne *sussent pas bien chanter* ! Or c'était là une réponse impertinente, puisque ceux de Saint-Benoît n'avaient pas en ce temps-là d'enfants de chœur, qu'on n'y chantait pas les offices, tandis que la maîtrise de Notre-Dame était déjà fort célèbre. Là-dessus on leur pardonna le passé en leur recommandant une plus grande exactitude dans l'avenir¹.

Souvent aussi la lutte entre les deux églises dut prendre un caractère comique et féroce.

Ainsi, en 1364, les doyen et chapitre de Notre-Dame venaient en procession accoutumée, le jour de la fête du saint. Ceux de Saint-Benoît les avertissaient qu'ils n'eussent à attenter en rien à leurs privilèges, immunités et franchises; qu'ils étaient un corps collégial de chanoines exempt de temps immémorial de la sujétion et correction de la cathédrale de Paris; que, pour remarque, ils avaient un coffre commun, un chapitre où ils s'assemblaient toutes les semaines, une fois ou plus, suivant le nombre des affaires, ou pour la correction des fautes; qu'ils avaient justice temporelle et spirituelle, des officiers pour l'exercer, une prison pour mettre les délinquants: le tout bien autorisé par les privilèges des rois de France et confirmé par les papes.

Malgré ces remontrances ceux de Notre-Dame, après avoir dit la messe en la chapelle de Saint-Nicolas, au côté droit du chœur affecté aux prêtres et aux paroissiens, après avoir chanté l'antienne du saint, firent lire certain titre contredisant l'exemption invoquée par ceux de Saint-Benoît. Ces derniers s'y opposèrent, demandèrent acte à leur notaire, M^e Jean le Clerc, qui, étant aussi chanoine de Saint-Benoît, portait aumuce et avait revêtu, en cette triste fête, le surplis et la chape de soie. Mais il

1. Arch. Nat., L. 576.

s'éleva alors un si grand tumulte qu'il ne put être entendu ; ceux de Notre-Dame se ruant sur lui le jetèrent à terre, le foulèrent aux pieds et le menèrent prisonnier à la cathédrale. Un arrêt du Parlement intervint au sujet de ces violences : les doyen et chapitre de Notre-Dame furent condamnés à 500 livres d'amende envers ceux de Saint-Benoît ; à payer autant au roi, et 100 livres au pauvre notaire battu et emprisonné. Et, pour un temps, ceux de Saint-Benoît furent rétablis dans la franchise et sauvegarde du roi, comme devant¹.

Parmi les membres de la communauté de Saint-Benoît on rencontrait, dans le premier quart du xve siècle, un certain Guillaume de Villon. Il était originaire du village de ce nom, à cinq lieues de Tonnerre, au diocèse de Langres². Ce clerc bourguignon était venu, comme tant d'autres provinciaux, étudier dans ce grand Paris où ils retrouvaient leur petite patrie dans les collèges, les cadres des nations universitaires, les chapelles, et qui conservaient toute leur vie leurs relations d'origine. Il était né au plus tard en 1400 et avait étudié le droit, entre 1421 et 1425, dans les écoles supérieures de la rue Saint-Jean-de-Beauvais, à l'enseigne des *Connins*³. Dès 1421 il est dit maître ès arts et reçu bachelier. Il reviendra bientôt dans ces mêmes écoles enseigner le décret comme professeur.

En 1423, maître Guillaume de Villon fut pourvu de la chapellenie de Notre-Dame, dans l'église paroissiale de Gentilly, près Paris, vacante par suite du décès de maître Guillaume de Marle, le dernier titulaire : bénéfice modique puisque le revenu de cette chapellenie consistait en une redevance de blé mouture sur le moulin de Gentilly. La possession en fut cependant contestée au jeune bachelier en décret par un certain Guillaume Moret, lequel prétendait y avoir été nommé sous le feu roi Charles VI, au temps de la régale qui avait suivi la mort de

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 259-260 (arrêt donné le 19 février 1395).

2. Je ne fais guère que résumer M. Auguste Longnon, *Etude biographique sur François Villon*, 1877, p. 16-20.

3. M. Fournier, *La Faculté de Décret de l'Université de Paris*, I, p. 219, 229, 264.

Gérard de Montaigu, alors évêque de Paris. L'affaire fut portée devant le Parlement et débattue le 19 juillet 1425. M^e Guillaume faisait observer que la chapelle de Notre-Dame n'avait pu être légalement donnée à Moret puisque sa vacance était postérieure de deux ans à la dernière régale de l'évêché : il demandait que sa cause fût renvoyée devant l'abbé de Sainte-Geneviève, conservateur des privilèges de l'église de Paris. Cette affaire, si simple et toute de droit ecclésiastique, demeura pendante, comme tant d'autres, durant de longues années. Le 22 janvier 1429 un arrêt du Parlement adjugea à M^e Guillaume la jouissance de la chapellenie de Notre-Dame de Gentilly, tandis qu'il attendait toujours l'issue de son procès ¹.

Mais, déjà depuis plus d'un an, on voit que Guillaume de Villon était en rapport avec la communauté de Saint-Benoît-le-Bétourné dont il faisait sans doute partie ². Il demeurait au cloître Saint-Benoît dès 1431, dans une maison aboutissant à la *Heuze* de la rue Saint-Jacques : le logis de M^e Guillaume devait donc tenir aux charniers de l'église ³. En 1443, le 2 septembre, il était cité devant l'official ⁴ ; cette année-là, on le voit qualifié de chapelain de la chapelle de saint Jean ; et il recevait de la communauté de Saint-Benoît, à charge d'une rente perpétuelle de 8 livres parisis, la maison de la *Porte Rouge* qui faisait le coin de la ruelle aboutissant à la rue de Sorbonne et regardait le grand portail de l'église. M^e Guillaume possédait en outre, dans la partie orientale du cloître, une petite maison ruineuse qui avait besoin de grandes réparations ; une autre maison voisine, à l'enseigne de la *Cuiller* ⁵.

C'était en ce temps-là un homme jeune encore, ayant du bien, un religieux ordonné et paisible disant ponctuellement son office et préparant ses derniers examens de droit qu'il

1. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 127-130.

2. *Ibid.*, p. 19, note.

3. Arch. Nat., S. 889 B.

4. Arch. Nat., LL. 114, p. 61.

5. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 19, 174.

entendait bientôt professer. Cette maison de la *Porte Rouge*, de nombreux documents ecclésiastiques nous permettent de l'imaginer. Elle pouvait se composer d'une grande chambre et d'une petite, contenir un retrait, celliers d'hiver et d'été pour le charbon et les queues de vin, un pétrin avec de vieilles huches. Dans les chambres on voit sans doute un lit avec ses courtines de serge, quelques bancs, un bassin de toilette à pied, un dressoir garni de hanaps de bois, de quelques aiguières de métal, de petits couteaux et de cuillers ; des coffres renferment le linge, les « obligations et les titres » ; la garde-robe comprend des draps de lit, des oreillers, des chaperons et quelques manteaux fourrés. Tout le luxe de cet intérieur peut consister en certains gobelets émaillés, en aiguières d'argent ; en quelques livres, toujours les mêmes : un Décret, un Missel, un Bréviaire, une *Somme*, l'*Apocalypse en français* ou le *Roman de la Rose* ¹.

Or, tandis que Guillaume de Villon vivait paisiblement dans sa maison de la *Porte Rouge*, une pauvre femme, sa parente sans doute, demeurait au quartier des Célestins : elle devait alors être veuve. Et comme elle se sentait pauvre et délaissée, elle prit un jour par la main son petit garçon qui se nommait François. Elle traversa la Seine et vint le présenter au chapelain de Saint-Benoît.

Aventure pleine d'inconnu qu'un si jeune enfant tombant dans la maison d'un ecclésiastique ordonné, de cette « discrète et scientifique personne » M^e Guillaume de Villon ! Mais comme il était bon et avait du bien, il garda le jeune François dans sa demeure, résolu à lui tenir lieu de père.

Et la pauvre femme s'en fut consolée.

1. Cf. A. Vidier, *Notes et documents sur la Sainte-Chapelle*, p. 79, 164.

CHAPITRE II

L'ENFANCE DE FRANÇOIS VILLON

François de Montcorbier, dit des Loges, que nous nommerons dorénavant François Villon, était né à Paris, en 1431, de parents pauvres ¹ :

Povre je suis de ma jeunesse,
De povre et de petite extrace ;
Mon pere n'ot oncq grant richesse,
Ne son ayeul, nommé Orace ;
Povreté tous nous suit et trace.
Sur les tombeaulx de mes ancestres,
Les ames desquelz Dieu embrasse,
On n'y voit couronnes ne ceptres ².

Le nom de Montcorbier nous permet de penser que le père de François tirait son origine de l'ancienne province du Bourbonnais. C'était alors celui d'une famille noble de ce pays ayant de beaux biens au soleil ³. Au temps où naquit Villon, ce nom était porté par noble homme Girard de Montcorbier, écuyer, dont le manoir principal était situé au Ponters, écart de la commune de Bouchaud, et qui possédait en outre la petite seigneurie de Villars en Forez. Mais il est bien évident, à s'en

1. 1431, vieux style, c'est-à-dire entre le 1^{er} avril 1431 et le 19 avril 1432. — Sur toute cette discussion cf. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 26-28 ; Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 33-61.

2. T., h. 35. Je suivrai presque toujours le texte de l'édition d'A. Longnon publiée en 1911 dans les *Classiques Français du Moyen Âge* (Paris, Honoré Champion).

3. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 28-29 ; l'abbé Reure, *Simple conjecture sur les origines paternelles de François Villon*, 1902.

tenir à ce que nous dit Villon de son père et de son aïeul, qu'il n'y a pas lieu de le considérer comme issu d'une branche de cette noble famille bourbonnaise¹. Tout au plus peut-on affirmer que le village de Montcorbier, encore habité au xvi^e siècle, et sur lequel on voit aujourd'hui les vestiges d'une motte féodale, fut le lieu d'origine de ses aïeux paternels². Un grand nombre de Bourbonnais durent venir à Paris à la suite du mariage de Charles V avec Jeanne de Bourbon ; nous verrons que la mère de François habita le quartier des Célestins, très aristocratique alors, et où se trouvait l'hôtel Saint-Pol, résidence royale. Peut-être Montcorbier descendait-il d'un domestique de la reine ? Ce qu'on ne saurait manquer du moins de faire remarquer ici, ce sont les relations qui s'établiront plus tard entre François Villon et le bon duc de Bourbon, qu'il nommera « le mien seigneur³ ». Mais nous ne savons rien du père de François, sinon qu'il était mort en 1461, sans doute depuis bien des années déjà⁴ :

Si ne suis, bien le considere,
 Filz d'ange portant dyademe
 D'estoille ne d'autre sidere.
 Mon pere est mort, Dieu en ait l'ame !
 Quant est du corps, il gist soubz lame.
 J'entens que ma mere mourra,
 Et le scet bien la povre femme,
 Et le filz pas ne demourra.

Quant à sa mère, c'était une bonne femme pieuse et illettrée. Elle se montrait dévote à la Vierge, craintive de l'Enfer, désireuse des joies du Paradis : elle vécut, l'humble chrétienne, dans l'espérance de bien mourir en sa foi.

1. M. Reure, alléguant que le nom des Loges était celui d'une petite ferme proche Villars, conjecture que Villon pouvait appartenir à cette famille des Montcorbier, comme bâtard.

2. Détruit à une époque postérieure, il fut remplacé par le hameau actuel de la Rue-Neuve où se rencontre un lieu dit *Pré Corbier*.

3. Requête à Mons. de Bourbon (Poésies diverses, IX).

4. T., h. 38.

Elle ne savait pas lire ses heures ; mais, agenouillée dans l'ombre du moultier, elle voyait clairement en esprit, dans l'azur et dans l'or des fresques de sa paroisse, des réalités merveilleuses devant lesquelles les plus subtils et les plus orgueilleux théologiens d'alors se seraient inclinés¹. Elle était toute semblable à cette bonne et pieuse femme qui, très dévotement, disait à l'église son psautier, mais savait bien mal son *pater noster* et son *ave maria*. Un prud'homme, qui l'entendit un jour, lui fit à ce sujet de dures réprimandes. Or il arriva que ce savant homme tomba en extase, tandis qu'il récitait ses prières : il vit qu'à chaque mot que la femme disait de belles fleurs sortaient de sa bouche. Et la Vierge Marie venait les prendre sur ses lèvres, en faisait un chapelet qu'elle portait au ciel pour couronner la tête de son dévot enfant Jésus-Christ. Quand le prud'homme eut médité cette vision, il cria merci et pardon à la pauvre femme et s'excusa de ses paroles injurieuses².

Mais tout ce que nous savons de la mère de Villon, c'est qu'elle demeurait au quartier des Célestins. Elle était en effet paroissienne, non pas d'une église, mais d'un monastère, d'un moultier ; il y avait là une fresque représentant l'Enfer et le Paradis ; on y rendait un culte à la Vierge puisque plus tard son fils lui fera don de la ballade pour « prier Nostre Dame » :

Femme je suis povrette et ancienne,
 Qui riens ne sçay ; oncques lettre ne leus.
 Au moustier voy dont suis paroissienne
 Paradis paint, ou sont harpes et lus,
 Et ung enfer ou dampnez sont boullus :
 L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
 La joye avoir me fay, haulte Deesse,
 A qui pecheurs doivent tous recourir,
 Comblez de foy, sans fainte ne paresse :
 En ceste foy je vueil vivre et mourir³.

1. « Que l'en se doit mie truffer de ceulz qui prient en simplesse de cuer ce qu'ilz ne entendent mie », écrit Guillaume Durand dans son *Rational* (Bibl. Nat., Fr. 437, tr. française du carme Jean Golein).

2. Le *Psautier Nostre Dame*, Paris, chez la veuve Trepperel (imprimé gothique).

3. T., v. 893-902. Cf. la ballade de G. Alecis (*Œuvres*, éd. E. Picot, II, p. 58).

Toutes ces conditions se trouvent remplies par le moûtier des Célestins. Écoutons la description qu'en fit en ce temps-là un voyageur de Metz¹ : « Aux Célestins est paradis et enfer en peinture, avec autres pourtraictures en un cuer à part. Item devant le cuer de l'église, à ung autel, est peinte ymage de Nostre Dame, de souveraine maistrise. » Enfin l'église des Célestins était un moûtier, et même, semble-t-il, le moûtier par excellence² ; il avait été dédié sous le titre de l'Annonciation de la Sainte Vierge³.

La mère de François Villon était donc certainement paroissienne de cette « notable » église des Célestins qu'on estimait alors si parfaitement belle qu'on n'aurait rien su ajouter à sa beauté⁴.

On y pénétrait par un porche où se voyaient les statues de ceux que l'on tenait pour les trois fondateurs du monastère⁵ : le roi Charles V, ce « sage artiste », y présentait un modèle réduit de l'église ; la reine Jeanne de Bourbon priait ; le pape Célestin, si humble au milieu des grandeurs et si pauvre dans ses richesses, abandonnait sa tiare, comme il le fit en plein consistoire⁶. Dès qu'on avait passé le seuil, on était saisi tout à la fois par la simplicité monastique et la beauté nue des pierres, tout émerveillé par le luxe royal de cette église, alors dans sa nouveauté, où le souffle de l'Italie avait gonflé la fleur gothique. Cette demeure de pauvres moines servant si âprement Dieu, les rois l'avaient enrichie comme leur propre maison⁷. Charles V l'avait dotée de sa croix d'argent ; la reine, d'une image d'or de la Vierge ; le dauphin, d'un vase à porter le *corpus* ; l'archevêque

1. Guillebert de Metz dans *Paris et ses historiens*, éd. Le Roux de Lincy et Tisserand, p. 192.

2. Il est au moins curieux de voir que sur le plan de Paris de Munster, qui date d'environ 1530, les Célestins sont désignés seulement par le mot : *monasterium*.

3. Lebeuf, add. Cocheris, III, p. 461. — 4. Christine de Pisan, éd. Buchon, p. 281.

5. *Obitus regis Karoli et domine Johanne de Borbonio, ejus consortis, qui edificaverunt hoc monasterium* (Nécrologe des Célestins).

6. Voir Millin, *Antiquités Nationales*, I, 10, et Lenoir, *Statistique monumentale*.

7. Du Breul, *op. cit.*, p. 906 ; Louys Beurrier, *Histoire du monastère et convent des pères Célestins de Paris...* 1634, *passim*.

de Sens, de deux chapelles de drap d'or, l'une semée de fleurs de lys, l'autre d'azur, et toute resplendissante d'étoiles et de soleils d'or. On y voyait la sépulture de la reine Jeanne de Bourbon gisant en albâtre sur un tombeau de marbre noir ; celle d'un roi de Chypre qui avait fait vœu de prendre pour épouse la pauvreté ; dans une chapelle adjacente, enrichie à profusion d'or et d'argent, le monument du prince charmant et meurtri, Louis d'Orléans, qui reposait somptueusement dans l'habit des religieux. On y remarquait encore la tombe de la bonne duchesse de Bedford, si aimée des pauvres gens de Paris. Car un soir qu'elle s'amusait en son hôtel, elle entendit sonner matines aux Célestins. Et comme elle demandait la raison de cette sonnerie, on lui répondit que c'était pour exciter les moines à se lever sur la mi-nuit pour prier. Alors la duchesse pensa que, tandis qu'elle se divertissait, de pauvres religieux avaient quitté leur couche. Elle se leva à l'instant, se rendit à l'église, s'en fit ouvrir les portes, pria pour demander pardon à Dieu du temps qu'elle avait perdu en mondanités. Elle fit le vœu de se faire enterrer dans le monastère à qui elle légua une grosse somme d'argent et ses robes de drap d'or ¹.

Il fallait être pauvre ou grande dame pour sentir avec désintéressement le charme de cette luxueuse pauvreté. Comme la duchesse de Bedford, fille d'un duc de Bourgogne et mariée à un régent de France, la pauvre mère de Villon aimait à s'agenouiller devant une image de la Vierge de « souveraine maistrise ».

La mère de Villon était donc semblable à l'une de ces « povres femmelettes » qui priaient au moûtier, à genoux, tenant leur chandelle à la main : avant de se relever, elles poussaient un soupir, embrassaient la dalle. On croyait alors les voir s'entretenir clairement avec la Vierge de leurs simples affaires ².

1. L. Beurrier, *op. cit.*, p. 371.

2. Je regarde ces povres femmelettes — La ou moustier, avec leurs chandelettes, — Vous supplier et prier humblement — Tout a genoux, sous le bras leurs heurètes ; — Puis au lever faire un gémissement, — Et telles fois un grant embrassement, — Comme déjà s'ilz parloient clèrement, — A vous, Vierge, de leurs bonnes amplexes. (*Tres devotes louenges de la Vierge Marie*, par Martial d'Auvergne, qui se souvient peut-être de Villon).

Ce n'était plus cette noble reine que le Christ, son fils, couronnait d'un geste auguste au porche des cathédrales. Cette Vierge glorieuse était descendue sur la terre; elle s'était mêlée à la vie folle ou sage des pauvres humains. Son office, c'était d'accompagner leur âme, désolée et repentante, de la présenter à droite devant la face du souverain Juge, de chasser les chiens d'Enfer qui la voulaient dévorer, d'être l'industrielle avocate des bons jongleurs et des pieux larrons, comme on le voit dans les *Miracles de Notre Dame*. Espérance des mauvais garçons, refuge de tous les pécheurs, notre mère, la Vierge était surtout la confidente des pieuses bonnes femmes. On exalta en ce temps-là son culte, son humble et grandiose maternité. On la représentait dans son petit intérieur, donnant le sein à son enfant¹. Il y avait du feu dans la cheminée, du linge dans la corbeille, et de l'eau dans l'écuelle pour la toilette du petit. Bonne chambre bourgeoise qu'un rais de soleil illumine à travers l'étroite fenêtre à résille; nappes blanches sur les dressoirs; brillante vaisselle d'étain; et vous, haute chaise à oreiller, honnête lit à courtines relevées, comme vous appelez les douces confidences, les pieux bavardages d'une mère! Les bonnes femmes ne se faisaient faute alors de marmotter d'innombrables *Ave Maria*, inclinant le chef chaque fois qu'elles invoquaient le doux nom de Marie. Car, au temps où François Villon eut dix ans, pendant cette grande peste de 1440 qui avait dévasté Paris, un dévot religieux chartreux s'était senti ravi au ciel. Il avait vu Marie, accompagnée de plusieurs saintes vierges, ses chambrières, toute la cour et la chancellerie céleste enfin. Or, devant le trône de Dieu, il les avait ouï chanter mélodieusement cette chanson qu'on appela par la suite rosaire, et il l'avait révélée après sa mort². Il avait contemplé les très belles et innom-

1. Voir la miniature du ms. de la Bibl. Nat. fr. 190, fol. 143 v^o.

2. *Ibid.*, fol. 50 v^o, 143 v^o. — C'est le 17 septembre 1439 que le Concile de Bâle émit le décret qui érigeait en dogme la doctrine de l'Immaculée-Conception. Le livre V du *Champion des Dames*, rédigé alors, est consacré à la Vierge. Une poésie en l'honneur de Marie était un thème fréquent proposé aux concours poétiques (E. Langlois, *Arts de seconde Rhétorique*, table, ad. v. Serventois).

brables couronnes de fleurs odorantes réservées à qui dirait cette prière. Des guirlandes parfumées avaient désormais relié la terre au sommet des cieux.

On peut imaginer aussi que la mère de Villon fit à son fils de petits contes, comme toutes les mères en font aux enfants. Ainsi Villon se dira plus tard, dans un legs facétieux, « extrait de fée », et capable de transformer magiquement les gens ¹. Il prétendra disposer du « don d'aimer ». Les fées, aussi vieilles que le monde, jadis mystérieuses et fatales, s'étaient en ce temps-là humanisées. Elles intervenaient dans les affaires des hommes, aimaient les chevaliers ou les manants, parlaient au cœur des vieilles femmes et des simples bergères. Qui douterait que la pauvre mère de Villon ne fût fée ? Mais ce n'est pas le don d'aimer que son fils devait dispenser aux hommes ; c'est bien une autre féerie que sa mère lui légua : le pouvoir d'imaginer, de donner une telle puissance à ses rêves qu'aujourd'hui encore ils revivent en nous, plus vivants que la réalité même.

La pauvre femme, que de chagrins son fils lui réserva par la suite ! Mais aussi avec quelle ardeur il se retourna maintes fois vers elle. Il lui a donné ce beau nom de « château ». C'est vrai que voilà un puissant abri, la douce poitrine et les deux faibles bras d'une mère ² :

Qui pour moy ot douleur amere,
Dieu le scet, et mainte tristesse :
Autre chastel n'ay, ne fortesse,
Ou me retrace corps et ame,
Quant sur moy court malle destresse,
Ne ma mere, la povre femme !

Elle vivait encore en 1461 et était alors « ancienne ».

C'est le peu que nous savons de la mère de Villon. Tout au plus pouvons-nous induire qu'elle était d'origine angevine, puisque le poète avait un oncle religieux dans cette province ³, qui n'était pas celle de son père. Mais il est impossible de savoir

1. T., v. 1797. — 2. T., v. 867-872.

3. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 30.

quels étaient les autres parents de Villon, oublieux de leur « naturel devoir », et qui l'abandonnèrent par la suite ¹.

A quel âge le petit François fut-il conduit au cloître ? Le fait peut paraître surprenant, mais cet événement se produisit sans doute de très bonne heure, peut-être vers 1435, peut-être avant. Pourquoi, autrement, Villon aurait-il parlé avec cette tendresse des soins dont l'entoura le chapelain de Saint-Benoît :

Oui m'a esté plus doux que mere
A enfant levé de maillon ² ?

Certainement il était encore dans ce qu'on appelait l'âge d'enfance, limité alors à sept ans ³. On le comptait du jour où l'enfant avait quitté le sein de sa mère et commençait à entendre malice. En ce temps-là, nous dit un observateur morose, les enfants apprennent maintes choses sous la peur des verges ; ils ne prisent que jeux et ébattements ; ne craignent rien tant que les coups. Ils estiment plus une pomme qu'un florin d'or, et ne craignent pas de découvrir leurs parties honteuses. Ils désirent tout ce qu'ils voient, pleurent et rient sans raison ; et, dès qu'ils sont levés, ils ne pensent qu'à leur ventre.

Il y a lieu de croire que M^e Guillaume de Villon, qui lui fut si doux, ne professait point ces doctrines amères. Quant à maître François, il demeurera toute sa vie un enfant : il sera, lui aussi, possédé du désir impétueux de toutes choses. Mais ce n'est pas sans raison qu'il pourra dire plus tard, comme font les enfants :

Je riz en pleurs !

C'était d'ailleurs une habitude ancienne que celle de donner l'instruction aux jeunes enfants dans le cloître des églises. Des

1. T., h. 23.

2. T., v. 851-852. — T. Atkinson Jenkins, dans les *Modern language notes*, juin 1908, p. 166, traduit baptisé au maillot. (Cf. *Levare de sacro fonte*) : c'est bien excessif. Suivant M. Schwob (*op. cit.*, p. 46) ce ne put être avant 1435, date à laquelle G. de Villon annonçait quitter Paris pour un long voyage. Nous ignorons tout de ce voyage et le raisonnement de Schwob n'est pas absolument probant.

3. Le Propriétaire des choses. Bibl. Nat., ms. fr. 134, fol. 95 v^o.

écoles de grammaire étaient souvent annexées aux cathédrales et les enfants pouvaient loger chez des chanoines. Ainsi voit-on Louis de Palmes, écolier à Orléans, invité à dîner chez Etienne Grézille, chanoine de l'église Sainte-Croix, ainsi que des écoliers qui y demeuraient, se battre avec M^e Jean Cordier, tuteur d'enfants, résidant également au cloître¹. D'autres fois, pour recevoir l'instruction première, les enfants allaient demeurer chez un prêtre, avec qui leurs parents avaient passé un contrat. Par exemple un maçon de Paris confiera son enfant à un prêtre pour habiter six ans avec lui et le servir pendant ce temps. Le prêtre devait l'instruire en « mœurs et science », lui apprendre à écrire, le nourrir et l'habiller décentement : mais le père fournissait quatre chemises neuves².

Ce n'était pas alors facile de rencontrer ce premier enseignement. « De toutes parts abondaient les péchés et l'ignorance ; car on ne trouvait que bien peu de gens qui eussent du savoir ou qui voulussent, dans les villes, dans les campagnes, montrer aux enfants les éléments de la grammaire »³. On comprend donc que la pauvre mère de Villon s'empressa de profiter des bonnes dispositions de M^e Guillaume, le chapelain.

Nous ne pouvons savoir ce que fut l'enfance du petit François au cloître Saint-Benoît ; mais nous pouvons imaginer quels événements durent frapper l'esprit d'un enfant parisien de ce temps-là.

Paris était alors sous la domination des Anglais. Sur sa quatrième année, cet enfant aurait pu entendre conter que les Armagnacs, aussi cruels que des diables, coupaient la gorge aux chrétiens qui s'aventuraient hors de la ville. L'année suivante, la neige tomba pendant quarante jours ; au milieu des rues on en éleva de grands tas, comme on dresse des meules dans les champs. Il fit alors bien froid ; des arbres moururent et les oiseaux se réfugièrent dans leurs troncs ouverts. L'an 1436 les

1. Décembre 1448 (Arch. Nat., JJ. 179, p. 367).

2. Arch. Nat., Z^o 4, 6 décembre 1477.

3. Continuateur de Guillaume de Nangis, II, p. 137.

Anglais quittèrent Paris et les bandés y entrèrent. Un petit garçon de cinq ans peut ne pas s'apercevoir de ces choses-là : mais on était loyaliste à Saint-Benoît, et il est certain qu'on fit à cette occasion la plus solennelle procession qui eût lieu depuis cent ans. L'Université entière y prit part, petits et grands. Or, malgré que le temps fût pluvieux et venteux, nul cierge ne s'éteignit, ce qui fut tenu pour un beau miracle. Le dimanche suivant, la pluie tomba comme un torrent et les religieux qui marchaient avec leurs robes collées sur leurs membres semblaient échappés de la Seine. L'été les cerises furent très abondantes ; mais l'hiver suivant il y eut disette. Les boulangers cessèrent de faire des gâteaux et des échaudés afin que les bourgeois, qui avaient du blé, enfournassent. En 1437 le roi « Charles VII^e le bon », le « grant Charles » entra dans Paris ; on lui fit une belle fête où l'on représenta des mystères ; on alluma des feux de joie dans les rues. Mais c'est aussi un fait que les courses des brigands ne cessèrent pas autour de la ville. Peu de gens mangeaient du pain leur saoul ; les pauvres, « qui pain ne voyent qu'aux fenêtres », dévoraient des navets et des trognons de choux cuits à la braise. Et le jour, et la nuit, les petits enfants, les femmes, les hommes criaient : « Je meurs, hélas, las doux Jésus ; je meurs de faim et de froid » ! Un grand vent abattit à Paris arbres, maisons et cheminées. On hissa sur les quatre portes de grandes poupées de toile représentant des chevaliers anglais bien ridicules, dont le comte de Suffolk : un diable les enchaînait et ils étaient pendus honteusement au gibet, par les pieds. La nuit de la Saint-Jean on ne put allumer les feux sur la place de Grève, envahie par les eaux de la Seine. Puis une horrible épidémie de petite vérole emporta cinquante mille personnes, surtout des enfants. Ce fut un massacre des Innocents : beaucoup de camarades du petit François durent périr¹. Il eut donc de bonne heure l'expérience de la mort, comme il vit de près une grande misère : malgré la maladie, les pauvres gens

1. J'ai utilisé pour tous ces détails le *Bourgeois de Paris*, p. 297, 302, 320-321, 326, 330, 336, 339-340.

restaient dans Paris à cause des courses des garnisons anglaises : mais, par contre, la ville se vida de tous les riches ¹.

Autre spectacle bien impressionnant pour l'imagination d'un petit garçon ! On vit les loups suivre l'exode des laboureurs et s'introduire derrière eux dans Paris, en longeant les berges de la Seine. Ils se jetèrent sur les chiens et mangèrent un enfant la nuit, derrière les Innocents. A l'automne de 1439 et

Sur la Noël, morte saison
Quant les loups se vivent de vent,

on les vit apparaître de nouveau et, cette fois, terribles ; ils attaquèrent les femmes et les enfants. On racontait qu'ils avaient étranglé quatorze personnes. La vigile de la Saint-Martin on prit un loup féroce, qui n'avait pas de queue, et qu'on nommait pour cela *Courtault*. Il était célèbre : on s'entretenait de lui comme d'un larron des bois ou d'un cruel capitaine. A ceux qui allaient aux champs on disait : « Gardez-vous de Courtault ! » En décembre quatre femmes ménagères furent encore étranglées par des loups et d'autres moururent de leurs blessures ².

Puis on pouvait faire à l'enfant des récits où les hommes ne le cédaient guère aux loups en cruauté. Ainsi, en 1440, les Ecorcheurs se montrèrent devant Paris. Il y avait dans l'Ile-de-France des larrons aussi redoutables que les Sarrasins. On racontait qu'ils prenaient les petits enfants qu'ils trouvaient sur les chemins, dans les villages ou ailleurs, qu'ils les enfermaient dans des huches afin que leurs parents les rachetassent à deniers. On pendit alors à Paris un larron qui les enlevait au maillot, les mettait à rançon, ou les jetait au feu sans pitié ³.

Tels sont les échos des événements de ce temps capables de toucher l'imagination d'un petit Parisien au temps de l'enfance de François Villon.

Mais il vécut surtout au cloître Saint-Benoît où la vie de

1. Chartier, éd. Vallet de Viriville, I, p. 245, 248.

2. Bourgeois de Paris, p. 342-3, 348-9.

3. *Ibid.*, p. 352-3, 356-7.

l'église présentait une succession de spectacles bien capables de retenir son attention.

Ainsi le cours de l'année liturgique ramenait tout un cycle de fêtes, beaucoup plus touchantes en ce temps-là que de nos jours¹.

Voici la messe de minuit pour laquelle on semait l'église de paille ; puis l'Épiphanie avec les réjouissances du gâteau des rois ; la Chandeleur où l'on portait les cierges entourés de fleurs ; le dimanche des Rameaux où l'on distribuait le buis bénit. Durant le carême, les images des chapelles étaient tendues d'étoffes de deuil ; le Jeudi-Saint, on construisait un tombeau pour mettre le Saint-Sacrement et l'on servait aux pauvres le vin et les échaudés.

Pendant les fêtes de l'été on jonchait les églises d'herbes vertes, ainsi que le devant du portail, surtout à l'Ascension et à la Pentecôte. Ce jour-là, on lâchait sous les arceaux des oiseaux et des colombes, au chant du *Veni Creator* ; on jetait des étoupes enflammées du haut des voûtes, ainsi que des fleurs.

Puis s'ouvrait l'ère des processions avec les Rogations et la Fête-Dieu, appelée communément le « Jour du Sacre ». On promenait le sacrement sous le dais qu'on nommait ciel ; à la pointe du clocher on dressait un reposoir ceint de violettes. Les enfants portaient des torches à la procession ; les gens d'église et les notables bourgeois se couronnaient de chapeaux de roses vermeilles : on pouvait aussi arborer des bourrelets de marjolaine, des violettes blanches et des galons dorés.

Ces cérémonies, ces habits du clergé, ces rites avaient déjà je ne sais quoi de très mystérieux². Aussi quand plus tard, en vieux langage, Villon évoquera les seigneurs du temps jadis, les saints apôtres lui apparaîtront comme les membres du clergé de Saint-Benoît³ :

D'aubes vestus, d'amy⁴ coëffez

1. J'ai utilisé dom Martène, *De antiquis ecclesiæ ritibus* ; l'abbé Vilain, *Histoire de Saint-Jacques-la-Boucherie*, p. 140 et suiv. ; L. le Grand, *Les Quinze-Vingts*, p. 251-254.

2. Voir à ce sujet la *Somme* de Guillaume Durand. — 3. T. v. 386. — 4. Amict

Mais surtout les fêtes de la Noël devaient captiver l'attention d'un petit enfant. La veille de cette solennité, à l'endroit du chœur où l'on chantait la généalogie de la Vierge et du nouveau-né, on représentait la gésine de Notre-Dame. On y voyait des petites custodes de toile blanche et azurée; l'enfant portait un bonnet fourré d'hermine à houppe perlée; il était vêtu d'une robe de damas noir, brochée d'or et semée de fleurettes blanches.

Enfin les enfants de ce temps-là, douze jours avant la fête, chantaient un cantique comprenant douze couplets. Ce devait être un beau vacarme. François Villon le savait bien, pour en avoir chanté de tels, lui qui composa une bonne ballade, faite de proverbes, sur le refrain : *Tant crie l'on Noël qu'il vient* ¹ ! Et c'est vrai qu'on y criait bien des fois le Noël bienvenu ², comme on peut s'en convaincre par un cantique qu'il aurait pu chanter ³ :

Noël nouvellet, Noël chantons ici.
Nouvelles gens, crions à Dieu mercy;
Chantons Noël pour ung roi nouvellet
Noël, Noël, Noël!

Quant m'esveillay, et j'euz assez dormy,
Ouvris mes yeulz, viz un abre flory
Dont il sailli ung bouton vermeillet
Noël, Noël, Noël!

Quant je le viz, mon cuer fut resjoy,
Tant grant beauté resplendissoit de luy,
Com le soleil qui lieve au matinet:
Noël, Noël, Noël!

En Bethléem Marie et Joseph vy,
L'asne et le buef; l'enfant estoit par my;
La cresche estoit en lieu de berselet.
Noël, Noël, Noël!

1. Poésies div., II.

2. Le cri de Noël était devenu une manière de compliment, une façon de dire : Soyez le bienvenu. Cf. la remarque d'Edmond Richer, *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, éd. Dunand, 1911, p. 145.

3. Ms. de Stockholm, fr. LIII, fol. 145.

Ung oiselet apres le chant oy,
Qui aux pastours disoit : « Partons d'icy ;
En Bethleem trouverez l'aiglelet ».
Noël, Noël, Noël !

L'estoile vint qui le jour esclarcy,
Qui d'Orient, dont elle estoit party,
En Bethléem convoioit les trois roys.
Noël, Noël, Noël !

L'ung portoit l'or et l'autre mirre aussy,
Et l'autre encens qui si bon lui senty :
De Paradis sentoit le jardinet !
Noël, Noël, Noël !

Quarante jours la norrice actendy,
Entre les bras Siméon le rendy,
Deux turtrelles dedens ung penneret.
Noël, Noël, Noël !

Quant Siméon le tint il fit ung cry :
« Vecy mon Dieu, mon Sauveur c'est cestuy ;
Vecy celui qui gloire au peuple met ! »
Noël, Noël, Noël !

Ung prestre vint, dont il fut esbahy,
Qui par parolles, lesquelles point n'oy,
Missa la messe dedens ung gastellet.
Noël, Noël, Noël !

Et puis me dist : « Frere, crois tu icy ?
Se tu y crois de Dieu sera ravy,
Se tu n'y crois d'enfer va au gibet ! »
Noël, Noël, Noël !

En douze jours Noël fut acomply ;
Pour xij jours mon chant sera feny :
Pour chascun jour en ay fait ung couplet.
Noël nouvellet, etc.

Un autre amusement qui devait charmer les enfants d'autrefois, c'était d'admirer les enseignes. On les voyait sous la forme d'images saintes, sculptées sur la façade des maisons, ou sous l'aspect de lourds tableaux bariolés, suspendus au-dessus de la rue à de gros crampons de fer¹. Chaque maison avait son

1. Sur ces enseignes, voir Edouard Fournier, *Histoire des enseignes de Paris*, 1884.

enseigne au ^{xv}^e siècle. On sait la fascination que les images coloriées exercent naturellement sur l'esprit des enfants : quelle devait être la puissance de ces figures qui leur apparaissaient vivantes sous le choc du vent, et grandies d'autant qu'elles étaient contemplées par leurs yeux de petits ! C'est d'ailleurs ce que nous savons formellement par les impressions d'un jeune enfant de Bâle qui les admirait dans la première moitié du ^{xvi}^e siècle. Mais Bâle demeurait encore une petite ville comparée à cet « abîme » qu'était déjà Paris. Sans doute, ses mœurs plus provinciales reproduisaient alors bien des aspects qui auraient convenu au Paris du ^{xv}^e siècle. « Mes premiers souvenirs remontent à l'année 1539, époque à laquelle j'avais trois ans. J'ai gardé bonne mémoire de certains faits qui m'ont vivement frappé dans mon enfance, tant ils me paraissaient alors extraordinaires. Ce que je me rappelle de plus ancien, c'est d'avoir vu peindre la façade de notre maison, jadis la *Wisseburg*, et maintenant : *Zum Gejegt* ; la chose eut lieu en 1539, comme le prouve le millésime toujours lisible. Sur l'échafaudage, en dehors de la fenêtre, maître Mathis maniait ses pinceaux, peignant les chiens, les chasseurs et le cerf avec son bois, qui n'est pas encore effacé. »¹

Qui douterait que François Villon n'ait pas été de bonne heure attentif à ces enseignes, dévotes ou facétieuses, qui furent le sujet de son premier poème perdu et demeurèrent l'occasion de tant de plaisanteries des *Lais* et du *Testament* ? Sans quitter le cloître Saint-Benoît, où il logeait vraisemblablement chez M^e Guillaume, à la *Porte Rouge*, l'enfant voyait les enseignes de la *Tournelle*, de la *Biche*, de la *Fleur de lys*, de la *Corne de Cerf*, de la *Pantoufle*, de la *Rose*, de l'*Image saint Martin*, de la *Teste noire*, du *Miroir* ; de l'autre côté, les maisons du *Plat d'Etain*, de l'*Image saint Etienne*, du *Tranchoir*, de la *Cuiller*, de l'*Image Notre Dame*, du *Chef saint Denys*. Et, le long de la grand'rue Saint-Jacques, il rencontrait le *Roy David*, les *Inno-*

1. *Mémoires de Félix Platter, médecin bâlois*, Genève, 1866, éd. Fick, p. 13. On doit ce rapprochement à Marcel Schwob, *F. Villon, rédaction et notes*, p. 40.

cents, les Deux genettes, la Coquille, l'Image saint Laurent, la Fleur de lys, l'Homme sauvage, l'Ecrevisse, l'Image sainte Anne, l'Ecu Soleil, les Faucilles, l'Image saint Martin, les Croisettes, l'Image sainte Barbe, le Croissant, l'hôtel des Couronnes, le Mortier d'or, le Gros Tournois et la Lanterne.

Mais il est temps de fermer maintenant nos yeux à ces premiers aspects de la vie extérieure, si importants qu'ils soient dans la formation de l'être sensible qu'est l'artiste et le poète, pour essayer de dire l'éducation que François Villon put recevoir au cloître Saint-Benoît.

Il ne paraît pas d'abord qu'il ait fréquenté quelque'une de ces pédagogies où les enfants recevaient alors l'enseignement de la lecture, de l'écriture et de la grammaire, et où ils demeureraient jusqu'à leur douzième année environ, âge auquel ils passaient dans la Faculté des Arts ¹. La grande bête de régent manque à la collection des grotesques que François Villon nous a léguée de son temps : il n'est pas question de verges dans son œuvre ². Il n'eut pas non plus à souffrir, comme le pauvre petit Philippe de Vigneulles, un Lorrain, devenu peu de temps après lui un poète. Au sortir de l'école on avait mis Philippe chez « l'amant » de Metz, Jennat de Hainnonville, afin qu'il apprît le style. C'était un homme si terrible qu'aucun clerc ne pouvait le servir. Il rompit la jambe à un jeune fils qui demeurait chez lui en même temps que le petit Philippe. Il avait dans sa maison une servante allemande qui ne valait pas le diable et qui enfermait le pain et les autres vivres dans une huche : et cependant Philippe payait 20 francs pour sa table ! Il arriva un jour que le petit Lorrain se prit de querelle avec cette rude servante allemande. Elle voulut le frapper d'une

1. Ch. Thurot, *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au Moyen Age*. Paris, 1850, p. 93-94.

2. Marot dira de ses études (*Œuvres*, éd. Lenglet du Fresnoy, I, 3) :

En effect c'estoyent de grans bestes
Que les regens du temps jadis :
Jamais je n'entre en Paradis
S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse.

pelle à feu : le petit Philippe la retourna contre elle et la blessa au poignet. Tout honteux il gagna son lit. La maîtresse de la maison monta le battre comme plâtre ; quant à son maître colérique, il le foula aux pieds, le chassa de sa maison en le menaçant de le jeter du haut en bas de l'escalier. Ainsi Philippe de Vigneulles apprit l'écriture et le style ¹.

François Villon fut au contraire élevé doucement et choyé. Il faut donc croire que c'est son « plus que père », M^e Guillaume, qui prit la charge de faire son instruction première :

Qui m'a esté plus doux que mere !

C'est ce que nous montre d'ailleurs le legs irrévérencieux que François lui fera plus tard de sa « librairie » ². Mais alors Guillaume de Villon dut prendre l'autorisation nécessaire auprès du chantre de Notre-Dame ³.

Sans doute le savant M^e Guillaume lui donna sans effort cette instruction première que l'on trouvait dans les pédagogies : il lui enseigna le *Donat* et le *Doctrinal* d'Alexandre de Villedieu, c'est-à-dire la grammaire et la syntaxe latines. Mais, ce dont on ne saurait douter, c'est que le chapelain lui fit apprendre les belles histoires de la Bible, son Evangile, et qu'il lui conta les légendes des saints vénérés à Paris. Car Villon, qui se dira plus tard si paresseux de lire, témoigne ici d'une connaissance singulière. Il a traduit les paroles indulgentes et désabusées de ce « Sage » qu'est l'Ecclésiaste (XI, 9, 10) : *Latere ergo juvenis in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ... adolescentia enim et voluptas vana sunt* :

Le dit du Saige trop le feiz ⁴
Favorable, bien n'en puis mais,
Qui dit : « Esjoÿs toy, mon filz,
En ton adolescence » ; mais

1. *Gedenkbuch des metzger bürgers Philippe von Vigneulles aus den Jahren 1471 bis 1522*, hgg. von Dr Heinrich Michelant. Stuttgart, 1852, p. 12.

2. T., h. 77-78.

3. En 1465 Philibert Jouyn, prêtre, m^e des enfants de chœur de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, est réprimandé pour ne l'avoir pas fait (Arch. Nat., LL. 396, fol. 155).

4. T., h. 27.

Ailleurs sert bien d'ung autre mes,
 Car « Jeunesse et adolescence »,
 C'est son parler, ne moins ne mais,
 « Ne sont qu'abus et ignorance ».

Au huitain suivant, il a développé la belle image de Job (VII, 6) : *Dies mei velocius transierunt quam a texente tela succiditur, et consumpti sunt absque ulla spe* :

Mes jours s'en sont allez errant¹
 Comme, dit Job, d'une touaille
 Font les filetz, quant tisserant
 En son poing tient ardente paille :
 Lors, s'il n'y a nul bout qui saille,
 Soudainement il le ravit.
 Si ne crains plus que riens m'assaille,
 Car a la mort tout s'assouvit.

Enfin, sans être en « théologie maistre », Villon n'ignore pas la parabole de Jésus :

Touchant du riche ensevely
 En feu, non pas en couche molle,
 Et du ladre de dessus luy.

Il a pu la lire dans saint Luc, comme elle est rapportée au chapitre XVI, versets 19-31 : et, bien que soumis aux coups de la Fortune, le pauvre Villon n'est pas fâché de la résumer pour la confusion des riches, dont il n'est pas :

Se du Ladre eust veu le doit ardre,
 Ja n'en eust requis refrigere,
 N'au bout d'icelluy doit aherdre
 Pour rafreschir sa maschouëre² !

Sa dure vie lui fera connaître, une fois de plus, la sagesse de l'Ecclésiaste (VIII, 1-2) : *Non litiges cum homine potente, ne forte incidās in manus illius. Non contendās cum viro locuplete* :

Le Saige ne veult que contende
 Contre puissant povre homme las,

1. T., h. 28. — 2. T., h. 73.

Afin que ses fillez ne tende
Et que ne trebuche en ses las ¹.

Il a nommé Absalon, pendu par ses cheveux ; Adam qui perdit notre race ; Alphasar, qui doit être le roi des Mèdes Arphaxad ; Amnon qui déflora sa sœur Thamar ; l'*architreclinus* des noces de Cana, qu'il croit être un personnage indulgent aux bons buveurs ; David, le psalmiste, le sage prophète ; Hérode qui fit décoller saint Jean-Baptiste ; Holopherne, « l'idolâtre maudit » que tua Judith tandis qu'il dormait ; Jacob, ce grand exemple du bonheur ; Jonas, englouti au ventre de la baleine ; Judas, mort de désespoir ; Judith, la vengeresse ; les Juifs qui burent à la source que Moïse fit couler au désert ; le vieux Mathusalem ; Nabuchodonosor transmué en bête pendant sept ans ; le Sage par excellence qu'est l'Ecclésiaste ; Salomon, le glorieux ; Samson qui perdit ses « lunettes » pour de folles amours ; Sardanana, qui est Sardanapale.

Le chapelain de Saint-Benoît dut lui rapporter encore de pieuses historiottes très connues à Paris : le conte du clerc Théophile qui vendit son âme au diable, suivant une bonne charte signée de son nom, et fut tiré des griffes du Mauvais par l'intercession de la Vierge ; la pieuse et impudique légende de la pécheresse Thaïs ; celle de la Madeleine, qui passa trente ans dans la solitude, « sans drap vestir de linge ni de laine ».

François Villon a encore mentionné saint Jean-Baptiste qui, dans le désert, annonça aux nations la venue de l'Agneau de Dieu ; la légende de saint André ; saint Martial ; saint Victor écrasé entre les deux meules d'un moulin ; saint Dominique dont le corps, loin de pourrir, répandit quand on le découvrit, bien longtemps après sa mort, une odeur fort suave ².

Et l'on peut croire aussi que pour l'incliner au bien, cet homme doux et sage qu'était Guillaume de Villon, dut rap-

1. T. h., 132. On verra plus loin l'allusion du h. 14 à Ezéchiel 33, 10 ; du h. 32 au Ps. CII, 15-16.

2. Voir tous ces noms à la table de l'édition d'A. Longnon ; sur saint Dominique le texte de la *Légende dorée*.

peler à François les exemples que l'on donnait alors aux petits enfants pour se bien conduire.

Il devait lui dire des choses analogues à celles que nous lisons dans la *Doctrine du père au fils*¹ : d'aimer Dieu ; de ne pas perdre son cœur en « ordures » ; de se garder de gourmandise, des délices du corps ; de n'être ni paresseux ni envieux ; de ne pas jouer aux jeux de hasard ; de ne frapper ni un clerc ni un prêtre ; de ne pas se fier aux « folles femmes ». Il pouvait aussi lui faire des historiettes semblables à cette *Moralité nouvelle des enfants de maintenant*², où l'on voit un mauvais écolier, qui joue aux cartes et aux dés, finir « au gibet de perdicion ». Et sans doute aussi il lui conta l'admirable histoire de l'Enfant prodigue, si célèbre alors³ et « bien propre à démontrer la misérable vie où parviennent ceux qui dépensent prodigement leurs biens » : une histoire, avec son heureuse conclusion de l'enfant retrouvé, qui doit être chère au cœur du chapelain ; car plus tard, lui aussi tirera son protégé de « maint bouillon » et demeurera fort triste de ses aventures. Mais pourquoi n'avait-il pas médité l'histoire de l'enfant gâté devenu criminel ?

On la contait de la sorte⁴. Il était un petit enfant qui avait pris l'habitude de voler : son père n'en faisait que rire. Devenu grand, l'enfant continua de voler jusqu'au jour où il fut pris et condamné à mort. Comme on le menait au gibet, il sollicita la faveur d'embrasser son père. L'ayant obtenue, il en profita pour le mordre furieusement et lui arracher le nez avec ses dents.

Ainsi l'enfant gâté punit le père de ne l'avoir pas corrigé en son enfance.

1. A. de Montaiglon, *Recueil de poésies françaises des xve et xvie siècles...* II., p. 238 et suiv.

2. Viollet Le Duc, *Ancien théâtre français*, III, p. 5 et suiv.

3. Cf. *L'Enfant prodigue par personnage*.

4. Paul Meyer, *Romania*, 1885, p. 581-583. Cet exemple était allégué encore au temps de Villon et devait être bien populaire puisqu'on le lit dans le *Doctrinal des simples gens* (Bibl. nat., fr. 17088, fol. 154).

CHAPITRE III

GRADES UNIVERSITAIRES DE FRANÇOIS VILLON

L'Université de Paris tirait son origine de l'école placée sous la surveillance du chapitre de Notre-Dame. Au ^{xiii}^e siècle l'enseignement de Pierre Abélard y avait attiré un grand nombre d'étudiants ; puis le célèbre docteur avait professé la scolastique sur la montagne Sainte-Geneviève où ses disciples étaient demeurés après lui. Bien qu'on tint alors Charlemagne pour le vrai fondateur de l'Université ¹, on n'avait pas, au temps de Villon, perdu tout souvenir de l'infortuné professeur ² :

Ou est la tres sage Helloïs,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart a Saint Denis ?

A la fin du ^{xiii}^e siècle, avec l'aide des papes, les maîtres de Paris s'étaient organisés en corporation indépendante, en Nations, en Facultés. Cette corporation des maîtres, réunie sur la montagne Sainte-Geneviève, on l'appela l'Université ³. C'est d'elle que Jean de Jandun a dit : « J'ai vu dans ce lieu les sept arts libéraux représentant les sept candélabres qui brûlent sans cesse devant Dieu et qui sont l'origine de tout ce que l'on peut savoir » ; il a nommé la montagne Sainte-Geneviève la sainte

1. Cf. Christine de Pisan, éd. Buchon, p. 283. On rencontre encore cette tradition chez Corrozet (*Antiquités de Paris*, éd. P. Lacroix, p. 35-36) et la Saint-Charlemagne demeure toujours la fête des écoliers.

2. T., v. 337-340.

3. J'utiliserai beaucoup dans cet exposé l'excellent livre de Ch. Thurot, *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au Moyen Age*, 1850.

Etudiants écoutant une leçon
Bibl. nat. ; fr. 1654.

montagne où, à l'instar de la triomphante Jérusalem, s'était établie la sagesse du Très-Haut¹.

Les étudiants ne faisaient pas partie de l'Université ; ils demeuraient dans les quatre Facultés qui formaient, avec les Nations, autant de compagnies séparées. Chaque Faculté avait ses officiers, son sceau, son coffre, son patron et ses messes, réglait ce qui était relatif aux grades et aux études. L'assemblée des maîtres, qui avait lieu le samedi après la messe du matin, se tenait dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre, ou aux Mathurins pour la Faculté des Arts ; aux Mathurins se réunissaient encore la Faculté de Théologie et l'assemblée générale des maîtres qu'on nommait l'Université ; quant à la Faculté de Décret, elle se rassemblait à Saint-Jean de Jérusalem.

Les Facultés étaient rangées officiellement dans l'ordre suivant : Théologie, Décret, Médecine et Arts. Les trois premières étaient dites supérieures parce que la Faculté des Arts leur servait d'introduction. C'est dans cette dernière que François Villon étudiera.

Quand un écolier avait appris la lecture, l'écriture et les éléments de la grammaire latine, vers sa douzième année il pouvait se rendre à l'Université de Paris pour suivre les leçons de la Faculté des Arts. Il s'attachait jadis à un maître qui devait le réclamer lorsque le prévôt le mettait en prison. Généralement maîtres et écoliers se groupaient selon leur origine ; le plus souvent ils logeaient dans le même hôtel et mangeaient à la même table. Ces maîtres étaient pour la plupart fort jeunes, puisqu'on obtenait la maîtrise ès arts à vingt et un ans et le baccalauréat à quatorze. Il y avait de grandes inégalités de fortune entre les étudiants : les uns dépensaient 10 sous parisis par semaine, les autres mendiaient leur pain ; et les maîtres leur donnaient parfois leurs vieux habits ou leurs vieilles chaussures. Pour gagner de quoi vivre et poursuivre leurs études, ils copiaient des livres, balayaient, ramassaient

1. *Paris et ses historiens*, p. 23.

des ordures, entraient au service d'un collègue, d'un étudiant ou d'un professeur. Souvent aussi ils erraient dans la ville sans ressources, battant le pavé et prêts à s'associer avec des gens de mauvaise vie ¹.

Au début du x^v^e siècle, les écoliers étaient si nombreux à Paris que, lors d'une procession universitaire de Sainte-Genève à l'abbaye de Saint-Denis, le recteur se trouvait encore devant l'église des Mathurins quand les écoliers des premiers rangs entraient dans la ville de Saint-Denis ². Au temps de François Villon, pour mater ces étudiants, on avait pris le parti de les enfermer dans les pédagogies et les collèges qui succédèrent alors aux externats de grammaire. Les pédagogues conduisaient en temps voulu leurs élèves aux disputes de la rue du Fouarre.

Ce ne dut pas être le cas de François Villon qui demeura au cloître Saint-Benoît, sans doute chez le chapelain Guillaume.

Le premier examen que subissait l'étudiant de la Faculté des Arts était le baccalauréat, que l'on appelait aussi déterminance, du mot *determinare*, qui signifiait poser des thèses. Pour être admis à déterminer, il fallait être âgé de quatorze ans au moins et avoir suivi, pendant deux ans, un cours de logique ; avoir entendu le traité de Donat sur les figures grammaticales, l'Organon d'Aristote, les Topiques de Boèce, le Grécisme et le Doctrinal. La grammaire latine et la logique formaient en somme les bases de cette étude ; dès la fin du x^v^e siècle, on appellera *logiciens* les étudiants qui préparaient cet examen.

Ils recevaient cette instruction dans les écoles de la rue du Fouarre que les Nations louaient aux maîtres. En 1450, un de ceux-là exigeait un écu par élève pour l'explication et la répétition des livres requis pour le baccalauréat ³.

Le mobilier de ces écoles était des plus simples : il se composait d'une chaise à estrade et d'un pupitre pour le maître. Les écoliers demeuraient assis par terre. En hiver, comme on

1. Ch. Thurot, *passim*.

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 614

3. Thurot, *op. cit.*, p. 51.

jonchait le sol de paille, la rue où se trouvaient ces écoles avait pris le nom du *Fouare* ou du *Feure*, *vicus Straminis* ou *via Straminea*¹. Cependant au xv^e siècle on commença d'user de bancs. Les maîtres faisaient les lectures en robe noire à capuchon de menu vair. Les leçons ordinaires consistaient en explications des livres prescrits pour les examens, suivies de questions. On dictait, car les étudiants pauvres n'avaient pas de livres ; puis les maîtres faisaient disputer en leur présence leurs élèves.

Au bruit de ces disputes, dans cette rue fermée aux deux bouts par des barrières de bois, un ancien professeur à Paris assure que « l'odeur la plus suave du nectar philosophique réjouissait l'odorat apte à recueillir une émanation si délicate »². Mais à moins que ce renforcé logicien ne se montre ici un ironiste, il faut bien avouer qu'une toute autre odeur s'élevait de ces écoles. Ainsi le bedeau de la Nation de France se plaignait à l'Université, en 1450, de certains jeunes gens qui, les jours fériés, entraient dans les écoles de la rue du Fouarre, y jouaient à la paume, y faisaient des immondices : il déclarait qu'il était urgent de faire poser des treillages, afin d'en boucher l'entrée, et de fermer les fenêtres par des barres de fer³.

Au bout de deux ans d'étude, l'écolier était admis au baccalauréat, examen qui consistait en une série de disputes solennelles dont la logique forma toujours le fond ; elles avaient lieu avant Noël et pendant le Carême. Le déterminant, accompagné du bedeau de sa Nation, allait y inviter certains personnages importants et s'engageait à disputer tous les jours jusqu'à la fin du Carême, rue du Fouarre. Au xv^e siècle, la dispute d'avant Noël prit une grande importance et on lui appliqua le

1. Jaillot, *Recherches...* Q. Saint-Benoît, IV, p. 62.

2. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 35.

3. Bibl. de l'Université, ms. n^o 1. Reg. de la Nation de France, fol. 124, 14 novembre 1450. — Ils y amenaient des filles, dit Sauval (*Chronique scandaleuse de Paris*, p. 73) et « toutes les nuits ils remplissoient d'ordures les bancs, les planchers et les chaises mêmes des professeurs. Pour la puanteur, les régentes n'y pouvoient plus faire les leçons et les écoliers même n'y pouvoient durer non plus ».

même règlement qu'à celle du Carême. Mais, le plus souvent, les écoliers se contentaient d'argumenter sous la présidence de leur maître et dans les écoles de la Nation, quelquefois même dans les pédagogies. En somme ils subissaient seulement une véritable épreuve à la fin de janvier, devant les examinateurs de leur Nation respective. On les interrogeait sur la grammaire et la logique, et ils justifiaient de leur temps d'étude. A ceux qui étaient admis, et qui le demandaient, la Nation délivrait des lettres testimoniales. L'examen avait lieu sans que la Faculté intervînt : le baccalauréat était d'accès très facile. La Nation prélevait sur l'écolier, suivant son revenu présumé, une certaine cotisation dont l'unité se nommait *bourse*.

Au mois de mars 1449 (n. st.) François Villon fut reçu bachelier et paya la bourse la plus minime, qui était de 2 sous parisis ¹.

Le second grade que donnait la Faculté des Arts était la licence (*licencia docendi*), conférée par le chancelier de Notre-Dame attestant ici que l'Université de Paris était issue de l'école cathédrale. Les candidats devaient être âgés de vingt et un ans au moins, justifier de trois ans d'études et de deux argumentations publiques rue du Fouarre contre plusieurs maîtres. A la fin du x^ve siècle on les nommait les physiciens. Ils devaient en effet avoir entendu l'Introduction de Porphyre, les Catégories, l'Interprétation, les premières et les secondes Analytiques, les traités de Boèce sur les Topiques et la Division, la Physique, le *de cælo*, *de generatione*, *de anima*, *de sensu et sensato*, *de memoria et reminiscentia*, *de longitudine et de brevitare vitæ*, cent leçons sur les mathématiques et l'astromonie, la métaphysique et la morale.

1. *Nomina baccalariandorum...* Franciscus de MoultCorbier Parisius ij s. p. (Bibl. de l'Université, Reg. de la Nation de France, ms. n° 1, fol. 97 v°). — Ces bourses variaient de 0 à 7 sous ; les plus modestes étaient de 2 sous. Le 5 mai 1445 une bourse de 5 s. était exigée de Jean Cœur, qui sera un jour le riche archevêque de Bourges visé par Villon ; on voit qu'en 1447 une plainte fut formulée au sujet de M^e Bernard de Miramont, procureur de la Nation de France, qui avait taxé la bourse de Jean de Canlers à 11 sous : on la ramena à 7 s. 8 d. (*Ibid.*, fol. 69).

Regne. monie rump. humalun
 Dnt pmlle huana / leonon dnt d burs 157

Lege monie mda hien
 Dnt frust? de mdtroebur de par mda burs 158

Regne. monie mda qui frustent m
 pny pnyat

Dnt p Richard dnt mltien / frustent sub
 mltien / mltien de foz mda burs 159

Dnt pnt de mda mgonon dnt frustent
 sub mda mda raly 160

Dnt pnt mltien / mltien dnt 161

Dnt pnt pnt mltien dnt frustent
 sub mda mltien 162

Dnt pnt mltien de mltien frustent
 mda. mltien de mltien 163

Dnt p mltien frustent sub mda
 p pnt 164

Dnt pnt mltien dnt mltien frustent
 sub mltien mltien 165

Dnt pnt mltien de mltien dnt pnt
 mda burs 166

Dnt pnt pnt dnt mltien sub
 pnt frustent 167

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 168

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 169

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 170

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 171

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 172

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 173

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 174

Dnt pnt mltien de mltien dnt frustent
 pnt mltien 175

Le chancelier de Notre-Dame, assisté de quatre examinateurs, un de chaque Nation, faisait passer cet examen ; ou bien le chancelier de Sainte-Geneviève, institué par une bulle du Pape dont il était le délégué à Paris. L'examen subi dans la salle de l'Evêché se nommait l'examen d'en bas ; celui passé dans la nef de Sainte-Geneviève s'appelait l'examen d'en haut. A la fin de chaque audition le chancelier conférait la licence au candidat admis, avec la bénédiction apostolique. La licence était accordée gratuitement, sauf quelques sous payés pour l'herbe et la paille : car on jonchait de paille en hiver et d'herbe en été l'endroit où se passait cette épreuve. L'examen n'était pas très sévère, bien que les matières parussent âpres au premier abord.

Le licencié devait alors se faire agréer par ses nouveaux collègues dans une sorte de cérémonie, l'*inceptio*. Le récipiendaire parcourait la rue du Fouarre avec le bedeau de sa Nation demandant aux maîtres des quatre Nations s'il leur plaisait qu'il célébrât son *inceptio*. Agréé, il prêtait serment entre les mains du recteur de respecter les privilèges de l'Université, de la Faculté des Arts, de sa Nation, quelque position qu'il occupât plus tard. Puis le maître sous lequel il avait étudié prononçait une harangue et lui imposait le bonnet, insigne de la maîtrise.

C'est ce qui arriva à François Villon, entre le 4 mai et le 26 août de l'année 1452. Il étudiait alors sous Jean de Conflans, maître ès arts, ancien boursier royal du collège de Navarre, élu procureur de la vénérable Nation de France dès 1446. Et ce maître inscrivit de sa main le nom de l'élève parisien, dont la bourse valait 2 sous, sur le registre de sa Nation :

*Dominus Franciscus de Montcorbier de Par. cujus bursa ij s. p.*¹.

Parmi les personnages que nous retrouverons dans la suite de cette histoire, et dont quelques-uns devinrent des lég-

1. Bibl. de l'Université, Reg. de la Nation de France, ms. n° 1, fol. 155 r°. — Un peu plus bas on lit : *Dominus Franciscus de Montcorbier de Parisius incepturus sub ma. de Conflans, tunc procuratore ... ijs*. Cf. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 12-13.

taires du poète, voici ceux qui appartenrent à l'Université au temps des études de François Villon.

En 1446 Jean de Calais était déterminant (bourse de 9 s. 8 d.) et, l'année suivante, fut reçu maître ès arts (bourse de 11 s.). En 1447 Pierre Genevoys était procureur de la Nation de France au Châtelet, où il faisait la grosse des écritures, et Jean de Vaudetar, avocat. En 1448 Guillaume Charruau fut reçu bachelier (bourse de 7 s. 9 d.) ainsi que Jacques Couraud de Bourges (7 s. 9 d.), Robert Piedefer (5 s. 8 d.), Robert Vallée du diocèse de Poitiers (2 s. 4 d.) et Guillaume de Plaisance du diocèse de Sens. Parmi les licenciés de l'année 1449 on rencontre encore Guillaume Charruau, Robert Vallée, Jacques Couraud ; parmi les bacheliers de 1450, Pierre de la Barre de Vannes et François Ferrebouc ; Pierre de Breban était licencié. En 1452, Thomas Tricot, du diocèse de Meaux, dont la bourse valait 7 s. 8 d., et Martin de Bellefaye, de Paris, dont la bourse était de 5 s., furent reçus bacheliers ¹.

Ainsi, dans sa vingt et unième année accomplie, François Villon avait obtenu ce grade suprême de la Faculté des Arts, celui qui permettait l'accession à tous les autres. Mais avait-il entre les mains autre chose qu'un simple certificat ? Était-il apte à tout et à rien, le pauvre maître ès arts ? Un bénéfice pouvait-il être attaché à ce grade ?

Pour résoudre ce problème, il faut savoir que nous sommes alors au lendemain du Grand Schisme, qui diminua si fort la papauté au profit de l'église nationale et des droits du roi, et qu'un nouveau règlement des matières ecclésiastiques vient d'être donné à Bourges (1438).

Or, à côté de grandes questions théoriques comme la suprématie du Concile sur le Pape, l'assemblée de Bourges a fait sien le décret des Pères de Bâle rétablissant l'usage et la forme ancienne des élections ; elle a consacré le principe que les papes ne pourront plus se réserver la collation des béné-

¹ 1. Bibl. de l'Université, Reg. de la Nation de France, ms. n° 1, passim.

fices dans les églises cathédrales ; surtout elle a défini étroitement ce droit de collation ¹. Les bénéfices appartiendront désormais aux *gradués*. Et l'assemblée de Bourges a déclaré qu'elle entendait que les suppôts des Universités jouissent des deux tiers des prébendes attribuées par le Concile aux gradués ; les Universités les désigneront elles-mêmes aux patrons des bénéfices, quand il y aura lieu à présentation ². Ainsi devaient être portés aux dignités des hommes probes et savants.

La question n'est pas douteuse : la maîtrise ès arts faisait de Villon un gradué ³. On désignait autrefois par ce mot tous ceux qui avaient obtenu des degrés dans quelque Faculté. Villon était donc bien ce qu'on appelait un *gradué en forme* : il pouvait par conséquent jouir du privilège de la Pragmatique ⁴. Cette ordonnance avait distingué les *gradués simples*, c'est-à-dire ceux qui n'avaient que des lettres de leur degré accompagnées des lettres du certificat de leur temps d'étude, et les *gradués nommés* : ces derniers avaient de plus l'avantage d'être inscrits dans le rôle d'une Université et d'en avoir obtenu des *lettres de nomination* adressées à quelque collateur ⁵. La Pragmatique avait affecté le tiers de l'expectative aux gradués indistinctement, laissant aux collateurs la liberté de choisir ; elle attribuait les deux autres tiers aux seuls gradués nommés ⁶. Et, durant tout l'ancien régime, les plus anciennes universités, les « fameuses universités », eurent le droit d'accorder aux gradués des lettres de nomination à l'effet de pouvoir requérir des bénéfices vacants pendant certains mois de l'année. Ces lettres, signées par le greffier et scellées du sceau de l'Université,

1. Article V.

2. Je résume ici M. de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, III, p. 357-358.

3. L'excellent *Dictionnaire du droit canonique et pratique bénéficiale* par Durand de Maillane (Lyon, 1770, II, *ad. v.* Gradué) m'a beaucoup servi à éclaircir ce point, qui est de conséquence.

4. « Depuis longtemps on se plaignoit que les gens de lettres étoient négligés dans la distribution des bénéfices », écrira précisément Fleury dans son *Histoire ecclésiastique*, I, 91, n. 52.

5. Durand de Maillane, *op. cit.*, II, p. 535.

6. Cet état de choses demeura jusqu'au Concordat de 1516.

étaient délivrées à Saint-Mathurin, en face de Saint-Benoît ¹.

On ne saurait douter que Villon n'ait joui de cette « nomination de l'Université » puisque, dans ses *Lais*, il la résigna à deux pauvres clercs, qui étaient en réalité de vieux chanoines, et fort riches ². Plus tard, on le verra léguer dans son *Testament* à un nommé Chappelain ³ :

[Sa] chappelle à simple tonsure
Chargée d'une seiche messe
Ou il ne fault pas grant lecture...

Or « chapelle » s'entendait dans la langue juridique d'un bénéfice ecclésiastique ⁴. La plaisanterie qui suit, sur la résignation fantaisiste de sa « cure », montre assez que Villon n'eut de tout cela, comme tant d'autres suppôts de l'Université, que l'expectative ⁵. Car, loin de servir les intérêts de l'église, ceux du roi et ceux des évêques, la Pragmatique « damnée » constitua bien plutôt une église féodale que nationale, où les collateurs prirent le pas sur tous. Villon ne l'ignorait pas puisqu'il dira qu'il en

Escript au collateur ⁶.

1. *Datum Parisiis, in nostra congregatione generali, apud Sanctum Mathurinum solemniter habita* (Durand de Maillane, *op. cit.*, II, p. 551-553).

2. L., h. 27. — 3. T., 1836-1839.

4. Voir Durand de Maillane, *op. cit.*, ad. v. Chapelle.

5. Entre maistre Jehan des Plans, appellant de Michault Cochon... et maistre Guillaume Adhémar, abbé de Cancellade [la Chancellade], intimé... Breban, pour l'appellant, dit que l'arcevesque de Tours, qui est à présent, lui estant evesque de Perigort, obtint provision du pape de la cure de Vertut, pour ce que son evesché estoit de peu de valeur. Partie adverse y prétendit droit... Champront, pour l'intimé, dit... qu'il présuppose les sains decretz et ordonnances qui avoient lieu l'an IIIJ c LIIJ par lequels toutes réservations estoient défendues et les nominations des Universitez permises. Dit que l'intimé, comme escollier à Tholose, fut nommé à la collation de l'evesque de Perigueux et lui fut ladite nomination insinuée ledit an LIIJ, auquel on vaca ladite cure, dont l'intimé demanda oudit evesque la collation; qui respondit que il ne feroit riens pour ceste mauldicte damnée Pragmatique Sanction. Dit que il avoit bulles de pape Nicolas par lesquelles lui estoit permis réserver trois bénéfices en trois provinces et lui mesme se conféra ladite cure et se bouta dedans... Halé, pour le procureur du roy, dit que l'intimé..., se fonde sur les arrestz de céans et du grant conseil et sur ung tître de nomination de l'Université, lesquelz il n'a veuz..., etc. (Arch. Nat., X^{1a} 8311, fol 241).

6. T., v. 1330

Et la faveur l'emporta, une fois de plus, sur la science ou le mérite.

Mais, ce qu'on peut tenir aujourd'hui pour démontré, c'est la qualité autant ecclésiastique que laïque de notre poète, en dépit du genre de vie qu'il adoptera. Villon, comme suppôt de l'Université, pouvait jouir d'une chapellenie ; très vraisemblablement, ainsi que beaucoup d'autres clercs, il portait la « simple tonsure ». A ceux qui douteraient encore du caractère mi-laïc, mi-ecclésiastique de M^e François, je demanderai pourquoi au huitain 172 de son *Testament* il a fait intervenir le « maître des testaments » ? C'était un juge ecclésiastique, attaché à l'Evêché de Paris, et qui avait seulement connaissance des testaments des religieux de ce diocèse ; mais, de même, Villon nommera Jean de Calais, notaire au Châtelet, qui connaissait des testaments des laïcs ¹.

Il reste à dire quelles traces laissa dans l'œuvre de Villon le *quinquennium* qu'il passa, et comme logicien et comme physicien, dans l'Université de Paris ; ce qu'il a su du monde antique. Peu de choses en vérité. Aucun esprit ne fut moins livresque que le sien, et maître François ne prisait pas l'étude.

Chaque fois qu'il a nommé un livre, sauf le « noble » Roman de la Rose, ce fut pour lui l'occasion d'une plaisanterie. Il a cité le *Donat* ², c'est-à-dire le traité d'Elius Donatus, de *octo partibus orationis*, un livre de grammaire latine élémentaire que l'on mettait entre les mains des jeunes enfants : mais c'est pour le dénoncer comme « trop rude » à l'intelligence de vieux chanoines, ennemis de Saint-Benoît. Il lègue l'*Ars Memorativa*, un ouvrage didactique, fort répandu et ridicule, à un personnage qui est un benêt à ses yeux ³. Il a connu Macrobe, non pas d'après l'allusion au songe de Scipion que contient le début du *Roman de la Rose*, mais dans le texte latin des Saturnales : de ces disputes, de ces « enseigne-

1. Nous reviendrons sur ce personnage qui n'a rien à voir avec le riche bourgeois de Paris du même nom, marguillier de Saint-Jean-en-Grève (Cf. l'appendice).

2. T., v. 1284. — 3. L., v. 110 (Cf. l'appendice).

ments » il a retenu une gaudriole ¹. De même un texte du *Décret* de Gratien est singulièrement appliqué à ces « femmes honnêtes » qui ne trouvèrent rien de mieux, pour éteindre les flammes d'amour, que de prendre des amants discrets, clercs ou moines ².

Il a emprunté à Virgile le vers 7 de l'Eglogue IV, dans la pièce qu'il écrivit en l'honneur de la petite Marie d'Orléans ³ :

Dont resume ce que j'ay dit :
Nova progenies celo,
 Car c'est du poete le dit,
Jamjam demittitur alto.

Villon savait donc par cœur le vers virgilien :

Jam nova progenies caelo demittitur alto

Mais c'était l'un des vers les plus célèbre de Virgile, en qui l'on reconnaissait alors un enchanteur et un prophète : et, dans cette annonce des temps nouveaux, on découvrait clairement la naissance du rédempteur.

Villon s'appuie encore sur l'autorité de Valère Maxime,

Qui fut nommé le Grant à Rome ⁴

1. Elle se trouve au h. 135 du T., où le poète représente, de façon si charmante, les dames de Paris à l'église : elles étaient alors vêtues de longues robes trainantes tandis que la poitrine demeurait fort dégagée :

Regarde m'en deux, trois, assises
 Sur le bas du ply de leurs robes...

On peut reconnaître au ch. VII du l. VII des *Saturnales* la source de l'allusion à Macrobe disputant sur la nature des femmes plus chaude que celle des hommes : « *Quid plura ? nonne videmus mulieres, quando nimium frigus est, mediocri veste contentas, nec ita operimentis plurimis involutas, ut viri solent : scilicet naturali calore, contra frigus, quod aer ingerit, repugnante ?* » (Cf. T., h. 53). Le charme ne tarde pas d'ailleurs à opérer :

Tire toi pres, ne te *hobes*.

A cause du double sens du mot *hober* (se remuer et changer de place) l'équivoque est certaine et fixe le sens du huitain (Cf. les exemples allégués par Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, ad. v. Hober et hobeler).

2. T., h. 52. — Note de l'éd. Longnon, p. 103, vers 601-3. *Decretum Gratiani* (sec. pars, causa XXXIJ, qu. IV, c. 2) : *Tolerabilior est, si lateat, culpa, quam si culpæ usurpetur auctoritas* (Communication de M. Marcel Godet).

3. Poésies div., VIII. — 4. T., v. 160.

pour nous conter cette histoire, qu'il aima tant, du Grand Alexandre et du brigand. Mais elle ne se trouve pas chez cet auteur et vient du *Policraticus* de Jean de Salisbury ¹, le célèbre clerc anglais du XIII^e siècle. Villon citera les commentaires traduits en latin de l'arabe Averroès sur Aristote, ouvrage très répandu dans les Universités, pour dire qu'ils lui ont été de nul profit ² ; il alléguera une sentence des dits du pseudo-Caton ³, un petit traité de morale qu'on mettait entre les mains des jeunes enfants qui apprenaient le latin :

*Inimicum putes, y a,
Qui te presentem laudabit.*

Enfin, pour faire le plaisant, en tête de cette œuvre légère que sont par excellence les *Lais*, Villon tiendra à invoquer l'autorité d'un

Sage rommain, grant conseiller ;

et il nommera Végèce ⁴.

Il n'y a guère plus à tirer des noms des héros mythiques, de ceux de la Grèce et de Rome, qu'il paraît surtout connaître par cette bible de toute poésie qu'était le *Roman de la Rose* ⁵. Il a cité le

Chien Cerberus a quatre testes ⁶ ;

la « tour Dedalus » ⁷, qui est le labyrinthe ; la « belle » nymphe Echo

Parlant quant bruit on maine
Dessus rivièrre ou sus estan ⁸ ;

Glaucus qui domine « en la forest » ⁹ ; Jason qui conquiert la Toison d'or et fut noyé en mer, « en ung bouillon » ¹⁰ ; la

1. Ed. Longnon, p. 102, n. du v. 160. — 2. T., v. 96. — 3. Poésies div., VIII.

4. On ne voit pas que dans le *De re militari* Végèce ait prescrit de « conseiller ses œuvres ». Si Villon fait allusion au prologue de la traduction de Jean de Meung, il faut reconnaître que c'est une banale préface, commune à tous les traités du Moyen Âge, où l'auteur vante seulement la bonne coutume des anciens d'écrire des livres pour les offrir aux princes.

5. Cf. L. Thuasne, *Villon et Rabelais*, 1911, passim.

6. T., v. 636. — 7. Poésies div., V, 10. — 8. T., v. 333. — 9. Poésies div., V, 35. — 10. Poésies div., V, 12 ; XII, 22.

« digne » et riche Junon, à qui il compara la toute petite fille de Charles d'Orléans¹ ; le dieu Mars² ; Narcissus « le bel honneste » qui se noya³ ; les « serfs Eolus », qui sont les vents⁴ ; la « clarté Phebus », qu'il faut entendre du jour⁵ ; Tantalus « Et Proserpine aux infernaux paluz »⁶ ; « Orpheus le doux menestrier »⁷.

Quand Villon parlera des héros de l'antiquité grecque et romaine, il le fera, bien heureusement, en toute simplicité de cœur, sans pédantisme.

Qu'on lui dise :

Ou perte il ait et guerre aussi vilaine
Que les Troyens pour la prinse d'Helaine⁸ ?

Par la voix de la Fortune, il le proclamera :

Priam occis et toute son armée
Ne luy valut tour, donjon, ne barriere⁹...

Et Villon a nommé Pâris, l'amant d'Hélène¹⁰ ; Hector, l'exemple de toute vaillance avec Troylus¹¹. Il croit qu'Alcibiade, cité par Boèce comme un modèle de beauté, est une femme¹²

Archipiada ne Thaïs :

erreur assez minime en somme à s'en rapporter à ce que nous savons des mœurs de l'Athénien. La Fortune¹³ lui parlera ainsi d'

Alixandre, qui tant feist de hemée¹⁴
Qui voulut veoir l'estoille poucinier¹⁵
Sa personne fut par moi envlimée¹⁶.

1. Poésies div., V, 30. — 2. Poésies div., V, 31. — 3. T., v. 637 et Poésies div., V, 18. — 4. Poésies div., V, 34. — 5. Poésies div., V, 29. — 6. *Ibid.*, v. 7-8. — 7. T., v. 633. — 8. Poésies div., V, 5-6. — 9. *Ibid.*, XII, 15-16. — 10. T., v. 313. — 11. T., v. 1377.

12. Ernest Langlois, dans les *Mélanges de Philologie romane dédiés à Carl Walhlund*, 1896.

13. Poésies div., XII, 25. — 14. Combats.

15. Les Pléiades, qui ont la forme d'une *poussinière* à faire couvrir les poussins.

16. Empoisonnée.

La belle anecdote d'Alexandre, exemple de toute magnanimité et largesse, et son dialogue avec le brigand Diomedès¹, demeurent le type le meilleur d'un procédé constant chez Villon.

Rome est de même toute proche et lointaine dans son esprit. Elle représente pour lui la ville que la Fortune incendia d'un coup avec les Romains²; Flora, c'est « la belle Romaine »³. Et Villon a nommé « caste Luressé » la toute petite princesse, fille du duc Charles d'Orléans, salué à son tour du titre de « César »⁴. Carthage demeure la ville où Hannibal fut « atteint »⁵ et sur laquelle régnait

Dido la royne de Cartage⁶

Et Villon sait encore que « Scypion l'Affriquan » est mort jadis; que Pompée fut perdu en Egypte⁷. Il fera dire à la Fortune, comme s'il s'agissait du Christ au jardin des Oliviers :

Julles Cesar au senat je vendis⁸.

Enfin Villon fera allusion, d'après la fabuleuse Histoire des sept sages, à cet empereur de Rome, inconnu d'ailleurs, à qui

Coula au ventre son trésor⁹.

1. T., h. 17-20. — La première mention de cette historiette se rencontre dans un fragment de la République de Cicéron, rapporté par Nonius. La relation de Cæcilius Balbus donne pour la première fois le nom du pirate « Dionides ». Il est évident que Villon suit le texte de Jean de Salisbury, dans son *Polycraticus* mais, semble-t-il, à travers une traduction de Jean de Vignay (L. Thuasne, *Villon et Rabelais*, app. I). Cette histoire se rencontre chez les sermonnaires, entre autres chez Jean Gerson, et devait être répandue (Bibl. nat., fr. 10468, fol. 280).

2. Et, une fois, Rome et Rommain ardis (Poésies div., XII, 23).

3. T., v. 330. Vraisemblablement la courtisane romaine mentionnée par Juvénal dans ses Satires (II, 9), très lues au Moyen Âge. Mais il résulte aussi d'un texte de Gaguin (*Epistole et orationes*, éd. L. Thuasne, I, p. 230) que le nom de Flora désignait au xve siècle la courtisane type.

4. Poésies div., VIII. — 5. *Ibid.*, XII, 18. — 6. T., v. 1681. — 7. Poésies div., XII, 19, 21. — 8. Poésies div., XII, 20.

9. Poésies div., V, 24. (Conte *Virgilius* de l'*Historia septem sapientium* cf. G. Paris, *Romania*, XXX, p. 385).

Si cette trop longue nomenclature nous montre, ou l'ignorance de Villon, ou le travestissement qui plut à son esprit, quelques huitains des *Lais* ¹ nous présentent certainement une satire assez fine du jargon de l'école, dont on peut bien penser que Villon avait horreur :

Ce faisant, je m'entroublié,
Non pas par force de vin boire,
Mon esperit comme lié ;
Lors je sentis dame Memoire
Respondre et mettre en son aumoire
Ses especes collateralles,
Oppinative faulce et voire,
Et autres intellectuelles.

Et mesmement l'estimative,
Par quoy prospective nous vient,
Similative, formative,
Desquelz bien souvent il advient
Que, par leur trouble, homme devient
Fol et lunatique par mois :
Je l'ay leu, se bien m'en souvient,
En Aristote aucunes foiz.

Dont le sensitif s'esveilla
Et esvertua Fantasie,
Qui tous organes resveilla,
Et tint la souveraine partie
En suspens et comme amortie
Par oppression d'oubliance
Qui en moy s'estoit espartie
Pour monstrier des sens l'aliance ².

C'est que le pauvre Villon, et par goût et par paresse, n'était pas dupe de tout ce fatras. Il fut, comme il l'a dit dans des vers difficiles, l'écolier de la misère et de la douleur ³ :

Or est vray qu'après plainz et pleurs
Et angoisseux gemissemens,

1. L., h. 36-38.

2. Allusion aux livres de *sensatu et sensato, de memoria*, commentés pour la licence. Sur tout ceci voir le commentaire très complet de W. G. C. Byvanck (*Spécimen d'un essai critique*, p. 196-199).

3. T., h. 12.

Après tristesses et douleurs,
Labeurs et griefz cheminemens,
Travail mes lubres ¹ sentemens,
Esguisez comme une pelote ²,
M'ouvrit plus que tous les Commens
D'Averroas sur Aristote.

1. Instables. — 2. Arrondis comme une boule.

CHAPITRE IV

LES TROUBLES DE L'UNIVERSITÉ ET LA PREMIÈRE ŒUVRE DE FRANÇOIS VILLON

L'Université de Paris n'était pas seulement cette corporation des maîtres présidant à l'enseignement. Gardienne de la foi et de toute science, de nombreux privilèges en avaient fait un véritable état ¹.

Depuis Philippe Auguste, ses suppôts ne peuvent être jugés par le prévôt, mais seulement en cour d'église ; à dater de Philippe le Bel, on ne doit saisir en gage les meubles d'un écolier ; Philippe de Valois les exempte de tous péages, tailles et impositions, et décide que leurs procès seront jugés à Paris : le prévôt de Paris et le recteur sont les conservateurs de ces étonnants privilèges ².

Au milieu des désordres de la première partie du xve siècle, le pouvoir de l'Université n'a fait que grandir. *L'alma mater*, la fille du roi est alors toute orgueilleuse, et même rebelle. Vendue aux Bourguignons, encline d'ailleurs aux utopies démocratiques, elle a trahi devant l'ennemi et fait condamner la Pucelle. Elle triomphe de la papauté dans le schisme ; elle triomphe avec les Anglais. Même après les revers de ces derniers, on la verra encore toute pacifiste. Mais alors elle est suspecte, et le « grant Charles » va porter un coup terrible à son orgueil.

1. Vallet de Viriville, *Histoire de Charles VII*, II, p. 183 et s.

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 600.

L'amende honorable des sergents du Châtelet aux Augustins, 1440.
(Musée des Beaux Arts)

De tous temps, les privilèges excessifs de l'Université avaient été une cause de troubles. En cas de conflit, par exemple, on voyait les maîtres prendre parti pour les écoliers et cesser leurs cours : ce qui ne manquait guère de causer des désordres plus grands encore.

On ne comptait plus les tumultes de l'Université. Il suffira de rappeler la rixe de 1229 entre les étudiants et les taverniers du Bourg-Saint-Marcel ; la querelle des Picards et des Anglais en 1281 ; la cessation des cours en 1303 parce que le prévôt avait fait pendre un écolier ; en 1404, un serviteur de Charles de Savoisy ayant lancé son cheval sur une procession d'écoliers, la magnifique demeure de ce chambellan du roi fut rasée ; en 1407, Guillaume de Tignonville, prévôt de Paris, avait fait pendre deux écoliers assassins : il dut humblement les faire dépendre, les baiser sur la bouche, les faire enterrer aux Mathurins, où Villon put voir leur tombe ¹. En 1440, trois sergents à verge du Châtelet avaient tiré violemment deux religieux du cloître des Augustins furent condamnés à faire amende honorable, en chemise et portant des torches, ainsi que nous les montre une vieille pierre que nous possédons encore ².

Le xve siècle nous présente donc une période de grands troubles universitaires. Cela est particulièrement vrai du temps où étudia Villon.

Ainsi, depuis le 4 septembre 1444 jusqu'au dimanche de la Passion, qui tomba le 14 mars suivant, on ne fit aucune prédication à Paris ; on ne célébra ni fête, ni dimanche, même pendant l'Avent et le Carême ³. Car le recteur refusait alors de contribuer à une certaine imposition et se plaignait d'avoir été insulté par un des élus des finances. Dans le cours de l'année 1445 un maître ès arts, nommé Jean Gouda, avait été emprisonné avec quelques autres écoliers. L'évêque de Paris les réclama comme clercs ; l'Université entendait qu'ils fussent

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 610-615.

2. Aujourd'hui à l'Ecole des Beaux-Arts.

3. Denifle, *Auctuarium Chartularii Universitatis*, IV, p. 646-50.

jugés par le recteur, conformément au privilège des écoliers ; quant au roi, il avait fait renvoyer le procès et les prisonniers devant le Parlement. Le recteur réclama les écoliers et protesta qu'en cas de refus l'Université cesserait ses leçons et ses prédications. Cette fois, c'en était trop. Charles VII ordonnait au Parlement d'instruire le procès des prisonniers et de connaître désormais de tous les différends de l'Université, d'informer contre les instigateurs de la cessation des leçons et des cours, d'en faire une punition exemplaire (Ordonnance du 26 mars 1446) ¹.

Le roi, qui était patient, avait sans doute à cœur de venger la vieille injure faite par les Universitaires au parti armagnac : il ne devait pas s'en tenir là ; bientôt il demandait au cardinal Guillaume d'Estouteville de travailler à la réforme de l'Université de Paris.

Nul doute sur le sens et l'opportunité de cette réforme, malgré la perfide douceur de la phraséologie latine dont les parlementaires et les hommes d'église useront envers « la mère et nourrice de toutes bonnes sciences, lettres et arts ». Au surplus un projet de réforme, trouvé dans les papiers du collège de Navarre, nous montre que la vieille maison lettrée, que l'Université a abandonnée au pillage des Bourguignons en 1418, sait aujourd'hui se venger. Elle dénonce, entre autres, l'indécente tenue des écoliers portant des habits courts, des ceintures, des capuchons à gros bourrelets, des bagues aux doigts, des souliers à la poulaine ou découvrant le talon, si bien qu'on ne distinguait plus les clercs des gens de cour ².

Car c'est à la discipline, beaucoup plus qu'à la doctrine, que travailla le cardinal réformateur, aidé par les parlementaires, entre autres par Guillaume Cotin, président de la Chambre des Enquêtes ³, l'une des victimes de Villon.

Étrange document que cette réforme de 1452, la plus solen-

1. *Ordonnances*, XIII, p. 458 ; Denifle et Chatelain, *Chart. Univ. Paris.*, IV, p. 669.

2. Arch. Nat., L. 427.

3. *Chart. Univ. Paris.*, IV, p. 733.

nelle, la plus étendue qui ait jamais été imposée à l'Université, fille du Pape plus que du roi, l'œuvre d'un religieux travaillant par délégation du pouvoir pontifical !

Cette réforme s'appliquait à la fois aux quatre Facultés. Aux théologiens, elle recommandait la gravité des mœurs, la décence de la tenue ; elle abaissait le prix de ces repas que les docteurs exigeaient des nouveaux bacheliers après les actes. Cours, examens, leçons, sermons deviendront obligatoires et réguliers. Dans la Faculté de Décret, elle détermine le prix des bourses que les docteurs surfaisaient aux candidats : elle permet aux hommes mariés l'accès de la Faculté de Médecine.

Mais surtout la Faculté des Arts, celle où étudia Villon, fut visée par la réforme. Le cardinal dénonce les pédagogues et les principaux maîtres des maisons comme de vulgaires ambitieux, avides de gain, qui font racoler les écoliers dans les maisons, les tavernes et les hospices ; il poursuivra ces arrangements d'argent entre maîtres et écoliers ; les économies faites sur la nourriture de ces derniers. Il interdira les taxes trop élevées dans les examens, les repas somptueux qu'il faut donner aux maîtres pour obtenir les grades. Quant aux écoliers, ils seront dès lors décemment vêtus ; pour jouir des privilèges universitaires, ils présenteront des lettres testimoniales de leur présence aux leçons : ils devront les entendre n'ayant pas d'autre siège que la terre ¹.

Mais il n'a jamais suffi de dénoncer avec véhémence les abus. La réforme ne doit pas changer du jour au lendemain les habitudes des écoliers, ni abaisser l'orgueil des maîtres ; elle ne peut pas modifier les sentiments de haine que les bourgeois de Paris portent à ces fauteurs de troubles que sont les étudiants. C'est ce que nous montre la grave affaire de 1453, qui eut pour origine un épisode burlesque formant le sujet du premier poème de Villon, que nous ne possédons plus.

1. Du Boulay, V, p. 572 ; Denifle et Chatelain, *Chart. Univ. Paris.*, IV, p. 713-734 ; G. de la Morandière, *Histoire de la maison d'Estouteville*, p. 394 et 500.

Parmi les curiosités de Paris que l'on signalait à l'attention des étrangers, il y avait « devant l'ostel de l'amiral, lez Saint Jehan [en Greve]... une diverse grosse pierre de merveilleuse façon que l'on nomm[ait] le Pet au Deable » ¹.

C'était quelque pierre levée dont on avait perdu la tradition, peut-être seulement une ancienne borne ; sans doute aussi elle avait la forme d'une vessie ou d'un sac. Car il semble bien qu'elle tint ce nom du Pet-au-Diable d'un vieux et sale fabliau, bien connu à Paris, puisque Rutebeuf l'a conté ².

Mais, ce qui est certain, c'est que cette pierre avait donné son nom à un grand hôtel situé rue du Martroi ou du Martelet-Saint-Jean ³, appartenant à une vieille et religieuse dame, Mademoiselle de Bruyères, dont nous aurons à reparler ; que cette pierre était de la part des écoliers l'objet de toutes sortes de facéties. Ainsi Rabelais nous montrera quelques années plus tard les écoliers de Poitiers montant sur la pierre levée pour y « banqueter à force de flacons, jambon et pasteiz, et escrire leur nom dessus avecques un cousteau... » ⁴.

Or il arriva qu'en 1451 les écoliers de Paris enlevèrent la pierre du Pet-au-Diable de devant l'hôtel de Mademoiselle de Bruyères, qu'ils la portèrent sur la montagne Sainte-Geneviève, dans la rue du Mont-Saint-Hilaire, au cœur du quartier des collèges. Le 15 novembre, le Parlement commettait M^e Jean Bezon, lieutenant criminel du Châtelet, pour faire une information sur le transport de cette pierre, qui fut apportée dans la cour du Palais comme pièce à conviction ; M^e Jean Bezon devait de plus faire prendre les coupables au corps, ou les ajourner à comparaître en personne ⁵.

1. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 201.

2. Dou pet au vilain (*Œuvres complètes de Rutebeuf*, éd. A. Jubinal, I, p. 280 et s. ; *Recueil général de Fabliaux*, éd. de Montaiglon et G. Raynaud, III, p. 103-105).

3. Voir la notice consacrée par M. Bruel à la tour et à l'hôtel de Saint-Mesme (*Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, 1887, p. 239 et s.). Son emplacement est aujourd'hui en partie occupé par la caserne Lobau.

4. Pantagruel, II, 5.

5. Bibl. Nat., Dupuy 250.

Mais un beau soir ces endiablés écoliers livraient assaut au Palais royal, en armes, soulevant la herse du portail avec de gros chevrons, déclarant au portier qu'ils le tueraient s'il ne demeurerait pas tranquille dans sa loge. Et, dans la suite, ils se rendirent aux Halles pour décrocher l'enseigne de la *Truie qui File* : mais comme l'échelle qu'ils avaient apportée était trop courte, l'écolier qui tenta l'escalade tomba à terre et se rompit le dos.

De nouveau les étudiants allaient chercher en l'hôtel de Mademoiselle de Bruyères une autre pierre, qu'elle avait fait mettre pour remplacer son cher Pet-au-Diable. Celle-ci, ils la baptisèrent irrévérencieusement la *Vesse* : puis ils la portèrent au Mont-Sainte-Genève où elle fut fixée avec de grosses bandes de fer et scellée dans du plâtre. Ce fut l'occasion de bonnes réjouissances : toutes les nuits les écoliers menaient la danse au son des flûtes et des bedons. Et ils contraignaient les passants et les officiers du roi à prêter le serment d'observer les privilèges de la *Vesse*.

La première pierre, ils l'avaient rapportée sur le Mont-Saint-Hilaire : ils placèrent dessus une autre pierre longue. Tous les dimanches et les jours de fêtes, ils la couvraient d'un chapeau fleuri, parfois de romarin.

Au rapport du lieutenant criminel Jean Bezon, qui dénonçait la difficulté qu'il y avait à faire régner la justice dans ce Paris « composé de peuples de toutes nations », les écoliers commettaient depuis 1449 des excès sans nombre. La nuit, par exemple, ils enlevaient à grand tumulte les enseignes pendues aux hôtels par de forts crampons de fer. Ils criaient alors dans les rues « tuez, tuez ! », afin de jouir de l'effroi des bonnes gens ouvrant timidement leur fenêtre pour voir ce qui se passait. Ils enlevaient les crochets des boucheries de Sainte-Genève ; des poules à Saint-Germain-des-Prés ; à Vanves, ils forçaient une jeune femme.

Maintenant les écoliers, peut-être à l'instigation de M^e François, s'avisèrent de plus hautes folies. Il s'agissait en effet de marier ces enseignes, prises au cours de leurs promenades

nocturnes, selon le récit de vieilles facéties que Villon ne devait pas ignorer.

Ainsi ils s'étaient vantés d'avoir le *Serf* pour célébrer le mariage de la *Truie* et de l'*Ours*; de prendre le *Papegault* pour le donner, sans doute comme suivant, à la *Truie*, quand on la marierait.

Mais cette fois, c'en était trop : le prévôt de Paris et son lieutenant résolurent de se rendre au Mont-Sainte-Genève, d'y faire enlever pierres et enseignes, malgré les menaces des écoliers déclarant bien haut dans la rue Saint-Denis, devant Saint-Laurent, « qu'ils n'auraient pas cette hardiesse d'y aller, ou qu'il y aurait des têtes battues. » Ceci se passait à la fin de l'année 1452.

Au jour de la Saint-Nicolas (6 décembre), une fête des écoliers, le prévôt et ses sergents montèrent à la rue Saint-Hilaire, Robert d'Estouteville s'arrêtant dans l'hôtel, tout proche, de Me Vaudetar, avocat très connu à Paris. On arracha la pierre délictueuse, encore couronnée de romarin, et on la chargea sur une charrette. Puis le lieutenant vint faire son rapport en l'hôtel de Me Vaudetar, où il but un coup. Il gagna ensuite la maison de *Saint-Etienne* où s'étaient réfugiés, avec leurs dépouilles, les écoliers insurgés.

Là demeurait Me Andry Bresquier. Un sergent rapporte que les gens de la maison sont armés : le lieutenant déclare qu'il faut résister, que le roi doit demeurer le maître. On force l'huis de cette maison : « Rompez tout, dit le lieutenant déjà échauffé, prenez tout, et si aucun se rebelle, tuez tout ! » On trouve dans la maison les enseignes, deux leviers ensanglantés, les crochets des bouchers de Sainte-Genève, un petit canon et un grand nombre de couteaux. On enlève le linge, les lits, les draps, la vaisselle de cuisine, les livres et cédules de ce pédagogue. On opère de même à l'*Image de Saint-Nicolas*, ainsi qu'en l'hôtel de Coquerel, prévôt d'Amiens, un grand pédagogue chez qui Me Darien gouvernait les écoliers. Là, on frappe à l'huis et, bien que le maître de la maison offrit de tout ouvrir, on force la

porte, on arrête trente à quarante écoliers ; de même rue Saint-Jacques, par où descendait la charrette portant les pierres sédi- tieuses et cette jeune femme que l'on avait arrêtée à l'enseigne de *Saint-Nicolas* tandis qu'elle hachait sa purée. Les sergents font également prisonnier un jeune fils, nommé Boisincourt, qui devait demeurer dans une basse fosse du Petit-Châtelet jusqu'à dix heures, sans boire ni manger. Comble d'horreur, un sergent se promena revêtu de la robe d'un écolier, les bafouant tous ainsi !

Ce n'était pas là une de ces injures que, toute humiliée qu'elle fût alors, l'Université de Paris devait supporter facilement. L'attaque avait été brutale sans doute, comme la provocation ; et les sergents, selon leur habitude, ne s'étaient pas privés de boire le vin des pédagogues pour se donner du cœur à la besogne. Mais, aujourd'hui, il semble bien que cette opération de police n'avait pas dépassé la mesure ¹.

Tel ne fut pas le sentiment de l'Université.

Le 9 mai 1453, elle se réunissait pour délibérer au sujet des « molestations atroces » commises par le lieutenant criminel du Châtelet qui avait fait emprisonner quarante écoliers, indifféremment innocents ou coupables ². On décida que le recteur se rendrait vers le prévôt, qui demeurait alors dans son hôtel de la rue de Jouy, pour obtenir la délivrance des écoliers ; les étudiants iraient de même, sans porter de couteaux, par groupes de huit.

Jean Hue, maître en théologie, prit la parole devant le prévôt, développant avec élégance les exhortations de l'apôtre : *Omnia fiant ordinata in vobis*. Puis, venant à leur attribution particulière, il déclara que le prévôt ou son lieutenant avaient usé du pouvoir sans bonté ni mesure, puisqu'ils s'étaient servis de l'autorité de justice pour incarcérer des innocents et les tenir

1. Tout ce qui précède est raconté d'après une pièce de procédure découverte par Marcel Schwob (Arch. Nat. X^{2a} 25) et imprimée par A. Longnon, *Œuvres complètes de François Villon*, p. XXXV-LIII.

2. Bibl. de l'Université, Reg. de la Nation de France, ms. n° 1, fol. 167 v°.

dans d'atroces prisons. Le prévôt écouta cette diatribe piquante et répondit cependant avec grande bienveillance : se rendant à la requête universitaire, il donna l'ordre à un nommé Nicolas de délivrer les écoliers innocents et de prendre des cautions pour les coupables. Après lui avoir rendu grâces, le seigneur recteur prit congé du seigneur d'Estouteville : il descendit dans la rue où les huit cents étudiants l'acclamèrent très joyeusement.

Ainsi on quitta la maison du prévôt par la très étroite rue de Jouy pour gagner la grand'rue Saint-Antoine. Mais, comme le recteur arrivait à la maison de l'*Ours*, faisant l'encoignure de cette dernière rue, on rencontra M^e Henry le Fèvre, commissaire, et certains sergents que le prévôt venait de faire demander par son barbier. Ils laissèrent passer le recteur ; sur le derrière de la troupe, ce fut, comme il advient encore, un Roncevaux des écoliers.

Il se produisit une bousculade. Henry le Fèvre ¹ s'écria : « A l'aide, au roy, à l'arme, à la mort, tuez ! » On tire haches, dagues et épées qui piquent et frappent les écoliers sans armes et éperdus ; ils prennent la fuite, cherchent à se faire abriter dans les hôtels du voisinage, à se réfugier dans les jardins. On tend les chaînes ; on garde les issues des rues. Jean Aymart crie de nouveau : « Tuez, tuez, il y en a trop ! » Les écoliers entourent le recteur qu'un archer menace de sa flèche. Jean Charpentier, brandissant une dague, porte la main sur lui et jure de le conduire au prévôt : à quoi le recteur répond avec à-propos qu'il vient de lui faire visite. Et, comme il arrive toujours, un bachelier en décret, doux jeune homme, paisible, pitoyable, bien obéissant envers sa mère et suivant régulièrement l'école, trouve la mort dans cette échauffourée et paye pour tous.

Puis les blessés, qui sont assez nombreux, vont chez les barbiers. Tous n'ont pu se cacher dans les huches des

1. Voir la lettre de rémission qu'il obtint au mois de juin 1453 (Arch. Nat., JJ. 185, p. 309).

bourgeois ; car ceux-ci, exaspérés, les ont accueillis à coups de pelles, de bûches et d'autres bâtons.

Mais l'Université ne tarde pas à tirer victoire de cette sanglante affaire, fort désagréable pour le prévôt. Le 12 mai 1453 le recteur et les maîtres viennent devant le Parlement pour avoir réparation du meurtre ¹ ; le 16, Jeannin Valet, sergent royal, et Jean Colet sont ajournés à comparaître ². Comme l'Université a suspendu ses cours, Me Jean Symon demande leur reprise : elle refuse ³. Quant à Jean Bezon, lieutenant, il sollicite d'être entendu au conseil et voudrait éviter à son maître le prévôt, qui prétend alors avoir la fièvre, une comparution désagréable ⁴. L'avocat Luillier a demandé une amende exemplaire envers le recteur. Le 16 juin, Jean Charpentier est condamné à faire amende honorable au procureur général, à l'évêque, à l'Université, à la Cour, à la veuve Mauregart : il est mené sur une charrette aux Bernardins, la corde au cou ; à la Porte-Baudoyer, devant la Croix, on lui coupe le poing ⁵. Il doit payer en outre 400 l. p. d'amende, et plusieurs sergents sont bannis ⁶.

Puis la veuve Mauregart poursuit personnellement le prévôt Robert d'Estouteville. Jean Villain, dit de Reims, valet barbier, est condamné à mort le 6 septembre ⁷. Le 16 janvier 1454, la Cour promet au recteur de faire le procès de Robert d'Estouteville à condition qu'on reprenne les leçons ⁸. Tous ces procès duraient encore au mois de juin, où Jean Bezon fut déclaré incapable d'exercer l'office de lieutenant de la prévôté ⁹. Le 21 août, le Parlement faisait sommer par huissiers le recteur

1. Bibl. Nat., Dupuy 250. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*, 16 mai 1453. — 4. *Ibid.*, 6 juin.

5. Bibl. Nat., Dupuy 250. — Sur l'amende honorable du 21 juin, voir Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, V, p. 381.

6. Bibl. Nat., Dupuy 250; Arch. Nat., X^{2a} 26, fol. 236, X^{2a} 27, 2 décembre 1454. Cf. Crevier, *Histoire de l'Université*, IV, p. 202.

7. Bibl. Nat., Dupuy, 250.

8. *Ibid.* L'Université déclare les lettres du roi subreptices « ne en langaige selon les anciens roys de France ». 23 janvier 1454.

9. Bibl. Nat., Dupuy 250, 21 juin 1454. Cf. Arch. Nat., X^{2a} 26, fol. 307 vo.

d'avoir à reprendre les cours suspendus depuis plus d'un an¹ !

Telle fut la période de troubles pendant laquelle Villon étudia en l'Université de Paris, et où l'on peut bien croire qu'il eut une part active.

Il reste à se demander ce qu'était le poème qu'il a pu consacrer au récit de quelques incidents burlesques qui marquèrent les préliminaires de la sanglante échauffourée.

Nous ne le connaissons plus que par un legs, bien irrévérencieusement adressé au sage Guillaume de Villon, qui l'introduisit aux lettres, et ne devait guère se réjouir de la conduite de son enfant adoptif² :

Je luy donne ma librairie,
Et le *Rommant du Pet au Deable*,
Lequel maistre Guy Tabarie
Grossa, qui est homs veritable ;
Par cayers est soubz une table.
Combien qu'il soit rudement fait,
La matiere est si tres notable
Qu'elle amende tout le mesfait.

C'était donc un *Roman*, c'est-à-dire un poème conçu à la manière antique, archaïsante, où Villon pouvait dire l'origine probable du nom de la borne placée devant la maison de Mademoiselle de Bruyères, et ravie, comme une nouvelle Hélène, par les écoliers changés en guerriers ; les hommages qu'on lui rendit sur le Mont-Saint-Hilaire ; sa reprise par les sergents du guet et son transport dans la cour du Palais où des écoliers venaient l'enlever à leur tour. Grandes et grotesques luttes illustrant cette « matière notable » ! Le *Rommant du Pet au Deable* pouvait aussi contenir quelques bonnes ballades, peut-être celle des Dames de Paris qui ont le *bec* si affilé, que Villon légua par la suite à Mademoiselle de Bruyères, cette riche et pieuse personne qui tenait tant à ses bornes et avait une tour féodale dans son hôtel.

1. Le 13 septembre la cour doit déclarer que son exploit n'est pas préjudiciable à l'Université (Bibl. Nat., Dupuy 230).

2. T., h. 78.

La Tour du Pet-au-Diable
d'après une coupe de l'Hotel Saint-Mesme au XVIII^e siècle
Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris 1887

Enfin, on pouvait y trouver le récit du baptême de la *Vesse*, fille du *Pet*, et, sans doute aussi, les épisodes du mariage des enseignes de Paris que les étudiants célébrèrent en ce temps. Villon a beaucoup aimé les enseignes. Dans ce cas, le poème perdu, auquel Villon n'attachait aucune importance sauf pour sa matière, et que copia le clerc Tabary, homme « véridique » qui dénoncera plus tard le vol du collège de Navarre, devait ressembler beaucoup au programme suivant :

[C]y s'ensuit .j. esbatement du mariaige des iiij Filz Hemon où les enseignes de plusieurs hostelz de la ville de Paris sont nommez.

Pour faire ce mariaige nous prendrons la parole de maistre Jehan Houseau, porteur d'afeutture, qui en alant parmi la ville de Paris disoit : « Or paix, paix ! Par mariaige avons paix ! »

Et pour auoir paix et faire ce mariaige, il me semble que la grace du *Saint Esperit* du bout de la rue aux Lauendieres est descendue sur l'*Ymaige Saint Pere* du cheuet Saint Geruais, et que à la requeste des *Trois Roys de Conlongue* deuant Saint Innocent, ilz veulent faire .j. mariaige des iiij Filz Hemon de deuant la Boucherie et des *Trois Filles Dan Symon* de deuant Saint Leu et Saint Gille. Et pour auoir la iiij^{me} fille, nous prendrons la *Pucelle Saint George* du bout de Trowseuache.

Et pour tenir compaignie aux espousées, nous prendrons les iij *Pucelles* de deuant maistre Jehan Turquan, et la *Noumain Qui Ferre l'Oe* au Ponceau Saint Denis.

Et seront parées noz espousées des *Farmaulx* de Quiquampoit, des *Saintures* de la Courroirie, de la *Fleur de Lis* du Cymitiere Saint Jehan pour mettre à leurs poitrines ; et aront sur leurs testes la *Couronne* du quarrefour de la Porte de Paris.

Et tous ceulx qui venront à nostre feste auront les *Chappelles* de la Porte Baudet et les *Gans* de la rue des Assis, pour estre plus jolis ; et auront les *Menestriers* de la danse de la Tonnellerie deuant la Porte au Blé.

Et prendrons pour mener noz espousées au moustier le *Cheualier au Cigne* de la rue aux Lauendieres, *Seuson Fortin* de la rue de la Harpe, et l'*Ymaige Saint George* de la rue des Barés.

Et seront logiez les roys et les cheualiers qui seront aux nopces au *Chasteau de Pontoise* en la Couronnerie¹, et les roynes et les dames seront logiées au *Chastel Festu* au bout de la rue aux Prouoires, et leurs gens et leurs cheuaux seront logiez au Palais de Termes.

Or fault sauoir qui nous espousera. Ce sera le *Cardinal* de la Pierre au Lait, et le *Prescheur* du cheuet Saint Jaques lui aidera à chanter sa messe. Et

1. Courroirie ?

espouseront en *Croissant* qui est en la rue aux Graueliers, à la *Chappelle* au carrefour du Temple, deuant l'*Ymaige de Nostre Dame* en la rue de la Huchette. Et l'*Ange* deuant Saint Geruais tendra le *Cierge* de la rue au Feurre deuant Saint Innocent.

Or conuient que, auant qu'il soient espousez, que on face faire serment de ce mariage, s'il est bon et valable. Il sera fait present le *Dieu d'Amours* de deuant le Palais et celui de la Pierre au Lait, en jurant par la *Teste Dieu* du bout de la Grant Truanderie, par *Saint Anthoine* des Halles, par le *Couronnement* de la Saunerie, par le *Vandeluques*¹ de la rue aux Lombars que en ce mariage n'a ce bien non. Et qui dira le contraire, les *Champions* de deuant la Croix Hemon s'en combattront à tout homme.

Or nous faut il .j. saige home, discret et cler voiant, qui fera et ordonnera le fait et la despence de noz nopces. Pour ce faire nous prendrons l'*Homme à Deux Testes* de la rue Saint Martin, qui voit deuant et derriere, et lui baillerons assez monnoie : c'est assauoir le *Gros Tournois* de la Caue de Pontis et le *Gros Tournois* de Petit Pont. Et pour sauoir se ilz sont de poix, nous les poyserons aux *Balances* de la Croix du Tirouer, et les mettrons en la *Huchette* en la rue Saint Martin, qui sera fermée de la *Clef* du cymitiere Saint Jehan et de la *Clef* de la rue aux Escoufles. Et quant il voudra prendre ses garnisons, y les mettra es *Bources* de la Porte Baudes. Et prendra ses garnisons en la *Granche* à Petit Pont, c'est assauoir buche, charbon, foin et auoine. Et mettrons nostre blé en grant et petit Cul-de-Sac en Beaubourc ; et seront criblez à la *Crible* de la rue au Roy de Secile. Et pour le porter au molin, nous le mettrons sur l'*Esne Royé* deuant la Saueterie pour aler moudre au *Molinet* en la Vennerie et au *Molinet* d'empres Saint Cosme et Saint Damien.

Or nous conuient il prendre nostre vin aux *Botailles* deuant le Palais et au *Barillet* deuant Sainte Opportune. Et buront les roys et les roynes à la *Coupe d'Or et d'Argent* en la rue de Marchépalu ; et les autres gens buront au *Grant Godet* de la rue de la Cossonnerie, et aux *Gobelex* en Greve, et au *Voire* en la rue de Joy.

Et pour faire cuire nostre pain, tartes, pastés et flans, nous prendrons le *Four Gauquelin* en la rue de l'Arbre Sec. Et prendrons nostre *Queux* en Galendre, au bout de la rue aux Anglais. Et pour cuire nostre viande, nous prendrons le *Chaudron* en la Viez Monnoie, les *Puelles* au bout de la rue aux Parcheminiers, le *Pot de Cuire* ou Paruis Nostre Dame, le *Gril* en la Mortellerie, le *Hanet* en Sacalie, la *Cuillier* au carrefour Guillory, le *Trepie* ou carrefour du Temple, le *Soufflet* à la Bastille Saint Denis, le *Mortier Saint Josse* en la rue Aubry le Bouchier, le *Peteil* deuant le Palais ; et l'eau pour faire les potaiges à la *Fontaine de Jounence* en la rue de la Grant Truanderie, et l'eau pour lauer noz escuelles et noz vaisseaux sus feu Collette qui fait les bonnes saucices en la rue des Arcis. Et pour mettre en escript nos vaisseaulx, tant de cuire comme d'estain, que nous ne perdions rien, nous prendrons

1. Le Christ en croix de Lucques, que l'on confondit avec la sainte Face.

les *Tableaux* en rue Neuue Saint Marry. Et prendrons nostre *Vaisselle d'Etain* et les *Plas* en Thire Chappe, et en la Grant rue Saint Honoré, les *iiij Escuelles* en la dicte rue Saint Honnoré deuant la Tonnellerie, les *Poz d'Etain* au siege des deschargeurs en la rue Frogier l'Asnier.

Or fault viandes pour les roys et pour les roynes et pour le commun. Premièrement nous prendrons le *Lieure* deuant le Sepulcre, le *Veaul* deuant Saint Marry, le *Toreau* deuant Saint Bon, les *Deux Moutons* en Harondele, le *Chappon* deuant Saint Anthoine, le *Coq et la Geline* en la rue aux Lauendieres, les *Connins* en Viez Jurie, les *Coulons* deuant la *Teste Noire* en la rue Saint Martin.

Et pour faire entremès nous arons le *Paon* à la Pointe Sainte Eustasse, les *iiij Cignes* de la Porte Baudes, le *Faisant* au bout de Tire Chappe et les *Turte-reles* en la rue du Four.

Et tous ceulx qui suiront les roys et les roynes seront vestus de draps qui seront faiz aux *Polies* en la rue des Blans Manteaulx, et trancheront deuant eulx des *Cousteaulx* qui sont deuant Glatigny.

Et mettrons le relief es *Trois Corbeillons* au bout de la *Tannerie* pour donner aux *XV^{xx}* en la rue de Madestour.

Et prendrons la *Table Rolant* en la Saunerie, les *Treteaux* en la Grant rue Saint Jaques, la *Chaire* à Petit Pont; et prendrons nostre linge au *Fardel* de la Grant rue Saint Denis, et les *Chandeliers* en la rue Saint Andrieu des Ars pour mettre les *Chandelles* de la rue de Mauconseil.

Et ceulx qui ne mangeront point de char auront les *Deux Saumons* de la Porte de Monmartre, le *Gournaut*¹ du bout de la Tannerie, le *Turbot* de la rue Saint Julien le Poure, le *Bar* au bout de la rue Frogier l'Asnier, la *Raie* en la rue Gefroy l'Engeuin, les *Lemproyes* en la rue du Temple et ès Halles soubz les pilliers, où l'en fait la seruoise, laquelle sera pour ceulx qui ne boient point de vin.

Or nous fault yssue pour le disner. Nous aurons le *Cerf* deuant Baillehoe, le *Sanglier* deuant Saint Julian le Poure en la rue Saint Martin, la *Pome*, deuant le Sepulcre, le *Perier* au bout de la rue du Temple, le *Figuier* au bout de la rue aux Nonnains d'Ierre.

Et pour garder nostre feste sans debat nous prandrons *Ysoré* et *Guillaume au Court Nez* en la place Maubert; et aurons l'*Uis de Fer* de la Saunerie, et celui de la rue Aubry le Bouchier; et seront armé du *Hanbergon* de deuant Saint Michiel, des deux *Heaumes* de la Porte Baudet, le *Grant* et le *Petit*, des *Ganteleux* du carrefour Saint Seuerin, de l'*Espée* de deuant le Palais, de l'*Escu de France* en la Vannerie ou de celluy de la Porte de Paris; et tendront en leurs mains la *Massue* du bout de Tyron.

Or nous fault .j. entremès ou milieu du disner. Nous le ferons de l'*Omme Sauuaige* de la rue Painmolet, qui fera esbatement de l'*Ours* et du *Lion* de la rue Michiel le Conte, des *Singes* de la Peleterie et de la *Truye Qui File* des Halles.

1. C'était une sorte de rouget.

Et apres disner on ce puet aler esbatre de l'*Eschequier* d'empres la Magdaleine, ou jouer aux *Dez* de la rue Thibaut aux *Dez* d'empres les *Estuues*. Et qui voudra aler en gibier, il puet auoir le *Cheual Blanc* de la Cité, et le *Roge* de la rue Regnault le Feure, et celui de Thire Chappe, la *Selle* en la rue de la Tableterie, les *Brides* et *Frains* en la rue Saint Denis au bout du Perrin Gasselin, la *Hense* en la rue Saint Bon et l'autre empres la Fontaine Maubué en la rue Saint Martin, des *Esperons* en la rue Jehan le Conte. Et, si pleut, ils auront la *Housse Gilet* de la rue Saint Jaques, le *Chappean Rouge* du bout de la Harengerie, les *Moufles* au Pont-Perrin pour porter le *Faucon* de deuant le Petit Saint Anthoine pour aler prendre les *Trois Canelles* de deuant les mou-lins du Temple.

Et les roynes et dames qui voudront aler esbatre auront le *Chariot* d'empres la Porte Saint Honnoré et le *Papegault* deuant l'Abreuoir de Macon. Et celles qui voudront aler par caue auront la *Nef d'Argent* au bout de la rue aux Polies deuant l'ostel Monseigneur d'Orleans, pour veoir pescher de la *Nasse* de la Grant rue Saint Denis de deuant Saint Jaques de l'Ospital pour prendre les *iiij Beques*¹ delez Saint Magloire et les *iiij Poissons* de la Saulnerie.

Et les gens du commun peuent aler veoir le *Jeu de la Paulme* en la rue Garnier Saint Ladre, ou prendre les *Billes* et *Billart* en la rue Sainte Croix de la Bretonnerie ; et peuent aler biller aux champs et aler souper au Palais à la Table de Marbre deuant le Beau Roy Philippe.

Et prendrons nostre lit à l'Abreuoir Paupain, c'est assauoir la couste, le coussin, les draps et les queueuechiez au *Fardeau* dessus dit. Et couuerrons nostre lit de la *Penne Vaire* d'empres Saint Seuerin. Et nous yrons couchier quant la *Cloche* de deuant Saincte Katherine sonnera.

Et puisque nous n'auons plus le *Rommant du Pet au Deable*, auquel Villon tenait peu, soyons consolés à la lecture de cette facétie qu'un clerc du Parlement nous conserva².

1. Et mieux *bechets*, une sorte de saumon.

2. Bibl. Nat., ms. lat. 4641 B fol. 148 (*Stylus curiæ Parlamenti*); au fol. 150, le dit rimé contre Hugues Aubriot. — Cette pièce a été publiée par A. Jubinal, *Mystères du XV^e siècle*, I, p. 369-376. Edouard Fournier a donné dans son *Histoire des enseignes de Paris*, p. 57-64, l'analyse d'une plaquette gothique de cette facétie. Cf. A. Vidier, *Bulletin de la Soc. de l'Histoire de Paris*, 1905, p. 109.

Scènes de la vie d'un clerc
Miracles de Notre Dame, 2^e partie
Bibl. nat. fr. 9199

CHAPITRE V

CLERCS ET ÉCOLIERS AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON

J'aîmeroîs mieulx que mon fils apprinst aux tavernes
à parler qu'aux escholes de parlerie.

Montaigne, l. III, ch. 8.

§ I. — *Les Tavernes et les Jeux.*

Les canonistes d'autrefois, avec les Pères de l'Eglise, entendaient par clerc toute personne qui, ayant reçu les ordres, consacrait sa vie au culte du Seigneur¹. Il s'en faut que cette étroite définition ait quelque valeur pour le temps où vécut Villon. On entendait alors par clerc tout tonsuré. Et le privilège de clergie, celui du *for*, c'est-à-dire d'être jugé par un tribunal ecclésiastique, fut de bonne heure étendu aux moines et aux écoliers. Le monde clérical était alors immense et indéfini : il comprenait presque toute la nation intellectuelle.

Les clercs ont formé à la fin du Moyen Age la classe par excellence des dévoyés et parfois des vagabonds². Les registres du Parlement et des officialités nous montrent que souvent leur conduite n'était pas différente de celle des mauvais écoliers : comme eux, ils jouaient aux dés, ravissaient des jeunes filles, chantaient le soir, par les rues, des chansons moqueuses ou d'amour, portaient des bâtons et jouaient des farces qui tournaient parfois au tragique.

1. Durand de Maillane, *Dictionnaire de droit canonique*, ad. v. CLERC.

2. Sur tout ce qui suit cf. Pierre Champion, *Les sociétés dangereuses au XVI^e siècle*, appendice II à L. Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*, 1912.

Aux vrais cleres s'ajoutait la tourbe des faux. Ils exhibaient des tonsures irrégulières, avaient de grands cheveux par derrière, dissimulaient sous leurs robes chaperons et jaquettes ; ils se montraient d'une ignorance admirable de toute latinité. L'un d'eux ne savait reconnaître un A d'un B et osait déclarer sous serment « qu'il scet bien sa dicte *pater noster*, mais ledit *credo*, non ». Beaucoup mendiaient pour l'opprobre de l'église : car on estimait que, s'ils n'avaient de quoi vivre, les évêques devaient les nourrir.

Les clercs étaient régis par les décrétales. Or c'était un axiome du droit ecclésiastique que l'église ne devait pas répandre le sang : *ecclesia abhorret a sanguine*. Ainsi, être ou se dire clerc était devenu un moyen d'esquiver la peine capitale. L'un de ces faux clercs déclarera qu'il avait demandé à un barbier de Paris de lui faire une tonsure afin d'éviter les rigueurs de la justice temporelle et d'être rendu à l'official qui lui réservait la prison, le pain et l'eau, « disant en soy que tousjours vient il aucuns grans seigneurs ou dames qui font graces aux prisonniers de la cour spirituelle plus tost et plus souvent que à ceulx de la cour temporelle ». On gagnait enfin du temps à se faire réclamer par les évêques, très jaloux de leurs privilèges. On les voit en effet intervenir au sujet de rufians, de batteurs à gages, d'un franc archer portant brigandine, de gens qu'on qualifie de larrons, de crocheteurs, de pilleurs, de sacrilèges, d'êtres incorrigibles, de coupeurs de bourses, de voleurs de grand chemin, de violeurs de femmes.

La tonsure que portaient les clercs était assimilée à la couronne des rois. C'était le rêve de toute bonne femme d'alors de voir son enfant clerc ou religieux : ce fut sans doute celui de la pieuse mère de Villon quand elle présenta son fils au chanoine de Saint-Benoît.

Et François, comme tant d'autres, avait grossi la foule des étudiants, qui étudiaient peu, et vivaient groupés sur la montagne Sainte-Geneviève.

Ainsi voit-on déjà au temps de Rutebeuf le fils d'un pauvre

paysan venir étudier à Paris avec ce que son père avait pu réaliser d'un arpent ou deux de terre : il muse par les rues, perd son temps et son avoir ¹. Gautier de Coincy, dans sa Sainte Léocadie, nous représente encore les pauvres clercs comme de vrais martyrs, mangeant dans leur chambrette et achetant si cher leur savoir : ils sont plus malheureux que des portefaix, et comme leur face est maigre ² !

Au temps de François Villon toutefois, les écoliers vivaient surtout dans l'hôtel du pédagogue qui les nourrissait et les logeait, ou bien dans les collèges de leur province, en qualité de boursiers. Moins nombreux sont ceux qui, comme Villon, demeurent chez un protecteur ou chez un parent. Enfin, c'est par exception qu'ils logent, suivant la coutume de jadis, chez un habitant de Paris ³. Dans ce cas ils se mettaient à plusieurs pour louer une maison où ils prenaient leurs repas ⁴. Mais, toujours, ils formaient une société turbulente de toutes les provinces, dont beaucoup auraient pu dire, à la vérité :

J'ai mis mon cueur aultre part qu'à l'estude ⁵.

Jurer, boire, entretenir des filles mignonnes, jouer, faire du bruit la nuit dans les rues, courtiser les servantes, prendre part aux rixes était le passe-temps favori de la plupart d'entre eux ⁶.

1. Li diz de l'Université de Paris.

2. Cité par M. Wilmotte, *Études critiques*, p. 156.

3. Cela s'appelait faire taverne : « Charles... savoir faisons... nous avoir reçu l'humble supplication de J... Rogere la Cayme, femme de Philippot Caym, maçon, a present detenue prisonniere en nostre Chastellet de Paris, contenant comme samedi derrenier passé, XXV^e jour de ce present mois d'octobre, un appellé Hennequin, de coups vint heurter de nuyt, environ heure de cuevre feu, à l'uis d'un hostel séant à Paris, en la rue de Beaupaire pres de Saint-Sauveur, ouquel pent l'enseigne de *Cressant*, ouquel hostel estoit ladicte suppliante qui leans faisoit taverne pour ung escolier estudiant en l'Université de nostre bonue ville de Paris, etc. » (Arch. Nat., JJ. 165, fol. 22 v^o, 28 octobre 1410).

4. Arch. Nat., JJ. 200, p. 139 (Lettre de rémission pour M^e Thomas Guiffart, janvier 1467, n. st.). — Une maison près du collège de Montaigu était louée 6 écus par an.

5. Les sept marchands de Naples.

6. Viollet Le Duc, *Ancien Théâtre Français*, III, p. 36-37.

Cette nation latine vivait à l'écart et très unie, sortant peu du quartier des Ecoles pour se répandre dans la ville où Hugues Aubriot avait dressé pour elle une souricière, le Petit-Châtelet.

Les gens d'une même contrée se réunissaient entre eux, ou vivaient dans les collèges affectés à leur province. Les nouveaux venus arrivaient en bande, apportant aux anciens des nouvelles de leur pays d'origine. Ils devaient payer la bienvenue dans un souper que l'on prenait en commun : on allait chercher leurs draps chez les lavandières et le poisson du repas à Petit-Pont ; après, on s'ébattait au Pré-aux-Clercs ¹.

Les écoliers avaient leur costume, leur langage, leurs fêtes.

Ils portaient des bonnets, des robes longues, sous lesquelles ils cachaient souvent des dagues ou des épées. Oter le bonnet de l'un d'eux pour le jeter à terre paraissait une insulte des plus graves ; le traiter de *béjaune* ne l'était pas moins ². On nommait *Martinets* les plus turbulents d'entre eux, portant des bâtons ou « martins » ³. Ces derniers appartenaient à la fraction la plus dégourdie et la plus jeune de l'Université, la Faculté des Arts, où étudia Villon.

Les Artiens se distinguaient encore par leurs mauvaises mœurs, leurs habits dissolus, le soin tout particulier qu'ils prenaient de chômer leurs fêtes, la Saint-Martin, la Saint-Nicolas, la Sainte-Catherine où la Nation de France processionnait au Val-des-Ecoliers, la fête des Rois où ils jouaient de honteuses facéties, chantaient des chansons lascives, s'habillaient en fous ; ils se répandaient alors par la ville, vêtus de soie, armés de bâtons, et formaient des rondes ⁴. Et les maîtres ès arts, dont sera Villon, ne rougissaient pas de porter des vestes courtes, avec

1. Arch. Nat., JJ. 195, p. 704 (Rémission pour Richard de Rocquigny, mai 1472).

2. Arch. Nat., X^{1a} 83¹⁰, fol. 87 v^o, 16 juin 1467.

3. Voir les dispositions qui les concernent dans le *Liber Privilegiorum et Statutorum Universitatis Parisiensis* (British Museum, ms. 17304, fol. 206).

4. *Ibid.* ; Arch. Nat., X^{1a} 4822, fol. 63 v^o, 9 janvier 1481, n. st. ; Bibl. de l'Université, Reg. des Procureurs de la Nation de France, ms. n^o1, fol. 145, décembre 1450.

des ceintures, des chaperons bourrelés et des souliers à la pou-laine ¹.

Quant aux résultats de la cessation des cours et des désordres universitaires au temps où étudia Villon, ils ne tardèrent pas à se faire sentir. On vit alors les mauvais écoliers quitter leur chambre et sortir la nuit de leur collège, en armes, pour errer par la ville où ils nouaient de mauvaises connaissances et prenaient part à des rixes. Ils fréquentaient les tavernes, jouaient aux dés les biens de leurs parents, engageaient leurs livres ². Le plus hardi d'entre eux paraît bien avoir été M^e François Villon qui, d'un trait cynique, résuma et leur mauvaise vie et la sienne dans le refrain de sa ballade :

Tout aux tavernes et aux filles ³.

Au témoignage de Guillebert de Metz on comptait alors plus de quatre mille tavernes de vin à Paris et on y vendait chaque jour sept cents tonneaux ⁴. Ces tavernes se rencontraient surtout aux portes de la ville, et là où circulait la foule parisienne : en Grève, au cimetière Saint-Jean, aux Halles, à la place Baudoyer, rue Saint-Martin, rue Saint-Denis, rue de la Juiverie, rue Saint-Jacques.

On les reconnaissait au rameau de verdure (une branche de sapin, une couronne de lierre, de houx ou de cyprès) et surtout au cerceau qui accompagnait leur enseigne ⁵. Car ces enseignes ne se distinguaient pas autrement de celles des autres maisons de Paris ⁶; elles étaient cependant plus célèbres, plus éclatantes

1. Du Boulay, *Hist. Univ. Paris.*, V, p. 575-576, ad. a. 1452.

2. Projet de réforme universitaire trouvé parmi les papiers du collège du Navarre (Arch. Nat., L. 427).

3. *Ballade de Bonne doctrine a ceux de mauvaise vie* dit Marot.

4. Sur lesquels le roi percevait l'impôt du quatrième : Guillebert ne comprend pas dans ce nombre le vin exempt de l'impôt débité par les seigneurs, les collèges et les propriétaires (*Paris et ses historiens*, p. 232-233).

5. Ed. Fournier, *Histoire des Enseignes*, p. 138-139.

6. Voir la liste des tavernes parisiennes dans le *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1912.

encore dans la mémoire des ivrognes¹ : beaucoup d'enseignes léguées facétieusement par Villon doivent être tenues pour des enseignes de taverne.

Ainsi pullulaient les tavernes officielles dans un temps où les hôtelleries, bonnes ou mauvaises, étaient fort rares². Or beaucoup de gens autres que les taverniers vendaient aussi du vin de leur récolte. C'était un privilège très apprécié des bourgeois de Paris de débiter dans leur maison le vin libre d'impôt et franc du droit de chantelage³; et l'on pouvait être tavernier en exerçant une autre profession⁴.

Aussi il faut voir quelle place tiennent la vente du vin et la culture des vignes dans la société des bourgeois parisiens de ce temps. Le bonhomme surveille d'un œil averti le progrès de ses vignes, qui se montrent aussitôt que l'on a passé l'enceinte des murailles de la ville. Il voit avec peine leur floraison retardée; avec horreur les loups, les hannetons, les hommes d'armes ou le soleil qui les dévastent. Il a, pour recevoir son vin, cellier d'hiver ou d'été, car ce vin léger est de conservation difficile : par un temps trop sec il tire à l'aigre, au gras ou au roux; le plus souvent il est faible et sent son verjus. Quand il abonde, sain et net, blanc comme vermeil, le vin coûte 1 denier la pinte; dans les années où il fait défaut, il vaut jusqu'à 6 et 8 deniers. Alors on brasse la cervoise : mais la bière demeure la boisson

1. Mercier notera dans son *Tableau de Paris* que le dernier emploi des enseignes est de diriger leurs pas. (Cité par Ed. Fournier, *op. cit.*, p. 194).

2. Le 14 août 1461 on attendait à Paris le roi Louis XI, sacré à Reims, qui devait faire son entrée dans la capitale avec une grande suite de seigneurs de son sang, nobles, capitaines, officiers et autres : « lesquelz, selon leur estimacion et multitude ne pourroient estre logez es hosteleries de Paris pour la grant diminucion et petit nombre en quoy elles estoient, obstant le long temps que le roy et les seigneurs de son sang avoient delaissé à faire leur résidence et fréquentacion en lad. ville. » On devra les loger chez les bourgeois. Le prévôt et les échevins mandent aux quarteniers, cinquanteniers et dizainiers de la ville de faire une information à ce sujet (Arch. Nat., Z¹H 15).

3. Arch. Nat. Z¹F 26 (affaire de Jean le Sèneschal, bourgeois de Paris et bedeau de l'Université).

4. Voici par exemple un orfèvre-tavernier, Jacquet Voisin (Arch. Nat., X^{2a} 41, 14 janvier 1477, n. st.).

des pauvres gens, de ceux-là qui se nourrissent d'herbes, de fèves, de pois, de choux, de poires, de fromage, de pain et de harengs en carême ¹.

Vendre son vin, cela s'appelait « faire taverne ». De grands seigneurs, des bourgeois, tout le monde faisait taverne à Paris. Les écoliers du collège de Bourgogne baillent en paiement à leurs maîtres le produit des vignes qu'ils possèdent. Leurs parents leur adressent des vins qu'ils font vendre, exempts du quatrième, pour payer les frais de leurs études ². Malgré les décrétales interdisant aux clercs l'exercice du négoce, en particulier de tenir taverne, cette coutume était si générale en France que les religieux de ce pays considéraient la chose comme licite ³.

Beaucoup de légataires de Villon tiendront taverne, et parmi eux des religieux : les religieuses de Montmartre, qui prétendent jouir du droit des bourgeois parisiens ⁴ ; les Chartreux de Paris, qui obtiennent de faire venir par les Marchands de l'eau 30 muids de vin, et de les vendre au détail en leur hôtel assis en la rue aux Prescheurs ⁵. Pierre Merbeuf, un riche drapier ; Nicolas Laurens, un puissant marchand ; les francs-

1. J'ai tiré tous ces détails du *Journal d'un bourgeois de Paris*, éd. A. Tuetey, *passim*.

2. Arch. Nat., Z¹ 20, fol. 210 v^o. — Le 4 octobre 1452 on voit qu'un écolier de l'Université, Philippe le Royer, plaide contre le fermier du quatrième du vin vendu au détail et à taverne dans la Cité. L'écolier déclare qu'il a fait venir 4 muids de vin de son cru pour le distribuer à taverne dans sa maison de la Cité. Il doit prouver qu'il est écolier, et que les vignes sont bien à lui ; le 6 octobre, il déclare qu'il a été arrêté sans raison puisque le vin doit subvenir aux frais de ses études. (Arch. Nat., Z¹ 20).

3. Voir la bulle du pape Pie II insérée dans les Registres Mémoires de la Chambre des Comptes M., 16 mai 1462 (Bibl. Nat., fr. 8064). Le pape n'entend plus tolérer ce scandale public et, sous peine d'excommunication, interdit aux ecclésiastiques le commerce du vin, de quelque provenance qu'il soit.

4. Les religieuses se sont « ingerez de faire fere taverne publique en ceste ville de Paris et vendre vin à détail, comme pourroient et peuent faire en ceste ville les bourgeois et habitans... » On les ajourne devant le Bureau de la Ville où elles déclarent avoir autrefois joui du privilège des bourgeois : « par le temps de la guerre, parce qu'elles ne se povoient ne oseroient tenir en leur abbahie, avons pardonné aux dites religieuses l'amande ou forfaiture ». (Arch. Nat., Z¹¹¹ 11, fol. 1., 17 novembre 1451).

5. Arch. Nat., Z¹¹¹ 15, 10 février 1462, n. st.

archers de Paris feront taverne ¹. On trouvera encore parmi les marchands de vins de Paris Germain de Marle, le changeur ².

Il faut reconnaître aussi qu'on allait à la taverne pour y manger autant que pour y boire ³; qu'on s'y rendait pour toutes sortes de transactions. On y conciliait un procès; on y passait un bail; on y réglait ses comptes ⁴. Enfin, on était toujours certain d'y rencontrer quelqu'un de ces *clercs de taverne*, hâbleurs qui savent à l'occasion rédiger un acte ⁵. L'un de ceux-là vantera ainsi, quelques années plus tard, les commodités de la taverne :

Avez faim ? vous y mengerez ;
 Avez vous soif ? vous y burez ;
 A-t-on froit ? on s'i chauffera ;
 Ou chault ? on s'i rafreschira.
 En tavernes, pour abrégier,
 Vous trouverez boire et menger,
 Pain, vin, feu et tout bon repos,
 Bruyt de choppines et de potz,
 De tasses d'argent et vesselle ;
 Et, quant on en part, on chancelle,
 Et est on parfois si joyeulx
 Que les larmes viennent aux yeulx
 Plus grosses que pépins de poire :
 Mais au fort ce n'est que de boire ⁶ !

1. Arch. Nat., KK. 409.

2. Arch. Nat., Z¹¹¹ 13, 12 juin 1461.

3. On y trouvait surtout des harengs salés qui excitaient à boire (*Recueil général de Fabliaux*, éd. de Montaiglon et G. Raynaud, III, p. 153). La nourriture était toujours apportée du dehors (Cf. par exemple tous les détails donnés dans une curieuse lettre de rémission, Arch. Nat., J J. 195, p. 1432). La distinction entre Cabaret et Taverne se rencontre seulement au xviii^e siècle. Cf. Delamare, *Traité de la Police*, III, p. 719; Mercier, *Tableau de Paris*.

4. « Pour tout vray, dit Ludolphe, il se juge plus de proces en ung jour a la Pye qui boit, en la rue haulte, ou au Rabot, derriere la Cohue de Rennes, qu'il ne s'en juge au Présidial en trois moys... » Eutrapel.

5. Cf. Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, XI, p. 34 et suiv. — Il résulte d'un document publié par Coyecque, *Recueil d'actes notariés*, n° 1506, que c'était là une profession réelle (ad. a. 1540).

6. Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, XI, p. 48.

Il ne demeure pas moins vrai qu'on allait souvent à la taverne pour s'enivrer, jouer le soir malgré les ordonnances ¹, chanter avec fracas de joyeuses chansons à boire. Blasphémateurs et taverniers étaient visés par les mêmes mesures de police ². La taverne était l'autre des suppôts du diable ³ où le pauvre monde se ruinait ⁴ :

Si le peuple a quelque indigence,
La taverne en est la cause.

C'était là une longue tradition ; la rude peinture d'une taverne que nous trace Rutebeuf au temps de saint Louis demeurerait encore véridique pour l'époque où vécut François Villon ⁵. On y voyait les buveurs sortant de la taverne nus comme les bêtes, ayant laissé en gages leurs habits :

Tout ont joué, tout ont beu.

Ainsi Villon légua fictivement à Robert Vallée :

[Ses] brayes estans aux Trumelières ⁶,

ce qui revient à dire son caleçon laissé pour gage à la taverne des Trumelières, non loin des Halles ⁷, en notant la plai-

1. Une ordonnance du 27 mai 1350 disait bien que les taverniers ne devaient pas recevoir les buveurs chez eux lorsque le couvre-feu de Notre-Dame avait sonné : mais il est continuellement question, dans les documents, de beuveries et de jeux nocturnes que venait interrompre le guet (Cf. par exemple, Arch. Nat., X^{2a} 17, 2 mars 1416, n. st.)

2. Voir les notes de Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, VI, p. 171.

3. Nous perdrons nos plus belles roses
Puisque les tavernes sont closes...

C'est le diable qui parle. (Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, II, p. 223).

4. *Ibid.*, p. 225.

5. La griesche d'Esté (*Œuvres complètes*, éd. Jubinal, p. 30 et suiv.) — Cf. Fr. Michel et Éd. Fournier, *Histoire des hostelleries, cabarets...*, 1851, p. 214, 239.

6. L., v. 102.

7. C'est peu probable qu'on y eût pris un tel gage : mais ce devait être une façon de parler, comme on le voit par une pièce du ms. fr. LIII de Stockholm, fol. 18 vo.

Rembouvieux d'enffumez cabas, — Laissez vous fault vostre mestier, — Sans plus fourbir les vielz harnoys : — Trop de gens s'en veulent mesler. — Car il n'est homme, à brief parler, — Qui n'en veuille tenir escolle : — Et, deust il ses brayes engagier, — Chascun veult fourbir la virolle.

santerie sur le mot *trumelières*, qui désignait les jambières¹. Et, parodiant la parabole du Pauvre et du Riche, il dira que les *pions* (c'est-à-dire les buveurs) feront triste figure dans les flammes de l'Enfer² :

Pyons y feront mate chiere
Qui boyvent pourpoint et chemise.
Puis que boiture est si chière :
Dieu nous en gart ! bourde jus mise.

Enfin il s'écriera dans le refrain de la *Ballade de bonne doctrine*³ :

Chausses, pourpains esguilletez,
Robes, et toutes voz drappilles,
Ains que vous fassiez pis, portez
Tout aux tavernes et aux filles !

Villon a nommé d'ailleurs, en jouant sur le nom de l'enseigne, un certain nombre de tavernes parisiennes. Elles étaient alors très fréquentées par les étudiants, les professeurs aussi qui s'y réunissaient pour l'élection d'un nouveau maître, d'un procureur, d'un receveur, d'un examinateur⁴. Rien ne se faisait sans quelques tournées de vin.

Ainsi Villon lègue à Jacques Raguier⁵ :

Peschcs, poires au *Gros Figuier* 6...
Le trou de la *Pomme de Pin*,

1. Godefroy, *ad. v. Trumelière*. — 2. T., v. 821-824.

3. T., v. 1716-1719.

Cf. Hé, quantes fois estes vous revenus — Sans vos manteaux qui estoient détenus — Ou au tripot ou à taverne !

(Montaignon, VI, p. 174 : *La vengeance des Femmes*).

D'un homme qui suit la taverne, — Sans argent dans son escarcelle, — Et revient décaquiné, — Gardez vous d'y estre trompé.

(Picot, *Recueil de Farces*, p. 176).

Car s'il y a *vero* — Ou testimonia — Sachez que de *vero* — Vous lairrez *vadia*.

(Montaignon, VII, p. 69 : *Proverbe des taverniers contre les biberons qui n'ont point d'argent*).

4. Emile Chatelain, *Notes sur quelques tavernes fréquentées par l'Université de Paris aux XIV^e et XV^e siècles*. Paris, 1898 [tirage à part de la Soc. de l'histoire de Paris].

5. L., v. 147, 149. — 6. Cf. le document publié p. 63.

une fort célèbre taverne de la rue de la Juiverie en la Cité, en face l'église de la Madeleine, et que tenait alors Robin Turgis ¹. Au chevalier du guet, il laissait le *Heaume* ², plaisanterie qui sera expliquée plus tard, mais où l'on doit bien vraisemblablement reconnaître le legs de la taverne du *Heaume* à la Porte-Baudoyer. Dans son *Testament* on le voit attribuer à Pierre de Saint-Amand ³, pour des raisons que nous dirons ailleurs, le *Cheval Blanc* et la *Mule*, deux enseignes célèbres de tavernes parisiennes : celle du *Cheval Blanc* était située rue de la Harpe et la *Mule*, qui fut aussi fréquentée par Rabelais, s'élevait devant les Mathurins, rue Saint-Jacques, non loin du cloître Saint-Benoît. Mais à Jacques Raguier, puisque Villon lui faisait un nouveau legs, il laissera pour boire le *Grand Godet* de Grève, enseigne d'une taverne sur la place de ce nom ⁴. A Jean de la Garde, un autre buveur, il attribuera le *Barillet* ⁵, enseigne d'une taverne que fréquentaient les procureurs, rue de la Tabletterie, au quartier Sainte-Opportune ⁶ : quant au Trou *Perrette*, en face du « Trou de la Pomme de Pin », c'était l'enseigne d'un jeu de paume, sur laquelle Villon fait un vilain sous-entendu ⁷.

Enfin on ne saurait douter de la véritable érudition de M^e François en ce qui concerne le vin. Ainsi, à l'ami Jacquet Cardon, il léguera ⁸ :

Dix muys de vin blanc comme croye ;

1. Arch. Nat., Z¹¹¹ 13, 9 janvier 1459, n. st.

2. L., v. 169. — 3. T., h. 87.

4. T., h. 91. — Il y avait alors à Paris une autre taverne du *Grand Godet* rue de la Cossonerie près des Halles.

5. T., v. 1359.

6. Arch. Nat., H. 3462 ; KK. 1009, fol. 40. — Une autre maison de ce nom était rue Saint-Jacques devant Saint-Mathurin (Bibl. Nat., fr. 22392, fol. 179 v^o).

7. Arch. Nat., Z¹^o 4, les 9, 13 juin, 15 juillet 1478.

Trou du cul Perrette — Choqués des talons, etc.

(*Farce du vendeur de Livres*, p. 14, ap. Leroux de Lincy, *Recueil de Farces*, II). — On disait aussi : En cul de taverne bouter (*Monologue d'un clerc de Taverne*, ap. Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, XI, p. 47).

8. L., v. 127. Il s'agit ici d'un vin fabriqué avec des raisins non mûrs et de facile

à Denis Hesselin, l'élu de Paris, quatorze muids de vin d'Aulnis, un vin blanc acide et très sec ¹ ; à Jean Riou, capitaine des archers de Paris, six hures de loup (une viande immonde)

Et cuites en vin de buffet ² :

C'était là un vin de très mauvaise qualité débité par les *buffetiers*, c'est-à-dire les vinaigriers. Tout cela ne surprendra pas de celui qui l'a dit avec orgueil :

Je congnois le vin à la tonne ³.

Ses préférences allaient évidemment aux vins forts de Bourgogne, au Saint-Pourçain, au Saint-Jehan, au Beaune surtout qui montait si vite à la tête ⁴, et que l'on tenait alors pour les meilleurs crus du royaume ⁵. C'est à un de ces vins noirs, et d'un prix très élevé ⁶, que fait allusion le trait d'ivrogne qui clôt le *Grant Testament* :

Prince, gent comme esmerillon,
Sachiez qu'il fist au departir :
Ung traict but de vin morillon,
Quant de ce monde vould partir.

digestion : « *Album vinum est liquor qui coulle faciliter : dulce est ad bibendum et parve digestionis : ideo significat statum innocentie*, etc. » Michel Menot, *Sermones*, Paris, 1530, fol. 156 v^o.

1. T., h. 88. — 2. T., v. 1131.

3. Ballade des menus propos (Poésies div., II, v. 16).

4. « Dit outre que le premier jour de janvier derrenier passé, environ huit ou IX heures de nuyt, partie adverse accompagné de deux autres compaignons vindrent en lad. taverne [*Les quatre Filz Hémond* rue de la Juivrie] d'icelluy appellant [Thomas de Vienne], lui demanderent s'il avoit point de vin de Beaune et que le vin françois ne les eschauffoit pas assez, ou n'estoit pas assez bon et fort à leur vouldenté... » (Arch. Nat., X^{2a} 50, 12 mars 1483, n. st.)

5. Cf. entre autres Eustache Deschamps (*La bataille des vins*) qui conseille de ne pas boire de l'hypocras, du claret et du garnache qu'il tient pour de « gros vins vermeils » faisant mal à la tête et aux reins ; voir surtout le *Blason des vins* de Pierre Danthe. Bibl. Nat., ms. fr. 1721, fol. 60.

6. Un muid de « vin morillon du cru des vignes dudit Hubé assises ou vigne de Couflans » est vendu 4 écus d'or eu 1465 (Arch. Nat., Z² 3258, fol. 105 v^o).

Mais ce que Villon tiendra pour le comble de bonheur, c'est de boire de l'hypocras.

Boire ypocras à jour et à nuytee ¹,

telle est la belle vie qui lui semblera préférable à toutes les bergeries de Franc Gontier. Comme l'hypocras était un vin chaud additionné de cannelle, de gingembre et de poivre, on pense quel devait être le résultat de cette boisson terrible et propice à l'amour ².

Nous ne saurions quitter la taverne sans indiquer qu'elle vit naître, chez les clercs qui la hantaient, toute une littérature dont les principaux représentants furent Villon et Rabelais ³.

Il y a encore aujourd'hui des facéties amusantes seulement dans certains lieux, et dans un certain état d'esprit. On trouve bien des traits de ce genre dans beaucoup de plaisanteries de Villon, des calembours, des à-peu-près, des farcissures d'école, des obscénités qui devaient être goûtés surtout des clercs bons buveurs :

Ce faisant je m'entroublié
Non pas par force de vin boire ⁴...

Car les étudiants affectionnaient ces chansons à boire macaroniques, dont il semble, à les lire, qu'on entende encore marteler sur les tables leurs rudes refrains. En voici quelques-unes que Villon a pu chanter et qui montreront le rapport de cette littérature de taverne avec la sienne :

1. T., v. 1477.

2. Voici la recette de l'hypocras : « Cynamome fin, demie livre, valant vj patars. Sucre fin, une livre, valant viij patars. Ginge[m]bre blanc, une unce, valant j patart. Cloux, masses, muguettes pour ung patart. Graines, long poivre, pour ung patart. Et que toutes les dictes espisses soient mises en pouldre, et que elles soient nouvelles et non éventées ». Brit. Museum, ms. Landsdowne, 380, fol. 262 vo.

3. C'est ce qu'a finement indiqué A. de Montaiglon dans la notice de son *Monologue d'un clerc de Taverne* (*Anciennes poésies françaises*, t. XI, p. 34 et suiv.).

4. L., v. 281-2.

Lelabimus alleluia ¹.

Beuvons du vin — Et chantons de cuer cler et fin — *Alleluia* !
 Qui vin ne boit — Ne sceit pas lequel bon soit — *Res miranda*.
 Les clerics qui par le pays vont — Dient que les bons vins sont — *Vale nostra*.
 En Beaune et en Beauvoisin — Boit on le soir et le matin — *Sol de stella*.
 Carnes et Augustins — Boivent volontiers bons vins — *Semper clara*.
 Jacobins et Cordeliers — En boivent aussi volontiers — *Puri forma*.
 Il n'est char fresche ne sallée — S'elle n'est de bon vin arrousée — *Fit corrupta*.

Ypocras et Gallien — Tiennent ou livre ancien — *Hec predicta*.
 Femme qui bon vin boit — Jamais elle ne voudroit — *esse ceca*.
 La femme d'un villain — N'aura ja le cuer sain — S'elle n'a le ventre plain — *Puerpera*.
 Benoist soit qui bon vin bera — Et qui bonne chere fera — Car tous paieront gens — *misera*. — *Alleluia* !

Si cette chanson évoque immédiatement à notre esprit les attaques de Villon contre les Carnes, les Jacobins et les Cordeliers, en voici une autre qui nous remet en mémoire l'idée de l'admirable ballade pour l'âme de ce bon buveur, feu M^e Jean Cotard :

Ecce bonum vinum venite potemus ².

Venite tous nos bons voisins — Si chantons à ce bon vin — *Salutari nostros* ! — [Se] nous beuvons vin de hault pris — Nous n'en pouvons estre reprins. *In confessione pleno poto jubilemus*. *Ecce*, etc.

Quoniam qui bon vin bera — En Paradis tout droit ira — *Super omnes Deos* — Car se bon vin ne bevions — Avironner ne pourrions — *Omnes fines terre*. Si boyra à moy *qui me conspexit*. *Venite potemus*...

Quoniam li bon Cordelier — Qui n'ont ne maille ne denier — Gros oysons et gros chappons — Scevent tres bien despecher — *Inter manus ejus* — Et quant ilz sont en leur couvent — Ils escrient tres haultement — « *Tu es Deus noster* — Et nous sommes tous tes enfans — *Et oves pascue ejus* »...

Hodie se vignes failloyent — En tres mal an entrez seroient — *Corda nostra* — Vin d'Anjou et de Saint Poursain — Et vin de Beaulne qui est sain — *liberavit patres nostros* — Et bien boire est tousjours mis — *opera nostra*. *Venite potemus*...

XL ans ay je vescu — Et tousjours me suys apperceu — Que ceuls qui de bons vins mesdient — *Hic erant corde* — L'autre jour ung serment faisoye —

1. Bibl. Nat., ms. fr. 12788, fol. 127 v^o.

2. *Ibid*.

Que jamais de vin ne buveroye — *In via mea* — Je feis que fol, il m'en repent — Et m'en mectray se Dieu m'ament — *In requiem meam* !

Il est encore un autre thème qui devait être cher à ces connaisseurs : celui des invectives contre les taverniers qui mixturent le vin. Il y a sur ce beau sujet une « ballade joyeuse » ¹ dans la manière de Villon, et rappelant d'assez près les imprécations de la ballade des *Langues venimeuses* :

D'un gect de dart, d'une lance acerée,
D'un grant faussart, d'une grosse massue,
D'une guisarme, d'une flesche ferrée,
D'ung braquemart, d'une hache esmolue,
D'ung grand penart et d'une bisague,
D'ung fort espieu et d'une sacqueboute,
De maulx brigans puissent trouver tel route
Que tous leurs corps fussent mis par monceaux
Le cueur fendu, desciré par morceaux,
Le col coupé d'un bon branc acherin,
Et voisent drus aux Stygiens caveaux
Les taverniers qui brouillent nostre vin...

Brouiller le vin, c'était la science que le maître tavernier enseignait à son valet, quand il savait porter les pots par la ville, trousser le gobelet et surfaire les écots ². La sophistication des vins provenait le plus généralement d'addition de matières colorantes que l'on trouvait alors chez les drapiers : de notables médecins et autres gens experts ne manquaient pas de déclarer ces « mistions » nuisibles au corps humain. On condamnait à l'amende le tavernier et l'on faisait défoncer les muids falsifiés devant l'Hôtel de ville ; quant aux fûts, ils devaient être brûlés ³.

1. On la lira dans A. Campaux (*François Villon, sa vie et son temps*, p. 64-66) qui la donne sans raison suffisante à Villon. — On la trouve dans le ms. fr. 1719, fol. 175 v^o, dans le *Jardin de Plaisance*, dans la *Chasse et le départ d'amour*, etc.

2. Cf. *Les plaintes des monniers aux apprentifz des Taverniers* dans Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, XI, p. 59 et s.

3. Information du 1^{er} mars 1460 (n. st.) contre Henry Imbert, drapier, chargé d'avoir « fait coulourer et mistionner » des muids de vin vermeil de faible couleur « pour iceulx mieulx vendre et faire son prouffit ». Un tavernier, Jean de Maisières,

Ainsi sont protégés les bons buveurs, les Cotard et les Laurens, qui, à la longue, gagneront une face écarlate et de « pauvres yeux si rouges ». Ils ne seront pas non plus trompés sur la quantité. Les sergents du Châtelet, qui sont d'ailleurs d'invétérés ivrognes, vont examiner la grandeur des pintes d'étain et confisquer celles qui paraissent trop petites. Ainsi arriva-t-il à Arnoul Turgis, qui tenait la taverne de la *Chasse* à la Porte-Baudoyer, et dut payer 40 sous d'amende en 1450 ¹.

Interdits par de nombreuses et inefficaces ordonnances, les jeux avaient trouvé leur dernier refuge dans les tavernes ². Bien qu'on constatât, dès la fin du ^{xiv}^e siècle, que les gens de métier et autres du petit peuple quittaient leur ouvrage et leur famille « pendant les jours ouvrables pour aller jouer à la paume, à la boule, aux dez, aux cartes, aux quilles et à d'autres jeux en divers cabaretz » ; que plusieurs d'entre eux, après avoir tout perdu, s'adonnaient, pour leur malheur, à voler, à tuer, et menaient « une très mauvaise vie » ³, on ne sut jamais déloger les jeux de la taverne.

Parmi ces enragés joueurs, Eloi d'Amerval, un poète contemporain de Villon, désignera surtout les écoliers :

Mes escolliers passent le temps
Et estudient, ce me semble,
La plus grant part du temps ensemble,
Non pas es livres de Moyse,
De Job, d'Hester ne de Judich,
Mais communement au beau glic,

les avait acquis, « ce qu'il ne peut, ne doit, en fraudant et decepvant le peuple » (Arch. Nat., Z¹^m 13). Cf. encore l'affaire des jurés buffetiers de la ville de Paris contre Guillaume Bernard au sujet de « quatre muys de vin qui ont esté arresté par lesd. jurez lesquelz pretendent... estre infectz... » (Arch. Nat., X¹^a 4816, fol. 13 v^o, *ad. a.* 1474).

1. Arch. Nat., Z¹^m 10, fol. 81.

2. Sur tous ces faits voir P. Champion, *Les sociétés dangereuses au ^{XV}^e siècle* dans L. Sainéan, *Les Sources de l'argot ancien*, p. 381-383. Cf. le *Grant Testament de Taste Vin* dans Montaignon, *Anciennes poésies françaises*, III, p. 80 :

De mes dez, cartes et tablier,
J'ordonne aux pipeurs de la ville...

3. Delamare, *Traité de la Police*, I, p. 456.

Huy en quatre, demain en trois,
 J'entens au beau livre des Roys.
 Tu scez bien qui : a trois ou quatre
 Je les y voy souvent esbatre,
 Et à la quarte et aux beaulx dez.
 Pourquoi non ? s'ilz sont fondez.
 Chascun d'eulx est puissant et riche.
 Or sus, donc voyla ma rebriche :
 C'est *de aleatoribus*¹.

Des indices assez nombreux nous montrent que Villon fut l'un de ces mauvais écoliers joueurs que le poète mystique et morose, par la voix de Satan, dénonçait comme de futurs vagabonds, pipeurs, larrons, crocheteurs, ruinant leurs corps avant de perdre leurs âmes, et qu'il voyait enfin pendus par la gorge avant leur chute finale dans l'Enfer².

Villon a usé avec justesse du vocabulaire du joueur, quand il a comparé la certitude des peines qui suivent notre vie mauvaise avec l'incertain que sont les plaisirs que le mal peut nous procurer :

Ce n'est pas ung jeu de trois mailles,
 Ou va corps, et peut estre l'ame.
 Qui pert, riens n'y sont repentailles
 Qu'on n'en meure a honte et diffame ;
 Et qui gaigne n'a pas a femme
 Dido la royne de Cartage.
 L'homme donc est fol et infame
 Qui, pour si peu, couche tel gage³.

Dans la ballade dédiée à ses compagnons de plaisir (*à vous parle, compains de galle*), Villon a évoqué celui qui :

Gaigne au berlanc, au glic, aux quilles.
 Aussi bien va, or escoutez !
 Tout aux tavernes et aux filles⁴.

Il a nommé les « pipeurs » et les « hasardeurs de dés ». Dans son *Testament* il légua au bâtard de la Barre⁵ :

1. *Grant Deablerie*, ch. 92. — 2. *Ibid.*, ch. 8, 9, 159. — 3. T., v. 1676-1683. M. Schwob m'a fait remarquer qu'il y avait là les éléments du pari de Pascal. — 4. T., v. 1705-1707. — 5. T., h. 98.

Pour ce qu'il est beau filz et net,
 En son escu, au lieu de barre,
 Trois dez plombez de bonne carre
 O un beau joly jeu de cartes....

Les ballades en jargon nommeront ces gentils compagnons, les *saupiquets*, qui jouent « des gours acques », c'est-à-dire, dans l'argot du temps, usent de dés avantageés. Car le malheureux Villon, qui connaît tout et s'ignore si bien, dira dans la Ballade des « menus propos » ¹ :

Je congnois quand pipeur jargonne...
 Je congnois tout, fors que moi mesmes.

Plus tard, trop tard, il s'écriera ² :

Que vault piper?...

Aucun des jeux nommés ici n'était licite ³. Le jeu de dés surtout, dont une variante était le *brelan* ⁴, comportait un grand nombre de duperies. Des merciers colportaient ces dés chargés ou plombés qui tombaient toujours, par exemple, sur l'as ⁵. Et certains avaient « l'art » de ne jamais perdre aux dés ⁶ : car on

1. Poésies div., III, 13, 16. — 2. Poésies div., I, 21.

3. « Dit que tous jeux sont defenduz, excepté ceulx qui sont *gracia exercitilii corporis* et selon la doctrine des theologiens y a plusieurs manieres de jeux, c'est assavoir aucuns qui sont *pure sortis*, comme est le jeu de dez, les autres jeux *pure artis*, comme est le jeu des eschez et celui de la paulme... » (Arch. Nat., X^{1a} 4829, fol. 60). L'ordonnance de Charles V, du 3 avril 1369, avait interdit, sous peine d'une amende de 40, s. les jeux de *dés*, de *tables* ou *dames*, de *paume*, de *quilles*, de *palet*, de *billes* et de *soule*. (Ord., I, 172-173).

4. Aujourd'hui, et depuis le XVII^e siècle environ, un brelan désigne une suite de trois cartes de même valeur. Mais aucun doute n'est laissé sur le sens de brelan au XV^e à la suite de l'exemple de 1409 cité par Du Cange (*Jonant aux dés sur une table ou brelenc*, ad. v. *berlingham*) ; on pourra le compléter par l'extrait suivant : « Dit oultre que ledit Chauveau, en exerçant l'office de prevost [du Lendit], a trouvé et avoit une grant conventicule et assemblée de pipeurs, jureurs et hasardeux, qui avoient une table blanche noire, faite en façon d'un eschiquier, que on nomme *brelanc*, et jo[uai]ent aux dez et autres jeuz de sort défendus, faisant plusieurs maugrainens et juremens... » (Arch. Nat., X^{1a} 4815, fol. 238, 26 juillet 1474).

5. Dit du Mercier.

6. « Les appelez proposent au contraire et dient que l'appellant [Estienne dit Arragonoiz, bon, paisible... qui se mesle du fait de change...] est un tres fort joueur de dez, à quoi nuelles fois ne pert, par certain art qu'il a ». (Arch. Nat., X^{1a} 4788, fol. 540, 14 juillet 1410).

jouait à la taverne, non seulement des oublies et le corbillon sur lequel on jetait les dés, mais encore de l'argent ¹ ; d'autres variantes du jeu de dés étaient la *chance*, la *raffle* et la *griache* ².

Aux cartes, on s'adonnait surtout au jeu du *glic* et à la *con-demnade* ³. Les « mercerots », qui formèrent une classe assez suspecte de la société du *xv^e* siècle, les vendaient dans les campagnes ⁴.

Il peut sembler singulier, à première vue, de compter parmi les jeux prohibés les *billes*, les *quilles* et la *paume*.

Cependant il en était ainsi depuis la fin du règne de Charles V. Les *billes* étaient des boules que l'on « crossait » à terre avec le *billard*, une sorte de bâton : il arrivait fréquemment qu'on s'en servait pour assommer son adversaire. Le jeu de billard était en somme l'occasion de fréquentes rixes ⁵.

Quant à celui de la paume, il était réputé, avec les dés, bien propre à former un jeune homme qui doit paraître avantageusement dans le monde : ainsi en témoigne une « ballade joyeuse » de ce temps, où l'on croit entendre parler Villon ⁶ :

Qui n'a joué a la paulme et au dé,
 Qui n'a du sien despendu ung grant tas,
 Qui n'a esté un peu outrecuidé,
 Qui n'a cuidé valoir cent mille mars,
 Qui n'a heurté de potz et de hanaps,
 Qui n'a croqué volontiers bonne pye,
 Qui n'a tout fait cela — vela le cas —
 Il n'est digne d'aler en compaignie

1. Fr. Michel et Ed. Fournier, *Histoire des hostelleries, cabarets...*, p. 214.

2. Sur ces jeux, et d'autres, voir d'excellentes notices de Michel Psichari, *Les jeux de Gargantua* dans la *Revue des Etudes Rubelaisiennes*, 1908.

3. « Qui est un jeu : et y a l'un qui leve la carte. On demande : « Que veux tu ? » L'un dit : « Un Roy », ou « une Royne », ou « un Varlet », et si ce qu'il demande vient, il gaingne ; et quant deux entendent l'un l'autre, ilz gaignent toujours, et est pipé l'autre ». (Arch. Nat., X^{1a} 4820, fol. 219 v^o, 1^{er} avril 1479).

4. Cf. P. Champion, *Les sociétés dangereuses du XV^e siècle*, appendice à L. Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*, p. 389.

5. Voir entre autres une lettre de rémission aux Arch. Nat., JJ. 167, fol. 564 bis.

6. Ms. de Stockholm, fr. LIII, fol. 6. — Cf. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique*, p. 131-140, qui l'a publiée d'après le ms. de la Bibl. Nat., fr. 1719.

On jouait d'ailleurs au jeu de paume de l'argent que l'on allait boire après dans une taverne voisine¹. On y rencontrait des femmes, comme cette jeune Margot du Hainaut que tout Paris admirait en 1427 : car elle jouait mieux qu'un homme « devant main, derrière main ». Souvent les jeux de paume furent des mauvais lieux. Le jeu de paume qui réunissait alors les plus forts joueurs était celui de la rue Garnier-Saint-Ladre, que l'on nommait le Petit Temple². Il y en avait d'autres rue du Bourg-l'Abbé en la plâtrière ; rue du Pélican³ ; rue Vieille-du-Temple à l'enseigne du *Cerf volant*⁴ ; celui de la Trémoille, derrière Saint-Eustache ; de la *Croix Noire*, dans la rue des Barrés ; de l'*Écu Doré*, à la Porte de Bordelles : le *Trou Perrette*, cité par Villon, se trouvait en la Cité, ainsi que celui de Perpignan.

Il fallait, à ce jeu violent, se dépouiller de ses vêtements : comme à la taverne, le tenancier du jeu de paume les conservait en gages pour les *esteufs* ou balles qui seraient perdues dans la partie⁵.

On ne saurait douter que Villon n'ait pratiqué un jeu si répandu alors, lui qui a nommé très justement « tripot » le *Trou Perrette*, et qui a usé avec justesse des termes *bond* et *volée*. Avoir la balle au bond, c'était la renvoyer après un ricochet et marquer un coup inférieur au jeu de paume ; mais la prendre à la volée, c'était triompher de son adversaire en la rejetant d'un coup direct⁶ :

Or ont les folz⁷ amans le bont,
Et les dames prins la vollee⁸ ;

1. Voir par exemple l'affaire de Jacques Noël, étudiant en l'Université de Paris. (Arch. de l'Aube, G. 2599).

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 222.

3. *Ibid.*

4. Arch. Nat., H. 3462, ad. a. 1472.

5. Arch. Nat., Z² 3257, p. 126. 25 octobre 1461, justice de Saint-Eloi.

6. T., h. 54. Cf. E. de Nanteuil, *La paume et le lawn tennis*, 1898.

7. Il faut corriger, suivant CI, la leçon *faulx* adoptée par A. Longnon.

8. Malgré l'observation de M. Thuasne (*Villon et Rabelais*, p. 457 et s.) il y a lieu de maintenir l'explication traditionnelle des vers 617-618, en notant toutefois que *bont* et *vollee* formèrent de bonne heure des façons proverbiales de parler. Il ne faut

C'est le droit loyer qu'amours ont :
 Toute foy y est viollee,
 Quelque doux baisier n'acolee.
 « De chiens, d'oyseaulx, d'armes, d'amours, »
 Chascun le dit a la vollee,
 « Pour ung plaisir mille doulours. »

Enfin c'était une tradition parmi les écoliers de commettre des écornifleries, de menues déprédations qui annoncent déjà les *Repues Franches*.

Ainsi on voit les prieurs de Sorbonne délibérer sur le fait du clerc de Guillaume Baudin, qui s'était présenté demandant du vin pour son maître et l'avait bu avec ses compagnons. Ce clerc ivrogne devra être chassé du collège à cause de ses fautes énormes (nous en avons cité un spécimen), comme un incorrigible. Car souvent Henri donnait des repas dans sa chambre, recevait des étrangers sans l'autorisation des maîtres, et même contre leur volonté; il rentrait à la maison, le soir, à une heure tardive; il répondait insolemment aux questions qui lui étaient faites; il était pour tous les autres un exemple de rébellion. Ce qui n'empêcha pas Guillaume Baudin d'être indulgent au clerc qui lui buvait son vin en Sorbonne: il intervint en sa faveur auprès des maîtres qui déclarèrent que Henri serait chassé pour un temps déterminé; on interdit aux autres écoliers de communiquer avec lui¹.

Mais surtout dans les mois d'été et à l'époque des vendanges, les écoliers devenaient redoutables aux jardins et aux clos en-

donc pas vouloir serrer ici le sens de trop près. Volée fait d'ailleurs un jeu de mot qui a pu être amené par bond dans la pensée de notre poète. La farce des *Mal Contens* nous offre précisément une de ces équivoques dont Villon était friand :

LA JEUNE. — Des mal contentes j'en suys l'une. — LA VEUVE. — Mais moy, j'en suys la principale. — Hélas ! je n'estoys pas si palle — Quant y vivoyt, le bon des bons ! — A poy pres y faisoyt les bons — De quoy recepyoys la vollée.

(*Recueil de Farces* de Leroux de Lincy, p. 20).

Mais jamais avoir le bond n'a signifié être déçu. On entendait parfaitement ces vers au temps de Marot, qui pratiquait encore le jeu de paume, et n'a pas cru devoir nous les expliquer.

1. Bibl. Nat., ms. lat. 5494^A, fol. 41 (15 septembre 1459).

clavés dans le quartier de l'Université. A la Sorbonne ils prenaient des pommes, des cerises et les raisins du collège : pour ces fautes on les privait de vin ¹.

Ils se répandaient grapillant parmi les vignes qui entouraient immédiatement Paris, en particulier dans la région méridionale. Sans doute ils étaient prêts à répondre, comme l'écolier de Noël du Fail, « que tout le surplus estoit l'ancien patrimoine de l'Université et escoliers, lesquels, par une longue succession d'années, par souffrance et-honneste patience, s'estoient laissé ravir et perdre les droits qu'ils y avoient. » Ils alléguaient, non moins plaisamment, l'Ecriture sainte, les chartes et les titres conservés aux Mathurins leur donnant la propriété des pays adjacents de Vauvert. N'empêche qu'en cette saison, non loin des Chartreux et de la Porte Saint-Michel, de gros ribauds, massiers et sergents, les épiaient couchés sur le ventre ; ils fondaient, à grands cris, sur les maraudeurs qu'ils conduisaient devant le juge de Sainte-Geneviève, la tête liée et entortillée de branches de vigne, les ceintures et les manches de leur robe pleines de raisins, ressemblant à quelque cortège larmoyant de Bacchus. Quant aux bonnetiers, alliés de ces beaux massiers gardeurs de vignes, ils frottaient durement les épaules des étourneaux qui pillaient le raisin ².

Dans la saison d'été et en automne les registres des justices parisiennes nous montrent partout de semblables méfaits. Celui de Saint-Germain-des-Prés ³ nous fait connaître, le 24 août 1461, que Jean Gaultier, écolier demeurant au collège de Versoris et plusieurs autres, ses complices, armés de frondes et de pierres, s'étaient alors logés dans ces précieuses vignes du Clos aux Bourgeois, non loin de la porte Saint-Michel. Ils cueillaient et mangeaient les raisins dans le champ que M^e Guillaume de Villon y possédait. Les massiers et autres officiers de l'abbaye avaient bien tenté de les arrêter tous : mais les écoliers se re-

1. Bibl. Nat., ms. lat. 5494^A, fol. 40 (11 septembre 1459).

2. Eutrapel, ch. xxv : Des escoliers et des messiers.

3. Arch. Nat., Z³ 3267. Cf. Marcel Schwob, *F. Villon, rédaction et notes*, p. 55.

biffèrent en leur jetant des pierres; de toute la bande, ils s'emparèrent seulement de Jean Gaultier. Scène singulière sur la terre de celui qui donna son nom à M^e François, le type légendaire de l'écornifleur ¹.

§ II. — *Les Filles.*

Les femmes tinrent une grande place dans l'œuvre et la vie si courtes du jeune maître ès arts. Villon les a aimées avec l'ardeur d'un homme dont la santé n'était pas bonne, ému sans doute de se sentir laid, malheureux à coup sûr d'être pauvre, lui dont le cœur et le corps furent dominés par le désir. Villon a su parler, comme on ne l'avait pas fait jusqu'alors, du tendre corps féminin, en homme qui a toujours présent à l'esprit la triste issue de la vie humaine, et qui a remarqué l'ouvrage non moins terrible du temps sur la beauté. Il s'est exprimé tour à tour comme un cynique et comme un amant passionné, prenant le ton et les belles manières des gens à la mode qui se lamentaient de leurs amours à la façon d'Alain Chartier. Puis il a déclaré renoncer à de telles pratiques ² :

Bien est verté que j'ay amé
Et ameroie volentiers ;
Mais triste cuer, ventre affamé
Qui n'est rassasié au tiers,
M'oste des amoureux sentiers.
Au fort, quelqu'ung s'en recompence,

1. Au temps des vendanges, les écoliers allèrent un jour jusqu'à Lusarches, où ils descendirent à l'hôtel du *Heaume*. Ils y menaient grand bruit, faisaient allumer le feu, brisaient la porte. Et comme l'hôtesse leur déclarait qu'elle voudrait bien les voir loger ailleurs, ils répondaient qu'ils demeureraient de force, que la maison était une hôtellerie, etc. Ils donnaient six blancs, assurant n'avoir pas plus d'argent ; enfin un ducat, que l'hôtesse reconnaissait pour mauvais. Après quoi ils partaient précipitamment pour Paris, disant avoir besoin de s'y trouver le même jour. (Arch. Nat., X^{2a} 43, 28 février 1480, n. st.)

2. T., h. 25.

Qui est remply sur les chantiers ¹ ;
Car la dance vient de la pance ².

A la fin de son *Testament* il fera aux amants malades ce legs charmant et bien ironique ³ :

Item, donne aux amans enfermes,
O⁴ le lay maistre Alain Chartier,
A leurs chevez, de pleurs et lermes
Trestout fin plain ung benoistier,
Et ung petit brain d'esglantier,
Qui soit tout vert, pour guipillon,
Pourveu qu'ilz diront ung psaultier
Pour l'ame du povre Villon !

Mais ici le « pauvre Villon » n'était guère sincère : après tant de serments de renoncer à toutes amours, alors que, si misérable, il clôt son testament et se dispose à passer dans l'autre monde, écoutons-le dire encore son émerveillement d'être fêru d'Amour⁵ :

Et je croy bien que pas n'en ment ;
Car chassié fut comme ung souillon
De ses amours hayneusement,
Tant que, d'icy a Roussillon,
Brosse n'y a ne brossillon ⁶
Qui n'eust, ce dit il sans mentir,
Ung lambeau de son cotillon,
Quant de ce monde vout partir.

Il est ainsi, et tellement,
Quant mourut n'avoit qu'ung haillon ;
Qui plus, en mourant, mallement
L'espoignoit d'Amours l'esguillon :
Plus agu que le ranguillon ⁷
D'un baudrier luy faisoit sentir ;
C'est de quoy nous esmerveillon,
Quant de ce monde vout partir.

1. Celui qui a bien bu le vin propice à l'amour. Cf. Eloi d'Amerval, *Grant Deablerie*, ch. 116 ; Montaiglon, *Recueil général de Fabliaux*, III, p. 228.

2. Equivoque fréquente sur le mot *danser*. Cf. Molinet, *Les neuf Preux de Gourmandise* :

Je suis Loth qui eschappay — Des cinq citez qui fondirent ; — Tant horriblement je soup-pay — Que tous mes cinq sens faillirent. — Mes deux filles si m'assaillirent — Que j'engrossay par ignorance : — De la panse vient la dance.

3. T., h. 155. — 4. Avec le lai de Me Alain Chartier. — 5. T., v. 2004-2019.

6. Il n'y a broussailles ni buisson. — 7. Pointe de la boucle.

N'en soyons pas surpris. Il fut très malheureux, comme il arrive à un homme sensible, malgré tant de frasques, d'écarts et sa vie mauvaise, d'avoir été berné par de charmantes coquettes, telle cette Catherine de Vausselles, ou cette Marthe qu'il chérit délicatement. On l'appela alors dans le monde, dans la rue, « l'amant remys et renyé » ¹. D'autres amours vénales, qui ne lui coûtaient guère, comme celui de la Grosse Margot ou de Marion l'Idole, le consolèrent apparemment. Belles marchandes de Paris, chambrières courtisées des écoliers, filles mignonnes, surtout ces dernières, remplirent tour à tour le cœur de M^e François.

Elles ne manquaient pas à Paris où l'on comptait trois mille « belles filles », sans comprendre celles des faubourgs ².

On les nommait filles ou femmes de joie, fillettes amoureuses, bordelières ou dissolues, « vivans en vilité et désordonnées en amour », se « habandonnant à faire péché de leur corps » ³. Elles demeuraient parquées dans certains quartiers de Paris où les ordonnances de saint Louis avaient fixé les bourdeaux : à l'abreuvoir de Mâcon, en Froidmantel, en Glatigny ⁴, à la Cour-Robert ⁵, en Baillehou ⁶, en Tiron, rue Chapon et en Champfleury ⁷. Elles exerçaient leur métier le long du jour et devaient quitter ces rues à six heures du soir sous peine de 20 s. p. d'amende chaque fois qu'elles seraient prises en faute ⁸.

1. T., v. 712.

2. Dit anonyme dans *Paris et ses historiens*, p. 494.

3. Sauval, *Chronique scandaleuse de Paris*, p. 56 et s.

4. Sous Charles V Regnault d'Acy tenta de leur faire abandonner cette rue ; les filles produisirent les lettres de saint Louis, scellées de lacs de soie et de cire verte, les maintenant en ce lieu (Sauval, *op. cit.*, p. 70).

5. Maison que sous-louait en 1412 une lombarde, Jeanne Moisselette (Bibl. Nat., Clair., 763, 19 décembre).

6. « Ou demouroient plusieurs galloises », dit Guillebert de Metz (*Paris et ses historiens*, p. 212).

7. Pétitions contre les filles de mauvaise vie de la rue Sacalye et arrêt contre elles (Arch. Nat., X^{2a} 48, 14 juin 1484).

8. 17 mars 1375 (n. st.). Livre vert ancien du Châtelet, fol. 135. Le cri du 30 juin 1395 ajoute la prison (Livre rouge vieil, fol. 105).

Les propriétaires n'étaient pas autorisés, ailleurs que dans ces rues, à leur louer des hôtels ou des chambres.

On peut croire qu'en fait ce strict règlement n'était pas rigoureusement appliqué. Ainsi, en 1420, on dut rendre à ce sujet une nouvelle ordonnance ; on y dit que les filles avaient envahi « plusieurs rues bonnes et notables » de la ville, où quelques unes d'entre elles avaient acheté des maisons pour y faire taverne publique ; d'autres tenaient des échoppes sous le couvert d'une profession, recevaient des étrangers à toute heure du jour et de la nuit. On voyait des gens, « tant laboureurs que de métier », abandonner leur travail pour suivre ces sirènes et commettre avec elles le péché de la chair. Et dans le voisinage de leur demeure éclataient de fréquentes querelles ¹.

Ces filles avaient porté jadis un manteau imposé, disait-on, à la suite de la mésaventure arrivée à la reine Marguerite de Provence qui, à l'église, avait donné le baiser de paix à une femme impudique ². Mais au début du xve siècle, à Paris, il leur était enjoint de ne pas porter sur leur robe et leur chaperon des boutonnières d'argent ou dorées, des perles, des ceintures d'or ni d'argent, ni cottes hardies, manches de létéisse, houppelandes fourrées de petit-gris, de menu vair ou d'écureuil, ainsi que des boucles d'argent à leurs souliers ³. Les grandes et honnêtes dames tenaient à conserver le privilège de ces pompeuses extravagances. Comment, sans tout cela, distinguer les femmes d'honneur des malhonnêtes ? Il ne paraît pas en effet que le simple maintien eût suffi. Car les moralistes ne se lassaient point de recommander aux dames sages d'avoir le regard timide, de se montrer « humbles et vergongneuses, non mie effrontées et esbaudies comme sont les folles femmes qui vont le coul estandu comme un cerf en lande et regardant de travers comme cheval de pris » ⁴.

1. Livre noir du Châtelet, fol. 17. — 2. Sauval, *op. cit.*, p. 61.

3. Ordonnance du 8 janvier 1416 (n. st.).

4. La Somme le Roi (Bibl. Nat., fr. 958, fol. 103. Exemplaire copié en 1464 pour Isabelle Stuart).

Or, malgré les ordonnances qui se succédèrent à ce sujet, les filles amoureuses de Paris ne tenaient compte de rien ¹. C'est qu'alors, et jusqu'en 1446, elles paraissent bien avoir trouvé un protecteur dans la personne du prévôt de Paris, Ambroise de Loré. Bien qu'il eût la plus belle et honnête femme qui se pût trouver, le prévôt se montrait luxurieux à ce point d'entretenir trois ou quatre concubines, « droictes communes, et supportoit partout les femmes folieuses, dont trop avoit à Paris par sa lascheté ; et acquit une très mauvaise renommée de tout le peuple : car à paine pouvoit-on avoir droit de folles femmes de Paris, tant les supportoit, et leurs macquerelles » ².

Ce fut un beau temps pour les fillettes ! Elles portaient alors les vêtements les plus beaux et les plus riches qu'on aurait su trouver, tout fourrés de gris, de riches ceintures, des atours où elles plaçaient de fins chaperons d'écarlate. Et quand elles se rendaient à l'église, elles se faisaient porter de grands livres où elles ne pouvaient lire, ne connaissant mot ni lettre ; mais on n'arrivait plus à les distinguer des bonnes prudes femmes et des bourgeoises notables de la ville ³. Quand la mode s'en répandit, les fillettes adoptèrent aussi les atours réservés aux demoiselles et aux bourgeoises, les robes traînantes, et surtout ces collets et manches renversés qui firent fureur vers 1427. Et telle était leur folie que, pour se mettre en règle avec les ordonnances, les femmes amoureuses se mariaient à des compagnons de petit état, à seule fin de continuer à porter ces belles et longues robes, parfois tissées de soie, ces collets rebrassés, pour la grande confusion des notables et sages bourgeoises de Paris ⁴.

Au temps où les connut Villon, les fillettes amoureuses ne tenaient plus ce grand état de princesse. Le roi venait d'accorder

1. « Combien que de longtemps et à plusieurs et reitératives fois l'on ait crié et publié, etc. » 6 mars 1420 (n. st.). Cf. Bibl. Nat., Dupuy 250, *ad a.* 1420, 26 juin ; 1427, 13 avril.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 383.

3. Ordonnance du 6 mars 1420. n. st.

4. Bibl. de la Préfecture de Police, Livre noir du Châtelet, fol. 53 (17 avril 1427, n. st.).

à la famille Jouvenel des Ursins la petite ruelle de Glatigny où les filles de joie avaient leurs maisonnettes, et les héritiers du seigneur de Traynel s'efforçaient de les déloger du voisinage de leur hôtel¹ ; le prévôt de Paris n'était plus favorable aux ribaudes² : il avait décidé qu'elles iraient demeurer dans les bourdeaux désignés, comme au temps passé ; défense expresse leur avait été faite, en 1446, de porter des ceintures d'argent, des pannes de petit-gris, des robes de menu vair, et ces beaux collets renversés, l'orgueil des dames parisiennes.

Ce sont celles-ci que, goguenard, Villon ira contempler tandis qu'elles entendaient la messe, et qu'il a peintes d'un trait si juste³ :

Regarde m'en deux, trois, assises
 Sur le bas du ply de leurs robes,
 En ces moustiers, en ces eglises ;
 Tire toy pres, et ne te hobes ;
 Tu trouveras la que Macrobes
 Oncques ne fist tels jugemens.
 Entens ; quelque chose en desrobes :
 Ce sont tres beaulx enseignemens !

Désormais on confisqua soigneusement les ceintures des filles amoureuses, qui furent vendues au profit du roi⁴ : c'est ce

1. « Petite ruelle et voye publique... au long de laquelle estoit, et est scituée et assise, la maison de feu Jehan Jouvenel, chevalier, seigneur de Treynel, en son vivant nostre conseiller et président en nostre court de Parlement, et de l'autre costé avoit plusieurs petites maisonnettes ou se souloient tenir et demourer les filettes de joye... Et si a, au long des autres rues, lieux et maisons propres esuelles se tenoient le temps passé et se peuent de présent tenir lesdictes fillettes de joye sanz aucune-ment converser en icelle rue, laquelle est tres nécessaire à nostre amé et féal conseiller et avocat de nostre court de Parlement, maistre Jacques Jouvenel, fils dudit feu seigneur de Traynel, pour accroistre et augmenter la maison dudit feu seigneur... » (Bibl. Nat., P. orig., 1593, dossier Jouvenel *ad. a.* 1437).

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 382.

3. T., h. 135.

4. Je n'entends pas dire qu'on ne le faisait auparavant. Ainsi, le 13 avril 1427, Jeanette la petite, fille amoureuse, est emprisonnée au Châtelet : au parquet, devant le peuple, un couturier coupe son collet rebrassé ; on confisque les manches de ses robes fourrées de gris ; on arrondit la queue de sa houppelande. Sa ceinture d'argent, comme elle est « excessive en tissu et en ferrure », on la donnera à l'Hôtel-Dieu pour être convertie *in pios usus*. (Bibl. Nat., Dupuy 250).

qui arriva pour la petite ceinture de Guyenne la Frogière, ornée de mordants et de quatre petits clous d'argent¹. On arrêta mademoiselle Laurence de Villiers, femme amoureuse, pour avoir porté une ceinture ferrée de clous d'argent, une « surceinture » également ferrée de clous dorés, un *pater noster* de corail à boutons, des Heures de dame à fermoir d'argent doré et un collet de satin fourré de menu vair². Quant à Jeanneton du Buisson, elle était condamnée à 15 sous 4 d. p. d'amende pour avoir exhibé deux patenôtres³ !

On voit assez que la police n'était plus tendre à ces fillettes qui osaient se tenir comme des bourgeoises de Paris.

Elles étaient déjà remplacées par de faciles et charmantes marchandes, divinités de l'échoppe portant un nom de guerre qui rappelait leur métier fictif, et parfois le nom de leur pays : telles la belle Féronnière, qu'a nommée Marot, la Jeanneton de Meaux, la Touchaille au dur téton, la belle Héronnière, la grande Gilette, la Vieille aux cheveux blonds, la Chaperonnière, la Chandelière aux talons courts, la grande Hallebardière, Guedone la Pauthonnière qui aimait les chaînes et les bracelets, la belle Cadranrière et la Lingère du Palais⁴.

C'est à elles que l'ancienne belle Heaulmière parlera dans la charmante ballade qui nous fait connaître ces jolies marchandes de denrées, et d'amour, que Villon a pu voir⁵ :

« Or y pensez, belle Gantiere
Qui m'escoliere souliez estre,
Et vous, Blanche la Savetiere,
Or est il temps de vous congnoistre.
Prenez a destre et a senestre ;
N'espargnez homme, je vous prie :
Car vielles n'ont ne cours ne estre,
Ne que monnoye qu'on descrie⁶.

1. Sauval, *Antiquités de Paris*, III, p. 344, 356, *ad. a.* 1444, 1445.

2. *Ibid.*, p. 360.

3. *Ibid.*, p. 370.

4. Adieux de Marot, 1529 (*Œuvres*, éd. Guiffrey, III, p. 119). Cf. ms. fr. 12484, f. 101 ; Th. Platter, dans les *Mém. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, XXIII, p. 179.

5. T., v. 533-556. — 6. On a beaucoup crié et décrié l'instable monnaie du xv^e siècle.

« Et vous, la gente Saulciciere
 Qui de dancer estes adestre,
 Guillemete la Tappiciere,
 Ne mesprenez vers vostre maistre ;
 Tost vous fauldra clorre fenestre,
 Quant deviendrez vielle, flestrie ;
 Plus ne servirez qu'ung viel prestre,
 Ne que monnoye qu'on descric.

« Jehanneton la Chapperonniere,
 Gardez qu'amy ne vous empestre ;
 Et Katherine la Bourciere,
 N'envoyez plus les hommes paistre :
 Car qui belle n'est, ne perpetre
 Leur male grace, mais leur rie.
 Laide viellesse amour n'empestre,
 Ne que monnoye qu'on descric. »

Parmi les belles filles qui achalandaient alors les magasins à la mode, nous connaissons Guillemette la Tapicière, femme d'Estienne Sergent, graveur de sceaux : elle est dite, en 1469, « vendresse de denrées de bourcerie en la salle du Palais » ¹. Eloi d'Amerval, contemporain de Villon, a nommé « la belle Fripière » ². A ces belles et douteuses marchandes on faisait toutes sortes de cadeaux ³.

La plus illustre de toutes ces jolies vendeuses était maintenant une pauvre et vieille femme dont la beauté avait été célèbre dans les premières années du xv^e siècle : c'était la belle Heaulmière, que l'on appelait peut-être encore la belle Armurière ⁴.

C'est elle dont Villon feignit d'entendre les plaintes sur sa

1. Arch. Nat., X^{1a} 8311, fol. 161 v^o. En 1456, Jeanne la Bretonne, boursière, et Guillemette Nasse, son apprentie, furent chassées d'une maison du Pont Notre-Dame sur la plainte des voisins (Arch. Nat., KK. 408, fol. 187 v^o). Est-ce la Grant Jehanne de Bretagne ?

2. *Grant Deablerie*, ch. 37.

3. « Touchant deux draps de lit, Voyer les a donnez à une gantiere demorant devant le Palais [c'est peut-être la belle gantière nommée par Villon]. Touchant la robe et deux autres paires de drapz, Voyer les a donnez à Guillemette la chandeliere. Au regard d'une autre robe que Voyer demande, il l'a baillée en gaigne à une pelletiere pour deux escuz... » (Arch. Nat., X^{2a} 28, 16 juillet 1459).

4. Cette opinion de M. Schwob mérite quelque considération si l'on pense que les armuriers ne furent distingués des heaumiers qu'en 1415.

décrépitude, si magnifiques et si touchantes, et qu'elle adressait, en regrettant son bon temps, à de « povres sottes » comme elle :

Assises bas, a crouppetons,
 Tout en ung tas comme pelotes,
 A petit feu de chenevotes
 Tost allumées, tost estaintes ¹...

Et le jeune maître ès arts la chargeait de bailler cette triste leçon aux jeunes marchandes qui l'avaient remplacée ² :

Advis m'est que j'oy regreter
 La belle qui fut hëaulmiere,
 Soy jeune fille soushaitter
 Et parler en telle maniere :
 « Ha ! viellesse felonne et fiere,
 Pourquoi m'as si tost abatue ?
 Qui me tient, qui, que ne me fiere ³,
 Et qu'a ce coup je ne me tue ?

« Tollu m'as la haulte franchise ⁴
 Que beaulté m'avoit ordonné
 Sur clers, marchans et gens d'Eglise :
 Car lors il n'estoit homme né
 Qui tout le sien ne m'eust donné,
 Quoy qu'il en fust des repentailles,
 Mais que luy eusse habandonné
 Ce que reffüsent truandaillies ⁵.

« A maint homme l'ay reffusé,
 Qui n'estoit a moy grant sagesse,
 Pour l'amour d'ung garçon rusé,
 Auquel j'en feiz grande largesse.
 A qui que je feisse finesse,
 Par m'ame, je l'amoye bien !
 Or ne me faisoit que rudesse,
 Et ne m'amoit que pour le mien ⁶.

« Si ne me sceut tant detrayner,
 Fouler aux piez, que ne l'amasse,
 Et m'eust il fait les rains trayner,
 S'il m'eust dit que je le baisasse,

1. T., v. 527-530. — 2. T., v. 453-492. — 3. Que je ne me frappe.

4. Vieillesse, tu m'as enlevé la haute domination, etc.

5. Les pauvresses, femmes des mendiants (truands). — 6. mon argent.

Que tous mes maux je n'oublie.
 Le glouton, de mal entechié ¹,
 M'embrassoit ²... J'en suis bien plus grasse!
 Que m'en reste il ? Honte et pechié.

« Or est il mort, passé trente ans,
 Et je remains vielle, chenue ³.
 Quant je pense, lasse ! au bon temps,
 Quelle fus, quelle devenue ;
 Quant me regarde toute nue,
 Et je me voy si tres changiée,
 Povre, seiche, megre, menue,
 Je suis presque toute enragiée.

Que de déchéances, et physiques et morales, cette femme vieille, et jadis illustre, n'offrait-elle pas !

Elle avait sans doute appartenu à ce riche et brillant Paris du temps de Charles VI dont Guillebert de Metz nous a laissé un tableau rempli de regrets. Parmi les merveilles de Paris, qu'il énumère alors, il nomme « la belle saunière, la belle bouchière, la belle charpentière et autres dames et demoiselles, la belle herbière et celle que on clamoit la plus belle, et celle qu'on appeloit belle simplement » ⁴. On voit très bien la belle Heaulmière parmi celles-là.

Le commerce des armes de luxe était alors très florissant. Les nobles, comme le charmant Louis d'Orléans, acquéraient à grand prix ces riches armes que l'on importait surtout d'Italie ; et les armuriers abondaient en la ville de Paris. Au-dessus de leur échoppe, aux fenêtres, ils déployaient enseignes et bannières peintes ; mais la plupart d'entre eux n'auraient su travailler correctement de leurs mains. Ils vendaient très cher de fausses armes qu'ils donnaient pour italiennes, mais qui étaient de fabrication allemande.

Une ordonnance du 30 avril 1407 nous fait connaître que les « vrais haubergiers armuriers » se plaignaient de ces fraudes

¹. Il s'agit naturellement du mal moral. L'expression est de style (Voir Godefroy, *ad. 1*. Entechier).

². Me prenait dans ses bras. — ³. Blanchie. — ⁴. *Paris et ses historiens*, p. 234.

préjudiciables à la chose publique, à la sécurité du corps et aux personnes des nobles pratiquant le métier des armes ¹. Ils réclamaient des jurés pour visiter les fausses marchandises exposées journellement en vente à Paris : car ces mauvais armuriers vendaient des mailles de fer pour des mailles d'acier, des armes d'Allemagne pour des armes italiennes : ils y faisaient apposer la marque de provenance des bonnes villes de Lombardie où l'on forgeait de sûres armures. Le commerce était d'ailleurs très avantageux puisque les heaumiers demeuraient exempts, en 1412, d'imposition pour tout ce qui concernait leur métier ² ; en 1415, ils recevaient des statuts et étaient distingués des armuriers et des ganteliers ³.

On comprend donc que des femmes achalandaient, de leur beauté et de leur jeunesse, des magasins si périlleux que fréquentaient naturellement les jeunes nobles et les riches. La belle Heaulmière fut sans doute l'une de celles-là. Elle eut alors pour ami ⁴ un homme très riche, maître de la Chambre des Comptes,

1. Bibl. de la Préfecture de Police. Livre rouge vieil du Châtelet, fol. 481.

2. Arch. Nat., Z^{1a} 525.

3. Livre vert vieil du Châtelet, fol. 43. — Jean du Conseil et Lambin l'Enfant sont dits alors heaumiers du roi.

4. Un mauvais destin veut qu'à deux reprises des documents pouvant nous faire connaître la personnalité de la belle Heaulmière n'aient pas été mis au jour. En 1892 M. A. Longnon écrivait dans la *Romania* (p. 269) : « Siméon Luce annonce la découverte de curieux documents sur la belle Heaulmière qui, vieille au temps de Villon, brillait en 1415 de l'éclat de sa beauté ; c'était l'une des courtisanes en renom de la capitale ». Luce est mort sans avoir rien publié à ce sujet : à la mort de M. Schwob j'ai recueilli une note sans référence (*François Villon, rédaction et notes*, p. 151) : « La belle Heaulmière fut célèbre au xve siècle. Maîtresse du boiteux d'Orgemont, elle est dite en 1438 « belle armurière ». Dans la conversation, j'ai le souvenir que Schwob m'avait dit qu'elle demeurait au cloître Notre-Dame. L'intérêt de cette question n'a pas échappé à notre excellent confrère et ami Léon Mirot, qui poursuivait alors une étude des plus documentées sur les d'Orgemont (*Moyen Age*, 1912). Le zèle de notre ami commun vient d'être récompensé, et je crois bien qu'il a mis la main sur les documents connus jadis de Siméon Luce. L. Mirot a retrouvé en effet, à la date du 2 juin 1393, une décision du chapitre signifiant à la belle Heaulmière de quitter à la Toussaint de l'année 1394 la maison de la *Queue de Renard*, où elle habitait actuellement : or cette maison, située à l'angle nord de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs et de la rue Sainte-Marine, appartenait à Nicolas d'Orgemont, alors doyen de Tours. L'on fit revivre en cette circonstance les anciens statuts contre l'introduction

chanoine de Notre-Dame de Paris, le boiteux d'Orgemont, qui possédait terres, hôtels et rentes à Gonesse, à Fontenay, à Méry, tout autour de Paris¹. Ce somptueux chanoine, fils du chancelier Pierre d'Orgemont, et frère de l'évêque de Paris, s'estimait évidemment au-dessus de toute contrainte, puisqu'il avait installé sa jeune et belle amie au cloître Notre-Dame, au mépris des règlements ecclésiastiques. Le boiteux devait plus tard cruellement expier son orgueil, sa fortune plus grande encore, objet de si ardentes convoitises.

Il fut impliqué en 1416 dans un vague et mystérieux complot : un certain nombre de Parisiens, mécontents des impôts, devaient s'emparer du roi et livrer la ville de Paris au duc de Bourgogne. Le 30 avril, le chapitre de Notre-Dame le condamnait, en expiation du crime qu'il avait conçu et dirigé, à perdre tous ses bénéfices, à tenir prison perpétuelle « au pain de douleur et à eau d'angoisse »². Le même jour Nicolas d'Orgemont fut promené dans Paris, vêtu d'un manteau violet, dans un tombereau servant à emporter les ordures ; le boiteux fut prêché devant le parvis Notre-Dame. Et l'on se partagea les biens de celui qui passait pour le clerc le plus riche du royaume. Sur la requête de ses confrères, les chanoines de Notre-Dame, Nicolas d'Orgemont fut transféré dans les prisons de l'évêque d'Orléans, à Meung-sur-Loire, celles-là dont Villon éprouvera plus tard la rigueur. L'amant de la belle Heaulmière ne tarda pas

des femmes dans le cloître ; et Nicolas obtint des lettres pour actes de licence et infractions à la règle commune. (L. Mirot, *La vie administrative et religieuse de Nicolas d'Orgemont*, dans le *Moyen Âge*, 1912, p. 117-121).

Nicolas d'Orgemont avait alors dépassé la trentaine, puisqu'il naquit aux environs de 1360. En donnant 20 ans à la belle Heaulmière à la date de son expulsion du cloître, et c'est peut-être la vieillir un peu (au moyen âge comme en Orient on appréciait surtout les très jeunes femmes), la belle Heaulmière aurait eu quatre-vingts ans environ en 1456, quand Villon a pu la voir (tous les souvenirs parisiens de Villon sont antérieurs à 1456). Or le poète en parle comme d'un squelette vivant.

1. Religieux de Saint-Denys, t. VI, p. 9 ; *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 70, n. 4.

2. Religieux de Saint-Denys, VI, p. 7-9.

à y succomber, après un séjour de quelques mois, sur la fin de l'année 1416¹.

Ce dut être un grand changement pour l'ancienne belle marchande, son amie. Elle ne demeurerait plus au cloître Notre-Dame depuis plusieurs années déjà. A la façon dont en parle Villon, il semble que cette ancienne et célèbre beauté vivait en commun avec plusieurs vieilles de son espèce, là où de jeunes femmes exerçaient leur métier d'amoureuses, comme cela se voit encore en Orient. Est-ce bien elle que l'on a cru retrouver en 1438², et qu'un document désigne « la belle armurieri » ? Mais puisque dans les plaintes que Villon met dans sa bouche, la belle Heulmière déclare que son amant, le garçon rusé qui succéda sans doute au riche chanoine dans la misère où elle tomba alors, était mort « passé trente ans », on peut croire du moins que le jeune poète la vit toute décrépète après 1446, tandis que lui-même était dans toute sa fleur³ :

« Qu'est devenu ce front poly,
Ces cheveulx blons, sourcils vouldiz⁴,
Grant entroeil, le regart joly,
Dont prenoie les plus soubtilz ;
Ce beau nez droit, grant ne petiz,
Ces petites jointes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictiz⁵,
Et ces belles levres vermeilles ?

« Ces gentes espaulles menues,
Ces bras longs et ces mains traictisses⁶,
Petiz tetins, hanches charnues,
Eslevees, propres, faictisses⁷
A tenir amoureuses lisses ;
Ces larges rains, ce sadinet,
Assis sur grosses fermes cuisses,
Dedens son petit jardinnet ?

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 70-71. — Sur tout ceci voir les recherches si complètes de L. Mirot.

2. Note de Schwob, sans référence. — On lit dans un compte des recettes de la dime du vin payée en argent ou en nature à l'abbesse de Montmartre : « De la belle armeuriere receu VI s. p. » (Arch. Nat., H. 4002, fol. 72 v^o). Un peu plus bas il est question de la veuve d'Arnoul « Machico » (La poulaillière de Villon).

3. T., v. 493-524. — 4. Sourcils arqués. — 5. Le clair visage bien fait. L'expression est de style. — 6. Jolies. — 7. Bien faites.

« Le front ridé, les cheveux gris,
 Les sourcilz cheus ¹, les yeuls estains,
 Qui faisoient regars et ris
 Dont mains marchans furent attains ;
 Nez courbes, de beaulté loingtains,
 Oreilles pendans et moussues ²,
 Le vis pally ³, mort et destains,
 Menton froncé, levres peaussues ⁴ :

« C'est d'umaine beaulté l'issues !
 Les bras cours et les mains contraites,
 Les espaulles toutes bossues ;
 Mamelles, quoy ? toutes retraites ;
 Telles les hanches que les tetes ;
 Du sadinet, fy ! Quant des cuisses,
 Cuisses ne sont plus, mais cuissetes ⁵ "
 Grivelees comme saulcisses ⁶.

Quant aux chambrières, que l'on trouvait alors à louer dans la rue des Commanderesses ⁷, elles étaient les amies des étudiants ⁸ à qui elles donnaient des rendez-vous dans les caves pour faire la fête, tandis que maîtres et maîtresses dormaient ⁹ : sur la mi-nuit on prenait de bons repas ; l'on dévorait de succulentes tartes au fromage et l'on buvait des pintes de vin : après quoi, en silence, Villon ne se faisait pas faute de leur remettre en mémoire le « jeu de l'asne ». Inutile de le chercher parmi ces amusements déterminés par des règles, où l'un perd et l'autre gagne ¹⁰ :

1. Tombés. — 2. Velues. L'expression est de style. — 3. Le visage pâle. — 4. Qui n'étaient plus faites que de peau ridée. — 5. Seins. — 6. Marquées de noir et blanc.

7. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 219.

8. On lit dans la *Moralité nouvelle des enfans de maintenant qui sont des escoliers de Jabien* (Viолет le Duc, *Ancien Théâtre Français*, III, p. 36) :

Comme servante un bon point — Vous sçavez, bien ne tardez point — Que elle ne soit enlevée...

Cf. l'équivoque ballade du *Parnasse satyrique*, p. 115.

9. Moy qui suis simple chamberiere — Je souhaite la maison nette — Parfois me jouer en derriere — En ma petite maisonnette.

(*Les Souhaits de femmes* dans Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, III, p. 149.)

10. Comme le jeu gaillard (*Vieux Testament*, IV, 33448) ou le jeu d'amours (*Ibid.*, 40308).

Guillaume Bouchet, dans sa 28^e Serée, a fait le conte du peintre jaloux qui peignit

Item, varletz et chamberieres
 De bons hostelz (riens ne me nuyt)
 Feront tartes, flaons et goyeres ¹,
 Et grant rallias ² a mynuît :
 Riens n'y font sept pintes ne huit ³,
 Tant que gisent seigneur et dame.
 Puis après, sans mener grand bruit,
 Je leur ramentroy le jeu d'asne...

Item, et a filles de bien,
 Qui ont peres, meres, antes,
 Par m'ame, je ne donne rien,
 Car j'ai tout donné aux servantes ⁴ !

Mais il nous faut maintenant trouver, là où elles s'étaient réfugiées, les pauvres fillettes amoureuses qui menaient train de riches bourgeoises au temps du feu roi Charles VI ⁵. Certes, elles furent tristement chères au pauvre et spirituel écolier : ce sont ces « filles mignotes »

Portant surcots et justes cotes ⁶,

par opposition aux dames honnêtes qui portaient de larges vêtements ⁷; ces

... fillettes monstrant testins
 Pour avoir plus largement d'ostes ⁸.

un âne bâti sur le ventre de sa femme afin de connaître son amoureux lorsqu'il jouerait avec elle « ventre contre ventre ». Mais ici il paraît bien que le jeu de l'âne fait seulement allusion à la vigueur amoureuse de cet animal. L'âne, ce paillard, a dit La Fontaine.

1. Tarte au fromage demeurée en honneur dans les pays flamands.

2. Régale. — 3. Locution revenant à dire : on ne se prive de rien.

4. T., h. 137-138.

5. Cf. ce que nous dit en 1461 Eloi d'Amerval dans sa *Grant Deablerie*, l. III, ch. xvi : *Comment les prodiges font grans despens aux estuves avecques les filles de joye* :

Les autres vont aux estuves, — Ou se baigner en belles cuves : — La seront servis jour et nuit, — A leur soulas et grant deduit — De Parrichon et de Marguet... — Les autres vont par ces clapiers, — Coquebilleltz, bordeaux, corquailles, — Dont sont plus chaulx que belles quailles, — Raudissent par mons et par vaulx, — Sont rufiens, houlriers, macquereaulx, — Mainent une vie gaillarde : — Chascun du gain de se paillarde — Se montre gentil compaignon ; — Vont voir Poitiers et Avignon, — Bourges, Paris et Orlyens...

6. T., v. 1971-1974.

7. Christine de Pisan, *Les trois vertus*, ap. Mademoiselle Laigle, p. 361.

8. T., v. 1976-1977.

Avec quelle grâce gentille et moqueuse, à la fin de son *Testament*, Villon leur criera merci : elles occupèrent son esprit et son corps jusqu'au dernier jour. Car ce furent vraiment des filles que la Grosse Margot dont Villon fut, un temps, l'amant de cœur, Marion l'Idole, consolatrice des Enfants Perdus, et la « Grant Jehanne » de Bretagne. Tristes sœurs du pauvre, de la déchéance et de la misère de l'écolier. Ici, toutefois, il n'y a pas lieu d'exagérer le cynisme du poète ; mais on ne saurait dissimuler la sincérité de l'amant de ces « femmes diffamées », puisqu'il a tenu à nous faire connaître les raisons de ses préférences momentanées ¹ :

Si aperçoy le grant dangier
Ouquel l'homme amoureux se boute...
Et qui me vouldroit laidangier ²
De ce mot, en disant : « Escoute !
Se d'amer t'estrange et reboute
Le barat ³ d'icelles nommees,
Tu fais une bien folle doubte ⁴,
Car ce sont femmes diffamees.

« S'ilz n'ayment fors que pour l'argent ⁵,
On ne les ayme que pour l'eure.
Rondement ayment toute gent,
Et rien lors que bource pleure ⁶.
D'icelles si n'est qui ne queure ⁷ ;
Mais en femmes d'onneur et nom
Franc homme, se Dieu me sequeure,
Se doit employer ; ailleurs, non. »

Je prens qu'aucun dye cecy,
Si ne me contente il en rien.

1. T., h. 48-53. — 2. M'insulter, m'accabler. — 3. Les tromperies.

4. Si tu ne t'éloignes pas d'aimer et ne repousses pas les tromperies de celles que je viens de te nommer, tu cours un grand péril.

5. Car elles n'aiment que pour l'argent et on ne les aime que pour un moment.

6. Cf. *Parnasse satyrique*, p. 183 :

Mes toute joaye m'est faillie — Sitost que ma bource a les sievres !

7, Le vers est difficile. Marot a corrigé arbitrairement : *De celles ci on en recæuvre*.

— Le sens probable est : celles-ci, tous les hommes courent après.

En effect, il conclut ainsy,
 Et je le cuide entendre bien,
 Qu'on doit amer en lieu de bien.
 Assavoir mon ¹ se ces filletes
 Qu'en paroïles toute jour tien
 Ne furent ilz ² femmes honnestes ?

Honnestes furent vraiment,
 Sans avoir reproches ne blames.
 Si est vray qu'au commencement
 Une chascune de ces femmes
 Lors prindrent, ains qu'eussent diffames,
 L'une ung clerc, ung lay, l'autre ung moine,
 Pour estraindre d'amours les flammes
 Plus chauldes que feu Saint Antoine.

Or firent selon le Decret ³
 Leurs amys, et bien y appert :
 Ilz amoient en lieu secret,
 Car autre d'eulx n'y avoit part.
 Toutesfois, ceste amour se part ⁴ :
 Car celle qui n'en amoit qu'un
 D'iceluy s'eslongne et despart,
 Et aime mieulx amer chascun ⁵.

Qui les meut a ce ? J'y imagine,
 Sans l'onneur des dames blasmer,
 Que c'est nature femenine
 Qui tout vivement veult amer.
 Autre chose n'y sçay rimer,
 Fors qu'on dit a Rains et a Troies,
 Voire a l'Isle et a Saint Omer,
 Que six ouvriers font plus que trois ⁶.

Et si vous n'êtes pas satisfait de cette explication naturaliste,
 Villon vous dira qu'il a beaucoup souffert de l'amour des

1. C'est assavoir. — 2. Elles. — 3. Voir ce qui a été dit au ch. III. — 4. Se partage.

5. Allusion à l'amie de Villon. Voir ch. IX.

6. Equivoque fréquente sur le mot *ouvrier* dont l'explication est, entre autres, donnée par cette chanson :

Se j'ayme mon amy — Trop mieulx que mon mary — Se n'est pas de merveilles : — Il n'est ouvrier que luy — De ce mestier joly — Que l'on fait sans chandelle.

(S'ensuivent plusieurs belles chansons nouvelles. Et sont en nombre iiij^{xx} et dix...

Réimpression, fol. 1).

coquettes, de cette Catherine de Vausselles, de cette Marthe qui lui furent fort cruelles; il alléguera l'indomptable désir du jeune homme; il vous récitera la belle ballade rapportant les exemples des amours malheureuses des héros qui précédèrent le pauvre dans cette vie : et vous serez indulgent et charmé ¹ :

Pour ce, amez tant que vouldrez,
Suyvez assemblees et festes,
En la fin ja mieulx n'en vauldrez
Et si n'y romprez que vos testes;
Folles amours font les gens bestes :
Salmon en ydolatria,
Samson en perdit ses lunettes ².
Bien est eureux qui riens n'y a !

Orpheüs, le doux menestrier,
Jouant de fleustes et musetes,
En fut en dangier du murtrier
Chien Cerberus a quatre testes ;
Et Narcisus, le bel honnestes,
En ung parfont puis se noya
Pour l'amour de ses amouretes.
Bien est eureux qui riens n'y a !

Sardana, le preux chevalier ³,
Qui conquist le regne de Cretes,
En voulut devenir moullier⁴
Et filler entre pucelletes ;
David le roy, sage prophetes,
Crainte de Dieu en oublia,
Voyant laver cuisses bien faites ⁵.
Bien est eureux qui riens n'y a !

Amon en vouïst deshonnourer,
Faignant de menger tarteletes,
Sa seur Thamar et desflourer,
Qui fut inceste deshonnestes ;

1. T., v. 625-672. Voir ch. IX. — 2. Ses yeux.

3. Sardanapale. Cf. René d'Anjou, *Le Cuer d'amours espris*, éd. Quatrebarbes, III, p. 152 :

Puis la quenouille que voyez — Fut celle, tout seur en soyez ; — Dont Sardanapalus filla — Fuzeau et lui vous voyez là — Amour aussi filler le fist — Entre femmes et les desmist — De l'orgueil dont tant se prisoit — Que les faiz d'amour desprisoit.

4. *Mulier*, femme. — 5. On voit souvent cette scène dans les livres d'Heures.

Herodes, pas ne sont sornetes,
 Saint Jehan Baptiste en decola
 Pour dances, saulx et chansonnetes.
 Bien est eureux qui riens n'y a !

De moy, povre, je vueil parler :
 J'en fus batu comme a ru toiles,
 Tout nu, ja ne le quier celer.
 Qui me feist maschier ces groselles,
 Fors Katherine de Vausselles ?
 Noel le tiers ot, qui fut la,
 Mitaines a ces nopces telles.
 Bien est eureux qui riens n'y a ¹ !

Mais que ce jeune bacheler
 Laissast ces jeunes bacheletes ?
 Non ! et le deust on vif brusler
 Comme ung chevauteur d'escouvetes ².
 Plus doulces luy sont que civetes ³ ;
 Mais toutesfoys fol s'y fya :
 Soient blanches, soient brunetes,
 Biens est eureux qui riens n'y a !

Et puisque le désir fera l'homme toujours inquiet et malheureux, pourquoi accabler la Margot qui console, celle-là qu'un règlement de police nouveau a surtout distinguée des femmes qui aimaient en secret. Enfin Villon est avant tout artiste et poète. Or le thème de la Grosse Margot était celui d'une sottie ballade, très goûtée alors dans les pays du Nord, où l'on développait, sur des rimes rauques, des récits d'amours populaires et ridicules avec des femmes sales, puantes, tortues ou bossues. Villon connaissait parfaitement ces pièces caricaturales, couronnées à Lille, à Douai, à Valenciennes ⁴. Il leur emprunta des traits textuels : car de hideux amants s'y égratignent, se mordent, ont faim, se portent de féroces

1. Sur ce couplet, voir le commentaire au § III.

2. Un sorcier chevauchant un balai.

3. Il s'agit non pas d'un civet, mais de la sécrétion de la civette, une sorte de musc très apprécié en ce temps-là, et qu'on conservait dans de petites boîtes d'argent.

4. Cf. Langlois, *Arts de seconde rhétorique*, et surtout Marcel Schwob, *Le Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 10-11.

coups de poing¹. Mais gardons-nous aussi de considérer comme un simple exercice littéraire la cruelle confession du poète ; et surtout ne prenons pas la Grosse Margot pour une enseigne de mauvais lieu².

On ne saurait être trompé au ton du pauvre Villon qui s'est confessé ici, comme il arrive, avec plus d'orgueil encore que d'humilité³ :

Item, a la Grosse Margot,
Tres doulce face et pourtraicture,
Foy que doy *brelare bigod* ⁴,
Assez devote creature ;
Je l'aime de propre nature,
Et elle moy, la doulce sade ⁵ :
Qui la trouvera d'aventure,
Qu'on luy lise ceste ballade :

Se j'ayme et sers la belle de bon hait ⁶,
M'en devez vous tenir a vil ne sot ?
Elle a en soy des biens a fin souhait,
Pour son amour sains bouclier et passot ⁷ ;
Quant viennent gens, je cours et happe ung pot,
Au vin m'en fuis ⁸, sans demener grand bruit ;

1. Nous reviendrons sur les rapports de la Ballade de la Grosse Margot avec ces sotties amoureuses.

2. Comme l'a fait Auguste Longnon, *Etude biographique*, p. 48-49, qui a interprété beaucoup trop rigoureusement le vers 1584 : *Tres doulce face et pourtraicture*. Ce vers a son correspondant dans les sotties ballades, dont les héroïnes sont représentées avec un visage camus, noir ; il peut faire aussi allusion au « visaige fardé » des filles de joie (Cf. *Parnasse satyrique*, p. 140). — Reconnaissons cependant que la Grosse-Margot fut l'enseigne d'une hôtellerie célèbre de la rue Cloche-Perce qui subsistait encore à la fin du XVII^e siècle (Ed. Fournier, *Histoire des enseignes*, p. 126). Sauval (*Antiquités de Paris*, I, p. 126) dit en parlant de cette rue : « Et depuis huit ou dix ans, à l'occasion d'une autre enseigne de la Grosse Margot, qu'a mis là un tavernier fameux pour son bon vin, on l'a nommée la rue de la Grosse Margot ».

3. T., v. 1583-1627.

4. Juron anglais demeuré dans le langage populaire après le passage des Grandes Compagnies : *Bi r'lord, by God* !

5. Gracieuse. — 6. Gré, plaisir. — 7. Une sorte de dague.

8. Afin de n'être pas gênant. Cf. Martin le Franc, *Champion des Dames*, éd. 1530, fol. 126 v^o :

J'ay veu et je voy et verray... — Aulcuns bien aisez quant on vient — En leurs maisons et qu'on devient — Amoureux : j'ay veu maint mary — Qui va au vin et n'en revient — Jusqu'après le chalivary !

Je leur tens caue, frommage, pain et fruit.
S'ilz paient bien, je leur dis : « *Bene stat* ;
Retournez cy, quant vous serez en ruit,
En ce bordeau ou tenons nostre estat ! »

Mais adonques il y a grant deshait ¹,
Quant sans argent s'en vient couchier Margot ;
Veoir ne la puis, mon cuer a mort la hait.
Sa robe prens, demy saint ² ou surcot,
Si luy jure qu'il tiendra pour l'escot.
Par les costés se prent ; cest Antecrist
Crie et jure, par la mort Jhesucrist,
Que non sera. Lors j'empongne ung esclat ³ ;
Dessus son nez luy en fais un escript,
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

Puis paix se fait, et me fait ung gros pet
Plus enflambé qu'ung vlimeux escharbot ⁴.
Riant, m'assiet son poing sur mon sommet ⁵,
Gogo ⁶ me dit, et me fiert le jambot ⁷.
Tous deux yvres, dormons comme ung sabot.
Et, au resveil, quant le ventre luy bruit,
Monte sur moy, que ne gaste son fruit.
Soubz elle geins, plus qu'un aiz me fait plat ;
De paillarder tout elle me destruit,
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit.
Je suis paillart, la paillarde me duit ⁸.
Lequel vault mieulx ? Chascun bien s'entresuit.
L'ung vault l'autre ; c'est a mau chat mau rat.
Ordure amons, ordure nous assuit ;
Nous deffuyons onneur, il nous deffuit,
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

C'est « à l'uis de l'ostel de la Grosse Margot » que nous rencontrons à une heure induë, au mois de mai 1452, Regnier de Montigny, le mauvais conseil de Villon. Les sergents lui font observer qu'il ne devait pas s'y trouver à cette heure-là et veulent lui ôter sa dague. Mais Montigny pousse un cri

1. Déplaisir. — 2. Ceinture de peu de largeur, à garniture orfèvrée (Cf. V. Gay). — 3. De bois. — 4. Qu'un bousier venimeux. — 5. La tête. — 6. On disait « feste a gogo » (*Anc. théâtre français*, I, 243), gogoier pour faire la nôce. — 7. Et me frappe sur la cuisse. — 8. Me convient.

d'appel : deux compagnons, Taillemine, Rosay dont nous retrouverons le nom sur la liste des Coquillards, surgissent aussitôt et rossent les sergents ¹.

Une lettre de rémission du mois de janvier 1471 (n. st.) nous apprend que l'hôtel de la Grosse Margot s'élevait non loin du cloître Notre-Dame, là où l'on tolérait les filles de joie ; que sa maison était un lieu de rixes ².

Ainsi, au mois de décembre, Toussaint Bouton, « pauvre jeune enfant de vingt ans », soupait en compagnie de Philippot Noblet, Barthélemy Bonhomme, Jean Davant et Jean Hamelin en l'hôtel du *Château*, rue de la Juiverie. Après le souper, sur les neuf heures, ils quittent la taverne et s'en vont à l'hôtel de la Grosse Margot, près du cloître Notre-Dame ; là ils demeurent un moment, sans bruit ni querelle. Peu après ils descendent de l'hôtel ; sur le pas de la porte, Davant et Hamelin prennent congé des autres, chacun rentrant chez soi de son côté. Mais, en allant dans la rue où demeurait la dite Grosse Margot, Toussaint, Noblet et Bonhomme rencontrent Noël Mercier, dit le Sourt, qu'ils connaissaient : il parlait à une femme de joie, nommée Thomassine, et lui demandait la chandelle qu'elle portait. Thomassine lui refusait, et Noël d'exiger alors le romarin qu'elle avait à la poitrine, déclarant qu'un refus ne le contenterait pas. Les compagnons s'approchent afin que Noël ne fît aucun mal à Thomassine, pour éviter une querelle. « Que vous faut-il, messeigneurs, leur crie Noël : voulez-vous je ne sais quoi ? » Ils répondent : « Mais vous, en voulez vous à nous ? » Sur quoi ils s'éloignent sans dire autre chose. Or on entend bientôt Philippot Noblet crier : « A la mort ! le meurtre ! » Il appelait par son nom Toussaint, en disant ces mots : « Tuez ! tuez ! » Ses amis accourent, à cet appel, vers Noël qu'ils ne trouvent plus : mais ils rencontrent Noblet, qui leur montre sa blessure, et les prie de le mener chez un barbier : comme le cœur lui manque, on

1. Arch. Nat., X^e 25, 21 août 1452, ap. Longnon, *Etude biographique*, p. 131.

2. Arch. Nat., JJ. 195, p. 512.

le soutient sous les bras. Mais Toussaint veut retrouver à toute force Noël pour le mener à la justice : il va le chercher à la porte du jeu de paume, appelé la *Plastrière*, près des *Trois Canettes* : Noël frappe alors Toussaint à la tête avec un gros bâton, abat son chapeau. L'autre le poursuit dans une ruelle appelée la « rue de la dame du Traynel ». Et Noël de frapper de nouveau Toussaint qui, cette fois, tire une épée ; l'autre répond à coups de dague. Mais Toussaint lui allonge alors un coup d'épée sur la tête, en sorte que, trois semaines après, Noël Mercier, dit le Sourt, mourut pour avoir désiré la chandelle de Thomassine et le romarin qu'elle portait une nuit de décembre à son corsage, tandis que le jeune Toussaint Bouton descendait de chez la Grosse Margot.

Reconnaissons aussi que le nom de la Grosse Margot devait être assez commun chez les filles ; que de bonne heure il devint synonyme de ribaude¹. En 1471 une fille de ce nom demeurait dans la rue Michel-le-Comte. Cette Grosse Margot, et celle du cloître Notre-Dame, pouvaient avoir pour rivale ou concurrente une autre fille, la Grosse Catault. Grosse Margot, Grosse Catault, c'est tout comme.

Voici une aventure qui peut encore nous faire connaître l'existence de l'une ou de l'autre².

Le 17 novembre 1471, un soir, Colin Piéfort³ et Simon de

1. « Et fusse Margot ou ribaulde » (Farce de Jenin, fils de rien, dans Viollet le Duc, *Anc. Théâtre français*, I, p. 363). — On lit dans les comptes de la ville d'Amiens (Arch. com., CC., fol. 62) : « A une nommée le Grande Margot, qui souvent repaire à l'ostel de mondit seigneur le duc de Bourgogne, payé la somme de xx s., que mesdiz seigneurs lui ont donné pour avoir 1 chapperon, comme par mandement du VI^e jour dudit mois de janvier appert » (1449).

2. Arch. Nat., JJ. 195, p. 1388.

3. Un personnage de ce nom est condamné à 60 l. p. d'amende pour un « fol appel », le 14 avril 1462 [n. st.] (Arch. Nat., X^{2a} 31). Le 29 juillet 1463, il est dit clerc non marié et se constituait prisonnier. En compagnie de Pierre Hémart, la veille au soir, lui et d'autres compagnons passant par la rue Tireboudin avaient rencontré Oudin et Jean Petit qui se querellaient avec une certaine Isabelle d'Orléans, et la menaçaient de coups. Il y eut rixe. Colin attrapa Oudin, tandis qu'il se réfugiait dans une maison, le frappa sur la tête avec un gros levier et lui porta trois coups de la dague qu'il avait au côté. (Arch. Nat., Z¹⁰³).

L'Isle, sergents à verge du Châtelet, rencontrèrent à la Porte-Baudoyer Pierre Carrery et Gros Pierre. Comme il convient, on va boire à la taverne des *Bourses*. Puis Piéfort et de L'Isle gagnent la rue Saint-Martin ; ils désiraient ce soir-là de trouver compagnie pour souper en l'hôtel de la *Coquille*. Là ils rencontrent deux filles amoureuses qui y dinaient, Perrette la Porchete et la Belle. Elles mangeaient un lapin : les sergents s'assoient près d'elle et l'on partage ce lapin : chacun dépense 8 deniers à la taverne. Après souper, ils s'en vont par la rue Beaubourg, passent devant le *Molinet*, puis par la rue Michelle-Comte jusqu'à l'huis de la Grosse Margot : là ils aperçoivent trois ou quatre hommes, armés de vouges et de pertuisanes. Ils les saluent en passant près d'eux ; mais les gens armés ne leur répondent pas. Les sergents vont alors jusqu'à l'huis de la Grosse Catault, chez laquelle ils entendaient filles et femmes faire grande chère. Ils frappent à la porte, entrent, vont s'asseoir sur le banc, sans penser à mal. Les sergents ne portaient aucun bâton et Colin Piéfort avait seulement une petite dague au côté.

Sur quoi Guillaume Louvet, Perrenet Gentilz, Clément Godart et Jeannin de Foing survinrent à la porte de la Grosse Catault. Une jeune fille passe la tête par la fenêtre pour voir qui ils sont. Et Louvet et ses amis de demander : « Qui est léans ? » La jeune fille répond : « Colin Piéfort et Simon ». — « Dites à Piéfort que c'est son cousin Jacquet, répond Louvet ». Jeanne vient annoncer à Piéfort que c'était le cousin Jacquet. Piéfort répond qu'il n'a aucun cousin du nom de Jacquet : Louvet insiste, déclarant qu'on pouvait bien lui ouvrir la porte, qu'on verrait bien qu'il était cousin, et qu'il payerait le « vin de cousinage ». Entrent les compagnons armés de bâtons. Louvet porte un coup de pertuisane au bras de Simon et se précipite comme un furieux à la cuisine où Piéfort était assis sur un banc, sans mot dire : « Ha, estes vous ici ? » ; et Louvet lui met la pertuisane sur la poitrine. La Grosse Catault, qui avait grand'peur qu'un meurtre se commît en son hôtel, embrasse Louvet, lui disant : « Hé,

Guillot, mon amy, me voulez-vous détruire ? Voulez-vous faire un meurtre léans ? » Et Simon de faire observer que c'était mal fait de chercher querelle aux gens qui ne vous disent rien. Mais Piéfort, se sentant en danger, monte dans la chambre prendre un épieu de guerre qu'on avait laissé en garde à une autre jeune fille, nommée Marguerite. Il redescend, se trouve face à face avec Louvet qui lui lance une estocade de sa pertuisaîne. L'autre baisse l'épaule et lui porte un formidable coup d'épieu sur la tête.

Une autre fois nous rencontrons chez la Grosse Catault un pauvre compagnon, chapelier de Paris, qui y demeurait souvent, et venait y chercher, avec d'autres amis, un nommé Lucien qui l'avait outragé¹.

François Villon a encore nommé deux autres filles célèbres en son temps, la « Grant Jehanne » de Bretagne et cette Marion l'Idole, dont le nom est doux et mystérieux. C'est à ces filles de bien qu'il légua de tenir ces étranges écoles « ou l'escollier le maistre enseigne ». Plaisanterie facile à comprendre, car on disait alors l'école des dames, l'école d'amour, et on nommait les amoureuses de « grandes écolières »² ; elle avait plus de sens encore si l'on se rappelle que jadis les mauvais lieux voisinaient avec les écoles³.

1. Arch. Nat., JJ. 195, p. 601, ad a. 1471, juin. — Cf. une autre lettre de rémission pour Denis Gaultier, menuisier, sous la même date.

2. « *Pro parte vero dicti procuratoris nostri propositum fuit ex adverso quod dictus Ponceletus de Montchauveti... ab ejus infancia viciis deditus, vitam nepbandam et dissolutam, ut buffo seu goulardus, deduxerat ; et hactenus palme seu pile deciorumque et alios ludos prohibitos, necnon scolam ribaldorum et meretricum seu focariorum et tabernas publicos proseguendo continuaverat... ac deinde in phalis parisiensibus et aliis locis publicis jocularorem manifestum et publicum vexillum et intersignum jocularis deferendo et de proprio corpore spectacula faciendi se constituerat... et in profundum malorum descendendo dua murtra horrenda... perpetraverat...* » (Arch. Nat., X^{2a} 16, fol. 364 v^o 24 novembre 1416). On lit dans l'Embusche Vaillant (Bibl. Nat., ms. fr. 2230, fol. 211 v^o) :

Pres m'embusché tant que j'ouy — Lors la maistresse des escolles — D'amours dont fuz fort esjouy, — Car d'amer lors j'estoie a escolles...

Cf. Roger de Collerye, p. 94 : « Tu as fréquenté leur escole » [des dames]. On les disait aussi « grant escollieries » du bec (Jean Marot, éd. Lenglet du Fresnoy, IV, p. 274)

3. C'est ce qu'a noté avec redondance Sauval (*Chronique scandaleuse de Paris*,

Mais comme le souvenir de cette Marion lui revenait au moment où, si malheureux, dans la dure prison de Meung, il était bien obligé de professer une telle opinion, Villon méprisait son amour : ainsi que les buveurs parlant des mauvaises tavernes il disait alors : « Fy de l'enseigne ! »

Item, a Marion l'Ydolle ¹
 Et la grant Jehanne de Bretagne
 Donne tenir publique escolle
 Ou l'escollier le maistre enseigne.
 Lieu n'est ou ce marchié se tiengne,
 Si non en la grisle de Mehun ;
 De quoy je dis : « Fy de l'enseigne ²
 Puis que l'ouvraige est si commun ! »

Cette Marion, il la chargera de consoler les enfants perdus, car les Enfants Trouvés ne l'intéressaient guère ; c'est elle qui leur fera connaître sa « belle leçon » :

Beaulx enfans, vous perdez la plus
 Belle rose de vo chapeau... ³

Cette fille s'appelait en réalité Marion la Dentue, dite l'Idole. Le 30 avril 1461 Colin de Thou, demeurant dans la rue des Quatre-filz-Hémon, comparaisait à son sujet devant l'official de Paris ⁴.

On lui demanda s'il avait épousé cette Marion (beaucoup de filles étaient alors mariées, même celles de Glatigny) ⁵ : il répondit que non et n'avait jamais eu avec elle paroles de mariage. Interrogé s'il la soutenait dans son péché, il assura

p. 23) : « En un même logis demouroient des régents et des femmes débordées ; dans les chambres hautes on enseignoit les belles lettres, et dans les chambres basses on tenoit école de débauche : de la vertu au vice il n'y avoit qu'un pas à faire. »

1. T., h. 141.

2. C'était là d'ailleurs une façon de parler proverbiale. Cf. Eloi d'Amerval, *Grant Deablerie*, ch. 114. Lucifer :

Et fy, de par le diable, fy, — Sathan, je dy fy de l'enseigne !

3. T., h. 145.

4. Arch. Nat., Z¹⁰ 1. — Marcel Schwob, *F. Villon, rédaction et notes*, p. 150.

5. *Registre criminel du Châtelet*, I, p. 151.

que non, mais qu'elle demeurait dans une maison contenant plusieurs chambres. Interrogé qui l'entretient, et s'il le permet, puisqu'il sait qu'elle demeure avec plusieurs femmes diffamées et qu'il tient la maison : Colin de Thou nia la tenir, être le souteneur de Marion ; toutefois il reconnut que plusieurs femmes fréquentaient, buvaient et mangeaient chez elle. Interrogé s'il lui en revint jamais lucre ou émolument, Colin dit non. On lui demanda alors s'il connaissait ceux qui fréquentaient chez Marion l'Idole, s'il buvait et mangeait avec eux : Colin déclara qu'il payait son écot, comme les autres font. Sur quoi l'official condamna Colin de Thou à l'amende et lui interdit, sous peine de 20 livres et d'excommunication, de fréquenter Marion.

Cette fausse situation que le clerc Colin de Thou eut chez Marion l'Idole, Villon dut la supporter un temps chez la Grosse Margot. Mais nous éviterons d'exagérer l'horreur d'une telle situation. La plupart des filles étaient mariées ; les grandes courtisanes du temps de Charles VI avaient eu, elles aussi, un mari commode : Marion l'Idole avait un ami avec qui elle vivait maritalement, et qui devait ressembler comme un frère à l'amant de la Grosse Margot.

S'il faut une morale à de telles pratiques, un sizain écrit sur le feuillet de garde d'un manuscrit de ce temps nous la fournira ¹ :

Enffans oyseux
Suivant les jeux
Et filles et femmes
Sont bien heureux
Quant vivent vieux
Sans estre infames.

1. Bibl. de l'Arsenal, 3059.

§ III. — *Les nuits de Paris et le Guet.*

Le travail s'arrêtait à Paris aux heures incertaines qui séparent le jour de la nuit, alors qu'on ne pouvait plus reconnaître un tournoi d'un parisis. Ce qui arrivait en hiver entre cinq et six heures, dans les longs jours de l'été entre sept et huit, de façon générale quand vêpres sonnaient aux églises et aux couvents, au premier ou au second passage du crieur du soir. Car on n'estimait pas alors que la clarté de la chandelle fût suffisante pour produire un bon et loyal travail : on redoutait justement les incendies ; les longues heures d'un labeur, qui commençait au jour, exigeaient enfin que l'artisan prît un repos bien gagné ¹.

Alors on voyait descendre dans la rue les petits enfants qui allaient au vin et à la moutarde, en chantant des scies à la mode qui ne passeraient pas aujourd'hui pour fort honnêtes² ; les ménagères servaient l'humble repas de pain, de fèves, de pois, de lard et de choux, le tout assaisonné de vinaigre. Enfin les églises sonnaient le couvre-feu : Notre-Dame à sept heures, les autres églises de Paris à huit. La cloche de Sorbonne, que Villon entendait du cloître Saint-Benoît, annonçait à neuf heures le couvre-feu de l'Université.

Les lumières s'éteignaient alors dans les couvents. Les taver-niers devaient fermer boutique. Quelques rares chandelles brillaient seulement dans les maisons des artisans autorisés à poursuivre un travail urgent, ou qu'on ne pouvait interrompre ; on en voyait souvent par l'auvent des échoppes des notaires, où les scribes étaient penchés sur des parchemins qu'ils rem-

1. *Livre des métiers* d'Etienne Boileau, *passim* et Alfred Franklin, *Dictionnaire historique des arts, métiers et professions*, 1906, ad. v. Heures, Travail.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 49. Cf. T., v, 1783.

plissaient fébrilement des longues et vides formules de la procédure de ce temps.

Puis la nuit se faisait encore plus complète. Une lanterne, accrochée devant l'image de la Vierge Marie, du côté de l'entrée de la porte du Châtelet, formait presque tout l'éclairage permanent d'alors ¹ ; dans les périodes de troubles seulement on plaçait des lanternes en bordure des rues, et de l'eau devant les portes pour éteindre les incendies ².

Les rues, fort étroites et gluantes, se remplissent d'ombre ; les tavernes, où l'on a continué de jouer malgré les ordonnances, rejettent dans la nuit les avinés. On entend l'oublieur, qui porte dans un petit couffin les pâtisseries légères et les gaufres que l'on jouait à la taverne, pousser son cri : *Oublie, oublie !*

C'était l'heure douteuse où rôdaient dans Paris les gens suspects, les amoureux, les voleurs, ceux qui couchaient dans les bateaux à foin ³, les pauvres aussi qui n'avaient pas trouvé un lit à l'hôpital et allaient dormir à l'abri de l'auvent des maisons, sous ces tables où l'on étalait les marchandises ⁴. Villon les connaît bien ; mais, sans charité, il leur légua un coup de poing sur l'œil et des habits en loques ⁵ :

Et aux gisans soubz les estaux,
Chascun sur l'oeil une grongniee ⁶,
Trembler a chiere renfrongniee,
Megres, velus et morfondus,
Chausses courtes, robe rongniee,
Gelez, murdris et enfondus.

C'était le moment attendu par les mauvais écoliers pour quitter leur collège. On entend des colloques dans l'ombre. Des

1. A Franklin, *op. cit.*, ad. v. *Lanternier*.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 3, 6, 107, ad. a. 1405, 1409, 1419.

3. Bibl. de la Préfecture de Police, Coll. Lamoignon, vol. III, p. 201.

4. Godefroy, Supp. ad. v. *estal* : « Et jut illecques sur les estaus qui sont en la voie commune et estoit en esté » (Miracle de S. Louis). Cf. Du Breul, *op. cit.*, p. 994 : « Je trouve que ès années 1360, 1361, 1362, à cause des guerres qui estoient en France, le peuple fut réduit en grant nécessité et pauvreté : si que grand nombre d'enfants, orphelins de père et mère, *gisans* en rues sans aucune retraicte... »

5. L., v. 235-240. — 6. Cf. Godefroy, ad. v. Groignet, Gronger.

gens refusent de se saluer. On frappe aux portes. On tire des sonnettes. On décroche des enseignes qui s'effondrent avec fracas. Les passants devraient circuler avec une lanterne de fil d'archal à paroi de corne ; mais ils portent plutôt quelque bâton, une dague, un vouge, une épée, en dépit des ordonnances qui les tolèrent seulement aux nobles, aux officiers et aux gens d'armes du roi ¹. On s'interpelle, une pierre à la main ou le poing sur la dague qu'il est si facile de dissimuler sous une robe. On rencontre des filles et des chanteurs nocturnes.

Un soir, par exemple, M^e Jean Mansignon, clerc, demeurant rue des Noyers, se mettait à sa fenêtre pour écouter la chanson que le marchand d'oublies venait crier à sa porte. Mais le chanteur n'était qu'un jeune garçon, simulant l'oublieur. Au cri du marchand d'oublies il ajoutait de telles paroles : « Un franc compaignon ay trouvé : Maistre Jehan Mansignon et Marguerite sa garce se font appeler ! » Le clerc insulté crie : « Gare l'eau ! » et jette sur les indiscrets chanteurs le pot à uriner. Angot, son compaignon, passe ses chausses et dit à Mansignon qu'il faut descendre voir quel est le jeune garçon qui a chanté l'injurieuse chanson. Ils vont en jaquette et bonnet de nuit, un bâton ferré à la main. On se poursuit et l'on se rencontre au coin de la rue du Clos-Bruneau. Un prêtre, parmi les compaignons du chanteur, frappe Angot sur la tête avec son braquemart ; Mansignon abat le prêtre Guyard d'un coup de bûche sur la tête ².

Sont-ce des clercs, des écoliers en rupture de collège, des vagabonds, ceux-là qui ont pris l'habitude de rompre nuitamment les huis ? Mais ce qui est certain, c'est qu'ils pullulent ces étudiants ribleurs, et qu'à la suite des désordres de l'Université la Cour, d'accord avec *l'alma*, entend les tenir tous pour des vagabonds ³ : « Par quoy, selon la déclaration de ladicte court,

1. Bibl. Nat., Dupuy 250, 22 novembre 1480.

2. Arch. Nat., JJ. 195, p. 23 (Février 1468, n. st.).

3. « L'Université déclare qu'elle ne répute ceulx qui vont de nuyt ribler, rompre huys et armez, estre cleres ne escoliers » (Bibl. Nat., Dupuy 250, 12 mars 1455, n. st.).

a mandé le prévost, chevalier du guet, lieutenant criminel et procureur du roy au Chastelet de Paris, d'eulx informer et savoir le plus diligemment que faire se pourra, qu'ilz sont tels vaccabons, ribleurs et alans de nuyt, faisans les excès dessusdiz, et iceulx prendre et en fere tele punicion qu'il appartiendra ».

Parmi ces noctambules, les plus innocents étaient les amoureux qui allaient chanter sous la fenêtre de leur dame, et que le *Sermon joyeux des foux* a dépeints de façon charmante :

Je trouve aussi a mon propos
Une autre quantité de folz
Qui s'en vont de nuyt par les rues,
Estendant les colz comme grues,
Et regardant par les fenestres
S'ils verront point dedans les estres
Celles de qui sont amoureux.
Hélas ! pauvres sotz malheureux,
N'estes vous pas bien abusez,
Foux, estourdiz et incensez,
D'estre, tant comme la nuyt dure,
A la pluye, au vent, a froydure,
Les dens cliquetans a la gorge
Aussi dru que marteau de forge ?
De chanter devez faire raige,
Car vous gringotez davantaige !

Et le sermonneur évoquait la folie du malheureux dont l'amie dort au lit, ou entendra cette « plaisante aubade » en compagnie d'un autre ¹. Situation si vraie qu'elle est décrite dans un joli rondeau de ce temps ² :

N'est ce pas pour rire son saoul
D'ouyr chanter emmy la rue,
Prier celle qu'on a toute nue
En ses bras couché, blanc et moul.
Et qui dance au son de ce foul
Qui la chante, ainsi qu'on se sue,
N'est ce pas pour rire son saoul ?

1. Viollet Le Duc, *Ancien théâtre français*, II, p. 212-213.

2. M. Schwob, *Parnasse satyrique*, p. 110.

Sy est, foy que doy a Saint Poul !
 Nous sommes bien : ma dame sue,
 Et ce povre amoureux se tue
 Tandis qu'autrui lui saute au coul.
 N'est ce pas pour rire son saoul ?

Certainement Villon a connu et chanté de ces chansons, niaises ou équivoques, puisqu'il associera la bergeronnette léguée à l'ami Jacques Cardon à de tels refrains¹ :

[Si vault ?] le chant « Marionnette »,
 Fait pour Marion la Peautarde,
 Ou d' « Ouvrez vostre huis, Guillemette »,
 « Elle alla bien a la moutarde. »

Le chant « Marionnette » était une chanson satirique faite sur une dame de Paris². Le refrain « Ouvrez [moi] vostre huis Guillemette » pouvait être celui d'une chanson équivoque un peu plus ancienne³. Mais le sens en est bien fixé par la chanson injurieuse que chantait à Troyes, en 1460, Jean, fils de Perrin Ancelot, au sujet de la femme de Jacquinet Lorant, forgeron. Sur quoi ce dernier lui donna une gifle. Or Perrin Ancelot le déclara à la femme : « Gouvernez vous bien, de par le diable ! se ne fera l'en point de chansons de vous. On vous a trouvé en l'ostel de Piedeboys enfermé avec ung prestre qui ne se nomme point. » Voici la chanson moqueuse que chantait Jean Ancelot : « La brune Gilette devers saint Avantin — Si s'en ala ung mercredi matin — Chez Marguerite Piedeboys — Taque ! l'uiz est cloz — Avec des galans qui ne se nomment mie — Pour faire bonne chere — Chez Pierre Boyvin — Taque !

1. T., h. 153, v. 1780-1783 — v. 1780. *Si vault* est une correction verbale que je propose à la leçon *S'elle eust* ACI.

2. Le 2 mai 1478 je trouve Marie la Potarde [Marie de Boucart, femme de Philippe Potart, médecin du roi] (Bibl. Nat., Clair., 764). Quoi qu'il en soit Marion la Peautarde était la femme d'un certain Peautard.

3. Il y eut en ce temps-là une jeune femme amoureuse du nom de Guillemette qui demeurait au quartier du Temple, près de la rue de Clisson (Arch. Nat., JJ. 198, fol. 305). Eutrapel (éd. 1585, p. 131) mentionne la danse équivoque du loup la queue entre les jambes et le branle : *Tant vous allez doux Guillemette*.

L'uiz est cloz. La brune Gillette, etc. »¹. Quant au vers de la chanson « Elle alla bien à la moutarde », il fait sans doute allusion à la coutume des enfants d'aller chercher cette denrée pour le repas du soir ; mais il équivoque aussi sur une autre matière dont une dame galante pouvait être friande².

Il semble donc que Villon ait suivi la coutume des compagnons chanteurs. Certes quand il nous dit :

Ma vielle ay mys soubz le banc³,

il use d'une façon de parler ; mais le vers qui suit :

Amans je ne suivray jamais

peut aussi donner à entendre que, dans sa pensée, amours et sérénades sont associés.

Entendons-le encore évoquer les charmants compagnons de sa jeunesse⁴ :

Ou sont les gracieux gallans
Que je suivoye ou temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisants en faiz et en dis ?

Ces chansons diffamatoires étaient d'ailleurs poursuivies

1. Arch. de l'Aube, G 4176, fol. 18 v^o-19. — Voici une autre de ces chansons dans une notice d'un ms. poétique ayant appartenu au cardinal de Rohan, insérée à la fin d'un *Jardin de Plaisance* (Bibl. Nat., Rés. Y^e 169) :

Jehanne du Boys est retrouvée — Mardi bien tard sur la vesprée ; — Secretement l'on l'a rendue — Car assez l'avoit on tenue — Pour estre tres bien espreuvée. — Elle a esté bien gualopée, — Puis le trot, puis la haquenée — Dont se tient pour tres bien pourveue — Jehanne du Boys... — Pour Dieu, qu'elle soit bien baignée, — Car elle est si tres travaillée — De plusieurs qui l'ont eu en mue — Que je la tiens femme perdue — Sinon qu'un peu soit resserée — Jehanne du Boys...

2. Cf. *Rondel d'un amant qui se mocque de sa dame* :

En trop de lieux brassez moustarde — Vostre mortier ne vault plus rien.

(P. Champion, *Rondeaux, ballades et autres pièces joyeuses du xve siècle*, p. 18). — Marthe fait des reproches à Marie-Madeleine sur sa conduite : « *Scitis bene quod volo dicere et ubi jaceat punctus* : les petits enfans en vont à la moustarde ». Michel Menot, *Sermones*, Paris, 1530, fol. 160 v^o.

3. T., v. 717.

4. T., h. 29.

judiciairement¹. Ainsi on voit que, le 3 septembre 1484, un page est battu « nud de verges » devant la maison de la femme qu'il avait chansonnée².

Il semble bien que ce soit à la suite d'une aventure de ce genre que Villon fut battu, lui aussi « tout nu », peut-être non loin de la maison de Catherine de Vausselles, soit qu'il l'eût diffamée, soit qu'un ami eût dénoncé ses amours³ :

De moy, povre, je vueil parler :
J'en fus batu comme a ru toiles⁴,
Tout nu, ja ne le quier celer.
Qui me feist maschier ces groselles⁵,
Fors Katherine de Vausselles ?
Noel le tiers ot, qui fut la⁶,

1. « Entre Jehan Soris, vi[e]lleur, appelant d'une part, et Jehan Joliz, d'autre, pour cause de certaines chansons diffamatoires [et mal sonnans contre la foy ?]. Le xxviii^e jour d'avril ensuivant fut ladicte appellacion mise à néant] (Bibl. Nat., Dupuy 250, 6 mars 1410, n. st.).

2. « Veu par la cour certaines informations faictes à la requeste de Pierre Guillemet, dit de Lyon, cousturier, et de Jehanne Butelle, sa femme, sur aucunes chansons et li belles diffamatoires faiz par ung nommé Jehan le Fevre, paige, *finaliter* fut condamné à estre batu nud de verges et devant l'ostel desdits Guillemet et sa femme, et requérir pardon ; et défend ladicte court ausd. paiges et à tous autres que doresnavant ilz ne facent ou chantent lesd. chansons, ne autres semblables chansons diffamatoires faisans mencion d'aucunes personnes particulieres sur peine de bannissement et d'estre pugniz corporellement ». [Nota. — Contre un paige pour avoir chanté chanson où estoit nommée particulièrement la femme que a espousée maistre Estienne la Vergue, procureur en Parlement] » (Bibl. Nat., Dupuy, 250).

3. T., v. 657-664.

4. Comme le linge que battent les blanchisseuses dans le ruisseau. Le sens n'est pas douteux. Cf. *Recueil général de Fabliaux*, éd. Montaignon et G. Raynaud, IV, p. 70. « Et tant l'a batu comme toile ».

5. Façon courante alors de parler pour dire recevoir des coups, un affront (*Tel en maschera la grosseille — qui est sans reproche et sans sy*, écrit Guillaume Alecis dans les « Faintises du monde », éd. Picot, p. 113) : elle vient sans doute de ce que le groseiller épineux servait alors de verges (Cf. « Et oultre qu'il fust trainé sur une claye et battu par les carrefours de syons de verd osier et de branche de groseliers. » Martial d'Auvergne, *Arrêts d'amour*, I). Cf. la locution très courante dans les mystères d'alors *croquer une prune* (*Actes des Apôtres*, I, fol. 22 v^o), *prendre une prune* (*Ibid.*, fol. 57), *avoir une prune* (*Myst. de la Passion*, v. 10532, etc.), *tâter une poire* (*Idid.*, v. 15195). *Empruner* signifiait encore tirer un coup de fusil dans le jargon des chauffeurs de la bande d'Orgères (an VIII) ; un pruneau désigne aujourd'hui communément la balle de fusil ou tout autre coup.

6. V. 662, je lis avec F Noël le tiers ot et non pas et qui ne donne aucun sens. — La

Mitaines a ces nopces telles ¹.
 Bien est eureux qui riens n'y a !

Ce Noël, « le tiers » ou le traître confident de ses amours, celui-là qui jouit si pleinement de la honte du pauvre Villon corrigé de verges, nul doute que ce soit Noël Jolis. Aussi le poète chargera-t-il le bourreau de Paris, maître Henri Cousin, de le venger ² :

Item, et a Noel Jolis,
 Autre chose je ne luy donne
 Fors plain poing d'osiers frez cueillis
 En mon jardin ; je l'abandonne.
 Chastoy est une belle aulmosne,
 Ame n'en doit estre marry :
 Unze vings coups luy en ordonne
 Livrez par la main de Henry.

qualification de *tiers* est assez difficile. Dans le jargon des amoureux du temps, il semble bien que le *tiers* ait été un confident essentiel, le compagnon à qui on demandait de surveiller sa bonne amie quand on s'absentait, par exemple. Cf. Marot, Dialogue nouveau, *Œuvres*, éd. Guiffrey, II, p. 196 :

PREMIER. Croy moy que de tenir les choses — D'amour, si couvertes et closes, — Il n'en vient que peine et regret. — Vray est qu'il faut estre secret : — Et seroit l'homme bien coquart, — Qui voudroit appeler un quart, — Mais en effect il fault un *tiers*. — Demande a tous ces vielz routiers — Qui ont esté vrayz amoureux. SECOND. Si est un *tiers* bien dangereux — S'il n'est amy, Dieu sçait combien. — PREMIER. Hé, mon amy, choisis le bien. — Et quand tu l'auras bien choysi — Si ton cueur se trouve saisi — De quelque ennuyeuse tristesse — Ou bien d'une grande liesse — A l'amy te deschargeras...

Cf. Cervantes, *Don Quichotte*, I. III, c. 21... « Una donzella de la Infanta que sera sin duda la que fu *tercera* en sus amores. » Mais il y a lieu de remarquer que dans le *jeu du tiers* on glissait entre la chemise et le dos de celui qui avait perdu, des herbes : par malice, on y joignait parfois une poignée d'orties et des ordures (Martial d'Auvergne, *Arrests d'amours*, LI). Est-ce ce double sens qui a suggéré aussi à l'esprit du poète la vengeresse poignée d'osier ?

1. En signe de réjouissance, ceux qui assistaient alors aux mariages se bourraient de coups de poing amicaux. C'est ce qu'on appelait « collées de nopces » (Jubinal, *Mystères*, II, p. 202). Comme on disait une *paumée* pour un coup de la main, on disait donner des *mitaines aux noces* pour ces demi-coups. Rabelais, I. IV, ch. 14, a fait une excellente description de cette joyeuse coutume : « Pendant qu'on apportoit vin et espices, coups de poing commençarent à trotter. Oudart soubz son supelles avoit son guantelet caché ; il s'en chausse comme d'une mitaine... et coups de jeunes guantelets de tous coustez pleuvoir sus Chicquanous. Des nopces, disoient-ils, des nopces, des nopces vous en soubvienne ! Il feut si bien accoustré que le sang lui sortoit par la bouche, par le nez, par les oreilles, par les œilz... »

2. T., h. 142. — Voir à l'appendice les notices sur Jolis et M^e Henry.

Il faut le reconnaître : ces équipées nocturnes ne devaient pas être toujours gracieuses et innocentes. Elles se terminaient dans des maisons en ruine, dans des jardins abandonnés qui n'avaient point de portes. Et Villon y plantait, comme enseigne, un crochet qu'on aimerait bien ne pas trouver entre ses mains dans une nuit si sombre¹ :

Item, a maistre Jehan Cornu
Autre nouveau lais lui vueil faire,
Car il m'a tous jours secouru
A mon grant besoing et affaire ;
Pour ce, le jardin luy transfere,
Que maistre Pierre Bobignon²
M'arenta, en faisant refaire
L'uys et redrecier le pignon.

Par faulte d'ung uys, j'y perdis
Ung grez et ung manche de houe³.
Alors huit faulcons, non pas dix,
N'y eussent pas prins une aloue⁴.
L'ostel est seur, mais qu'on le cloue⁵.
Pour enseigne y mis ung havet⁶ ;
Qui que l'ait prins, point ne l'en loue :
Sanglante nuyt et bas chevet⁷ !

En somme ces « sanglantes nuits » étaient surtout remplies par des rixes, les écoliers ayant la très mauvaise habitude de porter des bâtons ou des épées⁸. Alors, au moindre appel de « à l'aide ! » ou « au meurtre ! », ils n'étaient pas longs à des-

1. T., v. 990-1005.

2. Nous reviendrons sur ces deux légataires à l'appendice : c'est en plaisantant que Villon dit que Pierre Baubignon lui loua son jardin ouvert à tous.

3. C'est-à-dire un caillou et un bâton.

4. Manière de dire qu'il faisait très sombre.

5. On devait clore les maisons abandonnées.

6. Un « havet » c'était un crochet servant dans les cuisines à suspendre la marmite, et qui pouvait très facilement devenir un instrument d'effraction.

7. On jurait alors beaucoup par la sanglante nuit : « Sa dicte cousine avoit dit qu'elle alast porter de l'argent à elle qui parle et que de sanglante nuyt feust elle espousée » (Arch. Nat., Z² 3257, fol. 111, 1^{er} juin 1461) — *bas chevet* : sans doute il couchait sur la terre.

8. Arch. Nat., JJ. 192, p. 33 (juin 1461).

endre dans la rue ¹. Les batailles se déroulaient très violentes ; parfois des morts restaient sur le carreau.

Un soir, par exemple, après souper, au mois de juillet 1450, Jean Mauny, maître ès arts, le commandeur de Brion et plusieurs autres vaguaient parmi les rues, non loin de Notre-Dame des Carmes. Ils rencontrent Fremin Landrieu et plusieurs compagnons portant des bâtons. Ils les saluent poliment, comme il est honnête de le faire entre gens qui se croisent. Mais Fremin ne répond pas à leur politesse et le commandeur les traite de paillards. Fremin lui assure qu'il ment. Le commandeur va chercher des bâtons dans une maison voisine : pendant ce temps la bande adverse a disparu. Les compagnons vont alors regarder les danses qui se donnaient rue Saint-Jacques, à l'occasion de l'octave de la Saint-Benoît. Au coin de l'église des Mathurins et du cloître, les adversaires se retrouvent. Un serviteur du seigneur de Brion ramasse une pierre qu'il jette violemment contre Fremin et celui-ci meurt de ce coup douze jours après ².

Voici un autre maître ès arts, Jean Trevet, jadis étudiant en décret, qui, un soir de mardi gras, allait frapper à l'hôtel de Perrin Barbe, vivant avec une nommée Jeanneton, place Maubert. Jean Trevet avait accoutumé de coucher avec elle ; Perrin, de boire et manger en leur compagnie. Mais la Jeanneton était ivre ce soir-là, et le maître ès arts, curieux de savoir pourquoi elle avait la « face brouillée », et qui lui avait ôté son chaperon. Elle répondait : « Ce n'est rien, non. » Sur quoi M^e Jean observa que des ribauds le lui avaient sans doute enlevé. Alors Perrin, ivre également, prit la parole pour ajouter « qu'il n'y avait ribaux, sinon lui ». Sur quoi il était allé chercher un gros bâton pour le frapper à tour de bras. Mais le maître ès arts devait lui porter un si subtil coup de dague que le lendemain Perrin Barbe passa de vie à trépas ³.

1. Arch. Nat., JJ. 199, p. 576 (Rémission pour maître Jean Marchand, 1^{er} septembre 1464).

2. Arch. Nat., JJ. 184, p. 132 (Rémission pour Jean Mauny, août 1451).

3. Arch. Nat., JJ. 184, p. 200 (Mai 1452). — Ce Perrin Barbe vivait donc chez Jeanneton comme Colin de Thou chez Marion l'Idole et Villon chez la Grosse Margot.

D'innombrables rixes nocturnes de ce genre amenaient l'intervention du guet et des sergents. Ils tiennent par suite une grande place dans l'œuvre et dans la vie de François Villon.

Le guet proprement dit ¹, ou guet royal, comprenait vingt sergents à cheval et quarante à pied, qui, par moitié, assuraient alors la police nocturne à Paris.

Le guet des métiers, que l'on appelait encore guet des bourgeois ou assis, était fourni par soixante commerçants maîtres. Les commerçants d'alors prenaient donc un tour de garde toutes les trois semaines : obligation dont les Parisiens s'acquittaient sans enthousiasme ². Certains métiers privilégiés, en rapport avec le clergé ou la noblesse, ne fournissaient pas le guet de nuit, comme les chapeliers de fleurs, les tisseurs de tapis sarrasinois, les haubergiers, les libraires, les parcheminiers, les écrivains, les verriers, les monnayeurs, les orfèvres, les étuveurs et les apothicaires; les barbiers et les drapiers avaient licence de se racheter. Mais, dans tous les cas, les bourgeois fournissant les archers et arbalétriers de la ville étaient exempts du guet ³, comme les nobles ⁴. Guet des métiers et guet royal obéissaient au commandement d'un capitaine nommé le chevalier du guet. Sauf le serment prêté de respecter les privilèges de l'Université ⁵, le chevalier était maître et responsable du Paris nocturne.

Les bourgeois, convoqués la veille par le clerc ou notaire du guet, devaient se trouver réunis devant le Châtelet quand sonnait le couvre-feu. Des places leur étaient assignées : deux bourgeois veillaient sur les carreaux, auprès du guichet de la geôle, pour garder les prisonniers; deux autres, au lieu appelé la Pierre du Grand-Châtelet, faisaient une ronde autour de la prison afin d'éviter les évasions; deux se tenaient dans la

1. A. Franklin, *Dictionnaire des métiers*, ad. v. *Guet*.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 146.

3. Bibl. Nat., Dupuy 250, 7 fév. 1481, n. st.

4. En 1453, Pierre Poignant, l'avocat au Parlement, refuse de prendre le guet à la Porte Saint-Michel, disant qu'il est noble (Arch. Nat., Z^{1H} 11, fol. 69).

5. Du Breul, *op. cit.*, p. 601.

cour du Palais pour veiller sur les saintes reliques et les prisonniers de la Conciergerie ; six autres, près de la boucherie du Petit-Pont, afin de garder les prisonniers du Petit-Châtelet et de brider les courses des écoliers qui auraient tenté de se répandre par la ville ¹.

Quant au guet royal, il était alors en partie monté, et parcourait, avec son chevalier, les rues de Paris ². Le guet avait pouvoir de reconnaître les noctambules qui circulaient sans lanterne, d'arrêter les filles et les voleurs. Il pouvait entrer partout où s'élevait quelque bruit insolite, saisir et prendre au corps les batteurs de pavé et ceux qui portaient des armes. Le chevalier du guet le conduisait, faisait le procès-verbal des captures. Puis il rentrait en son hôtel, rue Perrin-Gasselin ³.

Voici comment, vers la Noël 1456, François Villon a parlé du chevalier, dans ses *Lais* ⁴ :

Item, au Chevalier du Guet,
Le Heaulme luy establis ;
 Et aux pietons qui vont d'aguët
 Tastonant par ces establis,
 Je leur laisse deux beaux riblis,
La Lanterne a la Pierre au Let,
 Voire, mais j'auray *les Troys Lis*,
 S'ilz me mainent en Chastellet.

Pour bien entendre la finesse de ce huitain, il faut savoir d'abord pourquoi Villon lègue au chevalier un heaume, équivoquant sur l'enseigne de ce nom qui était celle d'une taverne célèbre de la Porte-Baudoyer ⁵.

Le heaume était ce casque élevé et pointu, fendu à la hau-

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 1009-1010.

2. Cf. *Ordonnances*, t. V, p. 97 (février 1367 : Règlement pour le guet de la ville de Paris) ; t. XX, p. 314-315 (20 avril 1491).

3. Sauval, III, p. 281 — Ce curieux hôtel fut démoli en 1864, après avoir servi de mairie au IV^e arrondissement.

4. L., h. 22.

5. « Le Heaume de la Porte Baudet », lit-on dans les comptes de la Sainte-Chapelle (Bibl. Nat., fr. 22392). Le Heaume était d'ailleurs une enseigne assez fréquente à Paris. Il y avait une hôtellerie du *Heaume* aux Halles (Arch. Nat., Z¹F 26, 6 juillet

teur des yeux, qu'au temps de Froissart les chevaliers portaient avec des couronnes et des timbres fantastiques. Cette pièce de l'armure était alors considérée comme la marque et l'apanage des nobles ¹ : les écuyers, derrière leur maître, l'accrochaient au pommeau de la selle. La charge de chevalier du guet requérait la chevalerie, qui donnait le droit de porter le heaume.

Or, au moment où François Villon rédigea ses *Lais*, l'office de chevalier du guet était disputé par deux personnages.

Il avait été d'abord rempli par Philippe de la Tour, écuyer, l'un des successeurs de ce capitaine bourguignon, Gaultier Rallart, qui n'allait jamais au guet sans faire marcher devant lui trois ou quatre ménétriers, en sorte qu'il semblait annoncer aux malfaiteurs : « Fuyez vous en, car je vien » ² ! Philippe de la Tour était un notable écuyer qui avait suivi le roi en ses guerres et avait été fait onze fois prisonnier par les Anglais ³. Ce métier n'enrichit pas. De temps à autre, le trésor royal payait sa rançon et lui faisait quelque pension assurant sa vie ⁴ ; mais, pour payer les frais de ses noces, Philippe avait dû engager ses meubles à un épicier qui les fit vendre ⁵. Il abandonna, peut-être par suite de sa pauvreté, son office du guet à un nommé Ville Robert : ce dernier le rétrocéda à Jean de Harlay, seigneur de Granvilliers, de Nogent et de Chézy ⁶, institué garde du guet de la nuit à Paris par lettres royales du 10 septembre 1455 ⁷.

Alors il se passa, sans doute sur les instances de Philippe de la Tour qui ne reconnaissait pas la résignation de Ville Robert et mettait en procès Jean de Harlay, un fait qui n'est pas à l'honneur de l'ordre qui régnait en la chancellerie royale :

1464) ; une maison du *Heaume couronné*, rue de la Calandre, appartenant à Pierre Baugis, herbier, en 1416 (E. Coycque, *l'Hôtel-Dieu de Paris*, p. 205).

1. Cf. Littré, au mot *Heaume*. — La Bruyère (XIV) a dit en parlant de la noblesse : « Qu'est devenue la distinction des casques et des heaumes ? »

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 105-106.

3. Arch. Nat., X¹² 4805, fol. 147 v^o.

4. Bibl. Nat., fr. 32511 (1448).

5. Bibl. Nat., Clair., 763, 11 juin 1448.

6. Bibl. Nat., fr. 18660, p. 380.

7. Bibl. Nat., fr. 2836, fol. 48 v^o.

par lettres du 27 septembre, ce même office de chevalier du guet était rendu à Philippe de la Tour.

Un long procès¹ s'ensuivit entre les deux titulaires de l'office de chevalier du guet, que Jean de Harlay continua cependant d'exercer, car le prévôt de Paris le protégeait. Or Philippe de la Tour, écuyer, se tenait pour chevalier, sans doute parce qu'il avait suivi les guerres ; et il faisait dire par son avocat que Harlay ne devait pas être tenu comme tel. A quoi Popaincourt, l'avocat de Harlay, répliquait que l'office de chevalier du guet avait été occupé tantôt par un écuyer, tantôt par un chevalier, car il avait consulté les registres de la garde du guet : il ajoutait : « N'a pas longtemps que le mistère de chevalerie a esté mis sus ; et *antiquitus* ceux qui aloient aux batailles *vocabuntur milites* ». Ainsi on en disputa sans fin jusqu'au 14 janvier 1468 (n. st.) où le Parlement donna gain de cause à Philippe de la Tour². La Cour estima que Jean de Harlay n'était pas chevalier et n'avait pas pris de dispense ; au contraire, Philippe de la Tour l'avait obtenue dans ses lettres de don qui remontaient à 1455 !

Mais en fait, chevalier ou non, c'est Jean de Harlay qui exercera l'office de chevalier du guet durant une partie des règnes de Charles VII et de Louis XI³ : il est porté régulièrement sur les comptes royaux pour 200 l. t. de gages⁴, et, quand il se maria, en 1457, avec Louise, la fille de Jean Luillier, clerc et receveur de la ville, les prévôt et échevins lui présentèrent une aiguïère, trois salières d'argent verré de cinq marcs 200 onces d'argent⁵.

François Villon n'attendit pas la fin de cette longue controverse. D'un trait de sa verve moqueuse, en lui légua le heaume, le poète fit Jean de Harlay chevalier.

1. Arch. Nat., X^{1a} 4805, fol. 147 v^o. — 2. Bibl. Nat., Dupuy, 662, fol. 294.

3. Le 16 août 1485, « Sire Jehan de Harlay, chevalier du guet de nuyt en ceste ville de Paris, est élu échevin » (Arch. Nat., KK. 1009, fol. 8 v^o).

4. Bibl. Nat., fr. 32511, 2^e compte de Robert de Moulins.

5. Arch. Nat., KK. 408, fol. 213 v^o. — Il était donc allié à de riches familles parisiennes que Villon connaissait parfaitement : les Béthisy, les Chanteprime, les Louviers (Bibl. Nat., fr. 18660, p. 380).

Quant à ses « piétons qui vont d'aguet », c'est-à-dire les sergents à pied que l'écolier a peints de si jolie manière :

Tastonnant par les établis

(touchant de la main les boutiques des maisons dans la nuit), il leur laissera de « beaux riblis », de bonnes querelles comme en soutiennent les mauvais écoliers qui sortent nuitamment, les *ribleurs* comme lui ¹. Un legs non moins facétieux, fort utile dans cette nuit noire où l'on nous montre communément les amoureux se cassant le nez et la figure contre des charrettes ou après les huis des portes ², leur attribue une lanterne : mais ce sera, selon une plaisanterie chère à Villon et à son temps, l'enseigne d'une maison rue de la Pierre-au-Lait, derrière le Châtelet, un endroit de Paris qui ne passait pas pour fort honnête ³. De si riches dons commandent en retour quelque reconnaissance : si les sergents le conduisent au Châtelet prisonnier, qu'ils lui donnent la prison des « troys lys ». Sans doute elle n'était pas plus douce que celle dont nous avons conservé les noms inquiétants et, vraisemblablement, elle était marquée de trois fleurs de lys. Tout au plus Villon aurait-il pu obtenir, en les payant chèrement, une botte de paille ou des nattes. Mais l'incorrigible railleur ne sait pas nous priver d'un calembour.

Le chevalier du guet reparaitra en 1461 parmi les légataires du *Testament* ⁴ :

1. Cf. Bibl. Nat., Dupuy 250, 12 mars 1455, n. st.

2. Cf. Jean Lefèvre, *la Vieille*, éd. H. Cocheris, p. 147 : *Comment Ovide ala pain nit veoir sa mie et comment il se hurta a l'uis tellement que le sanc luy sailly du front...*; Marot a dit (éd. Lenglet du Fresnoy, II, p. 9) :

Je crains le guet : c'est un mauvais garçon.
Et puis de nuit trouvez une charrette ;
Vous vous cassez le nez comme un glaçon,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

3. Du moins au temps de la jeunesse du Breton Noël du Fail qui nous conserva tant de traditions parisiennes précieuses (Eutrapel, ch. xxvi : « Mais depuis que j'eus hanté les lieux d'honneur, la place Maubert, les Hales, l'eschole de la Grève, la Pierre au Lait et les docteurs *complantatifs* d'icelle, couru tous les basteleurs de la ville... »)

4. T., h. 158.

Item, au Chevalier du Guet
Je donne deux beaulx petiz pages,
Philebert et le gros Marquet,
Qui tres bien servy, comme sages,
La plus partie de leurs aages,
Ont le prevost des mareschaux.
Helas ! s'ilz sont cassez de gages,
Aller leur fauldra tous deschaux.

Cette fois-là, comme il convient encore à une noble personne, Villon lègue à Jean de Harlay « deux beaux petits pages » qui feront très gracieuse et très décente figure dans sa ronde nocturne : il les choisira en effet parmi des individus grotesques et tarés, vieux sans doute ¹, parmi ceux-là que vient de révoquer Tristan l'Hermite, le prévôt des maréchaux ².

Mais déjà l'aube paraît. La guette a corné le jour du haut de la plate-forme du donjon du Louvre, des tourelles du Grand et du Petit-Châtelet. Ce signal rend à la liberté les bourgeois endoloris et transis qui ont pris la garde ; le guet, las d'avoir marché toute la nuit, s'est arrêté, endormi ; le chevalier écrit son rapport.

Depuis quelque temps les mauvais écoliers ont regagné leur collège ; les avinés, les chanteurs, les amoureux dorment exténués et abrutis.

Alors toutes les cloches de Paris sonnent joyeusement prime. A ce signal le forgeron répond et bat son enclume, le huchier découpe son bois, le chaudronnier martelle le cuivre, le charpentier enclove ses madriers. La ville se remplit de la saine rumeur des bruits et des cris des travailleurs.

Comme de mauvais songes, les vagabonds nocturnes se sont évanouis.

1. L'un de ces personnages est bien vraisemblablement *Philippot* Bouchier qui était encore sergent royal sous Tristan l'Hermite le 15 décembre 1460. (Arch. Nat., X^{1a} 4807).

2. « Messire Tristan l'Hermite, chevalier » était prévôt des maréchaux au moins depuis 1457. (Bibl. Nat., fr., 32511, 1^{er} compte de Robert de Moulins) : en 1447, Pierre de Martigny, qui avait épousé Gillette Gentien, exerçait cet office (Bibl. Nat., fr. 22392).

CHAPITRE VI

LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOÎT ET LA JEUNESSE DE FRANÇOIS VILLON

Quelle que soit la fantaisie qu'un homme ait mise dans son existence, quelque désordre que nous puissions y remarquer, il lui a fallu trouver le pain de chaque jour, un abri pour reposer, une occupation plus ou moins régulière pour subvenir à ses besoins. Un poète, pas même un Villon, n'a pu en ce temps tirer sa subsistance de ses rêves. En fait Villon n'a pas été un bohème chimérique ; il n'a même jamais quitté le cloître Saint-Benoît où dut l'amener sa mère. Il y conserva jusqu'aux derniers jours de sa chute, et vraisemblablement de sa vie, son logement d'écolier, peut-être une petite maison ; il y eut toujours son protecteur, témoin compatissant de ses infortunes, prêt à le tirer de « maints bouillons ». Villon appartient au cloître, comme le cloître appartenait à l'église et symbolisait la garde des prêtres qui veillaient autour d'elle.

Il a donc un logis, un pauvre logis d'écolier certes, où il ne fait pas chaud l'hiver ¹ ; il y possède quelques livres, de la chandelle, un encrier, une table, des tréteaux ² ; un lit, fait d'un cadre de bois et tendu de sangles, qu'on nommait alors « chassis » ; ses hardes ³, de vieux souliers, des habits usagés ⁴, un long manteau ⁵, des « chausses semelées », une façon de caleçon dont le bas était fortifié d'une semelle de cuir : ainsi on demeurait

1. L., h. 25. 40. — 2. T., v. 1890. — 3. *Ibid.*, v. 2013. — 4. L., h. 31. — 5. T., v. 1294.

chez soi sans porter des galoches ou des bottes ¹. Tout cela c'est quelque chose : c'est peu aussi quand on n'a nulle « chevance », qu'en esprit on converse avec les héros de jadis ; quand on a vingt ans et qu'on est dominé par tous les désirs, par toutes les jouissances du cœur et de la chair ; quand on est faible, et prêt à bien des égarements. Pauvre logis de François Villon ouvrant sur le cloître paisible ! Mais déjà M^e François a pris de fort mauvaises habitudes : il n'y couche plus très souvent, témoin le legs qu'il fera aux hôpitaux de ses

« Chassis tissus d'arignee. » ²

C'est au cloître toutefois que Villon a rencontré ses premières relations ; c'est autour du cloître qu'il a d'abord erré ; c'est dans ce milieu de la communauté de Saint-Benoît, dans cette assemblée de religieux loyalistes et juristes, qu'il a trouvé ses plus anciens sentiments, ses premières connaissances.

Et d'abord M^e Guillaume de Villon, tandis que grandissait le jeune François, est devenu un personnage assez considérable pour représenter la communauté comme procureur ³. Le titulaire de la chapelle de saint Jean l'Évangéliste ne se contente pas de jouir des revenus attachés à son bénéfice et d'assister les chanoines au chœur dans la récitation de l'office divin ; déjà maître ès arts, il tire parti de son titre de bachelier en décret et professe dans les écoles de droit de la rue du Clos-Bruneau où, entre 1437 et 1440, il explique aux étudiants les décrétales ⁴.

Le décret avait toujours été considéré comme le côté pratique des études si spéculatives d'alors ⁵ : en fait, on rencontre

1. L. de Laborde, *Glossaire français du Moyen Âge à l'usage de l'archéologue*, p. 210.

2. L., v. 233.

3. En 1436, 1439, 1440-1442, 1444-1445 (Arch. Nat., LL. 464, fol. 394 ; S. 891^A).

4. A. Longnon, *Œuvres complètes de François Villon*, 1892, p. x.

5. Jean de Jandun dans *Paris et ses historiens*, p. 41.

Guillaume de Villon intervenant dans plusieurs importantes affaires litigieuses de ce temps ¹.

Sans qu'on puisse le dire bien riche, sa vie sage et réglée assure à cette « vénérable et discrète personne » une bonne situation matérielle, doublement respectée dans le sacerdoce du prêtre et la fonction de professeur de droit. A Paris, Guillaume possède plusieurs maisons qu'il loue : celles de la *Pomme Rouge* ² et du *Coq* ³, rue Saint-Jacques ; la *Cuiller* dans le cloître ⁴ ; le *Papegault* rue Saint-Honoré ⁵. Il a des vignes au Clos aux Bourgeois, non loin de la Porte Saint-Michel ⁶. Enfin, c'est là le couronnement d'une vie sage de chapelain et de professeur, cet avisé Bourguignon, qui a conservé des attaches avec son pays d'origine, devient seigneur de Malay-le-Roy, un fief noble qu'il avait pu acquérir des anciens seigneurs ruinés en usant du privilège des bourgeois de Paris : là, sur une grande terre, des prés, des vignes, des villages, il avait toute justice, et même une potence sur laquelle aurait pu finir son protégé ⁷.

1. En 1435, le 22 octobre, exécuteur testamentaire avec Jean Guy, clerc de Guillaume le Duc, président en Parlement, de la succession de Jean Luillier, conseiller, il sollicite d'être déchargé de ce compte « attendu qu'il va en loingtain voyage et ne sait le temps de son retour » (Bibl. Nat., Clair., 763) ; en 1448, il est curateur des biens de feu M^e Pierre de Villiers (A. Longnon, *Etude biographique*, p. 21) ; le 15 janvier 1451, des biens de la riche succession de Jean Picquet, et il s'oppose aux criées (Arch. Nat., Z^{1F} 15).

2. Louée à un charpentier, Pierre Belée, en 1449 (Arch. Nat., S. 896 ^b).

3. En 1462 il s'oppose aux criées de cette maison : pour la faire réparer il a dépensé 10 l. (Arch. Nat., X^{1a} 4809, fol. 84 ^v°).

4. Le 20 mai 1454 cette maison est donnée à bail à Geneviève Adam, fille émancipée de Thévenin Adam, épicier. (Arch. Nat., S. 891 ^b).

5. Le 11 mars 1452 (n. st.) le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois décide de poursuivre Guillaume de Villon et autres détenant cette maison à raison d'une dette de 60 s. p. : ce procès durait encore en 1454. (Arch. Nat., LL. 396, fol. 9, 38).

6. Le 12 décembre 1467 il en loue une partie à Pierre de la Bretesche, boucher de Saint-Germain des Prés (Arch. Nat., LL. 463).

7. En 1411, Hervy Chaucy, écuyer, était seigneur de Malay et sa terre mise en criées (Arch. Nat., X^{1a} 8301, fol. 468) ; en 1465, Guillaume de Villon appelait au Parlement d'un sergent royal au sujet de l'exercice de ses droits de seigneurie et plaidait contre les religieux de Saint-Rémi de Sens. Le lieu appelé la Potence avait appartenu à feu la comtesse de Sancerre (Arch. Nat., Z^{1F} 24, fol. 174). — Sur tout cela cf. Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 59-61.

Les relations que Guillaume de Villon entretient à Paris sont à son avantage : il fréquente par exemple chez Jacques Séguin, prieur de Saint-Martin-des-Champs, un religieux tenant bonne table et recevant tout le Paris ecclésiastique et parlementaire d'alors ¹ : il y dînait avec Michel Piedefer, avocat au Châtelet, fils de l'ancien président au Parlement ², et Jean Turquant, lieutenant criminel du prévôt de Paris ; il a pu rencontrer chez lui le premier président du Parlement de Paris, l'évêque, Pierre Gay qui fut official de l'évêché de Paris, Jenilhac, le trésorier de la Sainte-Chapelle, Philippot de la Salle, Jean de Brosse, seigneur de Boussac, Pierre Aymery, le maire de la justice de Saint-Martin ; Jean Charpentier et Jean Villain ; M. le général des finances ; l'abbé de Notre-Dame de Poitiers ; M. de Viviers (Elie de Pompadour) et plusieurs seigneurs de Parlement ; Jean Berton, Pierre Malaisée, chirurgien du roi ; Gaspard Bureau, le maître de l'artillerie, à qui Séguin empruntait de l'argent ; Jean de Saint-Germain ; Germain Rapine et plusieurs autres procureurs et avocats au Châtelet, comme Jacques Charmolue, Guillaume de Bosco, Jean Tillart, examinateur, Jean Doulxsire, Jean Chouart ; M^e François Ferrebouc, le notaire pontifical. Jacques Séguin recevait aussi parfois des dames : la présidente de Scepeaulx (la femme du premier président), qui venait « banqueter avec ses demoiselles » ; Jeannette Davy (sans doute la fille ou la femme de ce Davy, ou David, que l'on rencontre habitant le quartier) et la Regnaulde.

Sur cette table ecclésiastique on trouvait toujours grands barbeaux, carpes, saumons salés, perches, merlans frits, anguilles et huîtres ; poussins, chapons à la sauce Madame, longes de veau, pigeons, oisons, lapereaux, épaules de mouton et grosses pièces de bœuf, perdrix, chevreaux et pâtés, pieds de

1. Ce que Luce a écrit sur ce personnage (*La France pendant la guerre de Cent ans*, I, p. 339 et suiv.), résulte d'une interprétation incomplète et arbitraire des documents, comme l'a démontré Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 47-48.

2. Bibl. nat., P. orig. 2270.

veau en gelée, chaudesaux ; on n'y dédaignait pas les piments tels que girofle et cannelle, sauce verte et cameline ; quant au vin, claret et vermeil, on allait le chercher chez Simonnet, aux *Trois Pucelles*, rue Saint-Martin¹. Car Jacques Séguin n'était pas un religieux de vie exemplaire, comme en témoigne une excommunication fulminée contre lui par l'abbé de Cluny². Il était comme bien d'autres ; et ce n'est pas un crime à un prieur, au surplus, de vivre bien, de recevoir volontiers des amis à sa table, et même des dames pourvu qu'elles soient honnêtes !

Tel est le milieu où nous rencontrons à Paris M^e Guillaume de Villon. Ne soyons donc pas surpris s'il fonde son obit dans cette Grande Confrérie aux Bourgeois qui se tenait dans la petite église de la Madeleine en la Cité³. C'était une pieuse confrérie « aux seigneurs, prestres, bourgeois et bourgeoises de la ville de Paris »⁴ dont le but, tout dévot, consistait en obits pour les morts et en prières pour les malades. Mais le roi et la reine en faisaient partie, et il fallait être bien renté pour être admis confrère⁵. Là les riches Parisiens se donnaient le luxe de l'humilité. Il suffira de nommer comme membres de cette pieuse association la duchesse de Guyenne ; Catherine d'Alençon ; Guillaume, l'évêque de Paris ; Jean Balue ; Jean Jouvenel des Ursins, le chancelier, et Guillaume Jouvenel ; Guillaume le Tur, président au Parlement, ainsi que Yves de Scepeaux ; Jean de Montigny dit le Boulanger et Marie Chevalier, sa femme ;

1. Cf. Comptes du prieur de 1438 à 1439 (Arch. Nat., LL. 1383) ; Comptes pour l'année 1457 (Arch. Nat., S. 14612).

2. Aggravation d'une excommunication dès longtemps portée contre Jacques Séguin. Oublieux de son salut, on le disait avoir commis plusieurs et diverses rebellions, de mauvaise vie, parjure et simoniaque, diffamé et entaché de plusieurs crimes, ayant refusé obéissance aux préceptes et injonctions faites par les commissaires députés à ce, jadis : « Qu'on corrige, punisse, détienne, prenne, incarcère ledit prieur de Saint-Martin... et qu'on use au besoin du bras séculier » : ainsi s'exprime au sujet de ce religieux la phraséologie ecclésiastique d'alors ! (Bibl. Nat., lat. 2277, fol. 7).

3. Arch. Nat., LL. 436. — 4. Cf. Le Roux de Lincy, dans les *Antiquaires de France*, t. XVII, p. 200. Cf. H. Omont, *Mém. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, XXXII.

5. « Doivent estre d'hostel, estat et puissance », dit Du Breul, *op. cit.*, p. 107.

Geoffroy Cœur, Isabelle Bureau. Parmi les riches ou influents personnages dont les noms reviendront dans cette histoire ou touchent à eux, il convient de nommer entre les confrères Jean de Louviers, bourgeois de Paris ; Jean le Duc, chapelain de Saint-Benoît ; Michel Culdoe, échevin de Paris ; Marguerite Joli, veuve de Robert Turgis, le propriétaire de la *Pomme de Pin* ; Jean Luillier qui y fonda l'obit de Jeanne de Vitry, sa femme ; Jean Marcel ; Pierre de Vaudetar ; Jean de Vaudetar, avocat du roi au Châtelet ; Jacques Fournier ; Jean de Canlers, conseiller au Parlement ; Guillaume de Vitry, conseiller au Parlement ; Louis Raguier, l'évêque de Troyes ; Martin de Bellefaye, conseiller au Parlement ¹.

Aux écoles de droit Guillaume de Villon a étudié en même temps que Pierre de Bellefaye, Pierre Mauger, François de la Vacquerie, Jean Laurens, Denis le Comte, Henri Thévenon, un Auxerrois, Jean de Montigny, de Sens, frère d'Etienne ; Pierre Foassier d'Auxerre. Denis le Comte y professera à son tour et aura pour élève François de la Vacquerie ².

Enfin Guillaume de Villon, qui demeure dans le cloître à la *Porte Rouge*, vit naturellement avec les curés, chanoines et chapelains de Saint-Benoît ; les noms de quelques-uns sont importants à retenir.

Les curés de Saint-Benoît ³ furent, au temps de Guillaume de Villon, M^e Jean Postel, maître en théologie, de 1452 à 1457 ; Richard Postel, de 1457 à 1460 ; Simon Chapiteau, de 1460 à 1466 ; puis Adam Tannemont.

Parmi les chanoines, nous rencontrons en 1430 Regnaud de Breban et Michel Claustre, conseiller au Parlement, licencié en lois ; en 1437, Nicolas Confranc ; en 1438, Denis le Comte ; en 1439, Jean de Montigny ; en 1441, Etienne de Montigny, licencié en décret, avocat en cour d'église, qui demeure au cloître à

1. D'après L. 596, liste des réceptions dressée au XVIII^e siècle.

2. Fournier, *La Faculté de Décret*, op. cit.

3. Cf. Bruté, *Chronologie historique de M.M. les curés de Saint-Benoît depuis 1181...* Paris, 1752, in-12.

la *Pomme de Pin*, et remplaça son frère ; en 1443, Jean le Blanc ; en 1444, Jacques Barré, à la place de Nicolas Confranc ; en 1445, Louis Raguier, à la place de Jean le Blanc ; en 1447, Jean de Courcelles, puis Regnauld de Paris, à la place de Louis Raguier ; en 1456, Pierre du Vaucel ; en 1460, Henri Thiboust, qui remplaça Etienne de Montigny, mort, et demeura chanoine jusqu'en 1464.

Parmi les chapelains dont les noms se rencontrent épars dans les différents actes du fonds de Saint-Benoît, on remarquera aux côtés de Guillaume de Villon, Jean Cardon, le frère aîné de Jacques ; M^e Jean du Ru ; messire Jean le Duc ; M^e Laurens Poutrel, maître en théologie ; M^e Crépin Bailly ; Jean Martineau, de Sens ; messire Pierre Cardon ; M^e Pierre Foassier ; M^e François Ferrebouc.

M^e Jean de Vaudetar est garde de la terre de l'église ; Jean Luillier, clerc ; parmi les procureurs chargés de la défense des intérêts de la communauté, au Châtelet et ailleurs, nous trouvons encore Pierre Fournier, Jean Bailly et Pierre Genevoys¹.

Comme tout provincial qui a conquis Paris, Guillaume de Villon a conservé des attaches avec sa chère Bourgogne. Il a installé au cloître son neveu Jean Flastrier², barbier, qui habite la maison aboutissant à la porte donnant sur la rue Saint-Jacques et, par derrière, à la geôle de Saint-Benoît³. Le barbier a épousé la sœur du chanoine Jean le Duc, disciple et ami très cher de Guillaume de Villon⁴. Et c'est un fait que, resté veuf et sans enfant, le barbier Flastrier préféra le cloître à toutes choses : il était dévot à la céleste cour de Paradis, à la glorieuse Vierge Marie, « advocate des pœures pescheurs », à Monseigneur saint Benoît, son patron. Il vénéra, avec un amour qui n'est peut-être pas exempt d'orgueil, son oncle Guillaume⁵.

1. Cf. Arch. Nat., S. 889^A, 891^A, 892, 893^B, 894^B, 896, 899^B ; LL. 464, fol. 133 ; L. 579. Cf. Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 16-19.

2. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 22-23.

3. Arch. Nat., S. 889^A. — 4. Arch. Nat., LL. 436.

5. Cf. Son testament dans A. Longnon, *Etude biographique*, p. 190 ets.

Quant à Jean le Duc, chapelain de Saint-Benoît et beau-frère de Flastrier, de son vivant il fondera lui aussi son obit à la Grande Confrérie aux Bourgeois et lui laissera un calice d'argent doré ayant un fond de cuivre en forme de soleil, un missel à l'usage de Paris « très beau et très excellent », et 80 livres à distribuer aux confrères qui assisteront à son obit¹. Mais il n'oubliera pas non plus Saint-Benoît², son bon maître et allié Guillaume de Villon ; car Jean le Duc ajoutera 12 livres à l'obit de Guillaume, en cette même confrérie, pour le parfaire³. Quant au Bourguignon Jean Martineau, de Sens, également chapelain de Saint-Benoît, « jadis pédagogue et maître ès arts », bachelier en décret, demeurant rue Saint-Victor, sur la paroisse Saint-Etienne-du-Mont, il laissera lui aussi à Guillaume de Villon des terres, à charge de faire célébrer son obit⁴. Qui douterait, après cela, que Guillaume de Villon ne fût capable d'inspirer un fidèle attachement et ne jouît à Paris d'un crédit étendu ?

Par la situation même de Saint-Benoît, en plein cœur de la région universitaire, un membre ou un protégé de cette vieille communauté, se trouvait en relations avec d'importants voisins.

Ainsi le couvent des Mathurins, dont la chapelle s'ouvrait par un petit porche dans la rue de ce nom, en face de la porte du cloître Saint-Benoît, et qui aboutissait d'une part à l'hôtel des abbés de Cluny et aux Thermes de César, de l'autre à la rue Saint-Jacques, était une ancienne aumônerie de la collégiale⁵. L'ordre de la Sainte Trinité pour le rachat des captifs s'étant établi là au début du XIII^e siècle, y avait construit un cloître. Les Trinitaires, vêtus de robes blanches, portant la croix rouge et bleue sur l'estomac, allaient toujours vers le « soudan » racheter les captifs⁶ ; ils parcouraient Paris montés sur leurs ânes pour

1. Arch. Nat., LL. 437 (4 avril).

2. Fondation d'un deuxième obit à Saint-Benoît à la date du 6 avril.

3. Arch. Nat., LL. 436. — 4. Arch. Nat., LL. 464, fol. 359.

5. Du Breul, *op. cit.*, p. 490 ; Lebeuf, add. Cocheris, I, p. 436 et s. ; Berty et Tisserand, *Région centrale de l'Université*, p. 330 et s.

6. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 388. — C'est le titre donné à tous les princes musulmans.

quêter (dans le peuple on les appelait *frères aux ânes* ou *bourriquets*) ; ils recevaient pour leur hôpital aumônes d'argent, draps et couvertures, hébergeaient les pauvres créatures sans asile : à la dédicace de l'église, on voyait venir les « caymans », c'est-à-dire les mendiants, véritables ou suspects, en témoignage de reconnaissance¹. Mais la chapelle des Mathurins était surtout le siège des assises du recteur de l'Université. Le conservateur y abritait ses privilèges² : là encore se réunissait la Faculté des Arts pour introduire les bacheliers à l'examen du chancelier de Sainte-Geneviève³. La célèbre taverne de la *Mule* s'ouvrait rue Saint-Jacques presque en face du grand porche de l'église. Dans un coin du cloître François Villon a pu voir, sous une lame de cuivre, la sépulture des écoliers pendus arbitrairement par le prévôt de Paris en 1407, et qu'il dut faire inhumer l'année suivante⁴ : ils étaient représentés tordus dans leur suaire⁵. Or saint Mathurin, qui apaisa jadis la fille de Maximien, était tenu pour grand guérisseur des fous : ce que n'ignorait pas François Villon quand il assure, de graves et vieux chanoines de Notre-Dame⁶ :

Or par l'ordre des Mathelins
Telle jeunesse n'est pas folle !

Alors à Paris on nommait un fou un « mathelineux », ou « fol mathelineux » : et celui qui avait proféré cette injure méritait bien une gifle⁷.

En face du cloître et de Saint-Benoît, de l'autre côté de la rue Saint-Jacques, régnait la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, dont la grosse tour carrée à trois étages dominait le quartier⁸ : elle était limitée par la rue du même nom, la rue

1. Chartier, éd. Vallet de Viriville, II, p. 68.

2. Guillebert de Metz dans *Paris et ses historiens*, p. 168.

3. Bibl. de la Sorbonne, Reg. de la Nation de France, ms. n° 1, fol. 101.

4. Du Breul, *op. cit.* — 5. Millin, *op. cit.*, t. III, p. 15. — 6. T., v. 1280-1281.

7. Arch. Nat., Z² 3258, 20 août 1467.

8. Guilhermy, *Itinéraire archéologique de Paris*, planche ; Berty et Tisserand, *Région centrale de l'Université*, p. 291.

Saint-Jean de Beauvais, dite du Clos-Bruneau, et la rue des Noyers.

La commanderie de Saint-Jean, qui dépendait du Temple, avait été, elle aussi, édifiée sur un territoire de la censive de Saint-Benoît, à qui elle payait annuellement 11 s. et 2 muids de vin ¹. La commanderie était assez riche : elle avait alors pour chef frère Regnaud Gorre, licencié en décret. L'église possédait un grand autel de cuir vermeil derrière lequel on voyait le *corpus* suspendu à une crosse de cuivre : quant à la belle chapelle, dédiée à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, mais dite vulgairement de la « Nunciation », son autel était orné d'un lys et d'un jardinet de cire. L'église contenait de nombreuses reliques rapportées par les pèlerins et les chevaliers, entre autres une côte de saint Pierre qui fut volée le Vendredi-Saint de l'année 1455. Dans la grande salle, voûtée et percée de verrières, on accrochait des tableaux sur lesquels on lisait des maximes édifiantes : le *Catonet* de Le Fèvre, les *Enseignemens* de Christine à son fils.

Les maisons qui formaient l'ensemble de la commanderie étaient louées en logements à des ecclésiastiques, à des écoliers, à des artisans ². On voisinait beaucoup entre Saint-Jean et Saint-Benoît, qui possédait une maison contre les jardins de l'Hôpital, dont les murs avaient vue sur la commanderie ³. Le commandeur recevait à sa table les chanoines de Saint-Benoît, H. D'Autissem, Artus et Jean de Vaudetar, Eustache Luillier ; Jean Flastrier, neveu de Guillaume de Villon, était barbier des frères et des serviteurs de la commanderie et recevait annuellement 48 s. parisis. Jean Cotard, dont le goût pour le vin fut si fort illustré par François Villon, avait des attaches avec ce quartier puisque le commandeur se fit représenter par frère Robert Le Sergent, son comptable, aux noces de sa nièce : et l'on dîna au *Saumon* rue Saint-Jacques ⁴.

Enfin la commanderie entretenait d'étroites relations avec ce milieu de décrétistes que l'on rencontrait à Saint-Benoît. Car

1. Lebeuf, add. Cocheris, II, p. 101 et suiv.

2. Arch. Nat., S. 5118. — 3. Arch. Nat., S. 5114 A. — 4. Arch. Nat., S. 5118

frère Gilbert Ponchet, commandeur de Montdidier, qui demeura longtemps dans cette maison et reposait aujourd'hui dans la chapelle de Notre-Dame, avait fait construire des écoles de droit au Clos-Bruneau, entre autres l'*Ecu de Jérusalem* que l'on louait aux maîtres pour des lectures; les décrétistes devaient assister dans la commanderie au service divin aux cinq fêtes solennelles de Notre-Dame¹.

Dans la rue Saint-Jean-de-Jérusalem, aboutissant d'un côté au cimetière de Saint-Benoît, s'étendait le collège de Cambrai, séparé par un mur mitoyen du collège de Tréguier.

Le collège de Cambrai ou des trois évêques de Bourgogne² (on les voyait représentés en peinture au-dessus du portail de la maison), avait été fondé par Hugues de Pomar, évêque d'Autun, Hugues d'Arsy, évêque de Laon et Guillaume d'Auxonne, évêque de Cambrai; ce dernier avait laissé sa maison pour établir le collège, ainsi que la maison voisine, obscure et ruineuse, acquise de Thomas Ade, curé de Saint-Benoît, aboutissant aux *Quatre Filz Hémon*³. C'était un pauvre et petit collège, demeuré presque vide pendant les guerres, et qui n'arrivait pas à amortir ses dettes envers la commanderie de Saint-Jean⁴. Il se composait d'un maître gradué en théologie, d'un chapelain disant la messe et faisant fonction de procureur, de sept pauvres écoliers séculiers originaires des diocèses des trois fondateurs, ou du moins de la province de Bourgogne⁵, et dont la bourse était d'un sou par jour⁶. Mais on peut croire qu'il fut pour Guillaume de Villon comme une seconde patrie: en tout cas Jean de Montigny en demeura longtemps le maître et y fonda son obit⁷. C'est au collège de Cambrai que l'on conservait la clef d'une des portes qui permettait à la procession de Saint-Benoît, le jour des morts, de parcourir son cimetière⁸.

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 582, 585. — 2. Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 600.

3. Arch. Nat., L. 603. Cf. sur tout ce qui suit, Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 24-31.

4. Arch. Nat., S. 5114 A. — 5. Arch. Nat., S. 6390. — 6. Du Breul, *op. cit.*, p. 704,

7. Arch. Nat., Y. 5232, 17 décembre 1454.

8. Arch. Nat., S. 896 B.

La Sorbonne et le quartier Saint-Benoît
Plan de Truschet et Moyau vers 1551

Une petite et sale ruelle, aboutissant à la rue du Froidmantel, séparait Cambrai du collège de Tréguier ¹, qui donnait, lui aussi, sur la commanderie de Saint-Jean.

Ce petit collège ² était l'un des centres des écoliers bretons qui, sous le patronage des saints Tugdual et Yves dont les images se voyaient au faite des maisons du collège, étudiaient à Paris le décret et se montraient fort querelleurs après boire ³. Ce collège était pauvre, lui aussi ; il jouissait des revenus du louage de quelques chambres, de la vente du vin des vignes de Vanves et d'Issy ⁴. Le coffre du collège, qui devait contenir fort peu de chose, était conservé dans la belle chapelle de saint Yves, patron et avocat gratuit des pauvres, et que les Bretons résidant à Paris avaient élevée au coin de la rue des Noyers et de la rue Saint-Jacques ⁵.

En rentrant maintenant dans le cloître Saint-Benoît par la porte de la rue Saint-Jacques, après avoir traversé la cour et longé le portail de l'église, on rencontrait un fort étroit couloir, bordant en partie la maison de Guillaume de Villon et aboutissant à la rue des Deux-Portes, que l'on appelait aussi la « très paisible rue de Sorbonne » ⁶.

La maison des pauvres maîtres de Sorbonne ⁷, dont les celliers et les jardins étaient contigus au cloître Saint-Benoît, régnait le long de cette rue tranquille, fermée en effet par deux portes, l'une sur la rue des Mathurins, l'autre sur la rue des Porées. C'était la fameuse maison de Robert de Sorbon où s'était sécularisée la science théologique, et dans laquelle des maîtres, « comme de célestes et divins satrapes heureusement parvenus au faite de l'humaine perfection, élucidaient solennellement

1. Arch. Nat., S. 5114 ^B.

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 732 ; Jaillot, Quartier Saint-Benoît, IV, p. 177-179.

3. Eutrapel.

4. Arch. Nat., H. 2855. Le collège avait encore une maison à Sèvres. Guillaume de Laye en fut le principal de 1453 à 1464. (*Ibid.*).

5. Du Breul, *op. cit.*, p. 586 ; Lebeuf, additions F. Bournon, p. 106-107.

6. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 39.

7. Voir surtout Oct. Gréard, *Nos adieux à la Vieille Sorbonne*, 1893.

les textes sacrés de l'Ancien ou du Nouveau Testament, s'efforçaient d'enraciner dans les cœurs les salutaires vérités de la loi divine » ; le fameux collège, modèle pour sa règle de toutes les fondations de ce genre ; le Paradis de très chastes délices, le champ abondant et fertile où avait semé le Très-Haut ¹ ! Quand on montait la rue de la Sorbonne, on rencontrait successivement la grande salle carrée, une tour, un bâtiment percé d'une grande porte donnant sur la cour, la chapelle avec son porche, les constructions du collège de Calvi, que l'on nommera plus tard la Petite-Sorbonne, où travaillaient les jeunes artiens qui aspiraient à devenir sociétaires : une série de maisons occupaient le fond de cette cour où logeaient les associés ². Au milieu de la cour s'élevait un bâtiment isolé, la célèbre et riche bibliothèque latine ³, « le verger verdoyant des livres » ⁴ : un lieu sacré, où les associés devaient pénétrer en robe et bonnet, après avoir soigneusement fermé la porte. On y trouvait plus d'un millier de volumes enchaînés au mur par des chaînes assez longues pour qu'ils pussent être consultés sur les pupitres, au nombre de vingt-huit, et des astrolabes. Quant aux bénéficiaires, ils logeaient dans des bâtiments tenant au collège de Calvi.

Mais la belle chapelle, dédiée à sainte Ursule, ne pouvait pas jouir d'un ciboire pour conserver les hosties à cause du voisinage de l'église Saint-Benoît ⁵ ; longtemps aussi, les Sorbonistes avaient sollicité pour elle une petite cloche, une seule ⁶.

Une très belle cloche était venue combler leurs vœux. Elle avait été installée, en 1358, au pinacle de la chapelle : on la

1. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 39.

2. Voir les plans donnés par Oct. Gréard, *op. cit.*, p. 84-85.

3. Franklin, *Les anciennes bibliothèques*, I, p. 209 et suiv.

4. Richard de Bury.

5. Le 23 décembre 1556 seulement le chapitre de Saint-Benoît autorisa les messieurs de Sorbonne à avoir dans leur église un ciboire pour mettre l'hostie.

6. « Una, nec magna », dit la bulle de 1344 citée par Oct. Gréard, *op. cit.*, p. 78, n. 4.

nommait Marie et un certain Gautier l'avait fondue ¹. Elle sonnait à neuf heures du soir le couvre-feu de l'Université: en temps calme, on entendait cette cloche dans tout Paris ².

Ainsi l'éprouva Villon, tandis qu'il écrivait ses *Lais*, par une froide nuit de décembre. Il écouta vibrer dans ses oreilles et dans son cœur la belle cloche de Sorbonne, palpitante et puissante, toute voisine. Et il s'arrêta d'écrire pour prier, suivant la coutume des écoliers ³:

Finablement, en escripvant,
Ce soir, seulet, estant en bonne ⁴,
Dictant ces laiz et descriptvant,
J'oïs la cloche de Serbonne,
Qui tousjours a neuf heures sonne
Le Salut que l'Ange predit;
Si suspendis et mis cy bonne ⁵
Pour prier comme le cuer dit ⁶.

Maintenant que nous avons fait le tour du cloître Saint-Benoît, que nous avons erré dans les environs de l'église, il nous faut connaître l'âme de gens disparus depuis si longtemps qui les hantèrent, dire la physionomie morale de cette communauté. Car Villon s'exprima trop jeune, et disparut trop tôt, vraisemblablement, pour que nous ne soyons pas en droit de

1. C'est ce que nous apprend l'inscription relevée par Jean Finet et Claude Guillaud, gardes des clefs de la Bibliothèque de la Sorbonne en 1529: *In magno symbalo pinnaculi Collegii Serbone sunt tres linee scripte*:

Prima Galterus, dictus Juvente, me fecit

2^a Ego vocor Maria ex parte Undecim Milium Virginum

3^a Unde ista ecclesia fundata est anno Domini millesimo tricentesimo quinquagesimo octavo (*Diarium.*, Bibl. Mazarine, ms. 5323, fol. 203).

2. « La cloche de la même église est remarquable en ce qu'elle se fait entendre par tout Paris en temps de calme », dit Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 71.

3. Engagement pris par Philibert de Marry, prêtre, maître du collège de Cambrai, de faire construire deux chambres habitables et chauffées; « moyennant ce, iceulx du collège et leurs successeurs seront tenuz, ont promis et promectent dire... en la chapelle dudit colleige par chascun jour, a l'heure de neuf heures avant my nuict, apres le son de la cloche de Sorbonne, a haulte voix ung respond de Nostre Dame... et fournir d'un cierge de cire ardent durant que ledit respond se dira ». 20 janvier 1493 n. st. (Arch. Nat., H. 109).

4. Disposition. — 5. Borne. — 6. L., h. 35.

penser qu'il a rencontré au cloître bien des sentiments, bien des passions qu'il revêtit de sa verve gouailleuse et attendrie.

D'abord à Saint-Benoît on était nationaliste. On conservait à Charles V des sentiments de fidélité reconnaissante. Par un privilège de ce roi, donné en 1364, le droit de seigneurie avait été accordé à « messeigneurs de Saint-Benoît » ; et Notre-Dame ne put rien faire d'autre que de refuser à la communauté sujette l'autorisation de se constituer en chapitre. Quant au roi Charles VI, comme on l'a déjà vu, il fonda à Saint-Benoît un obit pour son père qui avait légué à l'église la somme de 300 francs d'or afin d'acquérir 20 livres de rente ¹ ; et, en 1415, la reine Isabeau y avait établi, elle aussi, son obit au moyen d'une rente de 4 livres parisis acquise de Thibaud de Vitry et amortie par son exécuteur testamentaire, Hémon Raguier, le trésorier des finances ². Le 31 août 1418, lorsque les bourgeois de Paris durent prêter serment de fidélité à Jean Sans-Peur, capitaine de la ville, un seul chanoine de Saint-Benoît se présenta avec les vicaires et les chapelains ³. Enfin, quand Charles VII s'estima assez fort pour réhabiliter la Pucelle et venger son honneur en affirmant qu'elle n'était pas sorcière, celle-là qui l'avait conduit au sacre de Reims, un des neuf mémoires insérés dans les procédures préliminaires de la réhabilitation fut demandé à Jean de Montigny, de Sens, docteur en décret ⁴ : or Montigny avait été chanoine de Saint-Benoît, en 1439, et avait cédé, en 1441, sa prébende à son frère Etienne ; compatriote de Guillaume de Villon, maître du collège de Cambrai, voisin de Saint-Benoît, Montigny avait étudié et professé aux écoles de décret, à l'enseignement des *Connins*, en même temps que Guillaume. C'était un esprit érudit et solide, un professeur bien persuadé que toute science, que toute sagesse sont encloses dans le Décret de Gratien qu'il enseignait. Il n'eut guère de peine à prouver que

1. Arch. Nat., LL. 464, fol. 343. — 2. Arch. Nat., LL. 464, fol. 225 ; S. 893 ^B.

3. Leroux de Lincy et Tisserand, *Paris et ses historiens*, p. 382.

4. P. Lanéry d'Arc, *Mémoires et consultations en faveur de Jeanne d'Arc par les juges du procès de réhabilitation*, p. 276-322.

la Pucelle n'avait jamais été hérétique ; et il la louait (Montigny était de Sens) de n'avoir pas confondu Bourguignons et Anglais ; en bon fidèle du roi Charles, il se réjouissait surtout d'avoir vu de ses yeux s'accomplir la prophétie de Jeanne relativement à l'expulsion des antiques ennemis de la France ¹. Les deux notaires qui travaillèrent au procès de réhabilitation, Denis le Comte et François Ferrebouc, appartenaient aussi à la communauté de Saint-Benoît, le premier comme chanoine, le second comme prébendé ². Comment s'étonner alors que Villon, élevé dans ce milieu nationaliste, ait conservé un fidèle souvenir de Du Guesclin, le fabuleux compagnon de Charles V, le routier dont Louis d'Orléans avait dressé la statue dans son château de Coucy comme dixième preux de la nation française, à la suite d'Arthur, de Charlemagne et de Godefroy ³ ? Lorsqu'ils processionnaient à Notre-Dame du Val-des-Ecoliers, les étudiants croyaient reconnaître ce héros fabuleux, « comme il était de son vivant », dans une sculpture contemporaine du Breton, mais qui représentait les sergents de Bouvines ⁴. Les Bretons étaient nombreux autour de Saint-Benoît, dans ce quartier où ils avaient élevé une chapelle à saint Yves, légendaire lui aussi au lendemain de sa mort :

Ou est Claquin le bon breton...
Et Artus le duc de Bretagne ?

Mais surtout, dans sa Ballade des dames du temps jadis, Villon évoquera avec un bonheur sans égal Jeanne d'Arc, bientôt elle aussi la preuse de France ⁶. Et son nom, joint à des noms doux et mystérieux de reines de légende, de grandes dames défuntes, frappe et attendrit dans cette strophe qui

1. Lanéry d'Arc, *op. cit.*, p. 295. — 2. J. Quicherat, *Procès*, t. II, p. 152.

3. Antonio Astesano dans *Paris et ses historiens*, p. 558 ; S. Luce, *La France pendant la Guerre de Cent Ans*, I, p. 231. — Sur tout ceci cf. Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 12-14.

4. Guillebert de Metz dans *Paris et ses historiens*, p. 192.

5. T., v. 362, 382. — 6. A. Thomas, *Notes sur S. Mamerot*, dans la *Romania*, 1908, p. 535.

bruit et chante comme la caresse du vent sur les cimes de tendres et pâles feuillages¹ :

La royne Blanche comme lis
 Qui chantoit a voix de seraine,
 Berte au grant pié, Bietris, Alis,
 Haremburgis qui tint le Maine,
 Et Jehanne la bonne Lorraine
 Qu'Englois brulerent a Rouan ;
 Ou sont ilz, ou Vierge souveraine ?
 Mais ou sont les neiges d'antan ?

Dans ce milieu de juristes et de religieux, François Villon entendit surtout parler de droit et de théologie.

On connaissait la procédure dans cette communauté où chanoines, chapelains et professeurs de droit possédaient des maisons, des vignes, des terres, en un temps où toute propriété était source de litiges. On a déjà noté avec quelle justesse Villon employa la langue juridique de son époque², en la parodiant d'ailleurs ; comment ses legs sont presque tous chargés de réticences telles qu'on les rencontre dans les actes ecclésiastiques et juridiques de ce temps.

Il est plus singulier encore de constater que François Villon,

1. T., v. 345-352.

2. Colletet, *Vie de François Villon*, dans les *Œuvres*, éd. P. L. Jacob, 1854, p. xxviii ; Marcel Schwob ajoute (*François Villon, rédaction et notes*, p. 23) : « Le exemples de Colletet ne sont pas très bien choisis : mais les termes juridiques abondent dans les deux Testaments. Ainsi : « établir un laiz » (*P. T.*, h. 8) ; « être tenu à quelqu'un » (*Id.*, h. 11) ; « le Décret qui articulle » (*Id.* h. 12) ; « récompenser » (*Id.*, h. 14), terme employé dans les ordonnancements de comptes ; « assigner la vie » (*Id.*, h. 15) ; « pur don » (*Id.*, h. 16) ; « cent francs prins sur tous mes biens » (*Id.*, h. 17) ; « laisser par résignacion », terme de procédure ecclésiastique dans les échanges de prébendes (*Id.*, h. 27) ; « *intendit* » (*Id.*, *ib.*) ; « recevoir cens sur une maison » (*Id.*, h. 28) ; « faire griefz exploits » (*Id.*, h. 33) ; « soubz luy ne tiens s'il n'est en friche » (*G. T.*, h. 2) ; « revoquer certains laiz » (*Id.*, h. 65) ; « magnifester une ordonnance » (*Id.*, h. 68) ; « le jardin luy transfere que maistre Pierre Bobignon m'arenta » (*Id.*, h. 85) ; « l'amende soit bien haut tauxée » (*Id.*, h. 112) ; « cecy estudient, et ho ! » (*Id.*, h. 119) ; « titres résigné » ; « m'en desaisiné » ; « cens recevoir leur assigné » ; « à ung certain jour consigné » (*Id.*, h. 121) ; « contredits » (*Id.*, h. 132) ; « regens, cours, sieges, palais » (*Id.*, h. 152) ; « canceller » (*Id.*, h. 161) ; « maistre des testamens » (*Id.*, h., 172) ; etc.

si jeune alors, et au demeurant un voluptueux, nous a fait connaître (il semble même qu'il y ait pris parti) une querelle théologique dont la crise coïncida avec l'apparition de ses *Lais*. Dans tous les cas on ne saurait douter qu'il n'ait épousé les haines de Saint-Benoît, en attaquant si délibérément deux vieux chanoines de Notre-Dame.

§ II. — *Les haines de Saint-Benoît.*

Si un contemporain de saint Louis s'était trouvé tout à coup transporté dans la région universitaire au temps où Villon atteignit sa vingt-cinquième année, malgré le changement du temps et des lieux, il aurait pu se croire encore le contemporain du roi angélique qui introduisit les ordres mendiants dans la capitale.

Les conversations que l'on tenait au sujet des quatre ordres, les Jacobins, les Cordeliers, les Augustins et les Carmes, étaient exactement les mêmes ; les chansons qu'il aurait pu entendre dans les tavernes, celles-là qu'il avait entonnées deux siècles auparavant, et que rima rudement un Rutebeuf pour la confusion de Papelardie¹. Les curés et l'Université protestaient, comme au milieu du XIII^e siècle, contre l'envahissement de l'enseignement théologique par les Jacobins ; ils maudissaient comme de funestes novateurs les frères Mineurs. Et le clergé disait hautement et vertement à tous ces Mendiants : On vous recherche comme confesseurs ; le peuple accourt à vos sermons ; vous nous enlevez le bénéfice de nos morts ; depuis que vous quêtez, la dîme nous est mal payée. A quoi les réguliers répliquaient ironiquement : Soyez dignes d'entendre les confessions et on aura recours à vos offices ; soyez élo-

1. Cf. Rutebeuf, *Œuvres complètes*, éd. Jubinal, I, p. 158-169 (Les ordres de Paris) ; p. 170-174 (Chanson des ordres).

quents et vous ne manquerez pas d'auditeurs ; chacun est bien libre de se faire enterrer là où il lui plaît ; soyez pauvres comme nous le sommes² ! Comme s'il fallait qu'à deux siècles de distance cette querelle religieuse offrit une exacte concordance, l'universitaire Jean de Poullieu, condamné par Jean XXII, était l'autorité que les séculiers alléguaient au temps de Villon, comme au temps de Rutebeuf on citait le *Livre des périls de ce temps* que les bigots avaient fait condamner par le Pape.

Qui avait raison dans cette querelle ? C'est là un point difficile à trancher, et qui nous importe peu. En ces matières, du domaine de l'inspiration ou de la conscience, les hommes ont toujours pris avis de leurs passions, et leurs passions ont toujours été conseillées par leurs intérêts. L'intérêt des universitaires était que les réguliers n'enseignassent point ; celui des curés, qu'ils n'enterrassent pas les morts.

Ainsi qu'au temps de Rutebeuf, une campagne d'opinion se fit contre les réguliers. Comme ils étaient les derniers venus dans le monde clérical, qu'on les avait vus s'établir autour des villes, puis pénétrer dans les faubourgs, y construire de magnifiques maisons où la sévérité et la richesse s'alliaient tout ensemble, qu'ils avaient élevé des cloîtres délicats et si vastes qu'on prétendait que les chevaliers y auraient pu tournoyer à cheval la lance au poing, qu'ils offraient à la fois l'image de la pauvreté individuelle et de la richesse en commun, on les voua à l'exécration. Les séculiers prêtèrent tous les vices à ces faux apôtres qui s'introduisaient, disaient-ils, par finesse dans les maisons, conduisaient avec eux des femmes chargées de péchés, trompaient le cœur des simples par des bénédictions et de douces paroles, se recommandaient aux puissants de ce monde, se prétendaient inspirés, avaient renoncé au travail des mains, séduisaient le peuple par une éloquence toute mondaine, importunaient les gens par leurs quêtes, exigeaient que les mets qui leur étaient

2. Cf. Salimbene, cité par Léon Clédât dans son excellent *Rutebeuf*, 1898, p. 72.

offerts fussent délicats et recherchaient les bons repas ¹. Les Mendiants furent livrés à la malignité du peuple parisien.

Le « prud'homme » d'alors, comme on disait, le bourgeois comme nous traduirions, dans sa piété même s'est souvent montré anticlérical dans l'ancienne France. Ce qu'on a pu dire à ce sujet est incroyable sous le sceptre fleurdelisé du plus saint des rois qui, lorsqu'il était en joie, aimait à entendre démontrer que « prud'homme vaut mieux que béguin » ; ce qu'on peut recueillir de la bouche, non pas seulement des joyeux ménestrels, conteurs de fabliaux, mais de celle d'un grave moraliste comme Robert de Sorbon, demeure encore d'une vigueur étonnante de dénigrement ².

Les clercs buveurs, au temps de Villon, chansonnaient donc hautement dans les tavernes les ordres mendiants ³. Un dicton d'alors résumera la haine qu'on leur portait ⁴ :

Prions Dieu que les Jacobins
Puissent mengier les Augustins,
Et les Carmes soient pendus
Des cordes des Freres Menus...

On répéta longtemps à Paris ce dit gaillard ⁵ :

Aux Augustins bien couchées,
Aux Cordeliers bien houssées,
Aux Carmes bien remuées,
Aux Jacobins bien payées.

Toutefois les attaques elles-mêmes dont les Mendiants furent l'objet au xv^e siècle nous montrent que nous ne sommes plus dans un siècle de foi vive ; on ne discute plus sur les principes, l'Evangile éternel ou l'inspiration des spiri-

1. Je résume les propositions du docteur en théologie Guillaume de Saint-Amour (Cf. *Histoire de l'Etablissement des Moines mendiants...* Avignon, 1767, in-12, p. 181 et s.)

2. Mais au temps de Louis XIII un imprimeur qui eût répandu les œuvres de Guillaume de Saint-Amour aurait risqué le feu.

3. Voir ch. V, § 1.

4. Bibl. Nat., fr. 2375, fol. 158.

5. Sauval, *La Chronique scandaleuse de Paris*, p. 20.

tuels. Ce sont des questions toutes pratiques qui vont mettre aux prises les curés et les ordres : celles de la confession et de la sépulture des morts ¹.

Les Mendiants alléguaient à ce sujet la constitution de Boniface VIII *Super calbedram*, confirmée par Clément V au Concile de Vienne, et par laquelle il était permis aux Frères Prêcheurs et Mineurs de confesser, de faire des prédications dans les églises, d'ensevelir les morts, privilèges qui avaient été étendus un peu plus tard aux Augustins et aux Carmes.

Un homme s'était élevé à Paris contre ces prétentions : c'était Jean de Poullieu, docteur en théologie de l'Université de Paris, un célèbre prédicateur, que Villon a cité précisément à côté de Jean de Meung et de Matheolus, parmi les libres esprits qui combattirent les Mendiants ². Mais Jean de Poullieu avait encouru une condamnation du pape Jean XXII, comme jadis Guillaume de Saint-Amour s'était vu condamner par Alexandre IV. Les erreurs de Poullieu étaient les suivantes : il avait professé que ceux qui s'étaient confessés à des religieux étaient obligés de s'adresser en outre aux curés ;

1. « Entre les doien et chapitre de S. Quentin en Vermandois, demandeur... et frere Jehan d'Alouse, défendeur, etc. G. Lecoq... dit que lesd. demandeurs sont seigneurs spirituels de S. Quentin... mais les Cordeliers s'efforcent chacun jour d'entreprendre sur leurs drois et se ingerent de célébrer et dire messe es maisons et hostelz desd. paroissiens et habitans ; soubz umbre de ce, oyent les confessions des habitans et administrent le sacrement... induisent aussi les malades à faire testament et à élire leurs sépultures en leur église ; et quant ilz sont trespassez les emportent en leur église... Dit que, depuis et pendant le proces, les Cordeliers ont fait célébrer plusieurs messes esd. hostelz, et mesmement en la maison d'une damoiselle... Maistre Jehan Pancher, docteur en théologie, pour l'Université de Paris... dit que à S. Quentin y a belle église et beau chapitre ; mais les Cordeliers veulent faire office de curez et viennent es maisons célébrer, et dient qu'ilz peuvent célébrer *ubicumque*... ; et s'il en estoit ainsi, s'en pourroit ensuivre grant inconvéniement, car ilz pourroient chanter en lieu deshonneste... Dit que les Cordeliers furent confirmez l'an mil deux cens, et n'avoient lors habitacions ; et apres eurent habitacions es champs ; et maintenant l'ont *in civitatibus*, et ont grans églises et belles maisons, et leur doit suffire chanter en leurs églises. Dit que au temps qui court chacun n'est content de son estat : et disent les gens mariez que les gens d'église sont bien aises ; et aussi disent les gens d'église que les mariez sont plus aises que eulx... Requiert que *jura episcoporum et curatorum observentur*. » (Arch. Nat., X^{1a} 4811, 28 novembre 1468).

2. T., h. 108.

que, suivant le décret *Utriusque sexus*, Dieu lui-même et le pape ne pouvaient dispenser les paroissiens de se confesser une fois l'an à leur curé.

Dans le milieu ecclésiastique où fut élevé Villon, on dut beaucoup parler de ces fameuses constitutions qui portaient une telle atteinte aux curés de Paris ; et ceux-ci, comme jadis, furent amenés à dire que les Mendiants n'étaient que des débauchés délivrant des pardons à qui leur faisaient des offrandes, et tirant de l'argent des femmes¹ : on les appela « frapparts » et « papelarts ». Ces gros crachats blancs qu'un malade expectore, François Villon les nommera des *Jacopins*².

Plus d'une fois aussi les ordres intriguèrent à Rome pour obtenir confirmation des privilèges que ne voulaient pas reconnaître les curés de Paris. C'est ainsi qu'ils furent renouvelés par Eugène IV, par Nicolas V ; et Calixte III, celui-là que Villon a nommé dans la Ballade des hommes du temps jadis le *tiers Calixte*³, condamna les erreurs universitaires de Jean de Poulleu, cet homme abominable qui avait déclaré que les religieux mendiants n'étaient pas pasteurs mais bien des larrons, des voleurs, des loups, et qu'un curé, ayant le droit d'entendre les confessions, a plus de pouvoir qu'un pape avec le décret *Omnis utriusque sexus*⁴. C'est ce décret précisément que Villon légua plaisamment aux curés de Paris⁵ :

Et le decret qui articulle
Omnis utriusque sexus,
 Contre la Carmeliste bulle
 Laisse aux curez, pour mettre sus.

1. Bibl. Nat., fr. 24077. — 2. T., v. 731. — 3. T., v. 357.

4. Bibl. Nat., fr. 24077. Denifle et Chatelain, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, IV, p. 684. — Cf. Eloi d'Amerval, *Grant Deablerie*, ch. 134 : *Comment chascun est obligé une fois l'an aller à son curé à confesse ou à son commis* :

Omnis utriusque sexus — Qui veult estre saulvé lassus — Doibt bien nouter ces beaux notables — Car ilz sont bons et prouffitables.

5. L., v. 93-96.

Dans l'année 1456 où Villon fit ce legs, la bulle obtenue par les Frères Carmélites dut être à Saint-Benoît l'objet de bien des conversations. L'Université de Paris venait de faire alliance avec les curés contre les ordres ligués¹ ; Guillaume Rivet, le recteur, après mûres délibération et conclusion, avait exclu pour toujours de l'Université les ordres mendiants : ainsi les universitaires protestaient contre la bulle apostolique « très suspecte, portant le trouble dans la paix de l'Université et dans la hiérarchie de la sainte Eglise de Dieu, scandaleuse, opposée au droit commun et aux déclarations de la Pragmatique Sanction... et qui avait été de nouveau présentée à la dite Université, en révoquant la décrétale *Omnis utriusque sexus* et la clémentine *Dudum de sepulturis...* »². Quant aux quatre ordres alliés, ils plaidaient devant le Parlement contre l'Université, au sujet de ce qu'ils estimaient des injures³. Les curés, de leur côté, interdisaient aux moines la prédication dans les églises : on affichait à la porte des couvents des libelles diffamatoires publiant que les réguliers voulaient être curés : quand ils se présentaient dans les églises, on enlevait le parement des chaires⁴.

Dans ce milieu de Saint-Benoît, universitaire et décrétiste, Villon ne manqua pas d'adopter l'opinion des curés et des chanoines qu'il avait pu entendre causer à la table de son protecteur. Il a fait des Carmes, des Augustins, des Jacobins, des Cordeliers, des Béguines une satire des plus vives, et, semble-t-il, toute de circonstance⁵ :

Item, je laisse aux Mendians,
Aux Filles Dieu et aux Beguines,
Savoureux morceaulx et frians,
Flaons⁶, chappons et grasses gelines,

1. Le traité d'alliance des quatre ordres est du 2 avril 1435 (Arch. Nat.. L. 927, p. 3). Voir sur le début de cette querelle Denifle et Chatelain, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, IV, p. 166, 167, 178, 674 et la note p. 684.

2. Du Boulay, *Hist. Universitatis*, V. p. 602.

3. Arch. Nat., X^{1a} 4805, fol. 141 v^o. — 4. *Ibid.*, fol. 151.

5. L., h. 32. — 6. Flans.

Et puis preschier les Quinze Signes¹,
 Et abatre pain a deux mains².
 Carmes chevauchent noz voisines,
 Mais cela ne m'est que du mains.

La paix pourra se conclure sous les auspices du Parlement entre l'Université, les curés et les ordres, en 1457³ : Villon conservera ses amitiés et ses haines. Aussi, dans le *Testament*, trouverons-nous encore une allusion

Aux pauvres filles advenantes
 Qui se perdent aux Jacobins⁴ ;

une série de legs facétieux aux moines⁵ :

Item, aux Freres Mendians,
 Aux Devotes et aux Beguines,
 Tant de Paris que d'Orleans,
 Tant Turlupins que Turlupines⁶,
 De grasses soupes jacoppines⁷
 Et flaons leur fais oblacion ;

1. Les Signes avant coureurs du Jugement Dernier. C'était là un thème favori de prédication parmi les Mineurs. — On trouvera une représentation populaire des Quinze Signes dans *l'Art de bien vivre et de bien mourir*, édité par A. Vêrard.

2. C'est-à-dire recueillir le pain et les offrandes des deux mains. Les ordres mendiants parcouraient alors Paris en sollicitant des aumônes.

3. Des délégués furent nommés par les deux parties dès le 30 août : l'Université comptait parmi les siens Pierre Du Vaucel, chanoine de Saiut-Benoît ; Guillaume Cotin représenta le Parlement ; Pierre Maugier, qui étudia et professa le droit en même temps que Guillaume de Villon, fut délégué pour le Décret. — L'affaire se termina le 8 octobre 1457. (Du Boulay, *op. cit.*).

4. T., v. 1573-1574. — 5. T., v. 1158-1197.

6. Frères et sœurs de la Pauvreté, condamnés comme hérétiques à Paris, le 4 juillet 1372, et brûlés avec leurs livres, leurs habits, au Marché aux Pourceaux et en Grève (*Grandes Chroniques*, éd. P. Paris, VI, p. 334-335). Ils professaient, paraît-il, des pratiques cyniques. Des hérétiques de ce nom furent arrêtés à Douai, le 25 mars 1420 : l'évêque d'Arras instruisit leur procès. Leur prédicateur, de Valenciennes, et six hérétiques furent brûlés avec leurs livres. — De bonne heure on équivoqua sur ce nom (Jubinal, *Mystères*, I, p. 278) :

C'est malotru, cornart, testu, — L'abesse des *Tirelopines*.

7. C'étaient des soupes grasses et renommées. En voici la recette : « Soppe jacopine de pain tosté, de frommage du meilleur que on pourra trouver et mettre sur lez tosteez et destramper de boullon de beuf et mettre dessus de bons pluviers rotiz ou de bons chappons. » (Bibl. Nat., ms. lat. 6707, fol. 184, cf. Marcel Schowb, dans la

Et puis après, soubz les courtines,
Parler de contemplacion ¹.

Si ne suis je pas qui leur donne ;
Mais de tous enfans sont les meres :
Et puy Dieu, ainsi les guerdonne,
Pour qui seuffrent paines ameres.
Il faut qu'ilz vivent, les beaulx peres ²,
Et mesmement ceulx de Paris.
S'ilz font plaisir a nos commeres,
Ilz ayment ainsi leurs maris.

Quoy que maistre Jehan de Poullieu
En voulsist dire, *el reliqua*,
Contraint et en publique lieu,
Voulsist ou non, s'en revoqua ³ ;
Maistre Jehan de Mehun s'en moqua ⁴ ;
De leur façon si fist Mathieu ⁵ ;
Mais on doit honnorer ce qu'a
Honoré l'Eglise de Dieu.

Romania, XXX, p. 391 note). A. Jubinal cite une recette analogue qu'il a tirée d'un VIEUX CUISINIER FRANÇOIS (*Œuvres complètes de Rutebeuf*, I, p. 186, n.). — On disait analogiquement (Eloi d'Amerval, *Grant Deablerie*, l. II, ch. XIII) :

Boire aussi a l'advenent — Sa belle quarte jacopine

Cf. l'expression « emmailloté en Jacopin » dont a usé Villon (L., v. 151).

1. Il n'est pas impossible que, dans la façon de dire ce vers, on fit une équivoque comme celle dont usa Henri Baude (*Parnasse satyrique*, p. 163, 5).

2. Nom populaire donné aux moines. — Voir sur l'ironie de ce titre le ch. VIII, § 1.

3. Il est fait allusion à la rétractation de Jean de Poullieu dans la bulle d'Alexandre V, du 12 octobre 1409, en faveur des Frères mendiants (Denifle et Chatelain, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, IV, p. 166).

4. Voir ce que dit surtout Faux-Semblant de l'hypocrisie des religieux (*Roman de la Rose*, 2^e partie). Jean de Meung, faisant allusion à ce « vaillant homme » qui « tant brassa pour verité » [Guillaume de Saint-Amour], vise certainement les Mendiants. Comme Villon il est inspiré dans sa haine par l'esprit :

De l'Université qui garde,
Le chief de la chrestienté.

5. Il s'agit du célèbre clerc boulonnais Matheolus (M^e Mahieu, en son picard), qui vécut à la fin du XIII^e siècle. Il est l'auteur d'un *Liber lamentationum* dans lequel, condamné comme bigame, il se montra extraordinairement misogyne et anticlérical : il attaqua entre autres les Mendiants avec la dernière violence (v. 1265-1361 du poème latin). Mais ce n'est pas là le texte que Villon dut connaître (l'ouvrage fut envoyé à quelques amis, détruit probablement, et un seul exemplaire subsiste aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université d'Utrecht). Il a usé de la paraphrase de Jean Le Fèvre, qui obtint un grand succès depuis la fin du XIV^e siècle. Le Fèvre n'a pas osé toutefois

Si me soubmectz, leur serviteur
 En tout ce que puis faire et dire,
 A les honnorer de bon cuer
 Et obeïr, sans contredire ;
 L'homme bien fol est d'en mesdire,
 Car, soit a part ou en preschier,
 Ou ailleurs, il ne fault pas dire
 Se gens sont pour eux revenchier ¹.

Item, je donne a frere Baude ²,
 Demourant en l'ostel des Carmes,
 Portant chiere hardie et baude,
 Une sallade et deux guysarmes,
 Que Detusca et ses gens d'armes
 Ne lui riblent sa caïge vert.
 Viel est : s'il ne se rent aux armes,
 C'est bien le deable de Vauvert.

Enfin Villon déclarait que les Mendiants avaient « eu son oye », soit que ce fût là une façon proverbiale de parler, soit qu'il ait lu ou vu jouer *Patelin* dès 1460, ce qui n'est guère vraisemblable ³.

traduire les vers violents du bilieux Matheolus : il en a résumé l'esprit. Villon a pris à Le Fèvre le nom de *turlupins* (v. 1765) :

Aujourd'hui soubz turlupinage — Trouveroit on en tapinage. — Envie, dol, ipocrisie... —
 Especiallement as Beguines.

L'esprit du h. 108 et 109 reproduit complètement celui de Le Fèvre, v. 1794-1806 :

Combien que Mahieu en son livre, — En ait assés versifié, — Et leurs meurs diversifié, —
 Si fist maistre Jehan de Meun ; — Tous les reproches un à un — Ou chapitre de Faulx Sem-
 blant. — Je m'en tais, si m'en vois amblent — Le chemin que j'ai commencié. — Je pourray
 bien estre tencié — Ou maudit par inadvertence. — Je n'en puis mais se l'on me tence ; —
 C'est pour bien quanque j'en diray... — Cy apres m'en escondiray.

(Cf. *Les Lamentations de Matheolus et le livre de leescie* de Jehan Le Fèvre de Resson pp. A. G. Van Hamel, 1892-1905, dans la *Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes*).

1. Tout ceci fort ironique, et conforme aux propositions déjà formulées par Guillaume de Saint-Anour contre les ordres mendiants : § 17. Que les vrais apôtres ne suscitent point de querelles ni de mauvaises affaires à ceux qui ne veulent pas les recevoir : § 18. Que les faux apôtres sollicitent les princes et provoquent leur colère contre ceux qui leur résistent : § 21. Que les vrais apôtres sont patients dans les tribulations et ne rendent point le mal pour le mal, comme font ces nouveaux venus. (Cf. *l'Histoire des Ordres Mendiants*, 1767, p. 186 et s.)

2. Ce huitain sera commenté plus loin, ch. VIII, § I.

3. *Romania*, XXX (1891), p. 392. On doit ce rapprochement à Marcel Schwob. Il me paraît peu fondé. Cf. ch. XIV, § 1.

On a dit déjà l'antique rivalité du chapitre de Notre-Dame et de la communauté de Saint-Benoît, la dure contrainte où la cathédrale maintenait ses églises sujettes; la station humiliante que les chanoines de Notre-Dame allaient faire à la collégiale le jour de la fête du saint. François Villon dut assister maintes fois à cette fête, qui n'était pas trop gaie au cœur des chanoines de Saint-Benoît, et qui amena parfois des batailles. Il dut voir ces vieux et riches chanoines de Notre-Dame venir chanter l'antienne du saint. Puisqu'il n'y avait pas alors d'enfants de chœur dans l'église, les chanoines et les chapelains étaient tenus de leur répondre : et comme cela ne leur agréait point, ils faisaient remarquer à ceux de Notre-Dame qu'ils ne savaient pas bien chanter.

On peut aussi penser que si Guillaume de Villon fut cité devant l'official, le 2 septembre 1433, cet homme sage le dut sans doute à la rivalité des deux églises¹ ; le 4 septembre 1450, le protecteur de François Villon était même prisonnier du chapitre². Enfin, en 1456, alors que François composa ses *Lais*, la communauté de Saint-Benoît était, une fois de plus³, en procès avec le chapitre de Notre-Dame⁴.

Ce sont là certainement les raisons qui déterminèrent les attaques très violentes que l'on rencontre dans les *Lais* et dans le *Testament* contre Thibaud de Vitry et Guillaume Cotin⁵ :

Item, ma nominacion,
Que j'ay de l'Université,
Laisse par resignacion⁶
Pour esclorre⁷ d'aversité

1. Arch. Nat., LL. 114, p. 61. — 2. Arch. Nat., LL. 116, p. 799.

3. Arch. Nat., LL. 114, p. 277 (6 février 1437).

4. Arch. Nat., X^{ra} 1483, fol. 242 (3 janvier 1456, n. st.).

5. L., h. 27, 28, 29. — C'est ce que Marcel Schwob a admirablement mis en lumière (*François Villon, rédaction et notes*, p. 94-108).

6. C'est proprement l'acte juridique par lequel un bénéficiaire renonce à son bénéfice, ou purement et simplement, entre les mains du supérieur, ou en faveur d'une personne à qui il veut que son bénéfice parvienne. (Cf. Durand de Maillane, *Dict. du droit canonique*, ad. v. *Résignation*). — 7. Tirer.

Povres clers de ceste cité
 Soubz cest *intendit*¹ contenus ;
 Charité m'y a incité,
 Et Nature, les voiant nus :

C'est maistre Guillaume Cotin
 Et maistre Thibault de Victry,
 Deux povres clers, parlans latin,
 Paisibles enfans, sans estry²,
 Humbles, bien chantans au lectry³ ;
 Je leur laisse cens recevoir
 Sur la maison Guillot Gueuldry,
 En attendant de mieulx avoir⁴.

Item, et j'y adjoings *la Crosse*,
 Celle de la rue Saint Anthoine,
 O ung billart de quoy on crosse,
 Et tous les jours plain pot de Saine...

Dans son *Testament*, sans oser toutefois prononcer leur nom, Villon ne consacre pas moins de quatre huitains, et de la plus insigne méchanceté, aux chanoines de Notre-Dame ennemis de Saint-Benoît⁵ :

Item, et mes povres clerjons⁶,
 Auxquelz mes tiltres resigné⁷,
 Beaulx enfans et droiz comme jons
 Les voyant, m'en desaisiné⁸,
 Cens recevoir leur assigné⁹,
 Seur comme qui l'auroit en paulme¹⁰,

1. Littéralement l'action en droit par laquelle on *intente* un procès (Du Cange, ad. v. *Intentio*) : mais de bonne heure *l'intendit* a désigné plus vaguement tout acte juridique.

2. Sans dispute. — 3. Au lutrin.

4. Parodie des donations conditionnelles et pleines de réticences si fréquentes en ce temps.

5. T., h. 121-124. — 6. Petits clercs.

7. Voir plus haut la note au mot *Résignation*. Le *Titre*, dans la langue juridique, formait le vrai caractère d'un bénéfice. (Cf. Durand de Maillane, *op. cit.*, ad. v. *Titre*, § II).

8. C'est le contraire de la *saisine* (Cf. Laurière, *Glossaire du droit*, ad. v. *saisine*), donc le fait d'aliéner.

9. Je leur assignai le cens qui devait être reçu.

10. Sûrement, comme si on l'avait déjà en main.

A ung certain jour consigné ¹,
Sur l'ostel de Gueuldry Guillaume.

Quoy que jeunes et esbatans
Soient, en riens ne me desplaist :
Dedens trente ans ou quarante ans
Bien autres seront, se Dieu plaist !
Il fait mal qui ne leur complaist ;
Ilz sont tres beaulx enfans et gens ;
Et qui les bat ne fiert ², fol est,
Car enfans si deviennent gens.

Les bources des Dix et Huit Clers
Auront ; je m'y vueil travailler :
Pas ilz ne dorment comme loirs
Qui trois mois sont sans resveillier.
Au fort, triste est le sommeillier
Qui fait aisier jeune en jeunesse,
Tant qu'en fin lui faille veillier,
Quant reposer deust en viellesse ³.

Si en escrips au collateur ⁴
Lettres semblables et pareilles :
Or prient pour leur bienfaiteur,
Ou qu'on leur tire les oreilles.
Aucunes gens ont grans merveilles
Que tant m'encline envers ces deux ⁵ ;
Mais, foy que doy, festes et veilles,
Oncques ne vy les meres d'eulx !

Thibaud de Vitry appartenait à une puissante famille de parlementaires et de gens de finance remplissant les plus

1. Désigné par un jugement (Du Cange, ad. v. *Consignare*). — 2. Et les frappe.

3. Cf. le Testament de Me Jean de Meung :

Bien doit estre excusé jone cuer en jonesce — Quand Diex li donne grace d'estre viel en viellesse.

4. Celui qui a le droit de conférer les bénéfices, lorsqu'ils vaquent. Cette question fut très controversée en France au temps de la Pragmatique. Les collateurs généraux étaient alors le Pape dans la chrétienté, les évêques dans leur diocèse, le souverain dans son royaume : mais il y avait beaucoup d'autres collateurs ayant droit de dévolution, et même des collateurs laïcs nombreux en France, en raison des fondations particulières. Dans cette confusion des pouvoirs, les recommandations étaient fort utiles : c'est ce que n'ignorait pas Villon. (Cf. Durand de Maillane, *op. cit.*, ad. v. *Collation*).

5. Que je m'intéresse tant à eux.

grandes charges au début du xv^e siècle, alliée aux Jouvenel et aux Raguier ¹.

Ainsi son frère aîné était Gilles de Vitry, premier valet de chambre du roi Charles VI, très en faveur auprès de lui, qui devint garde des coffres, des deniers et des bijoux, enfin maître général des monnaies. Un autre de ses frères, Michelet, premier sommelier du corps du roi Charles VI, semble avoir joui de l'intimité de ce prince qui lui fit don d'un gros diamant en 1413. Michelle, sœur de Thibaud, épousera le puissant chancelier de France, Jean Jouvenel des Ursins; Guillemette, son autre sœur, Pierre Blanchet, maître des requêtes, puis Hémon Raguier, le riche trésorier des guerres; Jeanne de Vitry, une autre de ses sœurs, Jean Luillier, conseiller au Parlement, d'une bonne famille parisienne ².

Thibaud de Vitry entra au Parlement, le 26 novembre 1412, à la prière du fils aîné de Charles VI, le duc de Guyenne : comme il est dit à cette date licencié en droit canon, et que ce grade exigeait environ onze ans d'études, qu'on ne devait pas choisir comme conseillers de trop jeunes hommes, on peut croire que Thibaud avait alors environ trente ans ³. Fidèle au roi Charles VII, Thibaud de Vitry siégea au Parlement royaliste transporté à Poitiers ⁴. En 1435 et 1436 on le trouve désigné comme commissaire du roi pour imposer l'aide consentie par les Etats de Langue d'oïl assemblés à Poitiers ⁵ : il devait alors revenir à Paris avec le Parlement. L'année suivante il cherchait à obtenir, et de façon assez âpre, un canonicat à Saint-Benoît, vacant par la mort de M^e Jean de Haudry : Nicolas Confranc l'emporta ⁶. Thibaud se tournait aussi du côté de Notre-Dame où il assistait au chapitre, le 28 août 1436, comme procureur de Guillaume le Tur ; le 14 décembre 1444

1. Bibl. Nat., P. orig. 3032 ; fr. 18661, fol. 360.

2. Voir aux appendices le tableau généalogique.

3. Arch. Nat., X^{1a} 1477, fol. 223 v^o.

4. Soullier et Blanchard, *Les Présidents du Parlement* (Catalogue), p. 17.

5. Bibl. Nat., P. orig. 3032.

6. Arch. Nat., L. 579 (1437).

il s'y présentait de nouveau comme conseiller du roi, trésorier de l'église d'Angers et procureur de Jacques Jouvenel des Ursins, archevêque de Reims, le président de la Chambre des Comptes, son parent. Enfin, le 4 mars 1445, par collation de Denis, évêque de Paris, Thibaud entra comme chanoine au chapitre de Notre-Dame où il succéda à Jean Beloisel ¹. Entre temps il avait continué de s'occuper d'administration financière, puisqu'il recevait en 1446 la somme de 200 livres pour avoir imposé aux greniers de deçà la rivière de Loire, avec Guillaume Colombel, un autre richard, une crue de 110 s. sur le muid de sel ².

A Paris, Thibaud de Vitry s'était installé, en 1440, rue Michel-le-Comte, dans la censive de Saint-Martin-des-Champs ; il occupait la maison et le jardin de Jacques Rapondi, frère de Digne Rapondi, le somptueux banquier du duc de Bourgogne ³. Puis Thibaud alla demeurer au cloître Notre-Dame, dans une maison « bien bonne » ⁴. Il avait des maisons à Paris rue Michel-le-Comte, rue Saint-Martin ⁵, rue des Quatre-Filz-Hémon, rue des Rosiers ⁶, rue Saint-Honoré ⁷, des terres aux environs de Paris ⁸. Il était fort dévôt à la Vierge, aimait passionnément son église qu'il comblera de dons. Ainsi le 1^{er} février 1449, il offrait à la cathédrale une belle suite de tapisseries représentant des scènes de la vie de la Vierge afin de décorer ce chœur où, vieux chanoine, il dut s'endormir maintes fois en psalmodiant les répons ; en 1453, il lui faisait don d'une petite cloche, nommée *la Thibault*, qui devait sonner le samedi soir, à l'*Ave Maria*. Pour la fête de l'Annonciation il fondait une messe, qui devait être convertie en obit après sa mort, moyennant

1. Arch. Nat., LL. 114, 115 aux dates indiquées.

2. Bibl. Nat., fr. 32511, 5^e compte d'Etienne de Bonney.

3. Arch. Nat., LL. 1384-1386 ; S. 1461².

4. Bibl. Nat., ms. lat. 17740, fol. 136 v^o ; Dupuy 673, p. 56.

5. Arch. Nat., S. 1461².

6. Arch. Nat., MM. 135, fol. 32 v^o, 58.

7. Arch. Nat., S. 1648, fol. 70 v^o.

8. A Marly-la-Ville, à Bellefontaine, à Vitry. (Bibl. Nat., P. orig. 3032).

GUILLAUME COTTIN

*Tombe de cuivre vis à vis le cinquieme pilier au milieu
de la nef de l'Eglise de Paris*

D'après le recueil de Gaignieres
Bibl. nat. — Estampes Pe. 9 fol. 46

200 écus d'or et 107 l. 80 s. 10 d. p. que le chapitre affectait à la réparation de deux maisons qu'il possédait rue Sainte-Marine, le *Gantelet* et le *Molinet*¹. Le 19 septembre 1453, on accordait à Thibaud de Vitry l'autorisation de déposer au trésor un coffre destiné à recevoir les ornements de la chapelle qu'il venait de fonder²; enfin on agréait son vœu d'être inhumé dans la nef de la cathédrale, sous les lampes³. Le 14 février 1463 (n. st.) le chapitre de Notre-Dame donna à Thibaud de Vitry l'autorisation de manger du beurre pendant le Carême⁴; sans doute il était déjà malade et bien vieux. Il mourut le 23 mars 1464 (n. st.)⁵ et fut remplacé dans son canonicat, le 31, par Jean Balue, le conseiller et favori du roi Louis XI, qui devint si vite cardinal.

Thibaud de Vitry mourut âgé de quatre-vingts ans au moins.

Guillaume Cotin devait jouer un rôle plus important encore dans le chapitre de Notre-Dame.

La première mention que l'on rencontre de ce personnage remonte au 1^{er} octobre 1417 (?)⁶ : il devait signer à la Faculté de Décret la condamnation des propositions du théologien Jean Petit, produites jadis pour justifier Jean Sans-Peur de l'assassinat de Louis d'Orléans. Peu de temps après⁷, M^e Guillaume Cotin était élu au Parlement à la place de Clément de Fauquembergue, greffier de la Cour, avec qui il partageait alors la maison d'Andry Cotin, rue de l'Hôtel-d'Angers⁸ : on le dit

1. Arch. Nat., LL. 118, p. 550; Cartulaire de Notre-Dame, IV, p. 208.

2. Arch. Nat., LL. 117, p. 396. — « *Admortizatio iiij^{xx} l. p. redditus pro executione testamenti magistri Theobaldi de Vitri pro fundacione unius capelle in eccles. par.* Loys etc. Savoir faisons etc., nous avoir receue l'umblé supplicacion des executeurs du testament de feu maistre Thibault de Vitry, lequel a tousjours eu durant sa vie singuliere devotion à la dicte église... » Mauny, juillet 1464. (Arch. Nat., JJ. 199, p. 431).

3. Arch. Nat., LL. 118, p. 581. — 4. Arch. Nat., LL. p. 121.

5. Voir son épitaphe dans Lebeuf, éd. Cocheris, I, p. 37.

6. Denifle et Chatelain, *Chart. Univ. Paris.*, IV, p. 207.

7. Arch. Nat., X^{1a} 1480, fol. 80; Soullier et Blanchard, *op. cit.*, p. 18.

8. Sauval, III, p. 297.

licencié en droit canon et civil. Comme le titre de maître est joint à ce grade, on doit penser que Guillaume Cotin avait la maîtrise de la Faculté des Arts ou de celle de Théologie. Dans tous les cas, la naissance de Guillaume Cotin doit se placer entre les années 1382 et 1385.

Son activité fut grande au Parlement où on le voit, en 1419, désigné par la Cour pour juger des causes ecclésiastiques qui surgiraient pendant un long procès entre les Quinze-Vingts et l'évêque de Paris ; en 1432, le Parlement, qui conférait les bourses du collège de Dormans, y nommait pour maître Guillaume Cotin ¹ ; en 1433, il était chargé, avec Philippe de Nanterre, d'examiner les comptes des obsèques de la bonne duchesse de Bedford ; en 1437, avec Me Andry Cotin, avocat au Parlement, on le voit subrogé à l'exécution de feu Andry Cotin, jadis avocat et archidiacre de l'église d'Angers ². En 1441, il est nommé président de la Chambre des Enquêtes, fonction des plus importantes et des plus difficiles à remplir : c'est en cette qualité que, le 1^{er} juin 1452, quand Charles VII fit réformer l'Université, Guillaume Cotin fut l'un des assistants du réformateur, le cardinal Guillaume d'Estouteville.

Au chapitre de Notre-Dame l'activité de Guillaume Cotin ne fut pas moindre. Déjà chantre de Saint-Pol et de l'abbatiale de Saint-Denis, il entra au chapitre comme chanoine par un arrêt du Parlement qui tranchait en sa faveur un procès et lui attribuait la prébende de Me Robert Poitevin, le 21 juin 1430 ³. L'influence que tirait Thibaud de Vitry et de sa fortune et de sa famille, Guillaume Cotin l'eut de son expérience des affaires et de sa science juridique. On le vit bientôt exercer les fonctions de chambrier ⁴, puis de conseiller dans les procès, tantôt chargé des enquêtes, tantôt visiteur attitré des églises sujettes de Notre-Dame : et partout on l'estima comme une personne d'expé-

1. F. Aubert, *Hist. du Parlement de Paris*, p. 315.

2. Arch. Nat., X^{1a} 9807.

3. Arch. Nat., LL. 114.

4. Il rendit les comptes de cet office le 27 septembre 1434.

rience et de science, *vir expertus et litteratus*¹. C'est en cette qualité de visiteur qu'il dut se rendre maintes fois à Saint-Benoît, entre autres le 3 juillet 1449, jour d'une visite contre laquelle protestèrent les chanoines de cette église².

En 1440, Guillaume Cotin fut élu doyen du chapitre de Paris, mais sans pouvoir être officiellement reconnu dans ses fonctions : Gilles le Lasseur prétendait en effet jouir d'une bulle pontificale de collation, qui lui fut contestée bientôt par Jean de Vailly, doyen d'Orléans, en vertu d'un privilège analogue : le 3 janvier 1457 l'évêque de Paris mettait tout le monde d'accord, en nommant un troisième candidat, M^e Aubert de Rouvroy de Saint-Simon³ ! Toutefois, pendant cette longue querelle, Guillaume Cotin se considéra comme doyen de Paris : on le voit s'intituler encore commissaire désigné à tenir l'Echiquier de Normandie, en 1454.

Mais il était vieux alors et bien fatigué de tous les soucis d'une vie trop active pour lui. Le 28 novembre 1455, « attendu son antiquité et la faiblesse de sa personne », le chapitre de Notre-Dame déclarait qu'on le considérerait toujours comme présent, et qu'il ait l'église pour recommandée⁴. Il devait traîner plusieurs années encore. Le 28 février 1461 (n. st.) Guillaume Cotin reçut du chapitre de Notre-Dame l'autorisation de manger des œufs et du beurre pendant le Carême : de toute l'année il ne parut pas au chapitre⁵. Cette dispense lui fut renouvelée le 1^{er} mars 1462. Il dut mourir peu de jours après, car Pierre du Vaucel, chanoine de Saint-Benoît, succéda à son canonicat à Saint-Merry, le 11 de ce mois : Guillaume Cotin laissait pour héritiers ses neveux, les enfants de feu Andry Cotin, conseiller au Parlement, et de Jeanne de Paris, elle-même d'une famille parlementaire⁶.

Nous en savons assez maintenant pour voir dans les huitains de Villon autre chose qu'une agréable peinture de deux pauvres

1. Arch. Nat., LL. 114. — 2. Arch. Nat., LL. 120. — 3. Arch. Nat., LL. 115, 120.

4. Arch. Nat., LL. 118, p. 625. — 5. Arch. Nat., LL. 120.

6. Bibl. Nat., Clair., 764, 14 juillet 1462 ; 15 mai 1467.

clercs de son temps. Ils n'étaient point « tout nus » ceux-là qui possédaient à Paris rentes, maisons, relations puissantes, charges de justice et de finance. S'ils « parlaient latin », c'est qu'ils étaient tous deux chanoines de Notre-Dame, où le latin était la langue officielle. Ils n'étaient pas de « paisibles enfants » ces vieux décrétistes procéduriers ; ils n'étaient pas humbles : l'un pouvait s'enorgueillir de ses richesses ; l'autre, de sa situation prépondérante. Mais quand il les dit « bien chantans au lectry », François Villon montre assez l'origine de la querelle qu'il leur cherche. Il a pu les voir à Saint-Benoît, en 1449 par exemple, alors qu'il avait dix-huit ans, venir chanter au lutrin l'antienne du saint, pour la confusion des chanoines de la pauvre communauté qui devaient bien rire, derrière eux, de leurs vieilles voix cassées ; car eux, on se le rappelle, ils prétendaient ne savoir pas bien chanter, quand, à cette cérémonie, ils devaient leur répondre.

Voyons maintenant les legs gouailleurs que l'écolier entend leur faire. A ces gens riches, il laissera le *cens* sur la maison de Guillot Gueuldry, qu'il faut sans doute reconnaître dans une maison insolvable de la rue Saint-Jacques, et qui devait précisément le cens ou fonds de terre à Notre-Dame¹ ; une enseigne très connue de Paris, celle de la *Crosse*, rue Saint-Antoine : plaisanterie assez bonne sur ces personnages qui doivent bien désirer de devenir évêques² ; un billard, c'est-à-dire

1. Marcel Schwob a identifié cette maison avec un hôtel sans enseigne, dit de la Longue Allée, situé rue Saint-Jacques, entre le *Lion d'Argent* et le *Coq*, maison donnée à bail perpétuel, le 7 janvier 1423, à « Laurent Gauldry, boucher ». Or ce Gauldry était un boucher qui avait pris à bail des religieux de Saint-Benoît plusieurs étaux à boucher, dans la rue Saint-Jacques, et une maison près de Saint-Mathurin. Il ne paya jamais la rente de ces maisons. — On trouve le 12 mai 1461 un Guillaume « Geudry » appelant du prévôt de Paris et de Jean Quisait et sa femme. (Arch. Nat., X^{1a} 8307, fol. 78 v°) ; un Guillaume « Gueuldry », appelant du prévôt de Paris et de Michel Grignon, le 20 février 1464, n. st. (Arch. Nat., X^{1a} 4807, fol. 227). Son procès avec les cheveciers et chanoines de Saint-Etienne des Grés était au rôle, le 5 mars 1470, n. st. (Arch. Nat., X^{1a} 4811, fol. 307) ; le 4 juin 1472 on le trouve dans un autre procès contre Jean Quélin, marchand fripier (Arch. Nat., X^{1a} 4813, fol. 331).

2. « Item et pareillement durant le temps dessusdit ont vaqué plusieurs gros priorez, doyennez, prévostez, commanderies et autres dignités électives *sans crosse*, jusques

le bâton de bois recourbé qui servait à pousser les boules sous des arceaux, à terre ou sur une table (plaisanterie obscène dans la pensée du jeune écolier, et bien déplacée à l'égard de ces vieilles gens) ¹ ; enfin, à ceux-là qui ont tout, un pot plein d'eau de Seine, qui ne doit pas être leur boisson ordinaire, ne paraîtra pas superflu.

Les plaisanteries que Villon se permet à l'égard de ces vieux chanoines sont peut-être plus cruelles dans le *Testament*. Encore une fois il rappelle le legs de ce cens, « seur comme qui l'auroit en paulme », établi jadis sur l'hôtel de « Gueuldry Guillaume ». Mais comme, à cinq ans de distance, le temps pèse un peu plus sur leurs épaules, ces vieux chanoines tout courbés, François Villon les dira « droiz comme jons » ; ces vieillards « jeunes et esbatans », il les voit déjà « bien autres dans trente ans » (hélas, pour eux et pour nous !) ; avec les années ils sont devenus encore plus beaux et plus gentils ; certes ils ne dorment pas, tels des loirs, au chœur de la cathédrale ! Mais cette fois Villon, toujours charitable, tient à leur faire un legs nouveau : celui des bourses des Dix-Huit Clercs.

C'était un pauvre petit collège ², jadis fondé au cloître Notre-Dame pour hospitaliser les clercs malades, puis établi devant la porte de l'Hôtel-Dieu de Paris, sur le Parvis, proche Saint-Christophe. Cette maison, qui devait recevoir dix-huit pauvres clercs, demeura en partie abandonnée après les misères de 1418 ³ : et les doyen et chapitre de Notre-Dame avaient sur ce collège toute juridiction, sans dépendre en rien de l'Uni-

au nombre de deux cens et plus. » (Remontrances sur la Pragmatique Sanction faites par le Parlement au roi Louis XI, art. 75). Il s'agit de bénéfices non attribués par les évêques.

1. Cf. J'ay un billard — De quoy biller souloye... — Mais mon billard — Si est tout debiffé — C'est de souvent frapper dedans la roye.

(*S'ensuivent plusieurs belles chansons nouvelles et sont nombre de iij^{xx} et dix*, fol. E. i. v° ; *Recueil de Farces* de Le Roux de Lincy, p. 6 et la « Farce joyeuse des Savatiers. »)

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 634 ; Lebeuf, *add.* Cocheris, I, p. 61 ; F. Bournon, *Rectifications et additions*, p. III.

3. Arch. Nat., X^{1a} 4803, 20 décembre 1451, 9 mars 1452, n. st.

versité¹. Villon cédait donc à Guillaume Cotin et à Thibaud de Vitry ce qu'ils avaient déjà ; et même rien. Mais il y a pis. C'était l'Hôtel-Dieu de Paris qui devait alors nourrir ces pauvres clercs, leur fournir les vivres, les écuelles, le linge et le vêtement : et par contre les écoliers, établis en face de la porte de l'hôpital, avaient coutume d'aller jeter l'eau bénite et dire de brèves oraisons, quand les corps des trépassés en sortaient. Ces écoliers étaient donc une façon de croque-morts : ils portaient la croix, l'eau sainte, et récitaient les psaumes de la pénitence sur les pauvres morts de l'Hôtel-Dieu².

Tel était le collège où Villon laissait des bourses à de vieux chanoines qui vont bientôt prendre le chemin des trépassés, comme ceux-là qui sortent du grand hôpital. Mais puisque toute collation ne s'obtient qu'à force de sollicitations, il ne manquera pas d'écrire en leur faveur. Au fait pourquoi Villon s'intéresse-t-il à eux ? M^e François n'a pas cependant connu leurs mères : certes, puisque les pauvres femmes, mères de ces septuagénaires, avaient dû mourir sous le feu roi Charles VI, alors que Villon n'était pas né !

Tout cela ne laisse pas de nous montrer combien l'ironie de François sait être cruelle³. Il n'était pas bon. Mais sans doute aussi ces attaques devaient profondément divertir les religieux, si fort ennemis les uns des autres. On devait bien en rire à Saint-Benoît. Et peut-être ces traits, d'autres semblables, cruels et bouffons, lui attiraient la faveur de cette communauté, ou du moins l'indulgence de M^e Guillaume de Villon qui avait jadis tâté des prisons de Notre-Dame.

1. Arch. Nat., M. 121.

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 634 ; F. Bournon, *op. cit.*, p. III.

3. On doit à Marcel Schwob d'avoir expliqué la plupart de ces plaisanteries (*François Villon, rédaction et notes*, p. 107).

tidixlle

Et y commence le liure intitulé de
Richesse. Et principalement comen
te la Richesse empesche souvent le ser
uement.

Teste sainte. n
 rust en son euan
 gile ou vi'e d'eu
 de sainte marthe.
 Je loue d; habile
 que vus fides se me dist
 ou a l' mee eueu d'eu
 de deu

dune acaille que vng dieu neuit
 vre en royaume du ciel Translaté

Cee deu auant que iay ont bien
 mesher de corosion pour ce que
 quant a la premiere il est bien a
 noter que me fauueur ne dist
 me qu'il est soit impossible d'ing
 noter me estre fauueur: mais dist
 que ce diffale. Car ce: bien diffi
 ale de wshder de fesse et de ruy est
 en l'auueur d'icelle: car ce: et de me
 et de l'auueur de: auant d'icelle de ce

CHAPITRE VII

LES PREMIÈRES RELATIONS DE FRANÇOIS VILLON

§ I. — *Milieu des clercs et des gens de finance.*

C'est encore autour de Saint-Benoît, parmi les familles des chanoines apparentés aux bourgeois parisiens exerçant des charges dans l'administration des finances, au Parlement et au Châtelet, que nous trouverons les premières relations de François Villon¹. Et nous remarquerons, tout d'abord, combien fut étroit le cercle où il sera possible de situer presque toutes les connaissances du poète : nous les verrons groupées autour de quelques personnes exerçant des fonctions analogues, gravitant presque autour d'une même famille.

Un des personnages qu'il convient de signaler entre tous à cause des relations qu'il put procurer à François Villon, pour l'influence mauvaise qu'il dut avoir sur son faible ami, est ce « noble homme » René, ou mieux Regnier de Montigny.

Regnier de Montigny était né à Bourges en 1426² de Jean de

1. On se demandera comment il est possible de les déterminer ? Marcel Schwob a fixé sur ce point la méthode que nous avons suivie. Quand il écrivit ses *Lais* le poète avait vingt-cinq ans. Ceux qu'il nomme, s'ils sont jeunes, sont donc des amis d'enfance. Il y a lieu également de donner une attention particulière aux personnages nommés à nouveau, en 1461, dans le *Testament* pour connaître le milieu où vécut Villon.

2. Agé de 19 ans le 18 mars 1445 (n. st.), dit un document du Châtelet (Bibl. Nat., Clair., 763, p. 219). Il y a lieu de préférer cette notion, en quelque sorte d'état civil, au renseignement plus vague donné par la lettre de rémission accordée à Regnier de Montigny au mois de septembre 1457, où il est dit « jeune filz de l'aage de xxviii ans ou environ. » (A. Longnon, *Etude biographique...* p. 152).

De richesse

E y commence le liure intitulé de
richesse. Et premierement comen-
ce richesse empesche souvent le seu-
lement

L'ostre faulxur n'a
crist en son cuer
crist ou vray d'au-
de saint mathe.
Jesue d'i habile
que vnt richs le me dist
ou a l' me enuient et
de ceul

dune acuelle que vnt richs neant
voit ou royaume du ciel. Translaté

Ces deux auantures ont bien
mesure de corosion pour ce que
quant a la premiere il est bien a
noter que me faulxur ne dist
me qui. et soit impossible d'au-
tre se me estre faulxur mais dist
que ce distale. Car ce bien dist
al de volider richesse et de trop estre
en amour d'icelles acoures et de ce me
et de ce me et de ce me de ce

Clercs et gens de finance

(Bibl. nat. — ms fr. 9608)

CHAPITRE VII

LES PREMIÈRES RELATIONS DE FRANÇOIS VILLON

§ I. — *Milieu des clercs et des gens de finance.*

C'est encore autour de Saint-Benoît, parmi les familles des chanoines apparentés aux bourgeois parisiens exerçant des charges dans l'administration des finances, au Parlement et au Châtelet, que nous trouverons les premières relations de François Villon¹. Et nous remarquerons, tout d'abord, combien fut étroit le cercle où il sera possible de situer presque toutes les connaissances du poète : nous les verrons groupées autour de quelques personnes exerçant des fonctions analogues, gravitant presque autour d'une même famille.

Un des personnages qu'il convient de signaler entre tous à cause des relations qu'il put procurer à François Villon, pour l'influence mauvaise qu'il dut avoir sur son faible ami, est ce « noble homme » René, ou mieux Regnier de Montigny.

Regnier de Montigny était né à Bourges en 1426² de Jean de

1. On se demandera comment il est possible de les déterminer ? Marcel Schwob a fixé sur ce point la méthode que nous avons suivie. Quand il écrivit ses *Lais* le poète avait vingt-cinq ans. Ceux qu'il nomme, s'ils sont jeunes, sont donc des amis d'enfance. Il y a lieu également de donner une attention particulière aux personnages nommés à nouveau, en 1461, dans le *Testament* pour connaître le milieu où vécut Villon.

2. Agé de 19 ans le 18 mars 1445 (n. st.), dit un document du Châtelet (Bibl. Nat., Clair., 763, p. 219). Il y a lieu de préférer cette notion, en quelque sorte d'état civil, au renseignement plus vague donné par la lettre de rémission accordée à Regnier de Montigny au mois de septembre 1457, où il est dit « jeune filz de l'aage de xxviii ans ou environ. » (A. Longnon, *Etude biographique...* p. 152).

Montigny, écuyer panetier du roi, élu de la ville de Paris, et de Colette de Canlers. Son père, très loyaliste, pillé par les Bourguignons en 1418, avait perdu presque toute sa fortune ; mais il avait conservé fidélité au dauphin qu'il suivit à Bourges : sa charge de panetier lui valait alors 100 l. de gages¹. Quand le roi Charles eut recouvré Paris, Jean de Montigny y rentra ; il vit avec douleur que ses biens meubles étaient perdus, ses héritages en partie ruinés. Peu de temps après il se remariait avec Colette de Vauboulon². Il mourut entre 1443³ et 1445⁴, ayant eu des enfants de ses deux lits. De Colette de Canlers il laissait Jeanne, qui épousa Robert Chartrain ; Regnier, l'ami de Villon ; Marguerite, née en 1429, la future épouse de noble homme Roger de Bonesle ; de Colette de Vauboulon, Jean eut Martine de Montigny, qui reçut pour curateur Jean de Cérisy⁵. On dut se partager les restes de l'héritage, bien diminué, du bon et loyal serviteur Jean de Montigny : les filles furent avantagées et Regnier demeura presque dépouillé à la mort de son père⁶. Mais, à défaut de fortune, Regnier appartenait à une famille très honorable, bien en charges, et fort capable de lui faire une bonne situation dans le monde. C'est ainsi qu'ayant à plaider devant le Châtelet, Regnier reçut pour curateurs, à la requête de Jacques et de Charles de Canlers⁷, Pierre de Saint-Amand⁸ et Henry de Danes⁹, « parents et amis dudit Montigny ». Jacques et Charles de Canlers, l'un contrôleur de l'Argenterie, l'autre clerc des Comptes, étaient ses oncles

1. Bibl. Nat., fr. 32511, 5^e compte de Guillaume Charrier en 1422.

2. D'une famille également loyaliste puisque M^e Aymery de Vauboulon fut « précipité es prisons » en 1421 par le gouvernement anglais (Sauval, III, p. 124). Antoine de Vauboulon fut échevin de Paris le 22 juillet 1461 (Arch. Nat., Z¹¹¹ 14) ; de même Girard de Vauboulon en 1468 (Arch. Nat., KK. 1009, fol. 9 v^o).

3. Cette année-là il figure encore parmi les élus (Bibl. Nat., fr. 22392).

4. Bibl. Nat., Clair., 763, 16 janvier 1445 n. st.

5. Voir à l'appendice le tableau généalogique.

6. Regnier et Marguerite avaient même tout d'abord renoncé à la succession paternelle.

7. Sur cette famille, voir à l'appendice les notes et le tableau généalogique.

8. Voir plus loin. — 9. Voir à l'appendice.

maternels ; Robert Chartrain, son beau-frère ; Philippe Braque¹, Pierre de Breban² et Jean de Saint-Benoît, ses cousins³. Or tous ces personnages jouissaient de charges considérables dans l'administration des finances.

Comment Villon entra-t-il en relations avec les Montigny ? Bien vraisemblablement encore par le chapitre de Saint-Benoît. On se rappelle en effet que Jean de Montigny fut remplacé en 1441, comme chanoine de Saint-Benoît, par son frère Etienne⁴. Ces deux décrétistes furent très mêlés à la vie de Guillaume de Villon. Jean, originaire de Sens, avait étudié le droit en même temps que Guillaume⁵, et était devenu maître du collège de Cambrai avec lequel on voisinait à Saint-Benoît⁶ ; reçu docteur⁷, official de Notre-Dame⁸, il avait enseigné le décret dans les écoles inférieures comme Guillaume de Villon. On les voit tous deux approuver les comptes de la Nation de France⁹ ; et Jean était fort loyaliste puisqu'on lui demanda un mémoire pour la réhabilitation de Jeanne d'Arc¹⁰. Délégué de l'Université au Concile de Chartres en 1450¹¹, reçu au Parlement, docteur en décret, conseiller du roi, le 5 mai 1469 Jean était ensaisiné de l'hôtel du *Moulon* en la grand'rue Saint-Jacques, tenant d'une part au collège de Plessis, de l'autre à l'hôtel des *Trois Saulcières* et à la rue de Froidmantel, pour la somme importante de 200 écus d'or¹².

Son frère Etienne¹³ fit, lui, une carrière d'avocat en cour d'église. Bachelier en décret, puis licencié¹⁴, il succéda comme chanoine de Saint-Benoît à son frère Jean, et prit en 1447, à bail perpétuel, l'hôtel de la *Pomme de Pin*, au cloître¹⁵ ; puis il y ac-

1. Voir à l'appendice. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*

4. Arch. Nat., LL. 115, 27 novembre 1441 ; Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 16.

5. Fournier, *la Faculté de Décret*, p. 305 ; Denifle et Chatelain, *Chart. Univ. Parisiensis*, IV, 2344.

6. Voir ch. VI. — 7. Denifle et Chatelain, *op. cit.*, IV, 2543. — 8. En 1440, *ibid.*

9. Arch. Nat., MM. 110, fol. 7 v^o. — 10. Lanéry d'Arc, *op. cit.*

11. Denifle et Chatelain, *op. cit.*, IV, 2657 n.

12. Arch. Nat., S. 1648, fol. 101 v^o. — 13. Arch. Nat., S. 891 A.

14. Fournier, *op. cit.*, p. 387. — 15. Arch. Nat., LL. 464.

quit la maison faisant angle, devant le puits, et aboutissant au *Trancoir*¹. Docteur en décret², curé de Colombes, il testait en 1461 dans sa chambre du cloître, en présence de Jean Flastrier³, le neveu de Guillaume de Villon. Etienne mourut avant 1486⁴.

Quelle était la parenté de ces deux personnages avec Regnier de Montigny ? C'est là un point difficile à préciser⁵; mais du moins cette parenté ne fait aucun doute⁶ : peut être furent-ils ses oncles ?

Et l'on remarque encore, parmi les noms des chanoines de Saint-Benoît, ceux de Regnaud de Breban, de Michel Claustre, familles alliées aux Montigny.

Le maire de la justice de Saint-Benoît fut pendant longtemps maître Jean de Vaudetar, licencié en décret, avocat au Châtelet de Paris : fils de Pierre de Vaudetar et de Marguerite de Chanteprime, fille de Jean de Chanteprime, conseiller général des finances, il épousa Marguerite Claustre, nièce de Michel Claustre, chanoine de Saint-Benoît⁷. On retrouve tous ces noms parmi les parents et amis de Montigny.

Mais il demeure certain aussi que Regnier de Montigny, ce « noble homme », s'il n'avait pas de fortune, avait de mauvais instincts. Sans doute il entendait mener grande vie et comptait sur l'aide de sa famille puissante⁸. Elle dut lui faire défaut. Alors Regnier fréquenta de mauvaises compagnies. Il savait tricher au jeu et tomba dans le mal : « jeunesse et pauvreté » en furent la cause⁹ ! A dix-neuf ans, Montigny intentait une action contre un sergent à verge, Guillaume le Moyne, à « raison de

1. Arch. Nat., S. 891 A.

2. Il porte ce titre en 1452 (Denifle et Chatelain, *op. cit.*, IV, p. 735).

3. Arch. Nat., S. 1648. — 4. Arch. Nat., S. 904.

5. Etienne est dit frère de Marguerite de Montigny ? (Arch. Nat., S. 904).

6. On voit par exemple qu'Etienne de Montigny, en 1458, est ensaisiné de vignes à Vanves, voisines de celles de feu Jean de Montigny. (Arch. Nat., S. 1648, fol. 41, 54).

7. Marcel Schwob, *François Villon, rédaction et notes*, p. 18.

8. « Dont la plus part sont gens d'estat et nos officiers. » Cf. sa lettre de rémission, ap. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 152-155.

9. *Ibid.*

certaines batures et mutileures que l'on dit avoir esté faictes par ledit Lemoyne sur la personne dudit Regnier »¹; le 21 août 1452, l'évêque de Paris le réclamait comme clerc, ainsi que Jean de Rosay². Ils étaient accusés d'avoir rossé deux sergents en office. Car, au mois de mai passé, les sergents avaient rencontré Regnier à une heure indue à l'huis de la Grosse Margot et lui avaient fait observer qu'il ne devait pas s'y trouver à ce moment-là. Mais Montigny ne voulut rien entendre : il tira sa dague que les sergents cherchèrent à lui enlever. Alors le « noble homme » poussa un cri d'appel, et Jean Rosay et Taillemine apparurent : ils se tenaient non loin. Et tous trois rossèrent grandement les sergents. Ils furent ajournés à comparaître devant le prévôt de Paris, sous trois jours, et Montigny ne tarda pas à se faire prendre sur la haute justice de l'abbesse de Montmartre. Il resta plusieurs mois en prison avant de venir devant le Parlement criminel. On le chargeait aussi d'une « chaude dispute » qu'il avait eue, à la dernière fête de Saint-Germain l'Auxerrois, et pour laquelle il avait été emprisonné au Châtelet. L'avocat de Montigny alléguait bien que le soir où son client rossa les sergents à l'huis de la Grosse Margot, Thibaud Sarré, l'un d'eux, n'avait pas ses insignes : le sergent aurait voulu frapper de sa dague Montigny qui, lui, aurait cherché seulement à le désarmer : en se défendant Montigny aurait porté un coup sur le bourrelet du chaperon de Sarré. Tout cela est fort possible : les sergents du guet n'étaient pas irréprochables et Thibaud Sarré ne réclamait rien à Montigny. Mais que faisait donc ce fils de bonne famille à l'huis de la Grosse Margot ? Comme il a su appeler à propos des compagnons batteurs ! Tout cela ne laisse pas d'être inquiétant.

C'est par Montigny que Villon dut fréquenter le milieu des clercs de finance ; parmi eux, peut-être, il trouva un travail

1. Bibl. Nat., Clair., 763, p. 212.

2. Arch. Nat., X^{2a} 25, ap. A. Longnon, *Etude biographique*, 131-133.

celles de Henry V, en 1421, avaient établi que toutes les finances de France devaient être reçues ou dépensées selon le style du Trésor de Paris; et le roi avait délégué deux personnes considérables, ayant une longue expérience des finances, pour administrer tout cela : l'une était le changeur du Trésor, l'autre son clerc, un « notable homme, sage et loyal, et expert en fait de finances », qui contrôlait le changeur. Ce dernier ne pouvait disposer d'un denier qui ne fût porté sur la recette ou la dépense du clerc : ce livre, on l'appelait le *Journal du Trésor*.

Le clerc écrivait en recette les revenus du domaine par bailiage, les émoluments des monnaies, de la chancellerie, des amendes du Parlement, des aides, des gabelles, des tailles; en dépense, les frais de la guerre, les pensions, les voyages, etc. Chaque mois le changeur ou son clerc montrait au trésorier de France, ou au roi lui-même, le journal tenu à jour que l'on portait à la Chambre des Comptes ¹. Une seule main faisait toute cette besogne pour le plus grand profit du roi et du royaume : cet homme-là était Pierre de Saint-Amand.

Comment Villon put-il entrer en relations avec un si puissant personnage? Ce fut, sans doute encore, par l'intermédiaire des Montigny, alliés aux Canlers et aux Danes. Or Marguerite de Saint-Amand, sœur de Pierre, épousa en secondes noces Henry de Danes, clerc des comptes ².

Pierre de Saint-Amand dut obliger Villon, en lui procurant du travail ou de l'argent. Mais sa femme, Jeannette Cocheureau, fille de Robert, le procureur en Parlement ³, n'aimait guère ce quémendeur, ce mendiant; elle dut le chasser de sa maison. Villon s'en vengera. Et de même il n'oubliera pas que Robert Vallée, avocat au Parlement, qui appartient à une fa-

1. En 1473 on vit le changeur vouloir modifier ce bel ordre de choses et faire le compte lui-même : il prétendait que les acquits seraient plus sûrement entre ses mains. Pierre de Saint-Amand protesta et fit sa plainte au Bureau : le changeur, disait-il, avait présenté un compte non contrôlé. On donna raison au clerc.

2. Bibl. Nat., Clair., 764, 23 janvier 1468 n. st.

3. Il est question d'elle le 23 février 1440 n. st. (Bibl. Nat., Clair., 763).

mille de financiers, a refusé de l'obliger, sans doute à l'instigation de son amie, qui mène ce benêt par le bout du nez ¹.

C'est encore dans ce cercle que Villon a pu connaître le riche Robinet Trascaille, clerc de Jean le Picard ² ; Denis Hesselin, cet autre « noble homme » dont Villon n'ignore pas le goût pour le vin de ses propriétés d'Aunis, élu sur le fait des aides en 1453 avec Enguerrand de Thumery et Guillaume Colombel, et qui n'a que cinq ans de plus que le poète ³ ; Michel Jouvenel ⁴, fils du chancelier, qui débuta dans la carrière comme élu sur le fait des aides ; Nicolas de Louviers, un autre riche élu de Paris qui aspire à la noblesse, ainsi que son parent Pierre Merbeuf ⁵ ; les Raguier, parents du trésorier des guerres, qui sont reçus à la table du greffier du Trésor, Jean de Bailly, où Villon dut observer Jacques, tandis qu'il mangeait comme un goinfre ⁶ ; la famille de Bruyères ⁷ ; Jean et François Perdrier, fils du changeur parisien Guillaume Perdrier, qui rempliront plus tard des offices de finance, et dont l'aîné a seulement un an de moins que Villon ⁸ ; Guillaume Charruau, ce « pauvre » avocat qui a étudié à Paris en même temps que M^e François, et qui appartient à une famille de receveurs ⁹.

Villon connaît encore dans ce milieu, ou par Saint-Benoît ¹⁰, un autre enfant de bonne famille mais de mauvaise conduite, le violent et procédurier Philippe Brunel, seigneur de Grigny, fils d'Etienne Brunel, trésorier d'Isabeau de Bavière. Par son père, Philippe était allié aux Chanteprime, aux Raguier, aux Thumery, aux le Picart, aux Villequier, aux Marcadé, familles qui donnèrent beaucoup de leurs membres à l'administration des finances et au Parlement : un Pierre de Vielzchastel avait été maître d'hôtel de Charles VII ¹¹.

1. Voir la notice à l'appendice. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.* — 4. *Ibid.* — 5. *Ibid.*

6. *Ibid.* — 7. *Ibid.* — 8. *Ibid.* ; et les notes sur les deux Bailly. — 9. *Ibid.*

10. Jean le Duc était curé de Grigny en 1439 (Arch. Nat., S. 1648, fol. 93).

11. Voir la vie de Philippe Brunel à l'appendice.

Tels furent sans doute ceux qu'il a nommés plus tard « les gracieux gallans » ¹

Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faiz et en dis.

Il partagea leur existence sans avoir leur fortune ; il connut leurs amours et ils connaissaient les siennes. On peut les imaginer comme ces jeunes gens dont le vieux duc d'Orléans se montrait alors jaloux, habillés de robes à manches déchiquetées, portant de petits souliers à la poulaine qui découvriraient le talon, et fort attentifs à regarder les dames aux fenêtres. Ils étaient nobles, ou prenaient les apparences de jeunes nobles, comme Regnier de Montigny, comme Merbeuf, comme Nicolas de Louviers, comme Philippe Brunel : ce que n'oubliera pas Villon. Et quelques-uns avaient beaucoup d'argent, tel Jean le Cornu, ou bien Jacques Cardon ; mais ils n'aimaient pas à obliger leur pauvre et joyeux compagnon. Villon dut s'amuser beaucoup avec eux. Il aimait le plaisir et supportait impatiemment le travail : il aimait les femmes. Il dut éprouver aussi la souffrance que donnent les fréquentations au-dessus de son rang ; et il maudissait avec amertume la Fortune qui l'avait fait naître si pauvre. C'était pour ce jeune homme ardent, charmant et très faible, un fort mauvais milieu que celui de ces clercs de finance. Il entendit beaucoup parler d'argent autour de lui et vit ses compagnons de plaisir en dépenser : lui n'en avait pas. Il dut être tenté de corriger son destin. Enfin Regnier de Montigny, bien qu'il appartînt à une famille des plus honorables, et qu'il eût de grandes relations et quelque bien, ne tarda pas à devenir un vaurien, un terrible joueur, et bientôt un voleur. Il était l'aîné de Villon de quelques années ; son influence fut certainement néfaste sur l'enfant terrible et gâté recueilli par le digne chanoine de Saint-Benoît : sans doute, il l'entraîna au mal.

1. T., v. 227-228.

Le premier de ces livres qui est
 Jehan Lyotier de Paris de clerc
 noble femme Lequel il eut a
 adice de alise de l'or et d'asse de
 sainte velle. Le premier d'hy ou
 il est une lepreux;

Fuanc hier
 moeste en
 pour prout lieu

de presche de toutes autres
 apres un compile et amene en me
 moire pour prout de nobles et
 a esgarde par de femme qui est
 velle en la fontaine du seve saint
 nure ou soulas de sainte d'alle
 que auant prout de la chese
 publique. Et comme le confide
 nse en moineure qui prout

Un auteur offrant son livre à une grande dame

(Bibl. nat. — ms fr. 133)

§ II. — *Le Châtelet.*

Un autre des milieux parisiens où les connaissances de François Villon semblent bien avoir été fort nombreuses est celui du Châtelet. Le fait paraît d'abord surprenant ; et l'on s'étonnera que ce turbulent garçon ait connu tant de monde dans une juridiction chargée de maintenir l'ordre à Paris, autrement que pour en avoir éprouvé les rigueurs. Certes Villon goûtera plus tard de la prison ; il a pu aussi connaître certains sergents du Châtelet, qui ne valent d'ailleurs pas cher et sont de bons compagnons, à la suite des rixes survenues au temps de sa jeunesse entre les étudiants et la police parisienne. Mais ce n'est pas à ce titre que Villon est entré en rapport avec le monde du Châtelet. Il y pénétra sans doute à cause des relations que lui procura ce milieu de bourgeoisie de finance et de justice où s'écoula son enfance, et dont nous avons dit les liens avec la communauté de Saint-Benoît.

D'abord, pour la conduite de ses procès, l'église a des procureurs au Châtelet : Pierre Genevoys, qui représentera aussi le chapitre de Notre-Dame, puis Pierre Fournier, tous deux des connaissances de la jeunesse de François Villon. Enfin le maire de la justice de Saint-Benoît fut pendant longtemps Jean de Vaudetar, licencié en décret, avocat au Châtelet de Paris, dont la femme était d'une famille alliée avec celle d'Ythier Marchand, autre compagnon de la jeunesse du poète. Et parmi les conseillers du roi au Châtelet, nous remarquerons encore Philippe Braque, allié aux Montigny.

Mais Villon connaît encore personnellement le prévôt de Paris et sa charmante femme, madame Ambroise de Loré. Il sait par le détail les circonstances romanesques dans lesquelles ces amoureux se rencontrèrent ; le ménage uni que forment aujour-

d'hui les deux époux ; il n'ignore pas que le prévôt a un enfant qui lui ressemble ; qu'il observe une dévotion particulière à saint Christophe. Et Villon connaît encore ses préférences et ses défiances à l'égard de son personnel, l'opinion qu'il a sur Mautaint et sur Basanier.

Or le prévôt de Paris était un homme considérable, une façon de souverain (*major post principem*), surtout après la suppression du prévôt des marchands en 1383¹. Ce puissant personnage était chargé de maintenir l'ordre dans la capitale, de réprimer les agitations populaires, de régler les corporations et les métiers, de calmer la turbulence des écoliers et de faire respecter leurs privilèges² ; enfin, depuis 1401, il avait la connaissance de tous les malfaiteurs du royaume, en quelque juridiction qu'ils fussent pris³. Le Châtelet de Paris était aussi le tribunal de première instance des bourgeois, procédant suivant un style particulier, pouvant même recevoir des appels des châtelainies de la vicomté, et ressortissant nûment du Parlement⁴. Dans la salle des séances, au Grand-Châtelet, le prévôt siégeait sous un dais, comme représentant la justice du roi, privilège dont aucun magistrat ne jouissait alors. Chaque matin il devait se faire présenter l'état des prisonniers arrêtés la veille ; responsable de la propreté des prisons, il ne pouvait exiger, directement ou indirectement, des sergents ou autres officiers, chapons, or ni argent ; et il lui était interdit de vendre à son profit les ceintures, les bijoux, les vêtements, les parures confisquées aux filles amoureuses.

Ainsi l'avait décidé la rigide administration du roi Henry VI

1. Religieux de Saint-Denys, I, p. 243 et note.

2. Voir Charles Desmaze, *Le Châtelet de Paris*, 2^e éd., 1870. — Le prévôt, à son avènement, devait prêter serment au Parlement et à l'Université en présence des écoliers. Cette dernière formalité lui répugnait évidemment. On voit que le 12 juillet 1446, Jean d'Estouteville essaya de faire prêter ce serment par ses délégués : Pierre des Friches protesta comme procureur de l'Université (Arch. Nat., X^{1a} 8304, fol. 161, 168). Robert d'Estouteville connaîtra d'ailleurs bien des difficultés dans l'exercice de son droit de « clergie criminelle » (Arch. Nat., Y. 5232, 16 novembre 1454).

3. *Ordonnances*, VIII, p. 433.

4. Ch. Desmaze, *op. cit.*

d'Angleterre¹ : mais il n'en était plus de même alors, et la juridiction du Châtelet valait de beaux profits, avec ses greffes, sa geôle, ses étaux, la vente des saisies somptuaires².

En fait la prévôté de Paris avait toujours été régie par un puissant ou un riche personnage ; il suffira de rappeler que Hugues Aubriot fut l'ami personnel de Charles V ; que Tanneguy Du Chastel avait enveloppé le dauphin dans sa robe et l'avait enlevé sur ses épaules, comme un autre saint Christophe, lors de la rentrée des Bourguignons à Paris, en 1418.

Or Robert d'Estouteville, qui fut prévôt au temps où vécut Villon, appartenait à une des plus illustres familles de Normandie, alors très en vue³ : car pendant les guerres anglaises elle avait rendu aux rois des services signalés. Louis d'Estouteville venait de s'illustrer dans la garde héroïque du Mont-Saint-Michel. Jean d'Estouteville, seigneur de Blainville et de Torcy, était alors le modèle du chevalier et du mondain, un esprit cultivé et sensible aux choses de la poésie⁴ : pour récompenser ce capitaine de ses services, le roi Charles VII lui avait donné, le 29 mai 1446, la charge de prévôt de Paris⁵. Mais Torcy ne devait pas conserver cet office : il le résignait bientôt en faveur de son frère Robert d'Estouteville, seigneur de Beyne⁶. C'était là un arrangement de famille, puisque Robert d'Estouteville avait épousé mademoiselle Ambroise de Loré,

1. Règlement du mois de mai 1425.

2. L'ordonnance du 4 décembre 1454 (Bibl. Nat., fr. n. acq. 3651, fol. 210) s'éleva contre ces pratiques : dorénavant le greffe criminel sera baillé à ferme par le receveur du roi, ainsi que le greffe civil et la geôle. La geôle du Petit-Châtelet sera réunie au domaine et on fera disparaître les étaux qui gênent la circulation. Le roi ordonne également que le prévôt et le chevalier du guet ne confisqueront plus à leur profit les armes des gens emprisonnés, les habits et les ceintures des filles débauchées qui seront vendus, de même, au profit du roi.

3. Sur cette famille, cf. Gabriel de la Morandière et O. Lannelongue, *Histoire de la maison d'Estouteville en Normandie*, 1903.

4. Pierre Champion, *Vie de Charles d'Orléans*, p. 628-629.

5. « Chevalier, conseiller, chambellan du roi, prevost de Paris » le nomme le 6^e compte d'Etienne de Bonney (Bibl. Nat., fr. 32511).

6. Le 27 mars, il prêta serment au Parlement ; le 29, à l'Université (Bibl. Nat., fr. 2836 ; *Auctuarium Chartularii Universitatis*, éd. Chatelain et Denifle, II, col. 684).

filles de l'ancien prévôt, mort le 26 mai 1446. Ce Loré était un vieux soudard, homme vigoureux et fidèle, qui avait longtemps assuré l'ordre dans Paris à une époque critique, à qui les bourgeois reprochaient seulement une excessive tolérance envers les « femmes folieuses, »¹. On disait que ce luxurieux personnage, gentilhomme de Bretagne et pauvre, bien qu'il portât d'hermine à trois quintefeilles d'or, n'avait pas de père connu. Mais il avait fait un beau mariage, épousé une dame « la plus belle et la plus honneste, et fille de nobles gentilshommes de grant ancienneté » : madame Catherine de Marcilly, baronne d'Ivry au comté d'Evreux. Il s'intitulait alors « noble homme monseigneur Ambroise de Loré, baron d'Ivry ». Or, bien peu de temps avant sa mort, il obtenait du roi, à charge de la faire réparer, une maison rue de la Harpe, à l'enseigne de la *Nef d'Argent*, tenant à la rue des Deux-Portes² ; et c'est un fait que sa veuve, l'an 1447, recevait une aumône royale de 200 l. « pour luy aider à vivre en faveur de son mary », et qu'elle était allée la solliciter jusqu'à Chinon³. Mais Ambroise de Loré laissait un autre vivant trésor, une fille unique qui avait de doux yeux⁴. Cette personne accomplie venait d'épouser Robert d'Estouteville ; son charme fit sans doute que Torcy résigna à Beyne la prévôté.

Les amoureux s'étaient rencontrés à un pas d'armes que tint, à Saumur « la gentille »⁵, René d'Anjou, ce grand arbitre des tournois. Sans doute Ambroise y figurait parmi les reines, au milieu de la brillante compagnie qui entourait la jeune et belle femme du roi de Sicile, Jeanne de Laval, et sa

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 383.

2. Bibl. Nat., Clair., 763, 4 février 1445 n. st.

3. Bibl. Nat., fr. 32511 (9^e compte de Xaincoins). — Catherine de Marcilly se remaria avec Pierre Petit, chevalier (Arch. Nat., X^{1a} 1483, fol. 72, 23 février 1453 n. st., fol. 135 v^o ; 26 mars. Cf. l'arrêt sur le partage de ses biens, le 25 janvier 1453, (Arch. Nat., X^{1a} 92, fol. 157).

4. T., v. 1396.

5. Ce pas d'armes date de 1446, vers Pâques. (Cf. Lecoy de la Marche, *Le Roi René*, II, p. 146-147). La date de 1448, donnée par de Quatrebarbes, (*Œuvres complètes du roi René*, p. LXXVI) est impossible.

filles Yolande. Or, à ce pas dit de la Joyeuse Garde, on jouta quarante jours et l'on s'amusa fort de « plaisantes parolles ». Car aucune dame ni demoiselle ne devait passer au travers d'un certain carrefour sans être accompagnée de quelque vaillant chevalier ou écuyer qui, pour son amour, était tenu de rompre deux lances. Durant le jour, en cette clémente saison, on demeurait dans un château de bois peint et tendu de tapisseries; le soir, on se rendait pour le festin dans ce grand château de Saumur, qui domine de sa masse et la gracieuse petite ville et l'immense Loire. Robert d'Estouteville y parut en armes, monté sur un cheval houché d'azur et de gueules, portant à son cimier la tête de more enrubannée qui formait un calembour avec le cri de sa maison; et il jouta contre le sire de Beauvau, l'un des plus nobles de l'Anjou¹. Ainsi Robert fit la conquête d'Ambroise.

Peu après, ils étaient venus habiter cette noble et grande maison de la rue de Jouy, ornée de marmousets, près de la poterne Saint-Pol². C'était une admirable demeure³, avec ses cours et ses jardins, ayant une entrée principale sur la rue de Jouy, une autre rue Saint-Antoine, régnant d'une part le long de la rue Percée (rue du Prévôt) et de l'autre aboutissant à l'enceinte de la ville. Le roi Charles V en avait fait don à Hugues Aubriot, qui aimait tant le luxe et le plaisir: et celui-ci avait richement meublé l'hôtel dont les chambres parées étaient alors peintes et tendues de riches étoffes⁴; il y donna de magnifiques repas aux familiers du roi et l'on y admirait cette vaste

1 Description de ce pas suivant un ms. faisant partie de la bibliothèque du chancelier Séguier d'après l'analyse de Wulson de la Colombière, *ap.* Quatrebarbes, *Œuvres complètes du roi René*, I, LXXX.

2. Ch. Sellier, dans les *Procès-verbaux de la commission du vieux Paris*, 1907, p. 169 et s.; *L'hôtel du prévôt*, Lille, 1902.

3. Un vandale en a abattu les restes en 1906, malgré les instances du Conseil Municipal.

4. Je vis ta chambre bien parée — De riches dras moult noblement — Et ta maison bien painturée — Et hault et bas communement...

(Complainte sur Hugues Aubriot, dans Leroux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*, I, 260).

cage, sans doute dans le jardin, où les oiseaux menaient grand bruit¹. Après la chute du prévôt, cette belle demeure était passée aux mains de Guy de la Trémoille, de Pierre de Giac, de Louis d'Orléans, frère du roi. Et dès lors l'hôtel de la rue de Jouy avait pris le nom du *Porc épique*, suivant l'emblème du prince charmant que l'on voyait peint sur les verrières, ainsi que ses lousps. Louis aimait les constructions ; il ajouta à l'hôtel des galeries neuves ornées de vitraux : mais il se lassait de tout. Louis d'Orléans troqua l'hôtel du *Porc épique*, avec son oncle Jean de Berry, pour celui des Tournelles ; et ce dernier le céda bientôt à Jean de Montaigu, grand maître de la maison du roi. Ce petit homme, maigre et bègue, le plus riche de France, augmenta encore l'hôtel d'une portion des anciens murs de la ville où il établit des terrasses ; et quand son frère fut nommé évêque de Paris, il y donna la plus grande fête dont on conservât alors le souvenir. Le roi s'y rendit avec toute sa noblesse et on y servit dix-huit cents plats de viande. Un mois après, la cupidité de Jean Sans-Peur perdit Montaigu. Il fut décapité et l'on se partagea ses biens : le Bourguignon avare fit adjudger l'hôtel à son gendre, le duc bavarois Guillaume. Telle était cette magnifique demeure où, « vu la vetusté et la caducité » du Châtelet, le prévôt d'Estouteville avait été autorisé à résider².

Madame Ambroise de Loré, la « prévôte », cette belle et sage dame, donnait en son hôtel de grandes réceptions. Tout ce que Paris comptait de « nobles et honnestes personnes » était accueilli chez elle avec honneur³.

La mode en ce temps était de faire montre d'un amour sur-humain pour une personne réelle ou fictive (la chose ne tirait

1. Religieux de Saint-Denys, I, p. 100-106, 141 ; complainte citée.

2. 4 décembre 1454 (Delamare, *Traité de la Police*, I, p. 100). — Mais Robert devait déjà occuper l'hôtel du *Porc Epique*, comme nous l'avons vu par le récit de l'échauffourée universitaire du 3 mai 1453.

3. « Le jeudi, ve jour de may 1468, dame Ambroise de Loré... ala de vie a trespas... environ une heure apres myenuit ; et fut fort plainte, pour ce qu'elle estoit noble dame, bonne et honneste, et en l'ostel de laquelle toutes nobles et honnestes personnes estoient honorablement receuz. » (*Chronique scandaleuse*, éd. B. de Mandrot, I, p. 201).

L'Hôtel du Prevot démoli en 1906
(Bulletin de la commission du Vieux Paris)

pas à conséquence), de prendre ce ton larmoyant dont les amoureux trouvaient le modèle chez Alain Chartier, de s'exprimer précieusement comme le faisait à Blois le duc Charles d'Orléans. C'était le ton naturellement en honneur chez madame Ambroise de Loré, cette jolie femme qui savait les beaux usages. Car nous possédons encore une bien mauvaise complainte qui lui fut présentée en 1452, et où se lit en acrostiche son nom ¹ :

Mal et soucy, peine et douleur,
 Dueil, desesperance mortelle,
 Trembler, palir, muer couleur,
 Fievre blanche continuelle
 Sont les biens que j'ay pour la belle
 Pieça souffert : las ! douloureux,
 La mort pourquoy ne me prent elle
 Quant Amours m'est tant rigoureux ?...

On peut croire que dans ce milieu Villon, si habile à feindre, fit très bonne figure. Bien que la ballade qu'il composa alors pour son mari, et en l'honneur de madame Ambroise de Loré, ne soit pas des meilleures, elle s'élève encore fort au-dessus des médiocres productions des rimeurs de ce temps ; elle a une autre allure que la triste complainte du désespéré de l'an 1452.

Villon fréquenta certainement chez les d'Estouteville, pour avoir connu de façon si précise les circonstances qui accompagnèrent leur union :

Car au pas conquister l'ala,
 Que tint Regnier roy de Cecille,
 Ou si bien fist et peu parla
 Qu'onques Hector fist ne Troïlle ² :

ce qui est assez flatteur pour Robert d'Estouteville qui combattit contre Beauvau, le chevalier italianisé, traducteur de *Troilus et Crisseïda* de Jean Boccace ³. Et sa ballade, qui ne

1. *Les Œuvres de maistre Alain Chartier...* éd. A. Du Chesne, 1617, p. 779-781.

2. T., v. 1374-1377. — 3. Bibl. Nat., ms. fr. 25528.

nous plaît plus, dut paraître excellente dans ce milieu courtois, avec ses inversions compliquées, ses images de chasseur à l'oiseau :

Au point du jour, que l'esprevier se bat¹...

Le prévôt y tenait à sa femme un langage passionné, celui d'un amant ; il lui disait encore avec délicatesse qu'au milieu des soucis de sa charge, des ennuis attachés à la Fortune :

Vostre doux œil sa malice rabat,
Ne mais ne moins que le vent fait la plume².

Et, gaillardement, le prévôt se réjouissait aussi de ne pas avoir perdu son temps auprès de l'épouse, puisqu'elle lui avait donné un fils tout à la ressemblance de son père :

Si ne pers pas la graine qui se sume
En vostre champ, quant le fruit me ressemble.
Dieu m'ordonne que le fouÿsse et fume ;
Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble³.

Il n'est pas malhabile de le dire, même à un prévôt de Paris, quand il se montre bienveillant, qu'on est toujours inquiet et faible, qu'on craint la tentation, que cet homme-là, à qui l'on prête de sa verve, est le juge de tous les malfaiteurs de France.

Le prévôt était entouré d'une garde du corps : la douzaine. Villon y connut Jean Raguier, un fils de famille⁴, et vraisemblablement Jean Chappelain, qui n'eut d'ecclésiastique qu'un nom prêtant à l'équivoque⁵. Mais parmi eux Villon a surtout un excellent ami, Perrinet Marchand, dit le bâtard de la Barre⁶,

1. T., v. 1378. — 2. *Ibid.*, v. 1396-1397. — 3. *Ibid.*, v. 1398-1401.

4. Voir à l'appendice la notice sur la famille Raguier.

5. Jean Chappelain, sergent de la douzaine, (Arch. Nat., X^{1a} 4805 fol. 230 v^o, le 14 mars 1457 n. st.) ; ce paraît être le même personnage que le Jean Chappelain que l'on voit le 23 mai 1452 mesureur de grain aux Halles de Paris (Arch. Nat., Z^{1a} 11, fol. 32). — Le legs à Chappelain (h. 159) suit celui du chevalier du guet et précède le legs à Jean de Calais, deux personnages du Châtelet.

6. Voir à l'appendice les notes sur ce personnage.

fil d'un propriétaire de Paris, qui fait si bien l'amour sur la botte de paille, sait jouer avec des dés plombés, manie fort adroitement un joli jeu de cartes, et doit parfaitement connaître Marthe, l'amie infidèle du poète ¹.

Tout le Châtelet ne se résume point dans la seule personne du prévôt et les gens de sa suite. Le prévôt est suppléé par le lieutenant civil, par le lieutenant criminel : le Châtelet est le siège d'une juridiction ayant ses procureurs, ses examinateurs ; il y a là un greffe, des notaires ; on y enregistre les testaments. Le Châtelet est enfin une prison avec un clerc de la geôle, un questionneur ; ses sergents assurent la police dans Paris et l'Ile-de-France. François Villon connut presque tout ce personnel. Par leurs relations ou leur famille, beaucoup de ces officiers touchaient à des milieux qu'il fréquenta.

Ainsi le lieutenant criminel, qui suppléait le prévôt dans l'office de juge des malfaiteurs et accompagnait sur sa mule les condamnés que l'on conduisait au supplice, était en 1458 Martin de Bellefaye : un riche personnage, d'abord avocat dans cette juridiction, issu d'une famille parisienne alliée aux Chanteprime ². M^e Pierre Basanier ³, notaire et greffier civil et criminel de la prévôté, était allié aux Perdrier que Villon nommera ses compères. Parmi les seize examinateurs, commissaires enquêteurs chargés par le prévôt d'entendre les témoins à Paris et dans la vicomté, la nuit comme le jour (office périlleux où leur vie est parfois exposée), François Villon connaît Jean Mautaint ⁴ et Nicolas Rosnel ⁵, qu'il sait ne pas jouir de la faveur du prévôt. Et il n'ignore pas que Jean de Rueil ⁶, auditeur des causes, est un personnage qui touche de nombreuses épices. Quant à Jean de Calais ⁷, M^e François sait mieux que nous ⁸ qu'il

1. L., v. 177-178 ; T., v. 937, 1094-5.

2. Voir les notes à l'appendice. — 3. *Ibid.* — 4. *Ibid.*

5. *Ibid.* Faut-il y adjoindre leur confrère Jean Turquant et le reconnaître dans l'enigmatique de Tusca nommé au v. 1194 du *Testament* ?

6. Voir la notice à l'appendice. — 7. *Ibid.*

8. Marcel Schwob a corrigé sur ce point l'identification d'A. Longnon (*François Villon, rédaction et notes*, p. 142. Cf. l'appendice).

est le notaire du Châtelet ayant charge de vérifier les testaments.

Et parmi les procureurs, on l'a vu, Villon connaît depuis longtemps Pierre Fournier¹, procureur de Saint-Benoît et de l'Université : il le nommera « mon procureur » ; de plus Fournier est parent des Vaudetar, et entretient aussi des relations avec les Montigny. Villon connaît enfin le vieux Pierre Genevoys², qui fut procureur du chapitre de Saint-Benoît, de Notre-Dame, de l'Université, et des Montigny. Quant au clerc de la geôle, c'était en ce temps-là Etienne Garnier³ que nous retrouverons plus tard.

On sera moins étonné de voir Villon en rapport avec les sergents, les ennemis nés des écoliers. Il y a lieu toutefois de remarquer que M^e François parlera d'eux sans beaucoup d'amertume : et ceux qu'il a nommés sont tous de fort douteux personnages, avec lesquels il doit être facile de s'entendre.

Les sergents du Châtelet avaient été établis pour assurer l'ordre auprès de cette juridiction, et dans tout son ressort. Les sergents à pied ou à verge gardaient la ville et sa banlieue, tandis que ceux à cheval avaient pour mission d'exploiter dans toute l'étendue de la prévôté, hors de la ville de Paris⁴ ; ceux-là n'intéressaient donc pas Villon :

J'entens a ceulx a pié, hohete !
Car je n'ay que faire des autres⁵.

Ils étaient au nombre de deux cent vingt et on les nommait les XI^{xx}⁶, comme on appelait les XV^{xx} les trois cents aveugles.

Il faut le reconnaître : sans tenir compte de l'opinion intéressée des écoliers à leur sujet⁷ (pendant les vendanges ils se tenaient aux portes de Paris tant pour lever l'octroi que pour

1. Voir les notes à l'appendice. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*

4. Desmaze, *op. cit.*, p. 200 et s. — 5. T., v. 1092-1093.

6. Ils formaient une confrérie en 1488 (Arch. Nat., Y. 5266, à la date du 18 juin). Cf. Lebeuf, éd. Cocheris, I, 365.

7. Eutrapel, p. 70.

surveiller les maraudeurs), les sergents d'alors ne jouissaient pas d'une bonne réputation ; plusieurs de ceux que Villon a nommés furent notoirement des drôles. Ils commettaient toutes sortes d'exactions que les ordonnances étaient impuissantes à réprimer¹ ; leur méchanceté était proverbiale². Elle peut être illustrée de quelques exemples.

Il y avait en 1456 une nommée Louise, demeurant rue Pierre-au-lait, qui détestait Gervaise, sa voisine : elle l'accusait de lui avoir volé une ceinture, ce dont elle entendait tirer vengeance. C'est pourquoi, un dimanche matin, Louise se rendit à l'hôtel de Pierre d'Astrebec, sergent à verge et porteur de sel : elle lui offrit une paire de chausses pour sa femme, une patenôtre de jais noir, un petit corset sans ferrure, le tout enveloppé dans une coiffe. Or Louise tira à part Pierre le sergent, disant qu'il lui devait faire un plaisir. Et Louise se rendit aussi chez Gervaise, la traita de larronnesse tandis que Pierre glissait le tissu et les patenôtres derrière une armoire de sa chambre. On les retrouva fort à propos quand survint le commissaire qui fit mener Gervaise aux prisons du Châtelet. Après quoi Louise dressa chez elle la table, étendit la nappe, apprêta un bon dîner, fit jurer au sergent sur les saints Evangiles de ne point la dénoncer. Elle jouit de sa compagnie et l'ensorcela, dit-on : mais elle lui offrit aussi, en plus de son amour, des chausses meilleures que celles qu'il portait ce jour-là³.

C'était cependant un sergent à cheval du Châtelet que ce Jean Bonannée que l'évêque de Paris réclamait comme son clerc, le 24 mai 1464. Or, suivant le procureur du roi, il avait toujours mal vécu et commis plusieurs crimes et délits. A Gonesse, il avait percé de sa dague les deux cuisses d'un franc

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 326.

2. Je voudrois bien estre sergent — Mais tout le monde les maudict.

(*Recueil de Farces* de Leroux de Lincy : les Trois Gallans, p. 8) ; « d'argent ne fault estre sergent », lit-on dans le Pèlerinage de mariage, p. 17 (*Ibid.*) : nous dirions aujourd'hui bourreau.

3. Arch. Nat., JJ. 183, p. 219.

archer ; puis c'est Jean Peyron qu'il épie et à qui il porte trois coups de dague. Il prend de force Jeanne du Boys en présence de son mari. Il bat une femme qui reprochait à la mère du sergent d'avoir corrigé son chien. Il menace Ferrebouc, puis un autre notaire du Châtelet, Pierre de Dicy, qui avait fait pour lui une grosse et estimait ne pouvoir accepter 4 blancs au lieu des 16 sous que le sergent lui devait : un jour il le frappa sur le cou, d'un braquemart, à lui abattre la tête. Comme il avait été chercher aux étuves un religieux de Saint-Martin qu'il ne trouva pas, il rossait trois hommes couchés sur un lit¹.

Les sergents se montraient en outre bons buveurs ; ils joignaient à leur office toutes sortes de petits métiers où, naturellement, ils étaient amenés à abuser de leur autorité².

On était si accoutumé à les voir agir brutalement qu'en 1472 une bande de malfaiteurs opérera dans Paris sous le déguisement de sergents richement vêtus, portant des épées et de grands couteaux³. Enfin la prévôté se servait d'eux comme garnisaires, chez les gens qui refusaient l'impôt, fonction dont ils devaient s'acquitter à merveille⁴. Dans le langage populaire de ce temps on les nommera les valets du diable ou ses anges⁵ ;

1. Arch. Nat., X^{2A} 33, 24 mai 1464.

2. Jean Alnequin était fermier du hauban ; Jean Raguier, le sergent de la douzaine, est sans doute le même personnage que le receveur des barrages de la ville ; Etienne Garnier, le geôlier, était fermier du chantelage ; le 2 juin 1463 on voit que le prévôt mettait en procès Laurent Moront, sergent à verge, pour raison de certaines défenses qu'il lui avait faites de vendre du pain et autres marchandises aux Halles de Paris (Bibl. Nat., Dupuy 250).

3. Bibl. Nat., Dupuy 250, 17 juillet 1472. (Ils ne travaillaient pas, battaient les gens, ravissaient les jeunes femmes amoureuses, leur ôtaient leur ceinture et leurs habits, vivaient avec les filles, jouaient aux dés, fréquentaient les tavernes et faisaient des dépenses excessives.)

4. « On avoit tantost apres sergens en garnison qui moult grevoient le povre commun... ils faisoient du mal trop plus que on ne leur commandoit. » *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 349 (à propos de la taille de 1439).

5. « Car c'estoient les *valets du deable* », dit le *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 349. On voit dans les mystères que les serviteurs du démon sont nommés *ses anges*. Nous avons là l'explication bien nette du mot *ange* des Ballades en jargon (3, 98, 115), désignant sans aucun doute les sergents.

on les appellera *broullarts, baveurs, flagorneurs, ramponneurs* ¹.

Ecoutez parler d'eux, du haut de sa chaire, le bon cordelier Michel Menot : « O gens du diable, et ses serviteurs, qui sous ombre de justice et d'aller punir les délinquants, ne quittez pas, depuis votre réveil, les tavernes, les étuves et les lupanars ! Et si quelque pauvrete de servante a été subornée, même à son corps défendant, pour gagner votre dîner vous la livrez aux rufians lubriques, à des gens de votre état... Ah, rufians, paillards et gens de votre sorte, vous la venez enlever ; et faut que la pauvre misérable marche, ou autrement vous la forcez de ce faire en la frappant à grands coups de plat d'épée ! Sous ombre et prétexte que vous avez acheté vos offices, vous dites que vous êtes exécuteurs de justice : ainsi sont bien les diables ! Eux aussi ils sont exécuteurs de la justice divine, et cependant ils sont damnés à perpétuité, comme vous le serez avec eux ! » ²

Parmi ces bons diables on rencontrera deux singuliers personnages qui paraissent bien être entrés fort avant dans l'intimité de François Villon : Jean le Loup et Casin Cholet.

En ce temps-là les deux frères le Loup (Jean et Robin) avaient passé un arrangement avec le receveur du domaine de la ville de Paris, déclarant lui abandonner le tiers des amendes venant de leurs dénonciations ³. C'étaient des propres à rien exerçant, comme il arrive, toutes sortes de métiers. Ils sont dits tantôt poissonniers, bateliers, pêcheurs, mesureurs de sel : ils faisaient la police de la Seine ⁴, empêchant d'y jeter des ordures ⁵, surveillaient les fossés où il était interdit de mener paître les vaches ⁶. On ne savait qui leur avait confié ces offices ; mais il était impossible de les leur faire abandonner ⁷. Et toujours ils rôdaient, furetant à travers Paris, tirant, de la Seine et des quais, pierres et carreaux ⁸, s'appropriant les fagots de bois

1. Arch. Nat., Z^{III} 16, fol. 60 ; 15 décembre 1452.

2. *Sermones*, Paris, 1530, fol. 128, v^o. — J'ai remis en français les parties latines.

3. Arch. Nat., Z^{III} 13, 8 juin 1459. — 4. Arch. Nat., Z^{III} 11, 14 février 1452 n. st.

5. Arch. Nat., Z^{III} 13, 20 mars 1458 n. st. — 6. *Ibid.*, 6 avril 1458.

7. Arch. Nat., Z^{III} 14, 18 juin 1461 ; Z^{III} 15, 16 juillet 1462.

8. Arch. Nat., KK. 409, fol. 315 v^o, 331, 333 v^o.

déchargés au port au charbon en grève¹, pêchant là où ce n'était pas permis de le faire². Ils étaient non moins hardis en paroles et traitaient l'abbesse Driete de ribaude mariée, de putain et de paillard³. On les emprisonnait, on les condamnait à l'amende ; mais leur mère les faisait élargir sous caution⁴. D'un personnage tel que Jean le Loup, on fera un sergent⁵. Pourquoi, s'il aperçoit des canards sur les fossés de la ville, le soir, se garderait-il de les étrangler et ne les cacherait-il pas sous son manteau ?

C'est encore un sergent que ce bon compagnon, maigre et « flou », Casin Cholet qui, lui, ne saurait rencontrer sur son chemin une « poulaille »⁶. De même ce Michault du Four, lui aussi fermier de la pêche des fossés des tours de Billy, un être stupide, un plaisantin⁷. Quel crédit accorder à Philippot et au gros Marquet, puisque Villon les recommande⁸ ! Sont-ce là des sergents ou des compagnons des *Franches Repues* du poète ? Mais, s'il faut parler de Denis Richer⁹ et de Jean Valette¹⁰, voilà

1. Arch. Nat., Z^{1H} 13, 15 mai 1460.

2. Arch. Nat., Z² 3267, 23 août 1460.

3. Arch. Nat., Z¹⁰ 2, 6 août 1461. — On leur fait également défense de ne pas médire, par derrière ni en face, de Pierre Coulon (Arch. Nat., Z^{1H} 14, 19 juin 1461).

4. Arch. Nat., Z^{1H} 13, 9 juin 1461.

5. « Jehan et Robin dits les Loux, sergens a verge au Chastellet de Paris. » (Arch. Nat., X^{1a} 4814, fol. 70, 9 février 1473).

6. T., v. 1115. — On le rencontre comme sergent à verge au Châtelet, le 25 février 1459 n. st. (Arch. Nat., L. 867) : il est mentionné en 1462 (Arch. Nat., LL. 784, fol. 149), le 4 juillet 1464 (Arch. Nat., Z¹ 03) ; il fut dépouillé de cet office, fustigé et emprisonné en 1465. (A. Longnon, *Etude biographique*, p. 124).

7. Voir la note sur ce personnage à l'appendice.

8. T., v. 1830. (I. Philippot ; A. Phillebert). — On trouve un Philippot Bouchier sergent royal sous Tristan l'Hermite, le prévôt des maréchaux, le 15 décembre 1460 (Arch. Nat., X^{1a} 4807) ; un Philippot Villain est dit sergent à verge au Châtelet le 6 juillet 1475 (Arch. Nat., X^{2a} 41).

9. On rencontre Denisot Richer comme sergent royal, le 5 août 1455, en même temps que « Jehan Varlet » (Arch. Nat., X^{1a} 4804, fol. 431) ; il était toujours en fonction le 7 mars 1468 (Arch. Nat., X^{1a} 4810). En 1450 il demeurerait à l'enseigne de l'*Image Saint-Eustache*, rue Saint-Germain-l'Auxerrois (Coyecque, *L'Hôtel-Dieu de Paris*, p. 248).

10. Vallette est mis pour la rime, car il semble bien qu'il faille identifier « Jehan Vallette » avec Jean Valet que l'on trouve, comme sergent royal, le 16 mai 1453, ajourné

de bonnes brutes. Et plus tard, Villon connaîtra encore parmi les sergents Jean Mahé, dit l'Orfèvre de Bois ¹, qui applique la question, et Me Henri Cousin ², le bourreau, qui fustige les malfaiteurs dans les carrefours de la ville ou au cul de la charrette.

Enfin, comme dans toute juridiction d'alors, autour de ces procureurs, de ces avocats, de ces notaires, de jeunes clercs remplissaient des formules d'actes ces longs rouleaux de parchemin que nous possédons encore en si grand nombre concernant, entre autres, la mise en criée des maisons de Paris. Ces clercs sont de gentils enfants qui aiment à jouer des farces où ils se blasonnent les uns les autres. Mais parfois aussi ils attaquent les voisins, comme les huissiers de Parlement ³. C'est un milieu spirituel, qui doit être du goût de François Villon : et l'on est même amené à se demander s'il ne fut pas l'un d'eux, momentanément, pour avoir connu, de façon si précise, un cercle parisien relativement fermé ?

Dans une ballade de ce temps un anonyme, qui ressemble à Villon comme un frère, après avoir préconisé, pour former un jeune homme au monde, la paume et les dés, la dépense, le heurt des pots et des hanaps, le fait d'avoir été échaudé au jeu, d'avoir couché au vent et à la pluie, d'avoir servi un visage fardé et fourbi volontiers le « harnois » des dames, conclut ainsi :

à comparaître devant le Parlement au sujet de l'échauffourée des écoliers (Bibl. Nat., Dupuy, 250). Il est mentionné le 6 août 1453 (Arch. Nat., X^{2a} 25), le 5 août 1455 (Arch. Nat., X^{1a} 4804, fol. 431) ; le 3 septembre 1462, toujours sergent à verge au Châtelet, il est condamné à l'amende pour excès sur la personne de Lyenin Gigart, docteur en théologie (Arch. Nat., X^{2a} 31) ; le 15 août 1464 on le voit proviseur de l'écurie du roi (Arch. Nat., KK. 65, fol. 71).

1. Voir la notice à l'appendice. — 2. *Ibid.*

3. 1^{er} mars 1454 n. st. La cour ordonne aux clercs des avocats et des procureurs au Châtelet « qu'ilz ne jouent farces ne autres jeux quelzconques, en secret ne en public, qui redondent aux deshonneur vitupere et prejudice des ungs et aux autres. » (Bibl. Nat., Dupuy 250). — Le 8 juillet 1460 la cour informe sur des excès commis par Me Martin de Bellefaye, lieutenant criminel du prévôt, et les sergents du Châtelet, contre les huissiers de Parlement auxquels ils ont interdit de jouer des farces devant le Châtelet : la cour demande à voir la farce (*Ibid.*). — Le 2 août 1460 Philippot Coffry, sergent à cheval, est privé de son office pour avoir joué des farces (*Ibid.*).

Prince je dis, qui n'a fait telz fatras,
Qui n'a mené en son temps gaie vie,
Qui n'a servi sergens et advocatz,
Il n'est digne d'aler en compaignie ¹.

On ne saurait douter qu'à cet égard, et à d'autres, Villon n'ait été digne de faire figure en bonne compagnie. Un document viendra peut-être le confirmer un jour.

Ce qui est bien certain, c'est qu'il n'a vécu ni de franchises repues ni de poésie, pas plus que de l'air qu'il respirait. Et quand on le voit élevé dans un milieu de juristes, comme l'était la communauté de Saint-Benoît, et si au courant du monde du Châtelet, du Parlement, du Trésor et des gens de finance, quand on sait que son ami Montigny avait des attaches dans ce milieu, qu'on entend François Villon parler avec tant de justesse la langue du droit et manier ironiquement les formules de la chancellerie, on peut bien croire qu'il eut une vie régulière, que nous ignorons, à côté d'une existence passagère de désordre et de tapage. Sans doute il fut le clerc de quelque procureur ou travailla chez quelque trésorier des finances. On aurait tort de croire, d'ailleurs, que de telles occupations fussent incompatibles avec le métier de poète qui pouvait lui assurer seulement de la considération, et, à l'occasion, quelque argent de la part de ceux qui aimaient à entendre ses ballades.

Mais ils étaient assez rares encore ; et l'on compte les gentilshommes qui, par élégance, cultivèrent la poésie comme Charles d'Orléans, le roi René, le duc de Bourbon, Pierre de Brézé, Beauvau et Torcy. Or nous avons la preuve que, dans ce milieu de clercs, il y avait une tradition qui voulait que bon nombre d'entre eux écrivissent des vers. Que de registres de comptabilité, que de formulaires de chancellerie dont les

1. Bibl. Nat., fr. 2375 ; Marcel Schwob, *Le Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 139-140.

marges et les feuillets de garde ont reçu le dépôt imprévu de poésies ou des confidences lyriques de ceux qui étaient chargés prosaïquement de les tenir ¹ !

1. Voir par exemple un formulaire de chancellerie rédigé par un clerc de l'administration des finances vers 1483 (Bibl. Nat., fr. 5727) ; un autre formulaire de la même époque (Bibl. Nat., fr. 6142) et le Manuel de Pierre Amer, vers 1476 (Bibl. Nat., fr. 10988).

CHAPITRE VIII

PARIS AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON

Il faudroit avoir esté de son temps
a Paris...

Clément Marot, 1533.

§ I. — *La rive universitaire.*

François Villon a beaucoup aimé Paris. Il a erré le jour et la nuit à travers la ville qu'il connaissait si bien ; il y a souffert et s'y est beaucoup amusé. Villon a trouvé dès son berceau l'accent et l'esprit parisiens. Il est le fils spirituel de la cité lyrique et frondeuse à qui rien n'en impose ; il est l'irrespectueux badaud :

Né de Paris... empres Pontoise ¹.

Et la ville, si petite alors, mais qui paraissait immense aux hommes de son temps, a nourri son œuvre ironique et éblouissante. Elle est toute locale. Le sens de près de la moitié des allusions des *Lais* et du *Testament* nous sera révélé par une connaissance plus parfaite des familles et de la topographie du Paris d'alors. C'est là que Villon fut immédiatement célèbre ² ; l'imprimerie répandra de nombreuses éditions des deux testaments du mauvais et glorieux enfant de Paris, là même où il a beaucoup vagué : sur les ponts Saint-Michel et de Notre-Dame, rue de la Juiverie, devant le Palais, rue Saint-Jacques ³.

1. Poésies div., XIII, 2. — « Je suis de Paris en Badaudois. » Proverbe recueilli par Sauval (Bibl. Nat., ms. Baluze, 213).

2. Villon, Crétin ont Paris décoré (Marot, éd. Lenglet-Dufresnoy, II, p. 348).

3. Voir la notice bibliographique dans les *Œuvres complètes* publiées par Auguste Longnon en 1892.

N'en doutez pas : ce n'est pas un mince privilège que celui de naître à Paris¹. Tout enfant parisien a le « droit » d'être échevin, comme tout enfant chrétien peut devenir pape. Ce droit-là, aussi illusoire que celui de la Porte-Baudoyer, Villon le revendique hautement. Il en parle en connaissance de cause puisqu'un certain nombre d'échevins figureront parmi ses légataires ou seront de leurs relations, comme Michel Culdoc, Nicaise de Bailly, Jean de Marle, Nicolas de Louviers, Charles de Canlers, Germain Braque, Denis Hesselin, qui deviendra prévôt des marchands, ainsi que Germain de Marle². Et c'est aussi un fait qu'en 1452, Hugues Foret et Jean le Riche étant désignés pour remplacer Nicaise de Bailly et Jean Chenart (on restait deux ans échevin), une information fut faite « pour ce que aucuns vouloient maintenir que ledit Jehan le Riche n'estoit pas natif de Paris; fut depuis faicte informacion sur ce et trouvé que, combien que, au temps de sa nativité, ses pere et mere demourassent au Bourg la Royné, neantmoins sa mere en estoit acouchée en ceste ville de Paris et avoit esté baptisé en l'église de Saint Pol à Paris »³. En 1464, on cassera l'élection de Christophe Paillart, conseiller et maître des Comptes, qui avouera être né à Auxerre⁴. N'est-ce pas un beau droit que celui d'être enfant de Paris?

Il vous confère encore le privilège de pouvoir vous moquer de cette manière de garde nationale, solennelle et bourgeoise, de ces archers et arbalétriers, « gens d'estat et mesnagiers qui se sont entremis du trait », s'équipent à leurs frais, ont des repas corporatifs, s'exercent dans leur jardin ou tirent contre les buttes de l'Île Notre-Dame, se réunissent en confrérie sous l'invocation de Monseigneur saint Sébastien. Les plus habiles parmi eux forment la compagnie des cent vingt archers et des soixante arbalétriers⁵ : ils sont exempts d'impositions et dési-

1. T., v. 1058-1059. — 2. Arch. Nat., KK. 1009. — 3. *Ibid.* — 4. *Ibid.*, fol. 8 v°.

5. « Les archers, arbalétriers... sont aussi du corps de cet hostel de ville Parisien, et quand il se fait quelques solemnitez ou processions, esquelles Messieurs de la Cour des Comptes et de la ville se trouvent, ils sont tenus d'aller quérir et assister lesdits

gnent au prévôt des marchands celui d'entre eux qu'ils veulent pour capitaine; et celui-là les passe en revue, eux et leurs bâtons. C'était en ce temps Jean Riou¹, marchand pelletier et fourreur. Ecoutez maintenant le gavroche Villon² :

Au cappitaine Jehan Riou,
Tant pour luy que pour ses archiers,
Je donne six hures de lou,
Qui n'est pas viande a porchiers,
Prins a gros mastins de bouchiers³,
Et cuites en vin de buffet⁴;
Pour mengier de ces morceaulx chiers⁵,
On en feroit bien ung malfait !

C'est viande ung peu plus pesante,
Que duvet, ne plume, ne liege.
Elle est bonne a porter en tente⁶,
Ou pour user en quelque siege.
S'ilz estoient prins en un piege⁷,
Que ces mastins ne sceussent courre⁸;
J'ordonne, moy qui suis son miege⁹,
Que des peaulx, sur l'iver, se fourre.

sieurs avec leurs équipages et armes, à ce qu'ils ne soient pressez et ne se face aucun tumulte. » (Du Breul, *op. cit.*, p. 1009. Cf. *Ordonnances*, IX, 522, 605 ; XIII, 240, 242 ; XV, 56, 57 ; la confirmation de leurs privilèges, du 14 février 1437 n. st., Arch. Nat., Y. 4, fol. 21). La confrérie des arbalétriers se tenait à Saint-Jacques de l'Hôpital ; il y avait chaque année un repas et les arbalétriers étaient tenus de tirer pendant trois jours dans leur jardin (Arch. Nat., Z¹¹¹ 11, fol. 53 v^o, 14 novembre 1452). On voit que, le 18 novembre 1467, archers et arbalétriers plaidaient contre les fermiers du VIII^e denier sur le vin vendu au détail. Leur avocat, G. Lecocq, déclare qu'ils sont exempts de l'impôt sur la vente du vin de leur cru depuis 1410 : « Dit qu'ilz ont eu led. privilège à grant charge : car il fault qu'ils soient tousjours bien en poinct, à leurs despens à la deffense de la ville, et sont tenus d'aller aux armées ou ailleurs ou on les envoie, ou plusieurs sont demourés et autres navrez... » (Arch. Nat., Z^{1F} 27, fol. 22 v^o, 18 novembre 1467). Ils figurèrent à la journée des Harengs en 1429 (*Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 231-232).

1. Sur ce personnage voir la note à l'appendice. — 2. T., h. 102-103.

3. Les bouchers d'alors avaient de gros chiens pour garder leurs boutiques.

4. Un vin tourné à l'aigre.

5. Il va sans dire qu'on n'a jamais mangé du loup, une viande tenue pour immonde.

6. Quand les soldats font la guerre. — 7. Sous-entendez les loups.

8. Et si les chiens de garde des bouchers ne savaient pas courir le gibier.

9. Son médecin (qualificatif amené par j'ordonne).

Mais, des peaux de loups, les fourreurs ne doivent pas faire un usage habituel. Les seigneurs portent seulement par vanité des manteaux doublés de la fourrure des bêtes qu'ils ont abattues. Et même celle des loups avait la précieuse vertu de vous préserver des poux, des punaises et d'autre vermine encore ; on avait aussi observé que les chiens se gardaient de pisser dessus ¹.

C'est bien là l'imagination narquoise d'un enfant de Paris qui va le nez au vent, les yeux remplis du spectacle de la rue, l'oreille attentive aux vifs propos des marchands, et prompt à la riposte.

Au temps où Villon erra à travers la ville, Paris était considéré par un Italien, qui avait des lettres, pour la plus belle ville de l'univers, une cité royale comme celle qu'à son retour de Rome décrivait l'ambassadeur de Pyrrhus, roi d'Épire². Défions-nous des rhétoriciens qui regardent les choses à travers les souvenirs des livres qu'ils ont lus. Villon n'a pas connu, lui non plus, le Paris du ^{xiv}e siècle dont on tirait l'étymologie du nom du Paradis³ ; il n'a pas vu davantage le beau « Paris sans pair » du temps de Charles VI⁴, alors dans sa parure de constructions délicates et robustes. Son Paris n'était plus celui dont Guillebert de Metz regrettait la splendeur, au temps où y résidaient continuellement les rois de France, de Navarre, de Sicile, les ducs, les somptueux prélats ; le Paris des poètes, des musiciens, des calligraphes célèbres, des admirables ouvriers polissant le diamant, ouvrageant le cuivre doré, enluminant de précieux manuscrits, inventant d'étranges mécaniques comme ces rossignols d'étain qui chantaient dans leur cage. On y admirait alors la belle saunière, la belle bouchère, la belle charpentière, la belle herbière, et celle qu'on réputait la plus

1. J. de Clamorgan, *La chasse du loup*, 1567, p. 5, 9.

2. Antonio d'Asti, dans *Paris et ses historiens*, p. 531.

3. Jean de Jandun, *Ibid.*, p. 27.

4. Cf. la ballade d'Eustache Deschamps (I, p. 304) et la note de M. Paul Meyer dans *Romania*, 1882, p. 579.

belle, et celle aussi « qu'on appelait belle simplement ». Comme on s'y était amusé ! Mademoiselle Christine de Pisan dictait alors toutes sortes de savants et de gracieux traités ; le Prince d'Amour tenait avec lui de galants musiciens qui savaient composer et chanter lais, rondeaux, ballades et ditiés amoureux. Le seul impôt mis en ce temps-là sur les chapeaux de roses rapportait au roi 10.000 francs par an. On venait alors de très loin se divertir à Paris : on y avait vu l'empereur grec et le roi des Romains ; et l'entrée de la reine Isabeau avait laissé le souvenir d'une cavalcade de féerie ¹.

Ce n'est pas ce Paris-là que Villon a connu, surtout dans sa jeunesse. Il n'en a vu que les restes, comme de toutes les belles marchandes du temps de Charles VI, il connut seulement, sur son déclin, la vieille belle Heaulmière.

Paris, abandonné par les ducs d'Orléans et de Bourbon, avait eu à souffrir des révolutions de 1413 et de 1418, puis de l'occupation anglaise. Beaucoup de riches bourgeois avaient abandonné leur ville (comme le père de Regnier de Montigny), pour suivre le dauphin. On avait distribué leurs biens et leurs maisons aux partisans du duc de Bourgogne, aux chefs de la faction cabochienne de 1413, aux auteurs de la conjuration de 1418 ; d'autres avaient été accordés à des hommes de guerre anglais. Les Parisiens demeuraient condamnés à vivre isolés, et ils ne pouvaient communiquer avec les pays obéissant au dauphin. L'exil des émigrés s'était prolongé sans espoir. On vit alors les Parisiens s'expatrier ; les uns allaient faire le commerce à Rouen ; d'autres devenaient brigands des bois et échouaient dans les prisons anglaises. Enfin la garnison étrangère ne se privait pas de rosser les sergents du Châtelet, de prendre de force les filles amoureuses, d'escroquer les marchands parisiens ; elle dédaignait aussi de payer l'écot à la taverne ².

On comptait à Paris, en 1423, plus de vingt mille maisons

1. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 232-236.

2. A. Longnon, *Paris pendant la domination anglaise*, introduction.

vides et abandonnées¹. On les mettait en criée, suivant le privilège des bourgeois² ; mais nul ne cherchait ni à les occuper, ni à les acquérir. Car ces biens demeuraient si criblés d'hypothèques que les pauvres gens aimaient mieux tout abandonner et vendre sur les carreaux le peu qui leur restait³. On renonça à semer le blé et l'avoine, et sauf le duc de Bedford qui faisait toujours travailler les maçons en son hôtel, nul ne réparait une cheminée dans la ville⁴. Ce n'est pas au lendemain de l'entrée de Charles VII à Paris que tout devait magiquement changer. Il fallut prendre des mesures pour faire démolir ou réparer toutes ces maisons ruineuses qui s'écroulaient en tuant ou blessant plusieurs bonnes gens qui passaient leur chemin⁵. En 1438, cinquante mille personnes étaient mortes de misère et d'épidémie dans Paris : les garnisons françaises étaient aussi rigoureuses que les anglaises ; et les loups se montrèrent dans les faubourgs⁶.

Mais la ville indomptée peu à peu sort de ses ruines. Les grands bourgeois sont rentrés l'un après l'autre, les parlementaires, les gens de finance, tous ces petits « royetoux de grandeur »⁷ qui vont habiter de somptueuses maisons ou restaurer leurs anciennes demeures. Et Paris, diminué certes, mais embelli des grâces et des raffinements d'un art plus délicat, d'un luxe plus mesuré, est encore la plus séduisante, la plus gaie des villes du royaume⁸.

On s'y amuse parce qu'on y fut trop malheureux. Le badaud écoute de nouveau les belles sonneries de cloches dont il a été longtemps privé. Elles ont sonné la paix joyeuse, elles ont sonné la défaite, des choses tristes ou indifférentes à son cœur, comme la naissance de Henry VI, l'entrée du duc de Bedford à

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 192. — 2. *Ordonnances*, XIII, p. 49.

3. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 162. — 4. *Ibid.*

5. *Ordonnances*, XIII, p. 261 (21 avril 1438) ; complainte de 1435 publiée par L. Auvray, *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1891, p. 86. — 6. J. Chartier, I, p. 245.

7. Guillebert de Metz à propos de Jacques Duchîé, dans *Paris et ses historiens*, p. 200.

8. Antonio d'Asti (*Ibid.*, p. 531).

Paris ; et maintenant leur carillon porte au ciel des bruits de victoires : la prise de Montereau, celle de Creil, l'entrée des Français à Rouen ¹. On sonne encore les cloches pour la déconfiture des Anglais à Castillon en Périgord ². On allume des feux de joie dans Paris ; des processions se déroulent ; on y porte, comme aux fêtes solennelles, les reliques, le *corpus* à travers les rues tendues de tapis ³. On aime ces choses-là et on en rit. Mais on les sent vivement quand on passe sous le gros beffroi de Notre-Dame « qui n'est de voirre » : on vérifie aussi la croyance qui veut que les cloches dispersent par leur son les mauvais esprits épars dans les airs, les ennemis spirituels et corporels, les éclairs et le tonnerre ⁴ :

Item, je vueil qu'on sonne a bransle
 Le gros beffroy, qui n'est de voirre ;
 Combien qu'il n'est cuer qui ne tremble
 Quant de sonner est a son erre ⁵.
 Saulvé a mainte bonne terre,
 Le temps passé, chascun le scet :
 Fussent gens d'armes ou tonnerre,
 Au son de luy tout mal cessoit ⁶.

Mais Villon a surtout rempli ses yeux et ses oreilles des spectacles et des discours de la rue.

Il connaît bien les cris des gens de métiers : « Coterets secs, coterets ! — Busche ! Busche ! — C'est verjus tout vert ! — Moustarde ! — Vinaigre, vinaigre ! — Vous fault-il point de saulce vert ? — Bourrée sèche, bourrée ! — Choux gelez, choux gelez ! — A ma belle orange ! — Aportez le pot au laict ! — Harenc sorêt ! — Houseaulx vieux ! Houseaulx vieux ! — A mes beaux épinars ! — Viel fer, vieulx drapeaulx ! — Pastez tous chaulx, pastez tous chaulx ! — Lie, lie ! — Choulx cabuz ! — Amandes nouvelles ! — A mes beaulx angelots ! ⁷ — Balays, balays ! — Cassemuseaulx chaulx, cassemuseaulx chaulx ! —

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 56, 132, 200, 335, 360, 392.

2. Arch. Nat., Z¹¹¹ 11, fol. 87, 88. — 3. Arch. Nat., Z¹¹¹ 14, 22 juillet 1461.

4. Guillaume Durand, *Rational*. — 5. Quand il est en train de sonner.

6. T., h. 166. — 7. Fromages de Brie.

Eschaudez tous chaulx, eschaudez ! — Poyres d'angoisse ! — A mes belles pommes !... »¹.

Car Villon a certainement observé les enfants qui allaient le soir chercher la moutarde en chantant des chansons ironiques ou obscènes². Il a équivoqué sur les poires d'angoisse, les angelots ; il a légué ses houseaux vieux, parlant la langue même des crieurs de Paris. Il a admiré les Parisiennes comme de merveilleuses « langagières », reines du beau parler, souveraines du caquet. Dans la ballade en leur honneur, il a conclu avec autorité³ :

Il n'est bonc bec que de Paris.

Il a parlé comme elles, lui qui fera rimer *Robert* et *poupart*, *Montmartre* et *tertre*, *moine* et *Seine*, *Valérien* et *an*⁴ ; et même il aurait approuvé que l'on prononçât à leur exemple : *Mon mery est a la porte de Peris ou il se faict peier*⁵. Coquettes, enjouées, charmantes, mises avec recherche, un étranger d'alors déclare qu'elles auraient séduit Priam ou le vieux Nestor lui-même⁶. François Villon n'avait ni leur expérience, ni leur âge. Il n'était pas indifférent, nous l'avons vu, à des charmes passés

1. Farce nouvelle tres bonne et fort recreative pour rire *Des Cris de Paris* (Viолет le Duc, *Ancien théâtre français*, II, p. 303 et suiv.).

2. T., v. 1783.

Plus vous n'aurez mon cueur en garde...
Enfants qui vont à la moustarde
Chantent de vous aux carrefours.

(Bibl. Nat., fr. 1719, fol. 79).

3. T., v. 1522.

4. Cf. *Œuvres complètes*, préface de P. Jannet, p. xxiii-xxiv ; L. Thuasne, *Villon et Rubelais*, p. 389 et s. — Un strict humaniste, H. Estienne, le regrette : « Et du langage de nos prédécesseurs qu'en dirons nous ? quelles penserons nous qu'estoyent les oreilles d'alors qui portoient patiemment : Mon frère Piarre ? Mon frère Robart ? la place Maubart ? Et toutesfois nostre Villon, un des plus éloquens de ce temps la parle ainsi. Voila exemple du langage auquel on prenoit plaisir de faire la grande bouche » (*Apologie pour Hérodote*, éd. Le Duchat, La Haye, 1735, II, p. 28).

5. « Au contraire les dames de Paris en lieu de A pronuncient E bien souvent quant elles disent : *Mon mery est a la porte de Peris ou il se faict peier*, au lieu de dire : *Mon mary est a la porte de Paris ou il se fait paier*. » (Geoffroy Tory, *Champfleury*, I, III, 1529).

6. Antonio d'Asti dans *Paris et ses historiens*, p. 545.

en proverbe¹. Il épiait curieusement les belles bourgeoises qui allaient entendre la messe dans les monastères à la mode, et qu'il nous a peintes si joliment, « assises sur le bas du pli de leur robe ».

Dans les églises aussi on les retrouve, ces dames faciles. Existe-t-il un lieu plus propice pour bavarder, passer de bons marchés, donner des rendez-vous ? « Car si la truande veut s'entendre avec son adultère, elle lui dira : Vous me trouverez à telle église, à telle heure. Alors ils parleront de leur affaire. Lorsqu'il s'agit de prendre l'eau bénite, ce sont bien d'autres dérisions. Et quand un gentillâtre entre dans l'église, on voit madame se lever et venir l'embrasser bec à bec, pour suivre la coutume des nobles, tandis que le prêtre consacre le corps de Dieu sur l'autel et que le peuple prie. A tous les diables de semblables coutumes ! » s'écriera le cordelier Menot².

Pour être enfant de la ville, on demeurait cependant alors Parisien d'un quartier. La vie y était tout intime ; quand nous les possédons encore, les registres des anciennes justices de Paris nous font connaître les commérages, les médisances qui devaient bien exciter la verve du poète. On y parle vertement. Les femmes de Paris, qui ont décidément « bon bec », sont promptes à se dire des injures, à se traiter de sanglantes lices, de chiennes, de filles de chien, de paillardes, de ribaudes, de prêtresses. Des femmes, qui surprenaient leur mari, insultaient leur rivale : « Va, va, tu n'as plus qui te soutienne depuis que ton presbtre est mort ! » Que de « langues serpentine

1. Mais pour parler du bec et de la fesse,
Parisiennes ont le bruyt des enfance ;
Pourquoi jamais ce refrain cy ne cesse :
Paris sans pair, invincible sentence.

(Bibl. Nat., fr. 1356, fol. 39. Réponse d'un poète parisien à l'éloge de deux dames de Lyon. Fin du xv^e siècle). Cf. l'Épître des Dames de Paris de Jean Marot (éd. Lengllet Du Fresnoy, IV, p. 231) :

Tetins aiguz, membres blancs et charnuz,
Puis tres gros culz pour l'amoureux affaire,
Si bien troussiez qu'il n'y a que refaire.

2. *Sermones*, Paris, 1530, fol. 144, v^o.

le coup est plus redoutable que celui de la lance ! Dans les banquets, par exemple, dès que la faim est rassasiée, c'est l'heure de manger de la chair vivante. La rusée commère dira : N'y a-t-il rien de nouveau en votre rue ? — Il n'y a rien de nouveau en notre rue. Mais la futée ne manquera pas d'ajouter : Il n'y a rien de nouveau, sauf que notre voisine a fait hier ceci... et cela... Quelles sangsues ! » Quant aux hommes, ils blasphémeront surtout et jureront laidement ; ils se traiteront de « varlet au maistre fify » (vidangeur), de mathelineux, de fol mathelineux, de traître, de ribaud et de paillard. On jurait beaucoup². Il y a de tout cela épars dans l'œuvre de François Villon.

M^e François était naturellement Parisien de la rive universitaire. Cette région était déterminée par la ceinture de murailles, tendue comme un arc, dont la Tournelle formait une pointe et la tour de Nesle, l'autre. Pendant longtemps un passage unique avait donné accès à la rive opposée, au travers de la Cité : le Petit-Pont, avec la robuste souricière que formait le Petit-Châtelet.

Les environs de Saint-Benoît nous sont maintenant devenus familiers, comme ils l'étaient à notre poète. Il nous reste à errer à sa suite dans la ville universitaire qu'il connaissait si bien, à parcourir ces ruelles tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève qui ont épousé le dessin capricieux des sentiers à travers champs et vignes qu'on y avait cultivés jadis.

Quand on sortait du cloître Saint-Benoît par la porte principale, on avait devant soi l'église du couvent des Mathurins où se tenaient les assemblées générales de l'Université ; en descendant la grand'rue Saint-Jacques, on voyait à sa droite la taverne célèbre de la Mule, qui s'ouvrait presque en face du chevet de l'église. Cette maison appartenait à l'Hôtel-Dieu de

1. Michel Menot, *Sermones*, Paris, 1530, fol. 126 r^o.

2. Ces renseignements sont tirés d'un registre de la justice de Saint-Eloi dans la Cité (Arch. Nat., Z^e 3258).

Paris et était occupée en 1456 par Pierre le Charron ¹ : c'est là que se retrouvaient les maîtres de l'Université quand ils sortaient des réunions tenues aux Mathurins ². Laissant la rue Saint-Jacques qui dévalait jusqu'au Petit-Pont, très animée et vivante, pour prendre la rue des Noyers, on longeait la chapelle Saint-Yves que les étudiants bretons en décret, si nombreux dans ce quartier, avaient élevée en l'honneur de leur patron ³. La chapelle s'ouvrait sur la rue Saint-Jacques, et l'on voyait à son porche les images de saint Yves, du duc Jean et de Jeanne de Boulogne. La rue des Noyers, dont le nom rappelait une ancienne allée plantée d'arbres, était coupée sur sa droite par la rue Saint-Jean-de-Beauvais, que l'on nommait plus communément le Clos-Bruneau ; on y rencontrait le grand collège de Dormans-Beauvais, dont la belle chapelle, dédiée à saint Jean l'Évangéliste, avait son porche sur la rue, puis les grandes et les petites écoles de décret ⁴ ; la rue des Noyers menait bientôt à la place Maubert. Le magnifique couvent des Carmes s'élevait tout proche, entre la rue des Carmes et la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève ⁵. La façade de la chapelle donnait sur la rue des Carmes, et les bâtiments du couvent, un cloître somptueux, régnaient le long de la rue de la Montagne.

Les Carmes ⁶, que l'on appelait à Paris les Barrés, à cause de leur manteau à longues bandes, alternativement blanches et noires, étaient établis là depuis 1309 ; ils avaient communiqué ce sobriquet à la rue des Carmes que l'on nommait de préférence rue des Barrés. Jean de Venette et Jean Golein, le « translateur » de Charles V, avaient été la gloire de l'ordre. Les Carmes

1. Compte de Saint-Jehan de l'Hôpital (1454-1456).

2. E. Chatelain, *Notes sur quelques tavernes fréquentées par l'Université de Paris*, 1898, p. 18.

3. Du Breul, *op. cit.*, p. 586 ; Lebeuf, éd. Cocheris II, p. 67 ; Bournon, *Additions*, p. 106-107.

4. Jean de Jandun dans *Paris et ses historiens*, p. 41 ; Du Breul, p. 718, 722, 749 ; Lebeuf, add. Cocheris, II, p. 153-154.

5. Démoli en 1813, il fit place au marché actuel de ce nom.

6. Du Breul, p. 575 ; Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 602, 721.

Le cloître du convent des Carmes
Villon, Antiquités nationales

étaient riches et connurent de puissants protecteurs, entre autres Blanche de Navarre qui leur avait donné en 1398 un clou de la Passion, acheté à des marchands vénitiens. Ils portaient une dévotion toute spéciale à la Vierge, à qui leur belle et sobre église était dédiée ; en 1453, Jeanne d'Evreux leur avait offert une statue en argent de Notre-Dame, tenant un pot de fleurs d'où sortait un lys et une urne de cristal renfermant du lait de la Vierge ; quant à l'enfant, il portait un vase contenant des cheveux du Christ¹ ; et Marguerite de Bourgogne, la veuve du connétable de Richemont, s'était fait enterrer dans leur couvent, en 1441.

Mais il est évident aussi que les universitaires avaient horreur des Carmes : on n'aimait pas tous ces Mendians que l'on nommait malicieusement les « beaux Pères » :

Mais de tous enfans sont les meres...²
 Et mesmement ceulx de Paris ;
 S'ilz font plaisir a nos commeres,
 Ils ayment ainsi leurs maris³.

Au temps de François Villon, les Carmes ne paraissent pas d'ailleurs avoir joui d'une bonne réputation ; ils avaient pris parti contre les curés, qui ne l'oubliaient pas⁴ ; ils se prétendaient exempts de l'ordinaire, et leur prieur voulait avoir la connaissance de tous les délits commis par les religieux du couvent : c'est ce qui résulte d'une information au sujet de Carmes qui furent un peu plus tard arrêtés avec des filles, sous des habits dissimulés, et conduits au Châtelet où ils durent laisser leurs bâtons et leurs vêtements⁵. La prévôté

1. Lebeuf, add. Cocheris, p. 718.

2. Comparez par exemple ce qui est dit, le 5 avril 1408 (n. st.), lors d'un procès entre le doyen et le chapitre de Meaux (Arch. Nat., X^{1a} 8301, fol. 222 v^o) : « Dient oultre que il [le doyen] se mesle volentiers de fillettes et des l'an III^{xx} XVIIJ une fillette demourant ou cloistre, bonne et belle, il la fist tant solliciter et poursuivre par dons et par promesses, non obstant la contradiction de ses pere et mere, que il l'a eue et est appelée Jehannette ; et depuis l'a tenue en concubinage et en a des enfans qui le peuvent bien appeller « mon pere » et le pranre par la manche ».

3. T., v. 1167-1173. — 4. Arch. Nat., L. 928 (accord des Ordres Mendians).

5. Arch. Nat., X^{1a} 4830, fol. 96 v^o, 24 janvier 1489 (n. st.).

se refusa à les rendre au prieur. On voit aussi qu'une femme de mauvaise conduite, qui avait servi un vieux Carme, fut chassée vers ce temps-là du couvent pour avoir induit plusieurs religieux, qui étaient jeunes, « à commettre des choses suspectes ». Elle prit une échoppe hors du cloître afin de vendre des chandelles devant l'église ; pour le scandale de la religion, on la voyait en relations avec des filles amoureuses. Les Carmes auraient bien désiré de la faire déguerpir, puisqu'on ne pouvait l'amener à renoncer à sa vie dissolue ; mais ils n'avaient rien obtenu du lieutenant du prévôt qui les détestait et se montrait enchanté de les abandonner à leur mauvaise réputation, à tort ou à raison ¹. Ce dont on ne saurait douter, c'est que François Villon a connu un vieux religieux de ce couvent qui se nommait frère Baude ², une sorte de moine amoureux et guerrier, une façon de diable : c'est pourquoi il lui a fait ce legs d'un casque et d'une hache de guerre à deux tranchants, afin de résister aux gens de la prévôté s'ils venaient lui enlever sa « caige vert » ³ :

Item, je donne a frere Baude
 Demourant en l'ostel des Carmes,
 Portant chiere hardie et baude ⁴,
 Une sallade et deux guysarmes
 Que Detusca ⁵ et ses gens d'armes
 Ne lui riblent ⁶ sa Caige vert ⁷.

1. Arch. Nat., X^{2a} 57, 13 mars 1488 (n. st.).

2. Sans doute frère Baude de La Mare, religieux carme, qui plaidait contre Jean Laurin, valet boucher, les 25 et 30 avril 1437 (Bibl. Nat., fr. 32586, registre de la Grande-Boucherie). M. A. Longnon a cité un acte du 21 août 1471 où ce personnage est nommé avec tous les autres religieux du couvent des Carmes (*Etude biographique...* p. 189).

3. T., h. 110. — 4. Hardie.

5. Ce nom, qui se lit au vers 1194, paraît corrompu (*C tusca* ; *I cousta, costa*). On trouve un Michel Tostée, sergent à verge au Châtelet ; un Jean Tostée, sergent à cheval dans la même juridiction, le 12 juin 1454 : *de tusca* est-il une corruption du nom de l'examineur du Châtelet, Jean Turquant ?

6. Ne lui enlèvent de force.

7. *Caige vert* est évidemment une équivoque désignant à la fois une enseigne de maison et l'amie de frère Baude. Il est question, en 1461, dans les registres d'ensaisine-ments de Sainte-Geneviève, de deux maisons devant les Carmes ; à l'une pendait pour

Viel est : s'il ne se rent aux armes ¹,
C'est bien le deable de Vauvert ².

Quand on montait la rapide et populeuse rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, on passait devant la maison de Jean Laurens ; on arrivait bientôt au collège aristocratique et lettré de Navarre. Il y avait un puits à l'intersection de la rue des Amandiers, par laquelle on gagnait la rue des Sept Voies, carrefour où aboutissaient les issues de la plupart des collèges : ceux de Montaigu, de Cholet, de Fortet, de Reims, des Grasnins, de Saint-Hilaire, de Coqueret et des Lombards. La rue de Bordelles conduisait à la porte de ce nom. On franchissait les remparts, et l'on avait devant soi le faubourg rural de Saint-Marcel où travaillaient les teinturiers et les tailleurs de tombes³ ; dans la chapelle Saint-Marcel reposait Pierre Lombard, évêque de Paris, qui composa le Livre des Sentences, les Gloses sur les psaumes et les épîtres, traités qui ont dû faire le malheur de bien des écoliers. Dans la plaine, sur sa gauche, on apercevait la vaste abbaye de Saint-Victor, dont le beau parc était aussi célèbre que la riche bibliothèque. C'était le séjour de savants et mystiques religieux que l'Université de Paris avait plusieurs fois déclarés de « bons et légitimes écoliers en théologie », et dont elle défendait les privilèges, autant par amitié que par amour

enseigne la *vielle qui bat le cabas* et à l'autre la *Caïge* (Arch. Nat., S. 1648, fol. 124 v^o). D'autre part il y avait un *Pannier vert*, près de la porte Saint-Jacques, qui était un mauvais lieu (Arch. Nat., LL. 119, p. 183, 19 mars 1457, n. st.). Voici ce qui en est dit dans l'*Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes* (I, ch. 36 : « Et alors (Jean Menard) composa un livre appelé *Declaration de la regle et estat des Cordeliers* ou il descouvre quelque peu le pot aux roses ; et entre chauses escrit qu'outre ce qu'il falloit pour la pension du couvent de Paris, on demandoit tant souvent argent pour avoir habillemens, livres, papiers, encre, pour la despense faite en maladies, etc. qu'il en demouroit assez pour visiter le *Pannier vert*, pres des Jacobins et autres tavernes et maisons secrettes. » Le vert était d'ailleurs une couleur associée à l'idée de l'amour (Cf. Collerye, p. 69).

1. Hé, adieu, amours — Adieu, dames belles — Tournois et behours — Et joustes sans selles... — Je me rens aux armes... — Armes (Dieu scet quelles !) — Sans les dire aux Carmes.

(Marcel Schwob, *Parnasse satyrique*, p. 192-193).

2. Voir plus loin ce qui en est dit au sujet des Chartreux.

3. Guillebert de Metz dans *Paris et ses historiens*, p. 221-222.

de la vérité, suivant le dit de Sénèque. Mais l'abbaye avait été ruinée par les guerres et, en 1449, le recteur de l'Université avait exhorté les fidèles et les prêtres à la relever de ses ruines¹. Pour un Parisien, c'était là déjà la campagne ; on voyait des arbres, des lauriers, des cerisiers, des treilles et des moulins à vent sur les buttes ; des pourceaux et des truies paissaient les environs.

En rentrant par la même porte, on redescendait la rue de Bordelles qui longeait la vieille abbaye de Sainte-Geneviève, appuyée à la muraille de la ville, puis l'église Saint-Etienne, et l'on suivait la rue de ce nom. On était ici au faite de la Sainte Montagne², la Jérusalem de la Science, la Rome intellectuelle autour de laquelle les collèges rayonnaient comme de mystiques flambeaux. Les écoliers, les Artiens surtout connaissaient bien la vieille basilique, toute simple et nue, où ils allaient chercher leur licence quand ils subissaient l'examen d'en haut ; et les Parisiens savaient tous la touchante histoire de leur prévoyante patronne dont on promenait la châsse pendant les inondations de la Seine³.

Les religieux de Sainte-Geneviève étaient de puissants personnages, possédant des rentes sur beaucoup de maisons du quartier, des étaux de bouchers, des vignes à Villejuif, à Vanves, à Bagneux, à Fontenay et sur la chaussée de Paris à Bourg-la-Reine⁴ ; ils avaient droit de justice moyenne, haute et basse, depuis la place Maubert, le coin de la rue des Lavandières, et en allant vers le carrefour Saint-Séverin, jusqu'à la rue des Anglais ; un four banal près de la Croix-Hémon (rue des Noyers)⁵. Mais surtout l'abbé était conservateur des privilèges apostoliques pour les procès du pape ; et dans l'abbaye siégeait la chancellerie de l'Université⁶. Sous la crypte était la sépulture

1. F. Bournon, *Additions*, p. 380.

2. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 25.

3. Bibl. Nat., Dupuy 250, juin 1427.

4. Arch. Nat., S. 1648, *passim*. — 5. Arch. Nat., Z² 3654 (1454-1455).

6. Ch. Thurot, *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris*, p. 49 et s.

Les Jacobins au XVIII^e siècle

Millin, Antiquités nationales

Le Couvent des Jacobins

Plan de Truschet et Hoyau vers 1551

de sainte Geneviève ; dans la partie basse du chœur, où chantaient les chanoines, on voyait la tombe du roi Clovis et celle de la reine Clotilde, son épouse ¹.

La rue Saint-Etienne-des-Grès ramenait à la rue Saint-Jacques, à l'angle de laquelle se trouvait la petite église Saint-Etienne, tenue pour une station de saint Denis ². De l'autre côté de la rue Saint-Jacques s'étendait l'immense couvent des Jacobins, situé le long de la muraille, depuis la porte Saint-Jacques jusqu'à la porte Saint-Michel. Ce grand couvent avait été élevé à la place d'un ancien hospice où se retiraient les pèlerins de Saint-Jacques ; et saint Louis l'avait fait édifier malgré les protestations du chapitre de Saint-Benoît ³, jaloux de ses droits paroissiaux, en dépit de l'opinion des curés et des universitaires qui haïssaient les ordres mendiants ⁴. C'est là que saint Thomas et Albert le Grand avaient écrit l'un sa *Somme*, et l'autre le *Commentaire sur les Sentences*, qui demeuraient encore les livres que les étudiants en théologie du temps de Villon commentaient à la lettre. Car pendant longtemps, à leur suite, les Sorbonistes purent voir avec douleur les Dominicains compiler, corriger, exposer, gloser, et mettre d'accord tous les différents textes de la Bible. Jour et nuit ils méditaient le Livre, l'*Histoire ecclésiastique* de Pierre le Mangeur, les *Sentences* de Pierre Lombard, en apprenaient par cœur de longs morceaux ⁵. Et la cloche des Jacobins réglait les heures du travail des étudiants en théologie, qui étaient tous logés dans les couvents et les collèges ⁶. De grands personnages reposaient dans l'église des Jacobins, comme Charles d'Anjou, le frère de saint Louis ; et on y voyait la statue d'albâtre de Philippe VI de Valois avec l'inscription : *Cy gisent les entrailles du roy Philippes le vray Catholique... 1350* : les Jacobins lui étaient fort reconnaissants de n'avoir pas écouté

1. Guillebert de Metz dans *Paris et ses historiens*, p. 166-167.

2. Raoul de Presles, dans *Paris et ses historiens*, p. 114.

3. Lebeuf, add. Cocheris, II, p. 111.

4. Rutebeuf, éd. Jubinal, p. 152, 175-179.

5. Richard de Bury et les *Constitutiones fratrum Ordinis Prædicatorum*.

6. Ch. Thurot, *op. cit.*, p. 113, 138.

les remontrances de Pierre de Cuignières ¹. Mais on peut croire que ces tombes touchaient moins Villon, dont les ancêtres n'avaient sur leur tombeau ni couronnes ni sceptres, que celle de Jean de Meung, l'auteur ironique du « noble » Roman de la Rose, cet ennemi de Papelardie, qui se trouvait reposer aussi chez ces inflexibles théologiens ².

Au temps de Villon, toujours pour les mêmes raisons qui rendaient haïssables les Ordres, on ne respectait pas les Jacobins. M^e François s'intéressera surtout aux « povres filles advenantes » qui se perdaient chez eux ³. On appelait « grasses soupes jacobines » ⁴ un succulent bouillon ; et quand le terrible enfant de Paris expectorera des crachats blancs, gros comme une balle à jouer à la paume, il les nommera, comme on devait le faire alors, des « jacobins » ⁵.

La porte Saint-Michel ou d'Enfer ⁶, où venait aboutir la longue rue de la Harpe que l'on appelait parfois à cette hauteur la rue Saint-Côme, s'ouvrait sur la campagne. Un petit chemin entre des murs de clos conduisait rapidement aux Chartreux que l'on voyait devant soi, après avoir dépassé le Pressoir de l'Hôtel-Dieu ; un peu plus loin on apercevait la chapelle de Notre-Dame-des-Champs, au milieu des vignes et des carrières qui avaient servi de cachettes aux Armagnacs ⁷ : les vagabonds doivent s'y abriter la nuit. Quant aux écoliers maraudeurs ils connaissent bien le chemin des vignes si chères aux Parisiens, et qui commencent dès la porte Saint-Michel : on appelait ces vignes le Clos aux Bourgeois. Guillaume de Villon en posséda des parcelles ⁸ ; les Montigny eurent des vignes un peu plus loin, à Vanves ⁹.

Les Chartreux avaient obtenu de saint Louis de s'installer

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 506. — 2. *Ibid.*, p. 509.

3. T., v. 1573-1574. — 4. T., v. 1162. — 5. T., v. 731.

6. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 223.

7. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 96.

8. Arch. Nat., Z² 3267, 24 août 1461.

9. Arch. Nat., S. 1648, fol. 41, 54, 66 v^o.

Les Chartreux
Millin, Antiquités nationales

dans ce faubourg, au milieu de jardins, dans l'antique maison dite de Vauvert (*de valle viridi*).

C'était une croyance populaire que le mauvais esprit habitait les vieilles maisons¹. Un esprit malin, appelé vulgairement le diable de Vauvert, résidait dans cette mesure avant que les Chartreux vinssent demeurer en ce lieu, et, avec la permission de Dieu, il tourmentait grandement ceux qui devaient passer leur chemin de ce côté. Il poussait de grands cris et effrayait tout le monde : aussi on avait surnommé la porte Saint-Michel porte d'Enfer. Une dévote recluse, à qui l'on accordait l'esprit de prophétie, aurait alors mandé aux magistrats et au roi qu'il était nécessaire d'édifier en ce lieu une maison de Chartreux pour chasser le Malin : et c'est pourquoi ces religieux étaient venus, disait-on, habiter l'hôtel de Vauvert, d'où le mauvais esprit s'était retiré². Quoi qu'il en soit de cette tradition, le diable de Vauvert était proverbial à Paris, et Villon a nommé ainsi ce bon diable de frère Baude³.

Quant aux Chartreux, ils avaient élevé là le plus magnifique et le plus sévère à la fois des couvents de Paris. De grands personnages les avaient richement dotés ; de puissants bourgeois, jouant aux seigneurs, les avaient imités. Et parmi les bienfaiteurs des Chartreux nous rencontrons de somptueux prélats, comme Jean Cœur, ce jeune enfant qui était archevêque de Bourges, et que Villon a cité pour sa richesse et son luxe⁴ ; Jacques Juvénal des Ursins, patriarche d'Antioche et président de la Chambre des Comptes, qui y construira une chapelle, et qui est le frère de Michel, le pseudo-exécuteur du *Testament* de Villon ; maître Guillaume Culdœ, clerc et notaire du roi, parent d'un autre légataire ; Guillaume Colombel, un autre exécuteur de Villon, un des hommes les plus riches et les plus avarés de Paris, qui voulant déshériter sa femme adultère, mademoiselle

1. Ainsi la maison de l'*Ours et du Lion* de la rue des Marmousets était hantée par un démon en 1476 (Arch. Nat., X¹² 4817, fol. 176 v^o).

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 452 et s.

3. T., v. 1197. — 4. T., v. 1228.

Isabeau de Cambrai, fille du premier président, avait fait aux Chartreux une fabuleuse donation et déposé chez eux une grosse marmite remplie d'or, de bijoux et de pierreries ¹.

Il faut le dire : au temps de Villon l'opinion n'était pas favorable aux Chartreux ; mais on doit reconnaître aussi que les curés les haïssaient âprement. On les accusait de sortir de leur cloître, d'errer à toute heure à travers la ville, d'aller visiter les malades qui ne les avaient point demandés, ce qui était bien l'office des curés ; et l'on disait aussi que les plus riches personnes de Paris les feraient bientôt toutes leurs héritiers ².

Pour Villon, le maigre garçon qui ne mange pas toujours à sa faim, ces Chartreux-là sont surtout des gens qui se nourrissent bien ³ :

Bons vins ont souvent embrochiez ⁴,
Saulces, brouets et gros poissons,
Tartes, flaons, oefs fritz et pochiez,
Perdus, et en toutes façons ;
Pas ne ressemblent les maçons ⁵
Que servit fault à si grant peine :
Ilz ne veulent nuls eschançons ;
De soy verser chacun se peine.

Ces pauvres Chartreux, qui édifiaient le grand monde par leur austérité, sont associés dans sa pensée aux riches Célestins ! Pour ces derniers, du moins, nous savons qu'ils vivaient bien : les comptes de leur chapitre mentionnent fréquemment les grosses anguilles, les grands barbeaux, les belles carpes, les carreaux, les moyens brochets, les brochetons rôtis, les turbots, de succulentes pâtisseries comme ces boudiers et ces tartes à la crème qu'on appelait darioles ⁶. Et quand plus tard, ayant fait, lui, une si triste expérience de la misère, François Villon pensera au sort des gracieux et riches jeunes gens qu'il a connus

1. Voir à l'appendice la Vie de Guillaume Colombel.

2. Arch. Nat., X^{1a} 4817, 25 janvier 1476 n. st.

3. T., h. 32. — 4. Mis en perce.

5. Ce travail était considéré proverbialement comme très pénible (G. Alexis, éd. Picot, I, p. 190).

6. Arch. Nat., H. 3936 (Compte de 1497).

au temps de sa jeunesse et de ses études, il dira que les uns mendient tous nus,

Et pain ne voient qu'aux fenestres ;
Les autres sont entrez en cloistres
De Celestins et de Chartreux
Botez, housez, com pescheurs d'oïstres ¹...

C'est donc dans un costume mi-séculier, portant de grandes bottes sous leurs robes retroussées, qu'il nous les représentera, ainsi que des pêcheurs d'huîtres ².

En descendant la rue de la Harpe on rencontrait la double bordure des collèges : à droite, le collège de Cluny avec sa belle chapelle, le collège des Trésoriers, le Petit-Bayeux et les collèges de Narbonne et de Séz ; à gauche, Harcourt, Justice et la chapelle Saint-Côme où se tenait la confrérie des chirurgiens.

On se trouvait alors à la hauteur de la rue des Mathurins qui limitait le cloître Saint-Benoît. En empruntant la rue des Cordeliers, on arrivait rapidement à la porte Saint-Germain, après avoir dépassé le collège de Bourgogne et longé le grand couvent des Cordeliers adossé à la muraille. C'était une magnifique maison avec ses jardins et pourpris ; et dans l'église gisaient sous des tombeaux de marbre et d'albâtre les puissants protecteurs des frères Mineurs, des princes de la maison de France, des reines.

C'était là un beau quartier, mi-universitaire, mi-aristocratique, avec ses collèges, ses grandes résidences, ses nobles maisons à tourelles et huisseries. Ainsi dans la rue Hautefeuille, qui allait de la rue des Cordeliers à Saint-André-des-Arcs, on rencontrait d'un côté l'hôtel de Reims, contigu au collège des Prémontrés ; de l'autre, l'hôtel d'Alègre qu'occupait Richemont, « Artus le duc de Bretagne » de la Ballade des hommes du temps jadis, la maison de *l'Image Saint-Christophe* où demeurèrent les avocats

1. T., v. 235-239.

2. Les huîtres étaient alors fort recherchées : mais on les mangeait en civet, c'est-à-dire cuites à l'eau ou au vin, assaisonnées d'oignons, de canelle, de gingembre, de safran, avec des croûtes de pain (*Le Viandier de Taillevent*, éd. J. Pichon, p. 22).

Poignant et Piedefer, Thiboust, le président au Parlement ; puis l'hôtel des abbés de Fécamp¹. Rue Serpente on voyait la maison des « Escoliers de Suesse », puis le collège de Tours fondé par Etienne de Bourgueil pour les écoliers de cette province. Quant à la belle église Saint-André-des-Arcs², elle occupait la place actuelle de ce nom. Les libraires s'y réunissaient en confrérie. Car, dans les échoppes de ce quartier, on trouvait « d'innombrables livres » pour lesquels un évêque anglais déliait avec bonheur les cordons de sa bourse, s'estimant trop heureux de répandre son argent « pour racheter et arracher à la poussière et à la fange ces livres inestimables »³. Les mauvais écoliers comme Villon les vendaient plutôt.

Quand on avait franchi la porte Saint-Germain, on avait devant soi le bourg où demeuraient de nombreux bouchers⁴, possédant de gros « chiens mastins »⁵. On était de suite dans la campagne, au milieu des champs et des vignes, des prairies qui bordaient les rives de la Seine où les femmes du bourg faisaient la lessive. On y rencontrait des joueurs de boules, des écoliers qui allaient marauder dans les vignes, voler des noix ou des fruits verts, retrouver des fillettes ou courir dans le Pré aux clercs⁶ : l'endroit était solitaire, propice à une réunion de crocheteurs qui préparent un mauvais coup, comme les voleurs du collège de Navarre⁷. On aperçevait en face, sur l'autre rive de la Seine, le Louvre royal et le Petit-Bourbon, dont les grosses tours, les toits pointus, les clochetons se profilaient sur la butte Montmartre ; sur le côté, les murailles de l'enceinte universitaire que dépassaient seuls les clochers.

La vieille abbaye formait elle-même comme une petite ville close de ses fossés et de ses murailles percées de poternes ; et l'église, avec ses trois tours guerrières, pouvait sembler une

1. Berty, *Région occidentale de l'Université*, p. 433 et s. ; Baillère, *La rue Hautefeuille*.

2. Démolie en 1800. — 3. Richard de Bury, *Le Philobiblion*, éd. H. Cocheris.

4. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 223. — 5. Testament de la Mule Barbeau dans les *Vers de Me Henri Baude*, éd. Quicherat, p. 23.

6. Ces renseignements sont tirés du registre de la justice (Arch. Nat., Z² 3267).

7. Interrogatoire de Guy Tabary, ap. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 168.

manière de forteresse. L'abbé avait d'ailleurs sa justice, sa prison, ses sergents, et se montrait très strict sur l'observation de ses droits nombreux, en particulier au sujet des pêcheries de la Seine, depuis les anciens ponts de Paris jusqu'à Saint-Cloud.

L'église était pleine de choses antiques et mystérieuses, dépouilles de Tolède et de Cordoue, de magnifiques et délicats reliquaires ; et contre le mur nord de la nef s'élevait une idole d'Isis devant laquelle les écoliers de Paris envoyaient prier les bonnes femmes qui désiraient de retrouver des objets perdus¹. Derrière le grand autel, une table d'argent doré bordée d'émaux, on pouvait voir le sépulcre de Childebart, roi de France, un roi barbu tenant le sceptre d'une main et soutenant sur son avant-bras l'abbaye qu'il dédia à saint Vincent ; Chilpéric couché sur sa tombe de pierre et caressant sa barbe ; l'étrange effigie en mosaïque de Frédégonde, sa femme et son assassin ; enfin, de l'autre côté du chœur, vers le midi, une autre sépulture de pierre au-dessus de laquelle était peinte la figure d'un roi avec cette épitaphe : CY GIST CLOTAIRE... Ces figures n'étaient vieilles que de deux siècles ; elles paraissaient sans doute beaucoup plus anciennes aux hommes de ce temps. Et peut-être remplaçaient-elles les images primitives. Mais on avait déjà perdu le sens et le goût de cet art hiératique. Nicole Gilles écrira bientôt que Chilpéric tient la main sur la gorge pour indiquer qu'il mourut de mort violente. C'étaient d'incroyables antiquités. Et l'on peut se demander si Villon n'apassongé au tombeau de Clotaire quand plus tard, envisageant l'hypothèse de sa fin, il dira :

Pieça je fusse ou est Clotaire.

C'était là d'ailleurs une façon populaire et parisienne de parler².

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 298, 304, 313, 375.

2. Poésies div., XVI, 36. Cf. le texte de Michel Menot : « *Non capiamus eos qui fuerunt a tempore regis Clotarii : loquamur de eis quos vidistis tempore vestro...* » (*Sermones*, Parisius, 1530, fol. 95 v^o). Il y a lieu de remarquer toutefois, à la suite de l'abbé Prompsault, que les rois Clotaire III († 666) et Clotaire IV furent enterrés à Saint-Denis où ils n'eurent d'ailleurs pas de tombeaux. (J. Doublet, *Histoire de l'abbaye de*

On pouvait rentrer dans la ville en passant sous la porte de Buci, ou bien par la poterne de l'hôtel de Nesle. Cette demeure était adossée à la muraille, occupant l'angle formé par les rives de la Seine et le fossé, large à cet endroit. Elle venait d'être embellie par le duc de Berry qui y avait fait construire des galeries, une chapelle, une librairie, et y avait logé à l'abri des murailles ses gens et ses chevaux durant les guerres.

Pendant la domination anglaise, ce bel hôtel fut souvent la résidence de la reine Isabeau. Rentré en possession de ce manoir, le roi Charles VII en avait fait don en 1446 à « Artus, le duc de Bretagne », que nous avons déjà rencontré rue Haute-feuille, afin de récompenser les services que le connétable lui avait rendus pendant la guerre¹.

Quant à la tour dite de Nesle, elle touchait à cet hôtel, faisait partie depuis longtemps de cette demeure, et regardait le donjon du Louvre : on l'appelait alors communément la tournelle de Philippe Hamelin.

Mais cette tour était le plus souvent inhabitée. Comme toutes les vieilles tours, elle avait sa légende² : une effrayante histoire d'une certaine reine Blanche ou de Navarre, on ne savait pas au juste.

Ce conte circulait parmi les écoliers au temps de Villon, surtout parmi ceux qui avaient étudié au collège de Navarre. Et, quand ils avaient bien bu à la taverne, c'était un usage parmi eux de porter une santé ironique à la reine Blanche ou de Navarre :

Saint-Denys, Paris, 1625, p. 1265). François Villon a pu connaître ce fait et vouloir désigner Montfaucon, sur le chemin de Saint-Denis. Le vers qui suit :

Aux champs, debout comme ung espie

le donnerait à entendre. Pour ma part j'incline à l'interprétation proverbiale.

1. Berty et Tisserand, *Région occidentale de l'Université*, p. 38-43.

2. Brantôme a désigné pour la première fois positivement la tour ; les autres témoignages disent le Palais sur la Seine. — Abandonnée au guet de nuit entre 1447 et 1449 (Arch. Nat., KK. 406, fol. 47 v°), puis à un concierge à qui l'on accordait l'herbe des fossés afin qu'il nourrit sa vache (*Ibid.*, fol. 52), la tour de Nesle fut habitée et gardée entre 1450 et 1471 par Pierre du Moncel, huissier des Requêtes, pour 20 s. p., mais « à charge d'y faire des fenestres ». Cf. les legs du *T.*, à Jean le Cornu et à Philippe Brunel.

Bibamus Regine Blanche vel Navarre que fecit talia et talia ¹. L'imagination des buveurs se donnait ici libre cours : ils accumulaient alors forfaits sur forfaits. La fin de Buridan était l'un d'eux :

Semblablement, ou est la royne ²
 Qui commanda que Buridan
 Fust jeté en ung sac en Seine ?

Quelle était l'origine de cette légende ? Sans doute elle provenait d'une confusion faite entre la respectable fondatrice du collège de Navarre, épouse de Philippe le Bel, et les brus du roi dont l'inconduite fut notoire ³ : car ce grand scandale fut enregistré entre autres dans l'histoire officielle de la monarchie, les *Grandes Chroniques de Saint-Denis* ⁴. Il eut donc à Paris un immense retentissement ; la chronique rimée des *Royaux lignages* l'assure avec raison de cette affaire :

Au royaume dont l'en parlera
 Tant come le monde durera ⁵.

Car, au printemps de l'année 1314, on avait vu arrêter les trois belles-filles de Philippe le Bel sous l'inculpation d'adultère : un chariot, couvert de noir, avait transporté au Château-Gaillard Marguerite, femme du dauphin (Louis X), Jeanne, femme du comte de Poitiers (Philippe le Long), Blanche, épouse de Charles de la Marche (Charles IV le Bel). Et comme Marguerite et Blanche furent convaincues d'avoir mal gardé leur mariage et commis le péché d'adultère en compagnie de chevaliers jolis et gais, elles furent dépouillées de leurs

1. Témoignage de Jean le Munerat, chantre de la Sainte-Chapelle, et ancien élève du collège de Navarre, dans sa *Restitutio fame illustrissime principis prestantissime domine Johanne Francorum quondam Navarre regine*, publiée à Caen le 23 avril 1499. (Bibl. Maz., inc. 687, texte signalé par L. Thuasne, *Villon et Rabelais*, p. 433, n.).

2. T., v. 341-343.

3. Voir ce que Gaguin a déjà dit à ce sujet dans son *Compendium* (L. Thuasne, *Villon et Rabelais*, p. 436).

4. Ed. P. Paris, V, p. 205.

5. *Historiens de France*, XXII, p. 146-147. Cette chronique donne l'opinion des milieux bourgeois de Paris.

nobles atours, rasées et condamnées à la prison. Marguerite de Bourgogne y fut étranglée et Blanche, semble-t-il, enfermée comme religieuse à Maubuisson où elle mourut en 1322. Les deux chevaliers félons, Philippe et Gautier d'Aulnay, furent écorchés, châtrés, pendus au gibet de Pontoise ¹.

Quant à Jeanne de Bourgogne, la riche héritière d'Oton IV et de Mahaut d'Artois, elle avait toujours protesté de son innocence et crié qu'elle était sans péché : elle semble n'avoir été coupable que d'une trop grande discrétion à couvrir le crime d'autrui. Les chroniqueurs sont divisés au sujet de sa vertu : les uns l'excusèrent, les autres la tinrent pour l'un de ces scorpions qui sommeillent dans toute créature féminine, au dire de savants théologiens. Son grand et pacifique mari, le roi Philippe le Long, la reprit ; et ils vécurent heureux par la suite. Quand elle fut veuve (1322), la reine était alors sur la trentaine et pouvait habiter le domaine de Nesle que le roi lui avait donné en 1319. Jeanne mourut le 31 janvier 1329, ayant ordonné à ses exécuteurs de vendre son hôtel pour fonder le collège de Bourgogne ².

Les amours de Buridan furent racontées pour la première fois en 1470 par un étudiant de Leipzig, Nicolas Jencz, qui avait séjourné à Paris, et déclare avoir recueilli ces renseignements de la bouche d'un centenaire encore vivant en 1460. Ce dernier prétendait avoir vu dans son enfance Buridan fort âgé ; et ce philosophe lui aurait rapporté qu'une certaine reine de France, nommée Navarre, avait attiré à elle plusieurs adolescents, étudiants de l'université de Paris, qu'on n'avait jamais vus revenir. Or Buridan, picard de nation, était un homme ingénieux et résolu, qui avait décidé d'empêcher la noyade des misérables amants que l'on précipitait du palais de la reine situé sur la Seine. Il s'était présenté devant la princesse qui avait apprécié sa bonne mine, l'élégance de son costume, son adresse à jouer à la balle et sa légèreté à courir. Elle l'appela dans son

1. *Historiens de France, op. cit.*

2. Berty, *op. cit.*

palais où, tant que dura l'absence de son mari, tous deux jouirent de leur amour et d'une bonne table ; ainsi ils passèrent d'heureuses nuits tandis que résonnaient les cithares. Mais, après trois jours et trois nuits de caresses, la reine impudique lui avait annoncé l'heure de sa mort : « Ne te trouble pas, mon amant, si ton dernier jour est venu après de telles joies, car tu ne seras pas seul à prendre ce chemin, et quatre-vingt-dix-neuf adolescents plus jeunes que toi, après avoir reçu mes baisers, ne purent échapper aux flots de la Seine. » Ce que n'ignorait pas le malicieux Buridan qui avait fait amener sous le palais un vaisseau chargé de foin et si bien disposé géométriquement qu'il devait y arriver tout droit dans sa chute. C'est pourquoi il répondit à la reine, avec un visage joyeux : « O très grande dame, ô ma flamme, ô mon amour, ton visage de rose, tes doux baisers, ton corps délicat ont lié à toi pour toujours mon esprit par un ardent désir ; chaînes si fortes qu'il n'est nulle mort, si âpre et dure, que je ne sois prêt à subir humblement à cause de ton amour... »

Le rusé Buridan avait sollicité de la reine cette grâce d'être enseveli honorablement si on le retrouvait sur les rives de la Seine ; afin qu'on puisse dire des messes pour son âme, il lui avait demandé aussi un grand sac d'or et la chaîne qu'elle portait au cou. Ainsi il fut précipité avec son or et tomba dans le bateau où ses élèves le recueillirent. Comme ils lâchèrent une grosse pierre dans l'eau, la reine ne se douta de rien et put croire que la Seine charriait un nouveau cadavre ! Alors Buridan avait révélé à quelques intimes, puis publiquement, l'infamie de la reine : ayant acheté de ces oiseaux que l'on vendait sur les ponts de Paris, il les avait lâchés avec un petit rôle portant en écrit : « *Reginam Navarram interficere nolite timere quia bonum ; si quis consenserit, ego non contradico.* » ¹

Cette belle histoire ne tient pas debout. La reine Jeanne de Navarre mourut en 1305, alors que Buridan avait peut-être

1. D'après le ms. de l'Univ. de Leipzig, publié par M. Hermann Leyser (*Zeitschrift für Deutsches Alterthum*, II, 1842, p. 362-370).

cinq ans ¹. Il naquit aux environs de l'an 1300, étudia à l'Université comme élève du célèbre Ockam, fut boursier du collège de Navarre où il enseigna à son tour la philosophie. Sa jeunesse connut une aventure que nous rapporte son disciple, Henri de Kalkar ². Il s'était battu avec un moine de l'ordre de Saint-Benoît, au sujet d'une certaine jeune femme qui épousa plus tard un cordonnier allemand. Et Buridan frappa si grièvement le bénédictin à la tête qu'un flux de sang purgea son cerveau : il acquit de ce coup une grande mémoire et beaucoup de facilité à composer des disputes et des sermons. Ce moine-là s'appelait Pierre Roger et devint pape sous le nom de Clément VI. Tout le monde n'a pas rossé un pape au sujet d'une jeune femme. Mais Buridan fut toujours un esprit vif et indépendant. Recteur de l'Université en 1327 et en 1340, il commenta pendant cinquante ans la Physique et la Morale d'Aristote à Paris : il y mourut vers 1372. Ce fut un effréné nominaliste : mais on n'a pas retrouvé parmi ses savants ouvrages, dont la réputation s'étendit à travers l'Europe, l'aphorisme fameux : *Reginam interficere nolite*. On n'y a pas rencontré non plus la célèbre question de l'*Ane* qui assurera pour toujours sa renommée. Ce n'était ni un professeur aventureux, ni un capitaine au langage sublime. C'était un grand pédant de jadis portant robe. A défaut de Jeanne de Navarre, il est bien difficile de voir en lui l'amant de trois nuits de Jeanne de Bourgogne, la femme de Philippe le Long, bien qu'elle demeurât pendant les huit dernières années de son veuvage dans l'hôtel de Nesle où elle mourut. Ne cherchons pas à connaître cette grande dame, lubrique et impitoyable. Laissons-là dans le vague où la situa, comme il lui sied, Villon :

Semblablement ou est la royne...

Quand on suivait le « chemin sur Seine », on rencontrait d'abord le grand couvent des Augustins. C'est là qu'ils étaient

1. Jean Buridan, philosophe du xiv^e siècle, par Canille Bloch. (Positions des thèses de l'Ecole des Chartes, 1890). — 2. L. Delisle, *Un trait de la jeunesse de Buridan*, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, 1875, p. 102.

venus occuper, au temps de Philippe le Bel, la maison que saint Louis avait concédée à ces étranges frères de la Pénitence, les Sachets, ainsi nommés parce qu'ils étaient vêtus de robes en forme de sac.

Les Augustins avaient construit au bord de la Seine de beaux bâtiments, un cloître, une église, dont les quinze croisées d'ogive régnaient le long du quai. Le chœur avait été élevé aux frais de Charles V ; il était vaste, simple et spacieux, comme il sied aux églises monastiques. Une belle chapelle, dédiée à la Vierge, avait été édifiée en 1440 par Robert de la Porte, docteur régent en théologie, un homme très riche qui échangeait des livres avec Charles d'Orléans ¹, et dont la chambre sera bientôt visitée par les crocheteurs qui dévaliseront le collège de Navarre ². Dans le cloître on voyait le tombeau de Gilles de Rome, qui avait légué au couvent sa riche bibliothèque ; à l'angle de la rue et du quai, on remarquait le bas-relief de l'amende honorable faite en 1440 par trois huissiers du Parlement, à la suite du meurtre commis sur la personne d'un religieux ³. Un peu plus loin, sur le quai, on rencontrait l'hôtel de Sancerre qui passa au comte dauphin d'Auvergne ⁴.

La rue des Augustins donnait dans la rue Saint-André-des-Arcs ; elle ramenait à la rue de la Bouclerie qui descendait vers le pont Saint-Michel, tout maisonné ⁵ ; on l'appelait alors le Pont-Neuf, car il datait des premières années du règne de Charles VI. C'était un endroit très passager. On retrouvait la rue de la Harpe, soit que l'on empruntât la rue de Mâcon, où étaient trois logettes de fillettes amoureuses ⁶, soit que l'on remontât la petite Bouclerie. On y rencontrait une maison à l'enseigne du *Beuf*

1. Pierre Champion, *Vie de Charles d'Orléans*, p. 490.

2. A. Longnon, *Étude biographique*, p. 167.

3. Cf. Berty, *Région occidentale de l'Université*, p. 241-262 ; Du Breul, *op. cit.*, p. 563. — Isabeau de Cambrai fut enterrée aux Augustins le 14 décembre 1482 (Lebeuf, add. Cocheris, III, p. 286).

4. Berty, *Région occidentale de l'Université*, p. 207 et s. Cf. Ballade des hommes du temps jadis, T. v. 382.

5. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 61.

6. Berty, *Région occidentale de l'Université*, p. 273 ; Pantagruel, II.

*Couronné*¹, qui appartient à Henri de Cologne, et pour laquelle, en 1457, la femme et les héritiers de Jean Jourdel payaient 5 s. 8 d. de cens : la maison de Jean Langlois, chandelier de suif, séparait cette maison de celle du *Mouton*, qu'habitait alors Martin de Machy, pelletier². Dans le legs à Jean Trouvé, boucher, Villon les réunira. La rue de la Harpe était fort animée en cet endroit et on y voyait des enseignes bien connues ; d'abord la *Harpe*, ou cithare, qui avait donné son nom à cette rue, l'enseigne du *Mouton* au coin de la rue Poupée, la grande hôtellerie du *Cheval Blanc*, le *Barillet*³.

La rue Saint-Séverin, qui bordait la belle église, encastrée dans les maisons, avec ses charniers et son cloître, ramenait bientôt à la rue Saint-Jacques. On était ici en pleine région universitaire. La rue de la Parcheminerie, où demeuraient les notaires et les libraires, donnait un peu plus haut⁴ ; un peu plus bas, on trouvait la rue Galande où aboutissait la rue Saint-Julien-le-Pauvre (dans cette chapelle se tenaient souvent les assemblées générales de l'Université)⁵ ; puis la rue du Fouarre où l'on enseignait les Sept Arts⁶. Là se rencontraient les Philosophes et les Artiens. Les régents y avaient leurs écoles, jonchées de paille. C'était au demeurant une rue puante et noire, que les écoliers salissaient et saccageaient : ici François Villon avait étudié.

En descendant la rue Saint-Jacques, qui prenait alors le nom de rue du Petit-Pont, après avoir laissé à gauche la rue de la Huchette, bordée d'étuves aux hommes et aux femmes, à droite la Bûcherie, on arrivait immédiatement au Petit-Châtelet, sur le flanc duquel était la puante boucherie de Gloriette.

Le Petit-Châtelet commandait le passage du Petit-Pont à la

1. Cf. L., v. 164.

2. Arch. Nat., KK. 409, 9^e compte de Jean Luillier.

3. Berty, *op. cit.*, p. 393 et s.

4. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 176.

5. Lebeuf, I, p. 390.

6. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 35 ; Guillebert de Metz, *Ibid.*, p. 182 ; Sauval, *Chronique scandaleuse de Paris*, p. 73.

rue Saint-Jacques, qu'on voyait escalader la montagne Sainte-Geneviève lorsqu'on était sous le jambage de ses grosses voûtes.

C'était un fortin dont les murs étaient si épais qu'on aurait pu conduire dessus une charrette ; sur cette plate-forme avait été établi un beau jardin ¹. On devait cette construction à Hugues Aubriot, prévôt de Paris, ami de Charles V, un très riche, énergique et ordonné Bourguignon, mais enclin au libertinage : bien que sexagénaire, il avait délaissé une jeune épouse pour rechercher le commerce des filles encore vierges. L'Eglise le tenait surtout pour un esprit fort ; et il était soupçonné d'avoir des relations avec les femmes juives, car il se montrait tolérant à leurs maris. On l'accusait enfin de mépriser l'Eucharistie. Mais il est beaucoup plus certain que le prévôt, qui avait de grands projets, eût bien désiré de posséder les richesses des églises, que dotaient, à son dire, des fous. Il avait le goût des robustes bâtisses et contraignait les vauriens de Paris à y travailler ; enfin cet impie ne respectait pas les privilèges de l'Université. Pour sévir contre les écoliers, il avait fait élever le Châtelet du Petit-Pont et avait baptisé deux prisons affreuses l'une du nom de *Clos-Bruneau*, l'autre de celui de la *rue du Fouarre*, afin d'insulter tout l'ordre cléricale. Le roi Charles V étant mort, Hugues Aubriot fut arrêté, et l'inquisiteur le condamna à faire pénitence, au pain de tristesse et à l'eau de douleur, dans les prisons de l'évêque ². En ce temps-là les écoliers chantèrent joyeusement ³ :

A Petit Pont as ordené
Faire un chastelet fort et rude,
Et aux chartres les as donné
Les noms des rues de l'estude ;
Tu y seras mis, bien le cuyde,
Car chascun dist que bien advient :
Tant crie l'en Noël qu'il vient !

1. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 55.

2. *Religieux de Saint-Denys*, I, p. 100, 106, 141. — Délivré par les Maillotins, il jugea prudent de filer dans sa Bourgogne.

3. Le Roux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*, I, p. 260.

On était ici à la frontière de la région universitaire ; mais en réalité les écoliers passaient souvent sous la voûte du Petit-Châtelet pour gagner le Petit-Pont. Ce dernier était tout construit et on entendait seulement clapoter l'eau sous ses arches de pierre : on faisait ainsi passer la Seine aux étrangers sans qu'ils s'en doutassent autrement ¹. C'était là peut-être l'endroit le plus vivant de Paris : on y vendait des poulets, des œufs, de la venaison ² et surtout du poisson d'eau douce ³. Les écoliers venaient y faire leurs provisions ⁴. Il y avait aussi des bouchers ⁵, des tripiers à qui on faisait défense de laver leurs tripes au lavoir ou de jeter des immondices dans la rivière ⁶. On y rencontrait enfin des marchandes de « denrées de mer », harengières ⁷ qui parlaient le français le plus vif qu'on pût entendre. En cet endroit Villon musa souvent ⁸ :

Quoy qu'on tient belles langagieres
Florentines, Veniciennes
Assez pour estre messagieres ⁹,
Et mesmement les anciennes
Mais, soient Lombardes, Rommaines,
Genevoises, a mes perilz,
Pimontoises, Savoisiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De tres beau parler tiennent chaieres ¹⁰,
Ce dit on, les Neapolitaines,
Et sont tres bonnes caquetieres
Allemandes et Pruciennes ;

1. Antonio d'Asti, dans *Paris et ses historiens*, p. 531.

2. Guillebert de Metz dans *Paris et ses historiens*, p. 174.

3. Arch. Nat., X^{1a} 4815, fol. 51 ; Bibl. Nat., fr. 22392.

4. Arch. Nat., JJ. 195, p. 707 (Rémission pour Richard de Roquigny).

5. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 153.

6. Arch. Nat., Z^{1u} 13, 17 juin 1458.

7. On trouve les noms de Margot Robine, marchande de denrées de mer, le 18 octobre 1414 (Arch. Nat., Y. 5228) ; de Perrette la Barbiere, qui a pu voir passer Villon (Arch. Nat., Z^{1u} 15, 2 décembre 1461).

8. T., v. 1515-1542.

9. Pour porter des messages.

10. Enseignent.

La Cité
Plan de Truschet et Hoyau vers 1551

Soient Grecques, Egipcienues,
De Hongrie ou d'autre pays,
Espaignolles ou Cathelennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes ¹, Suysses, n'y sçavent guieres,
Gasconnes, n'aussi Toulousaines :
De Petit Pont deux haranguieres
Les conclurent ², et les Lorraines,
Engloises et Calaisiennes,
(Ay je beaucoup de lieux compris ?)
Picardes de Valenciennes ;
Il n'est bon bec que de Paris.

Prince, aux dames Parisiennes
De beau parler donne le pris ;
Quoy qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

§ II. — *La Cité.*

La Cité ! c'était la nef chargée à son étrave des clochetons de la Conciergerie et du Palais, à sa poupe, du château-arrière que semblait Notre-Dame, et que les ponts, tendus comme des câbles, avaient fixée au milieu du fleuve, tandis qu'elle portait les destins de la ville. C'était une autre île sonnante, avec ses quinze antiques et petites églises paroissiales, à demi enterrées, dont les cloches répondaient au beffroi de la cathédrale comme de minuscules et dévotes aïeules agenouillées autour de la belle géante : Saint-Pierre-aux-Bœufs, Saint-Pierre-des-Arcis, Saint-Christophe, La Madeleine, Sainte-Marine, Saint-Denis-de-la-Châtre, Saint-Barthélemy, Sainte-Geneviève-des-Ardents, Saint-Symphorien, Saint-Landry, Saint-Germain-le-Vieux, Sainte-Croix, Saint-Jean-le-Rond, Saint-Martial et Saint-Michel ; et l'on y remarquait encore d'autres chapelles et le vieux

1. Bretonnes. — 2. Triompheront d'elles.

prieuré de Saint-Eloi. C'était le cœur palpitant de la ville, avec ses artères dont les noms évoquaient les travaux et les artisans qui les animaient : la Juiverie, qui devait son nom aux Juifs qui l'avaient habitée et dont la synagogue avait été remplacée par l'église de La Madeleine; la petite Orberie, qui était la rue des Herbiers; la rue aux Fèves, où travaillaient les forgerons; la grande Orberie; la Barillerie, où demeuraient les fabricants de barils; la Vieille-Draperie, où les drapiers avaient succédé aux Juifs; la Savaterie, habitée par les cordonniers; la Pelleterie, où l'on faisait alors des châlits, c'est-à-dire des couchettes en bois¹.

Ce que les écoliers connaissaient le mieux dans la Cité, c'était Notre-Dame. Car, le samedi, ils quittaient leurs collèges de la Montagne-Sainte-Genève et avaient l'habitude de s'y rendre, en bandes, pour prier la Vierge : et, de là, ils gagnaient l'une des petites églises, La Madeleine par exemple, afin d'obtenir les pardons à l'occasion de leurs fêtes particulières². Ils connaissaient parfaitement aussi les filles qui hantaient Glatigny, derrière les maisons claustrales³, et parfois le cloître même⁴, bien qu'aucune femme ne fût autorisée à y demeurer.

Quand ils se rendaient à Notre-Dame, les écoliers empruntaient le Petit-Pont, passaient devant la chapelle de l'Hôtel-Dieu, prenaient la rue Neuve qui menait à l'étroit parvis.

Ils avaient alors brusquement devant eux le portail de la cathédrale, ses portes historiées d'images, la galerie des rois, la rose, et les deux tours à crochets, larges et robustes, qui portaient au ciel les cloches que les Parisiens connaissaient si bien. La Marie et la Jacqueline, dans la tour située du côté du palais

1. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 155-157, 161-164.

2. Arch. Nat., JJ. 176, p. 596, 665. — Ils passaient la licence dans la salle de l'Évêché.

3. Le 14 mai 1460 J. de Bar se plaint de femmes demeurant dans certaines petites maisons derrière sa demeure du cloître : elles seront expulsées, décide le chapitre (Arch. Nat., LL. 119, p. 1146, 1170).

4. 7 octobre 1443. Le chapitre ordonne l'expulsion de femmes de mauvaise conduite demeurant dans certaines petites maisons de la Fabrique situées contre Notre-Dame, devant et proche la porte du palais épiscopal, en allant vers la rivière de Seine (Arch. Nat., LL. 115, p. 483).

épiscopal, formaient le « gros beffroy » ou le « beffroy neuf vers Petit Pont »¹ ; dans l'autre étaient la Gillebert, la Gabrielle, la Guillaume, la Pasquier, la Thibaud, que l'on sonnait le samedi soir à l'*Ave Maria* et qui tirait son nom de Thibaud de Vitry, la victime de François Villon² ; enfin les deux moineaux. Dans le petit clocher, à la croisée de la nef, il y avait encore six petites cloches, sans compter la cloche de bois qu'on frappait depuis l'après-dîner du Jeudi-Saint jusqu'à la veille de Pâques³.

C'est la Jacqueline, bien vraisemblablement, le gros bourdon « qui n'est de voirre »⁴ que Villon demandera qu'on sonne à branle le jour de son décès ; car la Marie, l'autre grosse cloche, était de moindre dimension⁵. La Jacqueline avait été offerte par Jean de Montaigu, grand maître d'hôtel de Charles VI : Jacqueline La Grange, son épouse, en fut la marraine. Mais le chapitre n'appréciait pas autant que les Parisiens ce bourdon dont l'entretien était ruineux : il cherchait à s'en décharger sur l'évêque en 1426. Ce gros bourdon, dont un coup faisait sauter le cœur dans la poitrine, était en réalité très fragile. Sans doute pour cette raison notre railleur assure qu'il « n'est de voirre ». Car la Jacqueline se brisa en 1429, et Guillaume Sifflet s'offrit pour la refondre, avec une autre vieille cloche, dans le cloître de Saint-Denis-du-Pas qu'on ferma à cette occasion d'une clôture de plâtre. En 1434, on devait encore la réparer : Berthe-

1. On trouve cette dernière expression dès 1403. En 1414 on devait visiter le « vieux » beffroi où s'abîmaient les cloches depuis longtemps (Arch. Nat., LL. 270, p. 129).

2. Il la donna en 1453 (Cartulaire de Notre-Dame, IV, p. 208).

3. Du Breul, *op. cit.*, p. 11.

4. Elle pesait, dit-on, 1.500 livres. Une autre cloche la remplaça en 1681.

5. Réparée le 17 décembre 1397, elle fut descendue en 1401. Le 16 janvier 1429 Me Robert Chauvin, le charpentier juré, et le maître qui devait refondre la Jacqueline, constatent des défauts dans la Marie. On ne devra pas la sonner avant qu'elle soit réparée. Les hunes du beffroi manquent de solidité ; et si la cloche tombait, elle causerait un irréparable dommage. Le 21 juillet on ordonne de la descendre du gros beffroi. Le 11 août 1434 on doit refaire encore un nouveau battant. En 1472, il faut la refondre encore : cette fois on la fera plus grosse que la Jacqueline et on lui ajoutera le métal de la Gillebert : *Ordinatum est quod campana Maria fiat magis grossa quam sit Jacquelina* (Arch. Nat. LL. 121, p. 629). Le 22 mai 1424 les quatre grosses cloches sont dites : la Marie, la Guillaume, la Pasquier, la Gillebert (*Ibid.*, LL. 112).

lot de Louvain, serrurier de la cathédrale, refit un battant neuf; mais les chanoines ne la laissèrent sonner qu'après s'être assurés qu'elle ne courait plus aucun risque ¹. On la refondait encore au Louvre à la fin de l'année 1451; le 5 janvier 1452, Jean Morain, le clerc des œuvres, déclarait aux échevins que la Jacqueline pourrait passer sur le pont Notre-Dame sans y causer de dommage ². Le gros bourdon est encore brisé en 1479 ³.

D'abord ce furent les marguilliers laïcs qui tirèrent les cloches. Mais bientôt ils jouiront de grands revenus, de 120 à 140 livres. Ils étaient alors devenus si gros qu'ils ne voulaient plus rien faire personnellement de leur office : fermer les portes, coucher la nuit dans l'église, veiller sur la grosse tour, allumer les cierges et les lampes, nettoyer les chaises, houcher les murailles, exécuter les sonneries suivant les ordres du chapitre. Ils ne voulaient plus surtout tirer les cloches, monter aux tours qui avaient, disait-on, autant de marches que l'année comptait de jours. Ces gros marguilliers avaient des valets pour les remplacer partout : la sonnerie, ils la baillaient à ferme moyennant 15 livres par an. Il fallait alors cinquante-quatre personnes pour mettre en branle les cloches qu'on ne tirait pas d'en-bas, à la volée : on vit alors des inconnus s'introduire dans les tours, de pauvres gens qui dérobaient les plombs de la terrasse. Ils montaient du charbon pour se chauffer, ou bien fichaient leurs chandelles contre le beffroi. Ils gâtaient tout : c'est ainsi que ces misérables avaient brisé la Jacqueline, en l'absence des marguilliers. Ces gros fermiers s'en remettaient à ces mercenaires : l'un allait à la taverne, l'autre à sa pratique, un troisième à son office ⁴. Cela, Villon ne l'ignorait pas. Et c'est pourquoi, à son enterrement de pauvre, il

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 256 (Notes de M. Tuetey).

2. Arch. Nat., Z¹ 11, fol. 9. — Avant cette autorisation, on voit que Guillot Rouart, gantier demeurant au bout du pont, faisait le guet afin qu'on ne la passât pas (Arch. Nat., KK. 407, fol. 129).

3. Sur tout ceci, Arch. nat., LL. 270.

4. Procès du 3 avril 1481 entre le chapitre et les marguilliers (Arch. Nat., X¹ 4822, fol. 209 v^o; fol. 237, 26 avril).

demandera que les plus riches hommes du Paris d'alors remplissent cet office misérable de sonneurs de cloches à Notre-Dame.

Tota pulchra es, Maria : ainsi chantaient les chanoines à l'antienne du dimanche des Rameaux : Vous êtes toute belle, ô Marie ! Et plus d'un sans doute pensait avec orgueil à la glorieuse cathédrale. C'est vrai qu'elle était toute belle, la sacrosainte église de Paris : et sa majesté « terrible » paraissait aussi évidente aux hommes de ce temps qu'à nous-mêmes¹. Ils savaient déjà que la cathédrale l'emportait en beauté sur toutes les autres ; que cette longue antiquité, qui détruit peu à peu toutes choses, ne l'avait pas atteinte². C'est peut-être du parvis, dans le brusque raccourci que présentaient l'ample portail et les tours menaçantes, que cette beauté puissante était sans doute le plus sensible ; et Saint-Jean-le-Rond, le minuscule baptistère, blotti à ses pieds, semblait en exagérer encore la mesure.

Après avoir franchi l'une des portes de bois, recouvertes de cuir et ornées de clous, quand le regard s'était accommodé à la grande ombre qui vous enveloppait, on admirait d'abord la forte et juste proportion des pilastres, les larges colonnes et leurs chapiteaux à crochets, les tribunes, les roses, les vitraux étincelants des parois, les hautes voûtes d'où pendaient deux grandes roues de fer pouvant recevoir cent cierges³.

A droite, au second pilier⁴, on voyait la gigantesque statue de saint Christophe portant notre Sauveur sur ses épaules au travers d'un bras de mer : bon géant, tout bariolé, qu'avait sculpté M^e Vincent, un peu contre le gré des chanoines qui

1. *Illa terribilissima gloriosissima Virginis Dei genitricis Marie ecclesia* (Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 44).

2. Antonio d'Asti, dans *Paris et ses historiens*, p. 539.

3. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 47.

4. J'ai utilisé les descriptions de Jean de Jandun, de Guillebert de Metz, d'Antonio d'Asti, les précieux renseignements de Du Breul, les copies de Sarrašin, Viollet le Duc, et l'excellente monographie de Marcel Aubert, *La Cathédrale de Paris*, 1909.

le trouvaient trop lent dans ce travail et estimaient que son grand échafaudage les privait de lumière¹. A gauche se trouvait ce bois de lit sur lequel on exposait aux jours de fête les enfants abandonnés, afin d'exciter le bon peuple à leur faire la charité. Du même côté, au premier pilier, un chevalier était représenté à genoux sur une colonnette de pierre : c'était noble homme messire Antoine des Essarts, chevalier, conseiller du roi Charles VI, qui avait fait élever la statue de saint Christophe l'an 1413, ayant miraculeusement échappé au massacre des Bourguignons. La dévotion à l'Hercule chrétien était alors fort répandue. On croyait qu'il suffisait d'avoir contemplé son image pour échapper, le jour durant, aux dangers du feu, de l'eau, à la mort subite. Robert d'Estouteville, le prévôt de Paris, partageait cette dévotion : Villon ne l'ignorait pas puisqu'il l'a nommé le « seigneur qui sert saint Cristofle ».

Plus loin, dans l'ombre, sur le dernier pilier à droite, se dressait une sorte de mannequin portant l'armure royale et chevauchant un cheval bardé de fer, à jupe fleurdelisée : c'était, disaient les uns, le vœu de Mons-en-Puële, et suivant les autres le trophée de Cassel². La porte qui ouvrait de ce côté du transept était celle de l'évêque.

Le chœur de la cathédrale était clos d'un mur ajouré : un immense crucifix se dressait au-dessus de la porte du jubé où étaient représentées des scènes de la Passion et de la Résurrection du Christ : on voyait à droite une grande image de la Vierge devant laquelle demeurait toujours agenouillé un peuple de dévots. Les orfèvres déposaient leur may devant cette image. Et il y avait là aussi un tronc d'où un clerc ingénieux savait tirer l'argent à l'aide d'une courroie enduite de glu : cela s'appelait prendre *au glus*. Sans doute c'était là un de ces beaux clercs « pres prenans comme glu » que ce Marcelet Coteret³, et bien digne d'entendre la ballade que Villon adressera aux « enfants perdus ». Des cierges, que l'on achetait sous le portail

1. Arch. Nat., LL. 112, p. 64 ; LL. 270, p. 192. — 2. *Paris et ses historiens*, p. 244-245. — 3. Arch. Nat., LL. 117, p. 112. 4 octobre 1451.

correspondant au saint Christophe ¹, ou aux échoppes du parvis, brillaient jour et nuit devant l'image sainte. Non loin, sous une représentation de l'Enfer, on voyait une sorte de marmouset de pierre, une laide grimace, M^e Pierre de Cuignières, appelé irrévérencieusement du Cuignet. Pour éteindre les cierges on les frappait contre ce grotesque, en qui était bafoué un vieux légiste dont le crime fut d'avoir parlé jadis contre les privilèges de l'Eglise ².

En jetant un coup d'œil par la porte principale du chœur, on apercevait le tombeau de cuivre d'un évêque, couché de son long, Eudes de Sully ; au milieu, devant l'aigle, de nombreuses pierres plates marquaient les tombes des princes et des évêques. L'autel, dont la table était faite d'argent, se dressait parmi ce chaos ; aux angles, quatre piliers de cuivre servaient de supports à des anges : ils étaient réunis par des tringles sur lesquelles glissaient des tapisseries. Trois cierges, d'une livre de cire, demeuraient toujours allumés devant l'autel. Derrière, sous un édicule somptueux que gardaient des anges, brillait la châsse dorée de saint Marcel. Des châsses garnissaient encore le chœur ; au fond, entre deux piliers, était l'autel des ardents, surmonté d'une vierge d'albâtre et de la châsse de Notre-Dame contenant des vêtements de la Vierge, des gouttes de son lait, des pierres dont fut lapidé saint Etienne, sans doute de la forme des miches que les boulangers pétrissaient à Paris, et le cierge de sainte Geneviève. Sous cet autel était un tabernacle renfermant les vases sacrés : de chaque côté, devant les piliers, se dressaient deux statues colossales de Philippe Auguste et de Louis VIII. C'est au-dessous de celle de Philippe que l'on voyait le beau tombeau de marbre noir sur lequel était la figure de Pierre d'Orgemont. Quant aux stalles sur lesquelles Villon a pu voir les vieux et orgueilleux chanoines « someiller

1. Arch. Nat., JJ. 176, p. 571. — La municipalité parisienne y faisait entretenir un immense cierge, « la chandelle Nostre Dame ».

2. Sur ce personnage, qui devint premier président au Parlement, voir Félix Aubert, *Le Parlement de Paris*, I, p. 77 et le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1884.

comme loirs », et sur lesquelles siégèrent aussi M^e Jean Baubignon¹, Louis Raguier², Jean de Montigny³, Jean de Louviers⁴, elles étaient de bois sculpté, à dossiers garnis de cuir.

Aux jours de fête, on tendait le chœur de suites de tapisseries, telles que ces scènes de la vie de la Vierge que Thibaud de Vitry donna à la cathédrale⁵ ; des chandeliers, des herses, des cierges répandaient une lumière dorée, illuminant les psautiers, les gros antiphonaires et les graduels enchaînés sur leurs pupitres de fer et de bois⁶.

En faisant le tour de la clôture du chœur, où des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament étaient taillées dans la pierre peinte et dorée, on parcourait le double déambulatoire et la ceinture des chapelles : on passait devant celle de saint Rémi où était le tombeau des Jouvenel⁷ avec le tableau représentant leur famille. On pouvait alors sortir de l'église, soit par la petite porte rouge réservée aux chanoines et à ceux qui venaient chanter matines à minuit, soit par la porte percée sur le croisillon nord donnant accès au cloître. La dernière chapelle que l'on rencontrait alors était celle de Thibaud de Vitry, sous le vocable de saint Jean l'Evangéliste et de sainte Agnès⁸.

Ce qui a peut-être le plus changé dans l'aspect de l'admirable église, c'est que la vie, une vie intense qui ne cessait ni de jour ni de nuit, l'a désertée.

1. Martin Dufrène fut reçu à la place de J. Baubignon, M^e des requêtes de l'Hôtel, le 24 juillet 1450.

2. Reçu le 21 octobre 1443. — 3. Reçu le 24 novembre 1460.

4. Reçu le 17 mai 1462.

5. En 1448 Thibaud de Vitry avait donné cinq tapisseries de haute lice pour décorer le chœur : elles représentaient quinze histoires de Notre-Dame. La première pièce était étendue de la stalle du chantré au milieu du côté gauche : elle représentait l'Annonciation. La deuxième pièce avait pour sujet la Présentation de Notre-Seigneur au Temple. On tendait la troisième pièce de la stalle du doyen à la moitié du côté droit : elle représentait la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. La quatrième, derrière la chaire de l'Evangile, avait pour sujet Jésus parmi les docteurs. La cinquième pièce nabillait le haut pupitre où on lisait l'Evangile : elle représentait le Couronnement et l'Assomption de la Vierge. (Cartulaire de Notre-Dame, t. IV, p. 208).

6. Marcel Aubert, *op. cit.*, p. 14-15 ; Arch. Nat., LL, 288, p. 38.

7. Arch. Nat., LL. 115, fol. 444. — 8. Arch. Nat., LL. 117, 18 juin 1451.

Tout un peuple ecclésiastique vivait et s'agitait autour de Notre-Dame ; l'évêque, alors Guillaume Chartier, le curé du roi et son conseiller en la cour de Parlement ; le doyen qui était le chef du chapitre ; les trois archidiacres de Paris, de Josas et de Brie ; le sous-chantre qui portait le bâton ; à côté de ces grands dignitaires, cinquante-six prébendés, six autres dignitaires, deux officiers, le pénitencier et le chancelier, les dix chanoines de Saint-Denis-du-Pas, les dix curés et les six chanoines de Saint-Jean-le-Rond. Cinquante serviteurs les assistaient, grands vicaires et autres chanoines prébendés assurant jour et nuit le service divin. Quant aux chapelains, on en comptait de deux à trois cents. D'autres serviteurs s'occupaient du luminaire ; le chevecier et quatre marguilliers clercs gardaient le revestiaire. Et il y avait encore quatre marguilliers laïcs et tout le corps de la fabrique¹, les douze enfants de chœur et leur maître, le petit et le grand sonneur, les sergents². De nombreuses confréries avaient aussi leur siège dans la cathédrale³.

Et l'on pouvait voir encore dans l'église les prisonniers qui s'y étaient mis en franchise⁴ ; des mendiants, cette plaie des églises d'alors, sales et bruyants, qui ne devaient pas déambuler autour du chœur, ni séjourner dans les chapelles, mais demeurer dans la nef, et mieux près des portes⁵ ; des vendeurs de livres⁶ ; les malades du feu sacré qui se tenaient le jour sous la châsse de Notre-Dame et se faisaient transporter la nuit dans la nef pour y dormir. Quant aux clercs des matines, ils assuraient les prières nocturnes. Ils demeuraient dans la maison de l'*Asne Rayé*, devant le parvis ; et il y avait parmi eux de bons compagnons que François Villon dut bien connaître. Le

1. Ces renseignements sont tirés d'une plaidoirie de Vaudetar pour le chapitre contre les marguilliers laïcs, du 3 avril 1481, n. st. (Arch. Nat., X^{1a} 4822, fol. 209 v^o).

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 29 et s. — 3. Lebeuf, éd. Cocheris, I, p. 14.

4. Arch. Nat., LL. 114, p. 130 (7 février 1435, n. st.). Deux membres du chapitre devront faire une enquête au sujet d'un geôlier de la Conciergerie qui s'efforçait d'empêcher qu'on apportât à boire et à manger à des prisonniers évadés.

5. Arch. Nat., LL. 270, p. 230. — 6. *Ibid.*, p. 225.

24 juillet 1452, deux clercs sont arrêtés pour être entrés, des torches à la main, sous le porche de la maison du *Cbâteau*, devant le parvis, et avoir heurté brusquement à l'huis d'une certaine Jeannette La Hezarde, ainsi qu'à plusieurs autres portes, en causant un grand scandale¹. Ceux des matines, de leur côté, enlevaient le soir des serrures et faisaient souvent du tapage². On doit leur interdire de fêter leur saint Augustin par des amusements malhonnêtes. Et il est enjoint également aux compagnons et serviteurs des chanoines de ne pas s'exercer à la paume dans le cloître³. A condition de ne pas les farcir d'intermèdes indécents, ils pourront toutefois représenter des *Miracles de Notre Dame*, le jour de l'Annonciation⁴.

Mais surtout il y avait à Notre-Dame des fêtes magnifiques, à l'occasion desquelles on habillait le chœur de pannes de soie et de broderies; du velours cramoisi semé de perles servait à la Pentecôte et quatre fois l'an. Et les chanoines, vêtus de leur chape de soie, y manifestaient leur orgueil et leur aristocratie. On les voyait par exemple, le dimanche des Rameaux, sortir avec la châsse de Notre-Dame pour aller bénir les palmes à Sainte-Geneviève : au retour, l'évêque s'arrêtait devant la prison, au Petit-Châtelet, chantant l'antienne : *Attolite portas*; et le prisonnier qu'il délivrait portait sa queue jusqu'à Notre-Dame. Les chanoines processionnaient de même, pendant le Carême, à Saint-Martin-des-Champs, et le jour de la fête patronale. Les stations aux églises sujettes, comme Saint-Benoît, ou Saint-Etienne-des-Grès, étaient par contre beaucoup moins solennelles.

Enfin, aux grandes fêtes de Notre-Dame, on entendait les chants célèbres des douze enfants de chœur et des douze machicots qui exécutaient leurs savantes modulations. Ils étaient,

1. Arch. Nat., LL. 117, p. 230. — 2. *Ibid.*, LL. 119, p. 85 (Novembre 1456).

3. Arch. Nat., LL. 288, p. 196; LL. 289, p. 210.

4. Le 23 mars 1423. « Placet dominis quod socii claustrii, familiares dominorum, ludant de sabbati prosa in clauastro, unum de miraculis Beate Virginis Marie, ob reverentiam ejus, dum modo non intermisceant aliqua indecentia » (Arch. Nat., LL. 112, p. 440).

depuis 1451, dirigés par un grand poète, Arnoul Gréban, las de ce travail, et qui portait déjà dans son esprit l'œuvre immense et humaine que sera sa *Passion*.

Gréban tient l'orgue où Bailli¹ le suppléera en 1454 ; et il doit en outre assurer la nourriture des enfants de chœur et leur enseigner la grammaire latine. Il voudrait bien n'être pas obligé d'assister aux Heures interminables, comme on l'y contraignait. De son côté, le chapitre se plaignait des gens qu'il recevait, et qui vivaient dans sa maison aux dépens de la table des enfants. Un soir, il les a conduits se promener dans l'Île de Notre-Dame au lieu de remonter la châsse de saint Marcel. Et Gréban, lassé, de solliciter un congé pour s'en aller vers Monseigneur du Maine ; bientôt il demandera le reliquat de ce qui lui restait dû (15 octobre 1455)².

Eternelle antinomie du réel et de la pensée ! Celui qui méditait une cathédrale poétique a souffert dans un milieu qui peut nous paraître si favorable à l'enfantement de sa grande œuvre. Rencontre qu'on ne peut s'empêcher d'imaginer : Villon a pu entendre et connaître ici le meilleur représentant de l'art chrétien et populaire de son temps.

Quand on sortait de la cathédrale par la porte rouge, on se trouvait dans l'enceinte du cloître. C'était une petite ville, avec ses murailles, percées de quatre portes où une barrière empêchait le passage des voitures et charrettes³. Les hôtes du cloître prenaient la garde de nuit, surtout en temps de guerre : il comprenait un tiers de la Cité et renfermait les trois petites églises de Saint-Denis-du-Pas, de Saint-Aignan et de Sainte-Marine. Tout

1. M^e Jean Bailli, cassé le 10 novembre 1458, fut remplacé le 17 janvier par Jean Campane, M^e ès-arts, prêtre, qui eut pour successeur, le 29 octobre 1459, un certain dominicain ; le 29 octobre 1463, Jean, l'organiste du Palais, tenait les orgues (Arch. Nat., LL. 294. p. 89).

2. Arch. Nat., LL. 117, p. 142, 310, 488, 501 ; LL. 118, p. 467, 493 ; LL. 119, p. 649, 1030.

3. Arch. Nat., K. 55, n^o 3. - Le 25 septembre 1458 le gardien des portes se nommait Geoffroy. La porte vers Saint-Landry, celles des Marmousets et du Terrain devaient être fermées à 7 heures ; la porte principale, à 9 heures (Arch. Nat., LL. 119, p. 622). Sur le cloître, voir Arch. Nat., LL. 250.

un monde vivait dans cette calme et nette enceinte. Car les chanoines, qui ont des chevaux, ne doivent pas laisser devant leur maison des fumiers et des gravats ; ils sont tenus de les faire porter aux champs, chaque jour, par leurs serviteurs. Et défense est faite à ces derniers de jouer à la paume. Les femmes ne devaient pas y demeurer, à l'exception des matrones soignant les malades : car le chapitre examinait curieusement l'âge des chambrières qui y venaient faire la cuisine ou le ménage. Dans cet enclos paisible, les maisons étaient fort recherchées et adjugées au dernier enchérisseur pendant un mois. Elles ne pouvaient être attribuées qu'à un chanoine prébendé du chapitre. L'archevêque de Bourges, Jean Cœur, le richard, celui-là qui au dire de Villon pouvait se procurer facilement du cendal hors de prix, avait offert 100 écus d'or pour jouir de la maison d'Ambroise de Cambrai : le chapitre la lui refusa. Thibaud de Vitry reprit celle de Jacques Jouvenel qui voisinait avec Clément de Fauquembergue, puis avec Louis Raguier ¹.

Dans le cloître on rencontrait d'abord un puits, ensuite le vaste bâtiment du chapitre. C'est là que le collège des chanoines se réunissait pour délibérer et qu'il « parlait latin ». Pour en faire partie, il fallait s'avouer dévot à la Vierge, être desservant d'une cure, surtout ami des chanoines et posséder une certaine fortune. On prenait par exemple, pour se bien faire venir, une chapelle sans valeur dont on augmentait les revenus, on réparait une maison canoniale, etc. ² Parmi les chanoines se rencontraient de nombreux membres du Parlement. Guillaume

1. Arch. Nat., LL. 115, p. 5 ; Bibl. Nat., ms. lat. 17740, p. 114-196. Cf. ce qu'écrivait, le 18 juillet [1464 ?], l'archevêque de Reims à son frère le chancelier des Ursins : « S'il vous plaisoit que vous et lui [Jehan, son fils] eussiez une maison ou cloistre, il y en a une bien bonne que on auroit pour trois cens escus ; et la pourroit on bailler à quelque notable docteur ou clerc de la cour de parlement, et porroit tenir avecques luy vostre fils, et sauroit on qu'il vorroit avoir pour ses despens par an. » (Bibl. Nat., ms. Dupuy 673, p. 56).

2. Cf. une curieuse requête dans ce sens (Arch. Nat., LL. 114). On était désigné par l'évêque, le roi ou le pape.

de Villon, qu'ils tinrent en prison, aurait pu faire partie de ce collège, puisqu'il résigna la chapellenie de l'autel de saint Denis et de saint Georges, le 14 juin 1456 seulement¹.

Quant aux maisons des chanoines, elles rayonnaient autour du bâtiment du chapitre et du chevet de l'église : les plus avantageuses jouissaient d'une belle vue sur la Seine.

Le cloître proprement dit était limité d'une part par les bâtiments du chapitre et de l'autre par l'antique église de Saint-Denis-du-Pas qui se trouvait presque dans l'axe de la cathédrale : il y avait là encore un petit cloître qui servait pour les leçons, et aussi d'atelier quand on travaillait à réparer les cloches : dans ce cas on en murait la porte avec du plâtre. Des maisons canoniales formaient encore le fond de l'enceinte du cloître derrière lequel était le Terrain, appelé aussi la Motte aux papelards, au sujet duquel de si nombreuses défenses de déposer des ordures et du fumier furent publiées². De ce point, on avait devant soi l'Île Notre-Dame, la promenade des enfants de chœur ; et l'on pouvait y voir les archers de la ville tirer contre les buttes³. On y étendait aussi, au profit de l'évêque, les toiles et les lessives que les femmes avaient lavées⁴. A gauche, on apercevait la Grève et le port au foin où l'on amarrait, pour les décharger, les bateaux ; puis ces gros ormes que déracinait parfois la tempête⁵.

Sur le côté méridional de la cathédrale une autre puissance s'affirmait : celle de l'évêque qui y avait son palais et ses jardins en bordure de la Seine. On y entrait par une galerie ouvrant sur le trésor de l'église, au premier étage. L'Evêché comprenait un petit corps de logement à deux étages, que Pierre d'Orgemont augmenta d'un corps d'hôtel, une antique chapelle,

1. Arch. Nat., LL. 118, p. 747. — 2. Arch. Nat., LL. 305, p. 51.

3. Arch. Nat., LL. 114, p. 344. On y voyait aussi la tour carrée dite de Loreau, qui était gardée pendant les guerres, et une mesure en ruine (Arch. Nat., KK. 406, fol. 155 et *passim*). — Les 120 archers louaient également une tour carrée vis-à-vis du Chantier du roi (Arch. Nat., KK. 408, compte de Jean Luillier de 1455-1456). Cf. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 174.

4. Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 557. — 5. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 339.

un haut et gros donjon carré et crénelé. C'est là que vivait l'évêque dans les meubles antiques de son prédécesseur.

L'Officialité, sa cour de justice, aboutissait à cette demeure. C'était un vaste et déjà vieux bâtiment parallèle à l'église. On y entrait par une porte voûtée qui donnait sur une cour étroite et ouvrait sur le parvis.

Cet endroit, les mauvais clercs comme Villon le connaissaient bien. Là en effet l'official, le promoteur, le scelleur de l'Évêché et le maître des testaments siégeaient. On ne sait où se trouvait la geôle de l'Évêché : mais à coup sûr elle était rigoureuse¹. Et si les clercs avaient pour elle quelque tendresse, préféreraient son pain de douleur et son eau d'angoisse, c'était à la seule pensée d'éviter la corde au cou que le lieutenant criminel du prévôt dispensait généreusement ; c'était aussi dans l'espérance que de pieuses et grandes dames, des seigneurs visiteraient l'église et pourraient demander l'élargissement des prisonniers².

Car l'évêque de Paris se montrait en général très strict sur l'observation du privilège de clergie, qui avait été étendu par la suite aux écoliers. L'official était en discussion perpétuelle avec le Parlement et le Châtelet au sujet des faux clercs, des incorrigibles, joueurs de dés, de paume, pipeurs aux cartes. Et parfois les officiers du Châtelet devaient venir jusqu'à la geôle de l'Évêché chercher des prisonniers. Les officialités agissaient âprement, toujours en lutte avec le pouvoir civil, toujours en contestations avec les particuliers sur l'étendue de leurs droits³. Du moment qu'on se réclamait de sa juridiction,

1. Voir la requête de P. Mauger, prisonnier en 1437 (ms. lat., 17740, p. 58).

2. Pierre Champion, *Les sociétés dangereuses du XV^e siècle*, appendice à L. Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*, I, p. 385.

3. Voici comment un huissier de la cour de Parlement était reçu par l'official de Paris, le 16 juin 1472, tandis qu'il présentait à celui-ci ses lettres royales lui ordonnant de procéder contre lui. Jean Fournier se levait de son siège, déclarant les lettres du roi inciviles et déraisonnables ; que l'huissier commettait crime d'hérésie ; qu'il avait bien la matière de le mettre en article de foi par devers l'inquisiteur ; qu'il était excommunié ; qu'il prenait plaisir à faire une exécution contre l'évêque ; qu'il le ferait envoyer en prison s'il faisait son devoir. L'un des promoteurs, arrivé à ces mots : *et de*

qu'on se disait clerc, qu'on portait une tonsure, faite parfois dans la prison, qu'on exhibait une robe, alors même qu'elle recouvrait un habit rayé, on pouvait être rendu à l'official. On gagnait du temps; et parfois on pouvait surprendre des sympathies. Des crocheteurs, des rufians, des voleurs, de terribles bandits furent réclamés comme clercs. Regnier de Montigny, le triste ami de Villon, invoqua, lui aussi, son privilège de clerc et ne fut pendu que comme incorrigible; Colin de Cayeux, une autre regrettable connaissance du poète, sera également réclamé comme clerc avant d'être pendu. Quant à Villon, ce clerc de mauvaise vie, comment s'étonner s'il connaît tout le monde à l'Officialité de Paris ?

Toutefois l'affaire qui le mena devant l'official n'était pas grave.

On comparaisait devant l'official soit en raison de son état de clerc, soit en raison d'un délit estimé matière spirituelle; or tout ce qui concernait de près ou de loin le mariage y menait les laïcs. En ce temps-là les clercs y venaient surtout à la suite de rixes, de commerce avec des filles amoureuses, pour des mœurs mauvaises. Quant aux laïcs, l'autorité spirituelle les poursuivait pour avoir travaillé pendant les fêtes chômées, pour exercice illégal de la petite médecine et pratique de l'art magique, pour adultère ou concubinage, pour avoir chanté des chansons ironiques : les femmes surtout y étaient appelées et faisaient citer, pour diffamation et injures au sujet de leur mariage. Les registres de ces juridictions sont remplis de causes de ce genre. « Je ne suis ne putain emplus qu'elle, et que une preude femme n'avoit point d'onneur d'apeler une autre femme putain » ! ainsi le déclarait par exemple Jeannette la Guilière à la femme d'Héliot le Vigneron ¹.

ce dont ne luy peut appartenir la cognoissance, ajoutait : « Et il ne fait ung estront de chien ! » Alors il se leva, derrière l'huissier, très échauffé, et requit à l'official qu'il l'excommuniât et l'envoyât en prison, qu'il errait contre la foi, qu'il irait devant l'inquisiteur. Et tous criaient si haut que l'huissier royal ne put achever sa lecture (Arch. Nat., L. 416 A, n° 99).

1. Arch. Nat., Z 10/1, décembre 1460.

Une certaine Denise traduisit François Villon devant l'official :

Disant que l'avoye mauldite. ¹

Nous ignorons cette affaire que Villon estimait une « chicane ». Mot d'ailleurs très courant alors, qui revient constamment dans la bouche des gens traduits devant ce tribunal : « Se tu me fais chicaner je te baterai », déclarera un des clients de l'official ² ; un autre dira que son procès « n'estoit que chicanerie » ³.

Mais, ce qui est certain, c'est que Villon comparut devant la cour de l'official qui siégeait dans la vieille salle voûtée de l'Évêché, que l'on nommait aussi le parquet. L'official était assis sur une haute chaise, entouré du scelleur et des promoteurs : un peu plus bas travaillait le praticien ⁴. Denise, furieuse, et François Villon se tenaient devant eux, face à face.

Nous ne savons ce que Villon pensait de l'official qui fut en ce temps-là Pierre Gay ⁵. Quant au promoteur, François de la Vacquerie ⁶, le poète lui garda rancune.

Le promoteur, c'était le procureur de l'évêque chargé de la poursuite des criminels de l'ordre clérical : un personnage naturellement détesté et qu'ils rossaient volontiers. On le voit bien dans l'affaire de Philippot d'Amiens, un vagabond d'ailleurs et un bandit plusieurs fois rendu à l'évêque de Paris ⁷. Comme il avait rencontré M^e François, le promoteur, Philippot

1. T., v. 1235. — 2. Arch. Nat., Z 10/1, 8 janvier 1461 n. st. — 3. *Ibid.*, 10 janvier 1461. — 4. Arch. Nat., L. 416^A n° 99.

5. Pierre Gay, clerc limousin, bachelier en décret le 17 août 1415, licencié en 1418, official du chapitre à la place de J. Loyer le 12 avril 1434, auditeur des causes en 1438, official en 1451. Il remplaça Pierre Mauger, procureur de la Nation de France et chanoine de Notre-Dame depuis le 27 septembre 1430, que l'on retrouvera en 1460 official de l'archidiacre de Paris. Pierre Gay était encore en fonctions le 11 janvier 1463. En 1472, l'official était Jean Fournier (Reg. Cap. de Notre-Dame, *passim*).

6. Voir la note à l'appendice.

7. Arch. Nat., X^{2a} 32, 26 avril 1464. — Un peu plus tard, on voit qu'un autre promoteur à Vendôme fut arrêté par des clercs qui lui en voulaient ; ils l'emmenèrent à la Tour des Béguines où étaient préparées six paires de verges d'osier. Là on le fit asseoir sur une sellette et on instruisit contre lui un procès dérisoire qu'un des malfaiteurs présidait. Il fut dépouillé de ses habits et dut demander merci ; on le battit de

dit « qu'il le puniroit parce qu'il le poursuivoit pour aucuns cas; à quoy de la Vacarie dist qu'il failloit fere justice : mais il le cuida tuer. » Fournier, le collègue de la Vacquerie, sera comme lui plusieurs fois menacé ¹.

Nous en savons assez maintenant pour comprendre l'ironie du legs que Villon fera plus tard à ce promoteur détesté ² :

Item, donne a maistre François,
 Promoteur, de la Vacquerie
 Ung hault gorgerin d'escossoys,
 Toutesfois sans orfaverie;
 Car, quant receut chevalerie,
 Il maugrea Dieu et saint George.
 Parler n'en oit qu'il ne s'en rie,
 Comme enragié, a plaine gorge.

Le promoteur fut donc roué de coups, lui qui avait peut-être quelques prétentions à la noblesse ³. C'est ce que n'ignoraient ni les Parisiens, ni Villon qui avait sans doute des raisons particulières de le haïr. Il reçut la « chevalerie », c'est-à-dire de bons coups sur la nuque, une « colée » ⁴. Alors, bien que chrétien, il jura par le nom de Dieu et par saint Georges. Ce dernier jurement inspire à Villon l'idée d'une autre ironie. Saint Georges était le juron des Anglais et des Ecossais, ces pillards que l'on pendait quand on pouvait les tenir ⁵. C'est pourquoi Villon lèguera à François de la Vacquerie un « haut gorgerin »

verges et on délibéra pour savoir si on le tuerait. Et ils le firent jurer de ne jamais porter plainte contre eux (Arch. Nat., X^{2a} 37, 13 août 1471).

1. Arch. Nat., Z 10/1, 2 août 1460; X^{2a} 41, 14 mai 1476.

2. T., h. 113. — 3. Cf. Bibl. Nat., Dossiers bleus, 652.

4. On trouve exactement ce sens dans les *Actes des Apostres* :

Il sera chevalier nouveau — Tantost aura une collée

(Godefroy, ad. v. colée).

Cf. encore Eustache Deschamps (V, p. 103) :

Cy est un homs — Voire deux, murtheriers et larrons... — Donnez lui l'ordre du cordier.

Marot (I, p. 345, *Élégie sur Semblançay*) :

Mon col, qui eut l'accol de chevalerie — Est accolé de trop mortel collier.

5. Pierre Champion, *Les sociétés dangereuses du XV^e siècle*, apud L. Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*, I, p. 355; le Testament du gentil Cossoys, Bibl. Nat., fr. 24315, fol. 92 v^o. Quoique français, le franc-archer de Bagnolez jurera par saint Georges, comme La Vacquerie.

d'Ecoissais : il ajoutera qu'il n'aura pas d'orfèvrerie. On peut l'en croire puisqu'il s'agit d'une corde pour le pendre.

Le legs au scelleur de l'Evêché n'est pas moins cruel :

Item, pour ce que le scelleur ¹
 Maint estront de mouche ² a maschié,
 Donne, car homme est de valeur,
 Son sceau davantage crachié ³
 Et qu'il ait le poulce escachié ⁴
 Pour tout empreindre a une voye ;
 J'entens celuy de l'Eveschié
 Car les autres, Dieu les pourvoye !

Ce doit être aisé en effet de sceller avec un pouce coupé ou brisé ! Le scelleur de l'Evêché, qui fut en ce temps-là Richard de la Palu, prêtre et maître ès-arts, ne dut pas recevoir ce legs sans colère ⁵.

Et Jean Laurens, qui fut promoteur de la cour de l'archidiacre, promoteur de l'Officialité, chapelain de la cathédrale et juge de Guy Tabary en 1458, n'est pas épargné non plus ⁶, puisque Villon lui laissera, pour les nettoyer, le fond de ses « bouges » ⁷, c'est-à-dire de ses coffres de voyage, en ce temps-là plutôt des sacs de cuir ou d'étoffe fermant à clef qu'on accrochait à l'arçon de la selle des animaux, et que les pauvres gens portaient sur leur dos. Que pouvait contenir un tel sac lorsque Villon erra si misérablement ? Choses suspectes ou dégoûtantes, comme les pauvres en portent toujours. Et quelle figure de buveur, indi-

1. T., h. 111. — Sur les sceaux de Notre-Dame cf. Arch. nat., LL. 300, p. 119.

2. De la cire, dit Fauchet. — 3. Couvert de crachats encore plus nombreux. On refroidissait ainsi le fer. — 4. Brisé.

5. En 1447 le scelleur de l'Evêché était Mathurin Tixier (Arch. Nat., X^{2a} 24, 21 mars 1447 n. st.), licencié en lois, bachelier en décret, familier de l'évêque et patriarche d'Antioche, qui sera reçu chanoine le 10 mars 1456 ; le 24 juillet 1451, Guillaume Sohier (Arch. Nat., L. 421, n° 85) ; Robert Cordelle en 1454 (Arch. Nat., Y. 5232, fol. 129). En 1461, on trouve dans cet office Richard de la Palu (Arch. Nat., LL. 1605) encore en fonctions en 1469 (Arch. Nat., L. 421, n° 85).

6. Voir la note sur ce personnage à l'appendice.

7. M. Longnon traduit poches ; les autres commentateurs, à cause de torcher, traduisent chausses (mais on disait dans l'ancienne langue torcher ses yeux ou sa bouche cf. Lacurne). Le sens n'est pas douteux. Cf. l'excellente notice du *Glossaire archéologique* de V. Gay, *ad. v.* bouge, bougette.

quée magiquement d'un trait ! Qui oubliera jamais les « povres yeulx si rouges » du promoteur de l'Officialité de Notre-Dame ?

Item, a maistre Jehan Laurens ¹,
 Qui a les povres yeulx si rouges ²
 Pour le pechié de ses parens
 Qui burent en barilz et courges ³,
 Je donne l'envers de mes bouges
 Pour tous les matins les torchier ;
 S'il fut arcevesque de Bourges ⁴,
 Du sendail ⁵ eust, mais il est chier.

Quant au Maître des Testaments, qui siégeait dans l'Officialité, il n'aura de Villon « *quid ne quod* », rien, absolument rien. C'est fort contrariant. Mais à Paris on ne l'aimait guère ; cet officier de la juridiction épiscopale se montrait trop curieux des testaments de chacun, et sans doute fort avide ; il agissait de façon trop intéressée ⁶.

Il n'y a qu'un personnage qui échappe à cette critique universelle dont use Villon envers les gens de Notre-Dame : c'est maître Jean Cotard, le bon Jean Cotard, qui fut son procureur devant l'official tandis que le chicana Denise, et à qui François avait justement négligé de payer ses honoraires qui se montaient à un patard ⁷ ! Un vieil et précieux ivrogne, de réputation mau-

1. T., h. 114. — 2. C'était là une plaisanterie traditionnelle ; on disait encore des yeux « doublés d'escarlata » (Viолет le Duc, *Ancien Théâtre Français*, II, p. 198-199). Les « rouges nez », les « nez cramoisis », les « rouges visages » (Schwob, *Par-nasse satyrique*, p. 142 ; *Bons et tres utiles enseignemens*, Bibl. Nat., fr. 1721).

3. Mesure de deux seaux, et quelquefois le bois recourbé qui servait à les porter. Cf. V. Gay, *Glossaire*, ad. v., Courge. — 4. Comme l'était alors le riche Jean Cœur. — 5. Soie précieuse. Cf. Gay, *Glossaire*, ad. v., Cendal.

6. Voir ce que nous apprend le *Journal d'un bourgeois de Paris* au sujet de Denis du Moulin, l'évêque, en 1441 (éd. Tuetey, p. 358) :

« Item, il [l'évêque] ou ses tres desloyaux complices trouverent pratique bien estrange, car ilz alloient parmy Paris, et quant ilz veoient huys fermez, ils demandoient aux voisins d'entour : « Pour quoy sont ces huys fermez ? — Ha ! sire, respondoient-ilz, les gens en sont trespassez. — Et n'ont-ils nulz hoirs qui y fussent demourez ? — Ha ! sire, ilz demeurent ailleurs. » Et tant faisoient, qu'ilz par leur decevans paroles, savoient ou ilz demouroient et tantost les faisoient citer pour rendre compte de leurs testamens... »

7. Monnaie flamande. (A. Dieudonné, *La monnaie royale...* dans *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 1912, p. 273.)

vaïse, un pauvre homme, très cher au cœur de son espiègle client qui l'avait maintes fois suivi tandis qu'il rentrait péniblement chez lui ; un « bon pyon », un « bon archer » ¹, un rude buveur enfin. Il était déjà bien vieux et mourut le 9 janvier 1460, peu de temps avant la mise au jour du *Grant Testament*. Envers lui Villon se sentit pris de gratitude ; en son honneur il composa la plus joyeuse ballade de son poème ². Et François Villon pria de tout cœur afin que Dieu, en sa mansuétude, mît cette bonne âme en Paradis.

Pere Noé, qui plantastes la vigne ³,
 Vous aussi, Loth, qui beustes ou rochier,
 Par tel party qu'Amours, qui gens engigne ⁴,
 De voz filles si vous feist approuchier
 (Pas ne le dy pour vous le reprouchier),
 Archetriclin ⁵, qui bien sceustes cest art,
 Tous trois vous pry qu'o vous ⁶ vueillez perchier
 L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart.

Jadis extraict il fut de vostre ligne,
 Luy qui beuvoit du meilleur et plus chier ;
 Et ne deust il avoir vaillant ung pigne ⁷,
 Certes, sur tous, c'estoit ung bon archier ⁸ ;
 On ne luy sceut pot des mains arrachier ;
 De bien boire ne fut oncques fetart ⁹.
 Nobles seigneurs, ne souffrez empeschier
 L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart !

Comme homme beu qui chancelle et trepigne
 L'ay veu souvent, quant il s'alloit couchier,
 Et une fois il se feist une bigne,
 Bien m'en souvient, a l'estal d'ung bouchier ;

1. Ces expressions sont alors courantes pour désigner les buveurs. Cf. le *Chant de la pie* parmi des pièces de Jean Molinet. Bibl. Nat., fr. 19165, fol. 24 :

Archers et pions... — Ruez sur le fons — Des tonneaux parfons — Vins frians et rouges...

2. On peut la rapprocher d'une ballade de Deschamps que François Villon savait certainement par cœur. — Sur Jean Cotart voir à l'appendice.

3. T., v. 1238-1265. — 4. Qui trompe les gens.

5. *L'architriclinus* des Noces de Cana (Jean, II, 8, 9) qu'on prit pour le nom de l'époux.

6. Qu'avec vous. — 7. Un peigne. Façon alors proverbiale de parler.

8. Buveur. — 9. Paresseux.

Brief, on n'eust sceu en ce monde serchier
 Meilleur pyon ¹, pour boire tost et tart.
 Faictes entrer quant vous l'orrez huchier ²
 L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart !

Prince, il n'eust sceu jusqu'a terre crachier ;
 Tousjours crioit : « Haro ! la gorge m'art ³. »
 Et si ne sceust oncq sa seuf estanchier,
 L'ame du bon feu maistre Jehan Cotart.

Quand on sortait de l'Officialité, on débouchait sur le parvis. Là étaient les échoppes de ceux qui vendaient les chandelles et, le Jeudi-Saint, on y tenait une foire au lard ⁴. Le refuge des Enfants-Trouvés était sur la gauche, dans une maison située non loin de la Seine, et que l'évêque avait destinée à servir d'abri aux petits enfants recueillis à Notre-Dame dans le berceau disposé à l'entrée de l'église, ou ailleurs dans la ville ⁵ : charge que les gens de Notre-Dame supportaient impatiemment ⁶ ! Mais ces pauvres enfants trouvés de Notre-Dame n'intéressaient pas Villon qui avait un faible pour les enfants perdus :

Item, riens aux Enfans Trouvez ;
 Mais les perdus faut que consolle ⁷...

Sur le parvis, limité par une barrière de bois, on avait encore devant soi les bâtiments du vieil Hôtel-Dieu, « le grand Hôpital » de saint Louis et de Blanche de Castille, la « sainte maison » pour recueillir les pauvres, puis la belle chapelle reconstruite par Oudart de Maucreux ⁸, changeur et bourgeois de Paris. On descendait quelques marches et on longeait la maison des Ecoles Notre-Dame et celle de la *Huchette*,

1. Buveur. — 2. Quand vous l'entendrez appeler (à la porte du Paradis).

3. La gorge me brûle. — 4. Arch. Nat., LL. 295, p. 167.

5. Jaillot, *Recherches*, Cité, I, p. 97. Cf. Léon Lallemant, *Histoire des enfants abandonnés*, 1885.

6. Arch. Nat., LL. 295, p. 409. — 7. T., v. 1660-1661.

8. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 159 ; Antonio d'Asti, *ibid.*, p. 541 ; Du Breul, *op. cit.*, p. 74.

pour arriver au chevet de la petite église paroissiale de Saint-Christophe. Le collège des Dix-huit-Clercs était situé entre ces maisons et l'église¹. Pauvre maison certes, et qui paraît alors tomber en ruine²; pauvres clercs, en vérité, que ces écoliers qui sortaient pour jeter l'eau bénite sur les morts de l'Hôtel-Dieu et au sujet de qui, tour à tour le Chapitre et l'Hôpital se querellaient afin de ne pas leur procurer le pain, le vin et le potage³; beau legs à faire que celui d'une bourse dans un tel établissement à deux riches et vieux chanoines de la cathédrale qui en ont la collation⁴!

La rue Saint-Pierre-aux-Bœufs, qui passait devant la petite église de ce nom, où les bouchers avaient leur confrérie, conduisait à la rue des Marmousets, dans laquelle venaient aboutir de nombreuses ruelles qui descendaient jusqu'à la Seine : la rue de la Colombe, où demeurèrent Nicaise de Bailly et son fils Jean, greffiers du Trésor; la rue Saint-Landry, qui passait devant l'église de ce nom; la rue de Glatigny, qu'on nommait aussi rue du Val d'Amour, et où se trouvaient les maisons des filles. Rue des Marmousets demeurait Guillaume Colombel, l'élu de Paris : plus loin, cette rue prenait le nom de la Madeleine, église qui avait son entrée principale sur la rue de la Juiverie et son chevet sur la rue de la Licorne; dans cette dernière demeurait Pierre Fournier, procureur au Châtelet. C'est dans l'église de la Madeleine que se réunissait la dévote Confrérie aux Bourgeois dont Guillaume de Villon faisait partie avec tout ce que Paris comptait alors de gens riches.

La rue de la Juiverie était une grande artère droite faisant

1. Les Dix-huit-Clercs avaient donné leur nom à la ruelle qui reçut au XVIII^e siècle celui de Venise. Voir ce qui a été dit à leur sujet au ch. VI.

2. Le 21 mai 1428, le chantre de Notre-Dame était délégué pour voir les réparations à y faire. Le 9 novembre 1431, le chapitre ordonne à l'Hôtel-Dieu de la faire soutenir (Arch. Nat., LL. 261, p. 164 et s.).

3. Le 13 décembre 1445, le recteur de l'Université doit se plaindre au Chapitre « ut scolares possint habitare et habere provisionem victualium necessariorum a Domo Dei Paris. et ab ipsis dominis... » (Arch. Nat., LL. 261). Voir aussi aux dates du 24 octobre 1449, du 16 août 1452.

4. T., v. 1322.

communiquer l'Université avec la Ville par le Petit-Pont et le Pont Notre-Dame. Du côté du Petit-Pont, elle prenait le nom de rue du Marché-Palu, car c'était un lieu marécageux jadis, et les égouts de la Cité s'y réunissaient encore ; du côté du Pont Notre-Dame, elle se nommait rue de la Lanterne, passait devant Saint-Denis de la Châtre, une très antique petite église, plus basse de vingt marches que le pavage de la rue, et que l'on tenait pour une prison de saint Denis ¹. La rue de la Juiverie était très commerçante ; il y avait là une halle pour vendre du blé que l'on nommait la Halle au blé de Beauce.

La maison que François Villon connaissait le mieux dans cette rue était certainement la célèbre taverne de la *Pomme de Pin*. C'était alors la première taverne de Paris ; et Robin Turgis, également messenger à pied du Trésor, la tenait. Robin avait donc des rapports avec les mêmes personnes que François, et sans doute il fut son ami, car l'écolier parisien pouvait boire à crédit à la *Pomme de Pin*. La taverne avait une entrée presque en face de l'église de la Madeleine, une sortie par derrière sur l'étroite rue aux Fèves où se trouvait le jeu de paume du *Trou Perrette*, une façon de mauvais lieu tout à fait convenable à léguer à un jeune religieux ².

Une autre des connaissances de Villon dans la Cité était un paroissien de Saint-Germain-le-Vieux, église qui avait son entrée sur le Marché-Neuf et dans la rue de l'Herberie, où demeuraient les herboristes : c'était Colin Galerne, barbier et marguillier de l'église, que François Villon nommera « son barbier ». Il habitait la maison voisine de celle de l'herboriste Angelot Baugis. Mais il reste bien douteux qu'il coupât les cheveux de Villon et lui rasât le visage ³. Galerne devait surtout exercer la

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 114.

2. T., v. 1959. — « Ad ludum palme vocatum *le treu Perrette* in Civitate Parisiensi » (Arch. Nat., Z¹⁰, 4, 9 et 13 juin 1478, 15 juillet 1479). C'est ce que savait déjà Fauchet. Cf. Berty, Plan de restitution (en cours). Le *Trou Perrette* tenait d'une part à la maison de la *Gerbe d'Or*, proche Saint-Martial, de l'autre à l'*Echiquier* qui faisait le coin de la rue de la Vieille-Draperie. Cf. ch. V., p. 75 note.

3. Voir à l'appendice la note sur Colin Galerne et Baugis.

petite chirurgie. C'était un homme fort connu à Paris : bientôt on le trouvera lieutenant du maître barbier du roi ; il marchandait au sujet du prix d'un Galien que le scribe Durand devait lui écrire de bonne écriture et à lignes espacées, afin d'y réserver la place d'une glose dans les marges. Chez le barbier, les mauvais enfants comme Villon allaient se faire panser après les rixes ; mais ils étaient tenus de lui déclarer leur nom. Villon eut-il alors à se plaindre de Galerne ? On n'en saurait douter quand on le voit, jouant sur son nom de Galerne, qui désignait le vent froid du nord-ouest ¹, lui léguer :

Ung gros glasson (prins ou ? en Marne)
 Affin qu'a son ayse s'yverne.
 De l'estomac le tiengne pres ;
 Se l'yver ainsi se gouverne,
 Il n'aura chault l'esté d'après ! ²

En effet le pauvre barbier qui aurait suivi ce conseil serait infailliblement mort d'une bonne fluxion de poitrine.

Par la rue de la Calandre, qui tirait son nom de celui d'un vieux paroissien de Saint-Eloi, on arrivait à la grande rue de la Barillerie, qui longeait l'enceinte du Palais, communiquait avec l'Université par le Pont Saint-Michel, avec la Ville par le Pont-au-Change.

Pour arriver à la porte principale du Palais, on pouvait encore emprunter la sinueuse rue Saint-Eloi, qui longeait l'antique prieuré de ce nom, pour retrouver la rue de la Vieille-Draperie.

Le Palais n'était plus l'ancienne demeure des Capétiens sur la pointe de la Cité, et dont l'enceinte crenelée était fortifiée de grosses tours. Les rois avaient peu à peu abandonné cette résidence. Au temps de Charles V on n'y voyait plus que les attributs de leur office : c'était le siège par excellence de la justice et de l'administration des finances ³.

1. Voir Chambure, *Glossaire du Morvan*. Ménage a recueilli cette bonne sentence :
 Væ tibi galerna
 Per quam fit clausa taberna !

2. T., v. 1655-1659.

3. Félix Aubert, *Le Parlement de Paris I*, appendice, et l'excellente monographie de Henri Stein, *le Palais de Justice et la Sainte-Chapelle de Paris*, 1912.

On pénétrait dans le Palais par deux portes à tourelles, situées toutes deux rue de la Barillerie. C'est là que les pages et les serviteurs des présidents, des conseillers et autres officiers de la cour attendaient leur maître, en tenant les mules à la bride. Ce sont de gentils compagnons, un peu étourdis, comme les aime Villon. Car souvent ils s'amusaient à se jeter des pierres, à tirer la dague ou le couteau, à jouer aux dés sous la Sainte-Chapelle; ils exigeaient des bienvenues de la part des pages qui venaient ici pour la première fois, coupaient les brides, enlevaient les housses et les étriers des mules porteuses de registres. On devra souvent les menacer d'être battus de verges par les carrefours de Paris au cul de la charrette, et parfois on leur coupera les oreilles à la porte du Palais¹.

L'entrée principale du Palais était défendue par une poterne; elle était contiguë à la chapelle Saint-Michel et ouvrait presque en face du chevet de la Sainte-Chapelle; l'autre porte donnait sur la grande cour où les Basochiens plantaient le may. On était alors dans l'enceinte du Palais où le concierge², un puissant personnage, avait toute juridiction: mais parfois aussi il n'eut pas le pouvoir d'arrêter le flot turbulent des écoliers, comme cette nuit-là où ils vinrent enlever la pierre du Pet-au-Diable déposée au Palais.

Quand on traversait la cour du may, on laissait à sa gauche la Sainte-Chapelle et la minuscule chapelle où l'on conservait le trésor et les chartes³; on avait bientôt devant soi les grands degrés dont le perron, ou pierre de marbre, servait à faire les amendes honorables⁴. C'est là, entre autres, qu'on avait montré au peuple la fausse Pucelle, Jeanne des Armoises, en 1440⁵.

On montait ces quelques marches pour arriver à une grande Galerie dite des Merciers. Là on vendait des bijoux d'or et d'ar-

1. Bibl. Nat., Dupuy 250, 14 mars 1463 n. st.; 20 juin 1471; 20 février 1475 n. st.; 5 mars, 10 juin 1480; 14 juillet 1484.

2. Félix Aubert, *op. cit.*, I, p. 316 et s. — 3. H. F. Delaborde, *Mémoires de la Société de l'Hist. de Paris*, XXIV, p. 160. — 4. Bibl. Nat., fr. 5908, fol. 163. — 5. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 354.

gent, des pierres précieuses, des habits vieux et neufs, des étoffes merveilleusement brodées, du fil et de la soie, des fourrures, des livres, des jeux d'échecs et de dés, d'admirables poupées merveilleusement habillées qui firent la joie des petites filles de ce temps. On y montrait aussi un serpent monstrueux, glorieux témoignage de la victoire que remporta cet autre Hercule, Godefroy de Bouillon ¹.

La Galerie des Merciers donnait dans la Grand'salle, parallèle à la Seine, toute bruisante des conversations des avocats et des procureurs qui y donnaient rendez-vous à leurs clients.

Cette belle salle n'avait pas moins de cent vingt pieds de long sur cinquante de large ; elle était couverte de deux admirables berceaux de charpente prenant appui sur huit gros piliers qui la partageaient en deux vaisseaux. On y voyait, presque au faite, les statues des rois de France, enluminées et dorées, d'une ressemblance et d'une expression telles qu'on aurait pu les tenir pour vivantes ; de hautes cheminées, un autel de saint Nicolas, un serpent empaillé et le modèle d'un cerf que le roi Charles VI avait projeté de faire couler en or massif afin de mieux conserver ses finances. Dans le fond se dressait l'immense table de marbre dont la surface polie reflétait les vitraux embrasés par les feux du couchant ². Elle servait aux rois qui y donnaient un grand repas après leur sacre ; là « Looyz le bon roy de France » célébrera le banquet qui suivit son entrée à Paris, le 2 septembre 1461 ³. Et les joueurs de farces y monteront comme sur des tréteaux.

C'était un vacarme ! le rendez-vous des oisifs et des acheteurs, qui entouraient les boutiques de marchands rayonnant autour des quatre premiers piliers ; et les coupeurs de bourses opéraient à loisir dans cette foule pressée. Quant aux avocats

1. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 49 ; Guillebert de Metz, *ibid.*, p. 58 ; Antonio d'Asti, *ibid.*, p. 533 et s. — Le 9 juin 1455, on fait défense aux marchands d'étaler dans la salle du Palais les jours de marché ; ils devront se rendre aux Halles, en particulier les merciers (Arch. Nat., X^{1a} 1483, fol. 210).

2. Jean de Jandun, *op. cit.*

3. Arch. Nat., Z¹¹¹ 15.

et aux procureurs, ils se tenaient autour de la salle, assis sur les bancs qu'ils avaient loués et qui garnissaient ses côtés. C'est là qu'on pouvait rencontrer par exemple M^e Andry Couraud, le procureur du roi de Sicile ; Robert Vallée que Villon nomma son procureur. Ils étaient assistés de ces clercs d'avocats et de procureurs qui formaient le royaume de la Basoche, gens toujours prompts à la raillerie, à faire payer aux béjaunes « beuveries et mangeries »¹. Qui sait si Villon ne fut pas l'un d'eux ?

La Grand'chambre, où siégeait le Parlement, était une assez vaste pièce donnant dans la Grand'salle, et qui avait en outre une porte spéciale pratiquée dans le mur septentrional du Palais².

Les présidents et les conseillers siégeaient sur les « hauts bancs », recouverts d'une tapisserie fleurdelisée, de chaque côté de la chambre qu'on appelait le parc ou parquet : cet endroit était séparé du reste de la salle par une barre. Cette pièce prenait jour par des verrières blanches aux armes de France ; Colard de Laon y avait peint un tableau et le greffier Nicolas de Baye avait fait tracer, en particulier au-dessus des sièges, des sentences empruntées aux écrits des prophètes, des philosophes et des poètes latins qu'il aimait. L'été on jonchait les salles d'herbes ; l'hiver on y étendait les nattes que les rats avaient épargnées. N'empêche qu'il pleuvait parfois dans la Grand'chambre, qu'une pierre se détachait de la voûte de temps à autre³.

Mais on aimait son métier. On siégeait courageusement depuis le soleil levant jusqu'à midi et, durant l'été, très souvent l'après-dîner. Villon a vu certainement ces parlementaires dont quelques-uns furent ses victimes, d'autres ses connaissances : Guillaume Cotin, président des Enquêtes ; Thibaud de Vitry,

1. Bibl. Nat., fr. 8064, 14 août 1443.

2. Jean de Jandun, *op. cit.*, p. 49.

3. *Journal de Nicolas de Baye*, introduction par A. Tuetey, II, p. xiv ; F. Aubert, *op. cit.*, I, p. 392 et s.

André Cotin, Philippe Braque, Barthélemy Claustre, Jean Angenoust, Louis Raguier, Jean de la Vacquerie, conseillers.

Et comme ils portaient un chaperon fourré d'écarlate, de gros manteaux qui les faisaient dire « armez de leurs manteaux fourez » ¹, Villon, qui excelle à bien voir, se représentera dans la ballade des contradictions :

Nu comme ung ver, vestu en président ².

Quant à la Chambre des Requêtes, elle comprenait six maîtres : elle était installée, depuis le règne de Charles V, dans une petite salle « assise au coin de la grande salle du Palais ». Un clerc, des huissiers et des sergents y demeuraient attachés. Ce sont de puissants personnages qui ont connaissance des causes des personnes privilégiées ³. Villon a pu y voir Jean Baubignon, chanoine ; mais toutes ces grandeurs ne lui en imposaient guère, à lui qui avait tant médité sur l'égalité des êtres devant la mort ⁴ :

Quant je considere ces testes
Entassees en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes,
Au moins de la Chambre aux deniers,
Ou tous furent portepanniers : ⁵
Autant puis l'ung que l'autre dire...

Les affaires criminelles étaient alors jugées par des conseillers laïcs choisis dans la Grand'chambre. Ils se réunissaient pour cela certains jours, en général le vendredi et le samedi, dans la petite tour de saint Louis, appelée la Tournelle, située derrière la Grand'chambre ⁶ : elle était meublée de bancs, sur lesquels il y avait des coussins, de dressoirs, d'un buffet, comme toutes les salles de justice enfin ⁷. Un greffier particulier enregis-

1. F. Aubert, *op. cit.*, I, p. 115, note. — 2. Poés. div., VII, v. 5.

3. F. Aubert, *op. cit.*, p. 31. — 4. T., h. 149. — 5. Colporteurs.

6. F. Aubert, *op. cit.*, p. 19 ; *Journal de Fauquembergue*, 26 janvier 1432.

7. Bibl. Nat., Dupuy 250. Le 22 janvier 1410, on avait décidé que le mobilier serait renouvelé et on devait employer à cela le revenu des amendes.

trait les plaidoiries criminelles, allait au Châtelet et à la Conciergerie recueillir les confessions des détenus, accompagnait les criminels aux exécutions et donnait ensuite un repas aux huissiers ¹. Au temps de François Villon, les présidents de la Tournelle furent Nanterre, Boulenger et Thiboust, qui alternaient tous trois ² : ce dernier était parent du chanoine de Saint-Benoît. Enfin Villon fera l'exécuteur de son testament de pauvre le riche Guillaume Colombel, « sire Colombel »³, payeur des gages de tout ce Parlement.

On nommait « Conciergerie du Palais Royal » une suite de bâtiments régnant autour d'une grande cour, en bordure de la Seine. C'était l'ancien séjour de saint Louis qui avait servi dans la suite au concierge du Palais : office considérable dont le roi disposait seul. Car le concierge avait la garde des clefs du Palais, la surveillance des portiers, des sentinelles et des geôliers, toute juridiction dans son enceinte. La reine Isabeau avait été concierge du Palais et le chancelier obtint souvent cette charge : ces grands personnages y déléguaient naturellement un lieutenant ⁴. Cette « conciergerie » valait donc mieux que celle de Gouvieux ! Dès le xiv^e siècle la Conciergerie sera surtout une prison. On utilisera les tours, et principalement le gros donjon ⁵, pour y loger les prisonniers.

La geôle de la Conciergerie était mise à ferme : le geôlier achetait cette charge et y déléguaient le plus souvent un commis. Il devait assurer la nourriture des prisonniers et fixait pour eux la dépense de bouche ⁶. Un tableau, que l'on cachait parfois aux prisonniers, contenait l'ordonnance de la geôle et les taxes qui pouvaient être perçues sur eux ⁷. Le geôlier pensait surtout à rem-

1. Arch. Nat., U. 466, fol. 78 vo. Sentence obtenue par Jean de Lespine, greffier criminel, contre Gilles de Moulins, audiençier du roi, le 2 décembre 1434.

2. Arch. Nat., X^{2a} 32.

3. T., v. 1931.

4. F. Aubert, *op. cit.*, p. 316 et s.

5. Bibl. Nat., Dupuy 250, 19 avril 1463.

6. Bibl. Nat., Dupuy 250, 8 mai 1464.

7. Bibl. Nat., Dupuy 250, 26 mai 1425.

plir sa bourse « de deniers » ¹, et l'on voit souvent que la cour doit modérer, suivant le prix des vivres, la redevance que le geôlier a le droit de prendre sur chaque table de prisonniers ². Il devait aussi assurer leur garde, ne les laisser parler à personne sans l'autorisation de la cour. Mais c'était là un point sur lequel on ne se montrait pas rigoureux. Les prisons de la Conciergerie n'étaient pas sûres ³. Les détenus devaient être enfermés dans leurs chambres de onze heures du matin à six heures du soir : ce que les geôliers n'obtenaient pas de leurs prisonniers ⁴. L'accès auprès d'eux était très facile ; on s'arrangeait avec les geôliers qui n'en référaient pas à la cour ⁵. Et, malgré ce qu'on a pu écrire à ce sujet, les prisons de la Conciergerie n'étaient pas très rigoureuses ⁶. Elles l'étaient moins que celles du Châtelet. Si un prisonnier y tombait malade, on le descendait aux basses galeries et parfois même on le délivrait : c'est pourquoi une femme faisait chercher au dehors une pinte de sang pour simuler une maladie ⁷. Et quand on conduisait les gens à la chambre de question, c'était surtout pour intimider. S'il ne parle pas, le prisonnier est étendu sur le petit tréteau, ensuite sur le grand ⁸. On voit que chacun pénètre sans trop de difficultés dans ces prisons : il faut interdire aux personnes étrangères de prendre part au jeu de paume qui est dans

1. Le geôlier de la *Dance Macabre* (éd. G. Marchand, 1488) dit à la Mort :

Je tenoys de bons prisonniers — Desquelx j'atendoys recepvoyr — Plenne ma bourse de deniers...

2. Bibl. Nat., Dupuy 250, 1^{er} juin 1471. Modération, à cause de la fertilité de la saison, à 2 s. p. et demi du droit que les geôliers du Châtelet et de la Conciergerie prennent sur chaque table de prisonniers.

3. « Pour obvier aux inconveniens qui chascun jour pourroient avenir... la cour a ordonné que par le maistre des euvres sera visité et repparé » (Bibl. Nat., Dupuy 250, 12 mars 1481).

4. Arch. Nat., X^{2a} 51, 26 septembre 1486.

5. Bibl. Nat., Dupuy 250, 17 octobre 1413 ; voir également à la date du 11 septembre 1421. — Le 19 avril 1463 (n. st.) on place dans la prison du For L'Evêque, plus rigoureuse et plus sûre, un prisonnier qui a communiqué de la Conciergerie avec quelqu'un de l'extérieur (Bibl. Nat., Dupuy 250).

6. Victor Hugo, *Choses Vues*, 1846.

7. Bibl. Nat., Dupuy 250, 25 février 1457 n. st.

8. *Ibid.*, *passim*.

la grande cour la récréation des prisonniers¹. On tuait là les bœufs, les vaches, les moutons qui servaient à leur table². Les évasions de prisonniers étaient très fréquentes. Ainsi Jean de la Haie s'était sauvé en 1404, avec d'autres compagnons, par la chapelle où se disait la messe pour les prisonniers, et était allé se mettre en franchise à Notre-Dame³. Parfois les détenus sont autorisés à coucher en ville ; d'autres fois on voit le valet de la geôle se charger de porter à l'extérieur leurs messages⁴.

C'est ce que nous montre la mésaventure d'un certain Etienne Garnier, que nous retrouverons plus tard au Châtelet, et à qui Villon adressa une si joyeuse ballade. Etienne Garnier, qui avait de l'argent, prenait à ferme toutes sortes de bénéfices⁵. Ainsi, en 1453, il était geôlier de la Conciergerie du Palais et avait délégué dans cet office un certain Gautier Ferrebouc, son clerc. Il y avait en ce temps-là un prisonnier qui se nommait Richard Mignot et désirait de visiter sa femme, nourrice chez Jean le Picard, et de prendre de l'argent qu'il avait rue Saint-Martin. Or, tandis qu'il l'accompagnait à travers la ville, Ferrebouc fit la conversation avec une femme rencontrée en chemin. Mignot fila et se mit en franchise en l'église Saint-Laurent. Etienne Garnier, geôlier en titre, fut déclaré responsable et remplacé par Denis Papin, commis de Guillaume Amaury ; il fut en outre condamné à 100 livres d'amende qui devaient être employées à la réfection des tapis et à dire la messe du matin ; il garda même quelque temps prison et fut déclaré inhabile à tenir une geôle.

Nous retrouverons Garnier, malgré cette défense, clerc de la geôle du Châtelet, et Papin, tout comme Garnier, laissa s'échapper des prisonniers de la Conciergerie : il fut destitué

1. Bibl. Nat., Dupuy 250, 14 juillet 1462. Le jeu de paume paraît avoir été interdit le 5 juillet 1479 (*Ibid.*).

2. Bibl. Nat., Dupuy 250, 9 décembre 1462.

3. Arch. Nat., JJ. 199, p. 239.

4. Affaire de Michau Montaigne, valet de la geôle de la Conciergerie (Bibl. Nat., Dupuy 250, 11 décembre 1477).

5. Sur ce personnage voir la notice à l'appendice.

de ce fait¹, comme le sera aussi son successeur² ! N'empêche que ces prisons, mal closes, étaient noires : et c'est un legs plaisant³ que fera Villon aux prisonniers, dans cette obscurité, « de son miroir bel et indoine ». Ils ont pu être « enferrés sous trappe volière » ; on les comparera à des oiseaux « en mue » ou en cage, à des « pigeons » ; ils étaient fort exploités par des geôliers qui les faisaient chanter et payer des gîtes après leur élargissement⁴ : mais il demeure certain, on l'a vu, que l'on pouvait dans de telles prisons, se distraire au jeu de paume ; que tout le monde y entraît ; que les portes en étaient assez mal fermées.

Pourquoi Villon souhaitera-t-il également aux prisonniers la « grâce de la geolière » ?

Avec notre poète, il faut presque toujours entendre le contraire de ce qu'il affirme. Si le geôlier est le maître des prisonniers, il demeure à son tour, comme il advient, à la discrétion de Madame la geôlière. On pense le rôle que tient une telle ménagère, par exemple dans l'administration de la table. Et si cette femme, comme l'épouse de Jean Papin, geôlier de la Conciergerie, outrage les prisonniers et leur fait mille insolences, en sorte que la cour doit lui interdire de telles pratiques⁵, sous la menace d'être bannie de Paris, battue publiquement et pilloriée, je souhaite aux prisonniers la grâce de cette mégère, peut bien penser Villon. Mais je leur souhaite aussi de rencontrer la pitié ou la crédulité de Marion la Sillée, chambrière et servante

1. Bibl. Nat., Dupuy 250, 22 mai 1472.

2. *Ibid.*, 3 décembre. Ce geôlier se nommait Jean de Massicourt.

3. L., 29.

4. On a déjà vu qu'on leur cachait le tableau contenant l'ordonnance de la geôle. Cf. ce qui se passait au Châtelet. Andriet Rousseau, garde du guichet du Châtelet, est condamné pour avoir transporté un prisonnier « de prison en autre » afin d'obtenir de l'argent (Bibl. Nat., Dupuy 250, 27 septembre 1422. Voir encore à la date du 7 avril 1474).

5. » Pour raison des grans oultraiges et incolences que Jehanne, femme de Jehan Papin, geolier de la Conciergerie, faisoit aux prisonniers d'icelle, luy fut faicte defense sur peine d'estre bannie de Paris et d'estre batue publicquement et pilloriée, et aussi à son dit mery et serviteurs. » (Bibl. Nat., Dupuy 250, 20 janvier 1472).

La Pointe de la Cité vers 1400
 d'après les *Très-riche heures du duc de Berry*
 Musée Condé à Chantilly

de Philippot Rousseau, geôlier de la Conciergerie, à qui Jean Lallemant fit promesse de la faire bien riche. Certes, elle ne consentit jamais à lui procurer des limes : mais elle lui bailla de la cire et il prit l'empreinte de la clef du guichet sur le petit huis de la geôle. Un détenu fit parvenir cette empreinte à des amis qui forgèrent une clef : et Lallemant sortit tranquillement de sa prison, un soir après souper¹. Baratier aussi l'avait éprouvé quand il s'était échappé de la basse et obscure prison du Puy. Il avait promis à la fille du geôlier bagues et anneaux : c'était une enfant de douze ans. Et celle-ci lui avait fait passer dans son cachot des vêtements, une lime. Baratier se désenferra, prit les clefs, ouvrit la porte de la prison, se perdit avec la fille de la geôlière dans la foule des pèlerins².

Quelques pas hors de ces ténèbres de la Conciergerie, et l'on était à la pointe de la Cité, alors occupée par un beau jardin dessiné de treilles³. Il y avait là un paysage charmant et rural. La rivière s'insinuait en minces fils d'argent dans les terres meules des îlettes ; des saules étêtés ponctuaient leurs bords. Dans la saison des foins, les faucheurs venaient dans ces prairies couper l'herbe que fanaient les femmes, ainsi que nous le voyons par une belle miniature de ce temps⁴.

La Chambre des Comptes était un bâtiment contigu au Palais de saint Louis et qui ouvrait sur la cour de la Sainte-Chapelle⁵. Nous ne pouvons guère en avoir l'idée⁶, puisque le bâtiment qu'a vu Villon sera entièrement refait sous le règne de Louis XII. Mais il y a lieu de croire que, comme le reste du Palais⁷, cette salle devait être bien délabrée, et même qu'il y pleuvait ; et il est permis d'induire encore qu'elle était meublée de ces vieux bancs, inconfortables et trop bas, qui avaient disparu dans la Grand'chambre au temps de Nicolas de Baye,

1. Arch. Nat., JJ. 176, p. 134. — 2. Arch. Nat., JJ. 179, p. 187.

3. Guillebert de Metz, p. 159.

4. Miniature des très riches heures du duc de Berry à Chantilly.

5. De Boislisle, *La Chambre des Comptes*, introduction.

6. Voir la miniature déjà citée. — 7. *Journal de Nicolas de Baye*, I, p. 219.

le greffier ¹. On ne s'explique guère autrement ce legs ironique que fera Villon ².

Il laissera en effet aux auditeurs des Comptes une « granche lambroissée ». C'était alors l'orgueil des parlementaires de montrer les magnifiques plafonds de bois de la Grand'salle et plus tard de la Grand'chambre. Ces élégantes charpentes, ces vaisseaux de menuiserie sont fort à la mode ; ils ont le grand avantage de ne point choir sur votre tête, comme les pierres des voûtes. Et Villon ajoutera une chaise percée pour les auditeurs qui ont les « culs rongneux » : témoignage assuré de la dureté des vieux bancs de bois ³. Tout cela n'est point don gratuit : que les auditeurs « taxent », selon le vocabulaire juridique d'alors, une bien haute amende à cette « petite Macée » qui eut la ceinture de M^e François.

Mais on aurait tort, sans doute, de penser que cette « vilaine ordure » ait été une femme. Villon n'en aurait pas parlé à propos des auditeurs des Comptes. Ces juges souverains en matière de finance, et qu'il connaissait fort bien, n'auraient rien eu à voir dans une telle affaire. Ils ne taxaient pas les femmes à propos de somptueuses ceintures, comme le prévôt de Paris par exemple. Or nous rencontrons en ce temps-là un certain maître Macé d'Orléans, lieutenant du bailli de Berry au siège d'Issoudun ⁴. Nous voyons que dans une sentence contre Jean de Cravant, chevalier, et Hélion de Branbesson, il avait « usé de paroles superfluez et inutiles, et ... malheureusement, visitée et dictée sa sentence » ⁵. On le retrouve en 1460 appelant du bailli de Berry ou de Jean de Mesnil Simon qui l'avait fait son lieutenant, puis l'avait désappointé à cause des plaintes continuelles reçues au sujet de ses exactions. Une commission était donnée au prévôt d'Issoudun afin qu'il

1. « Fust avisé que les sieges et bancs et porches de la chambre du Parlemen estoient vielx, derompus, et moult malhonnestes, et aussy malaisiez et trop bas d'environ pleine paume ou demi piet... » (*Journal de Nicolas de Baye*, I, p. 155, ad a. 1406).

2. T., h. 112. — 3. Dans le compte de 1447-1449 (Arch. Nat., KK. 406 fol. 114) il est question de carrés de cuir remplis de plume pour couvrir le siège de l'auditoire de l'Hôtel de Ville. — 4. Arch. Nat., X^{1a} 9210, fol. 195. — 5. *Ibid.*, fol. 272 v^o.

s'informât à ce sujet ¹. Les plaideurs étaient ajournés à comparaître devant le Parlement à propos d'injures. Mais la cour, tout en déclarant les parties contraires, en élargissant le bailli le 11 mars 1461 (n. st.), lui interdisait de médire de maître Macé d'Orléans au préjudice de son arrêt ².

C'est bien là, vraisemblablement, l'original de la « petite Macée » dont Villon parla comme d'une femme à cause de ses bavardages et de sa méchanceté ³. Au cours de ses pérégrinations, en Orléanais, Villon put avoir quelque affaire avec ce personnage et lui laisser par exemple sa ceinture en gage, ou plutôt le peu qu'elle contenait ; car on portait alors son argent dans la ceinture : Villon nous l'a dit quand il a dépeint deux usuriers avarés « les poulces sur la ceinture » ⁴.

Pourquoi nomme-t-il maintenant les auditeurs des Comptes, ses « seigneurs » ⁵ ? C'est d'abord qu'il est un pauvre homme et n'a rien de commun avec eux. Mais, comme il semble avoir connu beaucoup de monde dans ce milieu, il se peut aussi qu'il ait trouvé auprès d'eux un emploi passager.

Car cette « Chambre des Comptes aux deniers », cette « Chambre aux deniers » ⁶ comme dira Villon en abrégé, ne comprenait pas un grand personnel. Elle avait un président, souvent un prince opulent de l'Eglise, quelques maîtres choisis parmi les riches familles bourgeoises de Paris, un petit nombre de clercs ou d'auditeurs recrutés dans l'administration des finances. Au temps de François Villon, M^e Jacques Jouvenel des Ursins, archevêque de Reims, évêque de Poitiers et patriarche d'Antioche, fut premier président ⁷ (c'était le frère d'un légataire de Villon) ; puis on y verra Simon Charles ⁸ ; M^e Ri-

¹. Le 18 juillet 1460 (Arch. Nat., X^{2a} 29, fol. 229).

². Le 3 février 1461 (n. st.) sur la requête baillée à la cour par maître Macé d'Orléans, lieutenant du bailli d'Issoudun, la cour avait ordonné que ledit d'Orléans jouirait de son office pendant le cours du procès (Bibl. Nat., Dupuy 250). — Le 29 juillet 1476, il est question de Jeanne Leotière, veuve de feu maître Macé d'Orléans (Arch. Nat., X^{2a} 4817, fol. 321 v^o). — J'ai fait cette identification à l'aide des notes de M. Schwob.

³. T., h. 112 — ⁴. T., v. 1301. — ⁵. T., v. 1206. — ⁶. T., v. 1747.

⁷. Mort le 12 mai 1456. — ⁸. Mort le 12 juillet 1462.

chard de Longueil, à qui Louis XI donnera un successeur de son goût, Bertrand de Beauvau, seigneur de Précigny (1462). Et parmi les maîtres, on relèvera les noms de Nicolas d'Orge-mont, de Charles Culdoe, de Jean Taranne, de Raymond Raguier, de Henri Cœur, de Nicolas de Louviers, le père et le fils : tous ces personnages ont quelque chose à voir avec le *Grant Testament*. Enfin, parmi les clercs, que l'on nommait aussi auditeurs, le pauvre poète a certainement eu des relations. Les parents et alliés de son ami Regnier de Montigny occupèrent alors des charges d'auditeurs : voici Charles de Canlers qui fut auditeur de 1430 à 1454, clerc extraordinaire en 1461 ; Pierre de Breban, un parent du chanoine de Saint-Benoît, reçu en 1436 ; Henry de Danes, institué en 1449, et qui mourut en 1467. Quant au greffier, c'était Simon le Bourrelrier à qui succéda en 1467 son beau-frère, Louis le Blanc, parent de Jean le Blanc, chanoine de Saint-Benoît. Cela peut sembler étrange : mais en somme Villon devait connaître ces gens-là, savoir leur histoire ; que tout cet argent que l'on maniait autour de lui n'était pas toujours honnête. Et quand, dans sa mélancolique promenade aux Innocents, il évoquera la condition du porte-balle semblable à celle du membre de la « Chambre aux deniers », quand il parlera de ces têtes inclinées respectueusement les unes devant les autres durant leur vie, il faut bien qu'il ait éprouvé pendant la sienne tous ces sentiments, noté ces gestes cérémonieux. Car cela semble bien observé par lui de très près.

Si de la Chambre des Comptes on passait à la Justice des Aides, on rencontrait là encore des légataires et des connaissances de notre poète. Les élus de Paris étaient en 1453 Enguerand de Thumery, Guillaume Nicolas, Guillaume Colombel et Denis Hesselin. Devant cette juridiction comparaissaient continuellement les spéculateurs et les vendeurs de sel toujours honnis : Nicolas Laurens, Guillaume Volant et Nicolas de Louviers¹. Et si l'on pénétrait dans la petite Justice du Trésor,

1. Arch. Nat., Zst 20, fol. 291 v^o.

on retrouvait Pierre de Saint-Amand, clerc ; Andry Couraud, conseiller, et Jean de Bailly, greffier, tous personnages bien connus de Villon ¹.

En sortant de la chambre des Comptes, on avait devant soi la Sainte-Chapelle, la chapelle du roi, dorée et peinte comme un missel. On entre y admirer la pure transparence des vitraux ; on cherche ce qui rattache à la terre cette maison de prière ; et déjà l'on se croit ravi au ciel, dans la plus belle des chambres du Paradis. Sur l'autel brillent d'étonnants joyaux. Ici les rois se sont faits prêtres pour montrer au peuple le bois de la vraie croix ², le fer qui arma la lance de Longin, la robe sans couture de Jésus, l'éponge trempée dans le vinaigre, un des trois clous qui percèrent les membres de l'Agneau crucifié, la couronne d'épines qui fleurissait dans son reliquaire au jour anniversaire de la mort du Christ, le linge du suaire, le roseau dont on lui fit un sceptre, sa chaîne cruelle, le chef de saint Louis rapporté de l'abbaye de Saint-Denis ³.

On disait que ces objets sacrés avaient été amenés en France par Charlemagne, pèlerin de Jérusalem ; mais en réalité on les devait à la candeur de saint Louis qui les avait acquis de Beaudouin, l'empereur ruiné de Constantinople. Et le bon peuple regardait avec émerveillement ces curiosités naturelles que l'on suspendait dans les églises : les œufs d'autruche, les côtes de baleine, les crocodiles empaillés, les cornes de la licorne. On y montrait le pied d'un griffon, trophée d'une étonnante victoire de Godefroy de Bouillon, ce nouvel Enée vainqueur des harpies ⁴. Mais cela n'impressionnait pas les

1. Arch. Nat., série Z¹ F.

2. Cette cérémonie avait lieu le Vendredi-Saint. Le 21 avril 1424 Bedford procéda à cette solennité pour le roi Henry VI (Bibl. Nat., Dupuy 250). Cf. Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 535.

3. Le jour de la translation de saint Louis, on montrait les reliques au peuple en présence de l'évêque, du prévôt, du président du Parlement ; il y avait ensuite un dîner en l'hôtel du Chantre (Bibl. Nat., fr. 22392, fol. 280 v^o).

4. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 47 ; Guillebert de Metz, *ibid.*, p. 159 ; Antonio d'Asti, *ibid.*, p. 537-539 ; H. Omont, dans le *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1904, p. 190.

voleurs. Un certain Jean Moreau, dit Nattier, qu'on retrouvera parmi les Coquillards, y dérobera une paix d'argent doré ¹.

Quand on redescendait dans la cour, on voyait l'hôtel du trésorier et les nombreuses maisons canoniales qui la remplissaient en partie et s'allongaient jusqu'à l'enceinte du Palais, vers la Seine. C'est là que vivaient les chanoines bien prébendés ; car, en récompense des terres perdues en Normandie pendant la conquête anglaise, la Sainte-Chapelle touchait recette sur les cinquante changes et les cinquante-et-une forges du Grand-Pont, et les onze loges à tassetiers contre la Grand'salle et les cuisines du Palais ².

Pour sortir du Palais, il fallait passer devant la petite chapelle Saint-Michel, et sous la porte fortifiée du même nom. On se retrouvait rue de la Barillerie.

Le promeneur qui gagnait la ville devait longer le Palais, dépasser la tour carrée où demeurait le greffier avec ses pape-rasses ³ : elle était nommée Tournelle civile ou Tour de l'horloge, car on y vit la première horloge publique de Paris ⁴.

On avait alors devant soi le Pont-au-Change.

§ III. — *La Ville et ses environs.*

Pour passer de la Cité dans la Ville, on empruntait soit le Pont Notre-Dame, construit de bois et tout maisonné, soit le Grand-Pont que l'on nommait surtout le Pont-aux-Changeurs et populairement le Pont à billon. Ce dernier était en quelque

1. Archives communales de Dijon, C. 5, pièce 55 ; voir aussi Arch. Nat., X^{1a} 8306, 6 juillet 1458.

2. Bibl. Nat., fr. 22392, Comptes de la Sainte-Chapelle, recette de 1441. — Cf. A. Vidier, *Notes et documents sur la Sainte-Chapelle*, 1902.

3. Le bon greffier Nicolas de Baye avait fait murer la tour lorsque Charles VI vint se loger au Palais avec toute sa suite, le 16 septembre 1410 (*Journal*, I, p. 335).

4. Un arrêt de 1413 obligea la ville à payer cinq sous par jour à l'horloger F. Aubert, *le Parlement de Paris*, I, p. 396). Cf. Guillebert de Metz, p. 158. Au temps de Villon, Jean de Manicourt était garde de l'horloge (Arch. Nat., KK 407, fol. 93).

sorte doublé par un pont de bois où tournaient de nombreux moulins ; on ne les voyait pas, mais quand on passait devant les changes on entendait le bruit de leurs roues.

Le Pont-au-Change était peut-être l'endroit le plus animé de Paris. Jadis ce pont avait été occupé par les ciseleurs de vases de métal, d'étain et de cuivre dont les marteaux, frappant sur l'enclume, marquaient une cadence harmonieuse ; et on y avait vu encore des écrivains, des enlumineurs et des relieurs de livres ¹. Mais au temps de François Villon les changeurs occupaient seuls les louages d'un côté du pont, les orfèvres, les boutiques de l'autre côté. Quand la ville était dans toute sa fleur, tant de gens traversaient le Grand-Pont qu'on disait être sûr d'y rencontrer toujours un « blanc moine et un blanc cheval » ². Les bateaux qui passaient sous les arches, ou venaient s'y arrimer, acquittaient un droit au fermier de l'arche, qui fut en ce temps-là Etienne Garnier ³.

Parmi les changeurs dont les boutiques ouvraient sur le pont, il y avait plusieurs connaissances du poète ⁴. Ainsi le 14^e change avait été occupé par Regnaud de Thumery ⁵ ; le 16^e, par Charlot Taranne ⁶ ; le 23^e, par Guillaume Perdrier ; le 24^e appartenait à Jacques Cœur, et le 46^e était loué à Jean Culdoe ⁷. Là on voyait aussi ce riche Germain de Marle, le jeune Marle que Villon nommera son changeur ⁸. Et parmi les orfèvres qui y tenaient boutique, on pouvait rencontrer Jean de Blarru ⁹, un riche vendeur, qui sera bientôt élu prince de la confrérie des orfèvres à Notre-Dame ¹⁰. C'était un puissant personnage, allié à des familles du Châtelet, de notaires du roi, de maîtres des Comptes que Villon devait bien connaître. Bon métier que celui de forger et de fondre en ce temps-là images saintes, châsses

1. Jean de Jandun, dans *Paris et ses historiens*, p. 55.

2. Guillebert de Metz, *ibid.*, p. 160.

3. Arch. Nat., Z¹^v 15, 22 avril 1450.

4. Bibl. Nat., fr. 22392.

5, 6, 7, 8. Voir à l'appendice.

9. Arch. Nat., X^{1a} 1483, fol. 75, 7 mars 1453 (liste des orfèvres de la ville).

10. Voir la notice à l'appendice.

précieuses, tabernacles, vases sacrés, nef^s émaillées, tableaux dorés, vaisselle d'or et d'argent ! Et les orfèvres faisaient aussi commerce de pierres précieuses ; plus communément ils fabriquaient des ceintures, formées de lames d'argent et d'or, qu'ils devaient forger au marteau. Mais il leur était interdit d'en écouler de creuses, sauf à les faire pour des gens honnêtes qui les leur demanderaient, avec l'agrément du maître du métier : car des personnes indélicates, des voleurs fréquentaient parfois les orfèvres, leur vendaient des chaînes dérobées, leur demandaient de farder des bijoux.

Le Pont-au-Change menait droit au Grand-Châtelet qui commandait jadis le passage dans la Ville : le Paris de la rive droite ¹. La Ville, c'était là tout un monde que les écoliers de ce temps, et François Villon, fréquentaient moins : ils demeuraient sur leur montagne et se répandaient surtout dans la Cité. Mais Villon a cependant connu très bien certaines régions de la rive droite, qu'il nous faut parcourir à sa suite, afin d'entendre une partie de son œuvre.

On l'a dit déjà : Villon avait des connaissances au Grand-Châtelet, siège de la prévôté de Paris. Le Châtelet s'élevait sur le terrain occupé aujourd'hui par la place de ce nom, suivant un vaste rectangle irrégulier borné du côté de la Seine par la rue Trop-va-qui-dure, la Vallée de misère où étaient les rôtisseries ; la rue de la Vieille-Joaillerie sur le côté ; derrière, par la Boucherie ; enfin, sur l'autre flanc, par la rue Pierre-à-poisson et la Saunerie ² : noms qui nous rappellent qu'autour du Grand-Châtelet on vendait du sel, des fruits, des légumes, et, toute l'année, des chapeaux de fleurs ³.

Le Châtelet était un château fort, un châtelet en un mot, commandant la tête du pont donnant entrée dans la Cité : un

1. « La basse partie de la ville deçà les ponts », dit Guillebert de Metz, p. 183.

2. Légende d'un ancien plan du Châtelet dans Desmaze, *Le Châtelet de Paris*, p. 415. Voir aussi l'intéressant article de A. Bonnardot dans *Paris à travers les âges*, et G. Lenôtre, *Les quartiers de Paris pendant la Révolution*, VII, 63.

3. Guillebert de Metz, p. 201.

enchevêtrement de trois grosses tours carrées et fort anciennes, reliées par des bâtiments de diverses époques et flanquées de tourelles. Deux d'entre elles protégeaient les deux côtés d'une longue voûte qui donnait accès dans la Ville : c'était la porte du Grand-Châtelet, la Porte de Paris, comme l'on disait alors. D'un côté de cette voûte, dans les anciennes tours carrées surtout, étaient les prisons « en merveilleux nombre »¹ ; de l'autre, les bâtiments qui servaient de siège à la juridiction prévôtale : le parquet des auditoires civils et criminels, et la chambre du conseil². En bas, on connaissait le matin les causes montant jusqu'à 20 francs : c'était le rendez-vous des gens de village dont les clerks des procureurs expédiaient parfois les affaires. En haut, on jugeait les causes importantes³ : c'est là que siégeait Robert d'Estouteville sous un dais fleurdelisé.

Quant aux prisons, que connaîtra bientôt Villon, si elles ne sont guère plus sûres que celles de la Conciergerie⁴, elles semblent bien plus rudes, du moins pour les détenus de droit commun. Car il y a au Châtelet de nombreux prisonniers pour dettes qui peuvent même y jouir de lits : là on est traité selon ce que l'on paye de geôlage⁵. Un document du xiv^e siècle assure qu'il y avait au Châtelet plusieurs prisons « plus honnestes et plus honorables les unes que les autres » : leurs noms toutefois ne paraissent pas engageants. L'une d'elles s'appelle la *Mort*⁶ ; une autre, le *Paradis*, par antiphrase, en vérité⁷.

1. Guillebert de Metz, p. 197. — 2. Sauval, III, p. 493.

3. Arch. Nat., X^{1a} 4813, fol. 300, 21 février 1472.

4. On voit, en 1450, Jean de Lucques, orfèvre, s'évader de la prison nommée Paradis : il avait pris l'empreinte d'une clef mise contre le pilier sur les carreaux, là où étaient les images Notre-Dame (Arch. Nat., JJ. 176, p. 753). Cf. Desmaze, *op. cit.*, p. 8 ; H. Moranvillé, *Notes sur les prisons à la fin du XIV^e siècle*, *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1894, p. 76.

5. Le 27 septembre 1422, on voit que Andriet Rousseau, garde du guichet, fut condamné pour avoir transporté un prisonnier d'une prison dans une autre, afin d'obtenir de lui de l'argent (Bibl. Nat., Dupuy 250, 27 septembre 1422). Cf. l'*Instruction du fait et de l'estat de la geole du Chastelet*, Bibl. Nat., Dupuy 247, fol. 230 v^o ; *Ordonnances des Rois de France*, XIII, p. 101 ; Desmaze, *op. cit.*, p. 338-340.

6. Arch. Nat., X^{2a} 24, 27 mai 1448.

7. Arch. Nat., JJ. 176, p. 753 (Février 1451). Peut-être dans un étage supérieur.

Dans la *Fosse* on couche à même le plâtre, sans lit ni paille, bien que le geôlier dût procurer des nattes ¹. A la prison de *Beauvais*, on acquittait 2 d. de geôlage; mais pour avoir une couche de paille, il fallait payer 4 d. par nuit : de même en *Barbarie* et en *Gloriette*. Aux prisons du *Puits* et de la *Gourdainne* (un cachot en forme de barque retournée), en *Berseul*, en *Oubliette*, même régime qu'à la *Fosse* : dans la *Boucherie*, dans la prison des femmes qu'on disait la *Griesche* (la dure), même traitement qu'en *Beauvais*. Par contre la *prison aux chaînes* était une « honnête » prison : pour y avoir un lit, on payait 4 d. par jour au geôlier; en le faisant venir du dehors, 2 d. seulement. Dans les prisons de *Beauvoir*, de la *Motte*, de la *Salle*, on donnait 4 deniers.

Avoir un lit! C'était là évidemment le rêve du prisonnier courbaturé, gisant sur le plâtre et la paille. Villon l'avait éprouvé : si les sergents le mènent au Châtelet, il saura bien leur demander

Les troys lis ².

Et l'écolier risque ici un calembour, d'où l'on peut induire qu'une de ces prisons-là était marquée de trois fleurs de lys.

Quant aux carreaux du Châtelet, où les prisonniers ne doivent pas jouer aux dés ³, ils sont bien froids ⁴ : on y voit une image de la Vierge sur l'un des piliers ⁵; une grande auge que le geôlier doit toujours tenir pleine d'eau ⁶. On y applique parfois la question de l'eau ⁷.

1. Arch. Nat., X^{2a} 41, 22 février 1476. — 2. L., v. 165.

3. Bibl. Nat., Dupuy 247, fol. 230 (ad. a. 1372). On tolérât le jeu d'échecs pour les gens d'état.

4. « Monsieur, je suis vieille et anchienne, de moy faictes vostre plaisir; mais la jeune, envoyés la servir les povres et garder la maison... et que j'aye feu, car les carreaux sont bien froids pour une pauvre vieille comme moy », écrit en 1494 une religieuse de l'hôpital de Sainte-Catherine (Lebeuf, *add.* Cocheris, II, p. 426).

5. Arch. Nat., JJ. 176, p. 753. — 6. Ordonnance de 1425 sur la geôle.

7. Arch. Nat., X^{2a} 28, 14 avril 1461. — Un document, vers 1454, nous fait connaître le mobilier de la question (Bibl. de l'Arsenal, ms. 3354, fol. 118) : « C'est l'ordonnance de la question du Chastelet de Paris. Entre les deux anneaulx des bras a deux

Le Petit Châtelet, le Petit Pont et l'entrée du Grand Châtelet

au temps de François Villon.

Manuscrit de la Bibliothèque de la Ville de Paris.

Musée de la Ville de Paris.

Autour du Grand-Châtelet se pressent toutes sortes d'échoppes; sous la tour même de la *Griesche*, il y a quatre ouvroirs ou appentis¹. On y hume une forte odeur de viande, de légumes et de maréc. Car les vendeurs de poisson de mer y débitent maquereaux frais et salés, grandes raies fraîches et puantes (séchées) en si grand nombre qu'un vieil homme de ménage se refusait à les compter². Ils avaient leurs étaux le long des bâtiments de l'audience, dans la rue dite de la Pierre-à-poisson. Ils exerçaient là un grand commerce, et privilégié, dans ce temps de stricte observance du jeûne et du carême. Ainsi François Perdrier, le peu serviable ami de Villon, au demeurant un riche bourgeois qui avait des fonds, devra beaucoup lutter pour faire reconnaître son titre de vendeur de poisson qu'il avait obtenu du roi Charles VII³. Dans la Saunerie, à l'enseigne du *Lyon d'Or*, on rencontrait la boutique de Jacqueline Machecou, la bonne poulaillière que connaissait Villon⁴. Et comme dans cette rue on vendait aussi des saucisses⁵, on peut croire que la « gente saulcissière » demeurait non loin⁶.

La Porte de Paris était ce carrefour animé qui venait aboutir à la voûte du Châtelet. Les tripiers y avaient leur étal entre la grosse tour et la porte, en face de la Grande-Boucherie.

La Grande-Boucherie⁷ n'était pas un simple marché pour la viande : c'était encore un abattoir⁸. Rasée à la suite du rôle

piez et demy de large, troys piez de haulteur, le siege demy pié, longueur xiiij piez jusques a la premiere bouche; ung pié entre la premiere et la seconde, qui est en longueur xiiij piez.

Le grand tresteau a de haulteur deux piez et ung doz; le petit, ung pié et demy et ung doz. »

1. Bibl. Nat., fr. 22392 (ad a. 1442). — 2. Ménagier de Paris.

3. Voir à l'appendice la notice sur la famille Perdrier.

4. Voir à l'appendice la notice sur la Machecou, poulaillière.

5. Guillebert de Metz, p. 201.

6. On doit noter toutefois qu'une nommée la Saulcissière habitait rue Michel-le-Comte en 1467, voisine du drapier Jacques Cardon (Arch. Nat., S. 14485, fol. 51 v^o).

7. Sur la Grande-Boucherie et ses privilèges, voir le procès de 1460 (Arch. Nat., X^{2a} 8306, fol. 206 v^o) et surtout X^{1a} 4816, fol. 58, le 5 janvier 1475 n. st.

8. Arch. Nat., X^{2a} 41, 4 mars 1476 n. st., et l'introduction de Marcel Schwob au ms. de Stockholm, p. 36-39.

que les puissantes familles de bouchers avaient joué en prenant le parti du duc de Bourgogne dans la révolution parisienne de 1413, l'antique Boucherie avait été reconstruite seulement de 1418 à 1421. Elle était donc encore dans sa nouveauté quand François Villon put la voir. Mais la propriété de ses étaux demeurait toujours entre les mains des vieilles familles qui les faisaient exploiter : les Saint-Yon, les Thibert, les Marcel, les Boucher, les Haussecul, les Taranne, les de La Dehors. Car les maîtres bouchers, qui formaient une communauté ayant son conseil, sa justice, sa prison ¹, abandonnaient les animaux aux écorcheurs. C'était un bon métier que celui d'abattre les bêtes, et qui rapportait à son homme 24 s. p. par jour ; mais il exigeait de la force, entre autres pour suspendre les quartiers de bœuf aux crochets. Les écorcheurs étaient de mœurs rudes et parfois on les voyait se poursuivre, le couteau à la main, sur ce sol gras ². Quant aux bouchers, ils n'exerçaient pas eux-mêmes le métier. Ils avaient des valets, qui prêtaient serment à leur maître, leur devaient honneur et obéissance. On leur défendait de souffler, de piquer les veaux, les moutons, de rien mettre sur les rognons pour les faire gonfler. Et, lorsqu'ils vendaient, ils ne devaient médire de personne, ni user de vilaines paroles, ni jurer : il leur était aussi recommandé de ne pas jeter au visage des acheteurs leur bâton à suspendre la chair ³. Chose remarquable, les familles de maîtres bouchers avaient des liens avec celles qui remplissaient des charges au Châtelet. Le garde de la juridiction des bouchers était en 1430 Guillaume de la Haye, licencié en lois, conseiller et avocat du roi au Châtelet ; Guillaume de Bar, procureur au Châtelet, était en même temps procureur du métier ; Jean du Fossé, un autre procureur, tabellion de la juridiction qui leur était particulière et qui siégeait dans la maison de l'un des maîtres bouchers. Pierre de La Dehors, qui fut si longtemps lieutenant criminel du Châ-

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 1054 et s.

2. Arch. Nat., X^{2a} 41, 4 mars 1476, n. st.

3. Bibl. Nat., fr. 32586, p. 49.

telet, faisait exploiter un étal; il était écorcheur juré de la Grande-Boucherie et appartenait à une famille que l'on y rencontre dès le XII^e siècle¹. Et, de plus, Pierre avait épousé la fille de Jean Haussecul, d'une famille de bouchers, de père en fils. La famille Marcel et surtout les Boucher remplissaient de nombreuses charges dans la juridiction prévôtale².

Nous avons vu ce qu'étaient les prisons du Châtelet, la question qu'on y appliquait. De là à nommer le Châtelet une « écorcherie », il n'y avait qu'une nuance d'ironie. Aussi pour Villon³, la véritable écorcherie n'était pas la Grande-Boucherie : c'était la maison d'en face, avec tous ses officiers, maîtres bouchers.

À la Porte de Paris, on rencontrait encore la taverne du *Barillet*⁴. Genevoys, qui était procureur au Châtelet, n'avait donc pas un long chemin à faire pour y aller rougir son nez :

Genevoys est plus ancien
Et a plus beau nez pour y boire.

Quant à la maison du chevalier du guet, c'était un bel hôtel de pierre à deux étages, avec poterne fortifiée, à gros murs renforcés de contreforts et percés de petites fenêtres : on le voyait non loin de là, rue Perrin-Gasselin⁵. Et l'abreuvoir Popin⁶, que Villon légua à Raguier, le bon buveur, était un peu plus bas sur la Seine. Il y avait là une petite ruelle, passant sous une arche de pierre, descendant à la berge. On y conduisait boire non pas les ivrognes, mais les chevaux du quartier⁷; et

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 1054.

2. Tous ces renseignements sont tirés d'un registre de la Grande-Boucherie de Paris, Bibl. Nat., fr. 32586.

3. Poésies diverses, XVI, v. 12. — 4. Arch. Nat., KK. 409. Cf. T., v. 1359.

5. Voir la *Statistique monumentale* de Lenoir, texte, p. 133. Cet intéressant monument, qui servait de mairie au IV^e arrondissement, a été démoli en 1864, lors des travaux du percement de l'avenue Victoria.

6. L., v. 146. — Cf. *les Présomptions des femmes* dans Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, III, p. 238 :

Femme qui aime le lopin — Le vin et les friands morceaux — C'est un droit Abreuvoir Popin — Chascun y fourre ses chevaux.

7. Le souvenir de l'abreuvoir Popin nous a été conservé par une curieuse enseigne de cabaret. L'arche Popin a disparu en 1840, lors des travaux du quai de la Mégisserie.

l'on trouvait là aussi des étuvistes à qui il était interdit de jeter du bois dans la rivière¹.

Un peu plus bas encore on rencontrait l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, enrichie d'un ossement précieux du saint, enchâssé dans un bras d'argent et de cuivre, don du doyen du chapitre de Paris, Jean Chuffard². Pierre Richer, prêtre de Saint-Eustache, qui tenait à Paris en 1445 une notable école d'enfants (*notabile pedagogium*) où Villon envoyait de vieux usuriers étudier le *Donat*, avait dans cette église la ferme du luminaire³ : elle fut aussi la paroisse de Martin de Bellefaye qui y sera enterré, en 1502⁴.

Au Four-Lévêque on plaidait les causes du temporel de la juridiction de Paris⁵, et il y avait là de dures prisons⁶ ; à l'Ecole, on vendait le bois⁷.

Dans la rue Saint-Germain-l'Auxerrois demeurait, à l'enseigne de l'*Image Saint Enstache*⁸, Denis Richier, le sergent à verge au Châtelet ; Jacques Hesselin le jeune, contrôleur du grenier à sel de Paris, et Jacques Hesselin, conseiller au grand conseil, y possédaient la maison du *Dauphin*⁹ : cette rue ramenait à la Grande-Boucherie du Châtelet. En suivant la rue du Crucifix, on laissait sur la gauche la belle église Saint-Jacques de la Boucherie, élevée avec l'argent des riches bourgeois de cette paroisse¹⁰.

C'était là un quartier que connaissait très bien Villon : nous allons y rencontrer un grand nombre de ses légataires.

La paroisse Saint-Jacques était l'une des mieux dotées de Paris, celle des gens du Châtelet, des gros commerçants qui trafiquaient dans ce quartier si animé.

1. Arch. Nat., Z¹H 13, 8 avril 1458. — 2. Lebeuf, éd. Cocheris, I, p. 81.

3. Voir la notice à l'appendice.

4. Lebeuf, additions Cocheris, p. 151. Il est dit alors seigneur de Ferrières.

5. Guillebert de Metz, p. 197.

6. Voir ce qui a été dit à propos de la Conciergerie.

7. Guillebert de Metz, p. 202.

8. Coyecque, *l'Hôtel-Dieu de Paris*, p. 248. — 9. *Ibid.*

10. *Paris et ses historiens*, p. 326.

L'arche et l'abreuvoir Popin
d'après une lithographie

L'abreuvoir Popin
D'après un plan de la censive de St-Germain-l'Auxerrois au XVI^e siècle

Ainsi Guillaume Volant, ce richard qui devra sonner les cloches à l'enterrement du pauvre poète, avait été élu marguillier de l'église en 1456 par les autres paroissiens : et nous reconnaitrons parmi eux Pierre des Landes, le maître général des monnaies ; sire Jean Clerbourg, également général des monnaies ; Nicolas Laurens, un riche et vieil usurier, un de ces « orphelins » à qui s'intéressa le pauvre Villon ; M^e Jean de Saint-Romain ; M^e Jean Langlois, changeur ; M^e Pierre Taranne, parent de Charlot ; sire Nicolas de Louviers, Jean Marcel, Pierre Merbeuf, tous trois très riches et légataires de Villon ; Thomas Corneille, changeur ; Jean le Muet ¹.

La rue aux Ecrivains, avec ses échoppes, s'étendait sur le côté septentrional de la charmante église Saint-Jacques. Nicolas Flamel, le riche et bon calligraphe du duc Jean de Berry, avait demeuré dans une maison faisant le coin de la rue de Marivaux ², en face du gracieux portail qu'il avait élevé, et où il était représenté avec sa femme, à genoux devant la Vierge. Mais Flamel, tout comme un autre, avait eu son échoppe en bois au pied du clocher de l'église ; d'autres écrivains, ses successeurs et ses collègues, louaient de telles échoppes à l'église et à la fabrique : elles régnaient tout le long de Saint-Jacques. Au temps de Marot, on les appelait encore des fenêtres ³. Tous les écrivains n'ont pas fait la glorieuse fortune de Flamel. Personne ne copie plus, au temps de la jeunesse de François Villon, de ces beaux livres qu'un Louis d'Orléans ou un duc de Berry couvraient d'or. On est trop désargenté. Les scribes transcrivent vite, et plus lourdement, des Heures pour les bourgeois ; et ces pauvres jeunes gens doivent s'y appliquer jusqu'à l'hébétément. La petite échoppe de Flamel, contre les murs de l'église, demeura close par exemple jusqu'en 1455, où la reprit un jeune

1. Arch. Nat., LL. 784, fol. 258.

2. Voir l'abbé Villain, *Essai d'une histoire de la paroisse de Saint-Jacques de la Boucherie*, p. 251 ; *Paris et ses historiens*, p. 454.

3. « Une fenestre, etc. Une des petites boutiques d'escrivain pres Saint Jacques de la Boucherie. » (Glose de l'édition de 1533).

compagnon ¹. Et c'est pourquoi Villon légua à ce poupon de Robert Vallée, un riche clerc du parlement, à ses yeux une bête, « une fenestre empres Saint Jacques », une de ces pauvres échoppes de scribes abrutis.

Quant à la *Pierre-au-lait*, c'était le nom que portait jadis toute la rue des Ecrivains, où s'étaient tenus avant eux les vendeurs de lait ². Au temps de Villon, on donnait encore cette appellation à cette rue, mais seulement depuis le porche occidental de Saint-Jacques (nommé porte de la Pierre-au-lait) jusqu'au carrefour des rues de la Savonnerie et de la Vieille-Monnaie ³. Il y avait là une maison à l'enseigne de la *Lanterne* : par goût de l'équivoque, Villon l'a léguée aux sergents à pied qui accompagnaient le chevalier du guet dans ses rondes de nuit ⁴.

Dans la rue de la Savonnerie ou du Porche, Pierre Taranne avait son grand hôtel de la *Corne de Cerf* et plusieurs autres maisons ⁵.

Non loin de Saint-Jacques, rue Saint-Denis, Nicolas Laurens demeurait dans l'hôtel de l'*Ours*, maison donnant sur la rue Trousevache, et qui avait appartenu à feu M^e Jean Fortier, conseiller du duc de Bourgogne. Pour un Nicolas Laurens, rien n'est jamais perdu : il légua à sa chère paroisse la soudure des plombs de son hôtel afin de l'employer à la refaçon des bénitiers ⁶ !

De l'autre côté de la rue Saint-Denis s'ouvrait la rue Trousevache, où pendait l'enseigne « de celluy qui trousse la vache » ⁷ : cette maison aboutissait par derrière à celle de Nicolas de Louviers. Dans la même rue on voyait aussi la maison à

1. Arch. Nat., LL. 784, fol. 15. — 2. Guillebert de Metz, p. 211.

3. Ce point est tout à fait élucidé par l'abbé Villain, *op. cit.*, p. 18, et Jaillot, *Recherches*, I, quartier Saint-Jacques de la Boucherie, p. 38.

4. L., v. 174.

5. Arch. Nat., LL. 784, fol. 7^{vo}, 247; abbé Villain, *op. cit.*, p. 248-250.

6. Arch. Nat., LL. 784, fol. 47, 261.

7. Arch. Nat., S. 14485, fol. 56^{vo}; « audit [Arnoul, maçon]... pour repparacions faictes de son mestier, environ la Toussains CCCCLVII en l'ostel de Toursevaches, tant pour son plastre que peine donnée, xiiij s. iiij d. » (Arch. Nat., LL. 784, fol. 172). Cf. Marcel Schwob, dans *Romania*, 1901, p. 392.

l'enseigne du *Mouton*¹, occupée en ce temps-là par un marchand chaussetier, Mathurin Chauveau². C'est donc un bon legs à faire à un boucher, comme Jean Trouvé, que celui de ces deux enseignes : une promenade à la suite de Villon dans la rue Troussevache nous rend bien vraisemblablement compte de l'origine de la plaisanterie du huitain XXI des *Lais* :

Item, à Jean Trouvé, bouchier,
Laisse le *Mouton*... franc et tendre,
Et un tacon³ pour esmouchier
Le *Beuf couronné*⁴ qu'on veult vendre
O⁵ la *Vache* : qui⁶ pourra prendre
Le villain qui la trousse au col ;
S'il ne la rent⁷, qu'on le puist pendre
Ou estrangler d'un bon licol !

Quant à Jean Trouvé, ce n'est pas un personnage commode. Valet boucher de la Grande-Boucherie de Paris, il est condamné, le 11 juillet 1447, pour avoir frappé de sa main Philippot Hervy dans cette boucherie ; le 17 avril 1448, on le trouve prisonnier pour avoir encore frappé au visage Regnaud Harenc. Il est dit écorcheur, le 30 septembre 1456, et soutient un procès contre Jean Dauphin et Jacquet de Brucelles. On le retrouve, le 11 février 1458, valet de Jacquet Haussecul, maître boucher et allié de Pierre de La Dehors. Le 13 juillet 1459, il plaide contre la femme de Jean Haussecul⁸. C'est vraisemblablement le même personnage qui est dit foulon dedraps en 1466, et qui avait démenti et insulté M^e Jean de Canlers, conseiller en la cour, en pleine rue Saint-Merry⁹ : il vendait encore à l'étal de

1. Arch. Nat., Z 10/1, 1^{er} juillet 1460.

2. En 1456 (Arch. Nat., LL. 784, fol. 5^{vo}).

3. Martinet à lanières de cuir pour chasser les mouches.

4. Une enseigne du *Beuf Couronné* se voyait non loin de l'abreuvoir Macon au bout de la rue de la Harpe, en face la *Heuze*, près du Pont Saint-Michel (Arch. Nat., LL. 464 ; Y. 5232, 4 juin 1454 ; Bibl. Nat., fr. 22392). — 5. Avec la vache de l'enseigne. — 6. Sous-entendu J. Trouvé. — 7. Sous-entendu le villain.

8. Bibl. Nat., fr. 32586, Registre de la Grande-Boucherie de Paris.

9. Il est condamné à faire amende honorable ; par pitié pour la femme et les enfants de Jean Trouvé, on lui fait grâce des amendes profitables (Bibl. Nat., Dupuy 250, 6 février 1466, n. st.). — On trouve encore un Jean Trouvé, fermier du chantelage,

la Grande-Boucherie le 11 avril 1469¹. Plaisante idée, en vérité, de supposer qu'un tel personnage se contentera de l'équivoque mouton, d'un balai pour chasser les mouches du bœuf et de la vache d'une enseigne ; qu'il puisse prendre en outre ce paysan imaginaire, le vilain qui « trousse la vache », c'est-à-dire qui l'emporte sur ses épaules ! Conclusion bien en rapport avec ce que nous savons du brutal personnage :

S'il ne la rent, qu'on le puist pendre
Ou estrangler d'un bon licol !

Que le mouton soit « franc et tendre », c'est là encore ce que les chambrières devaient recommander tous les jours à l'irascible boucher².

Par la rue de la Vannerie, où l'on vendait l'avoine³, on arrivait droit à la place de Grève. C'était une grande place marchande qui descendait vers la berge de la Seine où l'on déchargeait les bateaux : l'étaple des vins, du bois, du charbon, du foin⁴. Elle était alors tout animée du mouvement des porteurs et des botteleurs. On y voyait l'Hôtel de la Ville, la Maison aux Piliers, l'ancien hôtel de Charles V dauphin⁵. Là les prévôts des marchands et les échevins faisaient la loi⁶. Il y avait parmi eux des légataires de Villon : Nicolas de Louviers⁷ et sire Denis Hesselin siègeront comme prévôts⁸.

La populeuse place de Grève était encore le lieu où l'on présentait à la foule, sur la charrette, les notables prisonniers que l'on menait à l'exécution. C'est ici que Jean Hardy, serviteur

en procès contre les hôtes de Saint-Eloi le 11 mai 1463 (Arch. Nat., Z¹ F, 25 ; *ibid.*, 16 mai. Congé à Jean le Loup et Jean Baiart contre Jean Trouvé).

1. Bibl. Nat., fr. 32586.

2. Et quant ma dame la bourgeoise — Qui a desir pour parler franc — De manger du mouton franc — Soit du devant ou du derriere — Et elle envoie sa chambriere — Au boucher, et en marchandant, — La fille luy va demandant — Ainsi que volentiers fait-on : — Essey d'ung bien franc mouton ?

(Eloi d'Amerval, *Grant Deablerie*, c. 111).

3. Guillebert de Metz, *op. cit.*, p. 219. — 4. *Ibid.*, p. 198.

5. Du Breul, *op. cit.*, p. 1014. — 6. Guillebert de Metz, p. 197.

7. Seigneur de Cannes, maître des Comptes, élu prévôt le 16 mai 1468.

8. Dit écuyer et panetier du roi, élu prévôt le 16 août 1470.

d'Ythier Marchand, sera écartelé, le 31 mars 1474, pour avoir tenté d'empoisonner Louis XI¹. Villon, qui a nommé les Turlupins, dont on conserva longtemps à Paris le souvenir, ne doit pas ignorer que ces religieux cyniques furent condamnés en Grève comme hérésiarques². Et l'on y allumait les feux de la Saint-Jean.

Enfin, autour de la place, il y a des cabarets achalandés. Le plus célèbre est le *Grand Godet de Grève* que Villon légua pour y boire, à Jacques Raguier³ :

Pourveu qu'il paiera quatre plaques⁴,
Deust il vendre, quoi qu'il luy grieve,
Ce dont on cueuvre mol et greve...

c'est-à-dire ses chausses... Le *Grand Godet* était situé près de la chapelle du Saint-Esprit⁵. C'est là que doivent se réunir ces fainéants qu'on appelle les « escoliers de Grève » et ces bons buveurs dits à leur tour les « notables chanoynes de Grève » :

Vaillans gens de porc et de beuf⁶ !

En avançant vers les berges, on jouissait du spectacle de la Seine et de la batellerie. Car presque tous les charrois se faisaient alors par eau. Et le cours, en général si modéré de la rivière, était très propre au transport des queues de vins, du froment, du foin, du sel, du charbon et du bois⁷. Les « voituriers par eau » y louent des nacelles ; les passeurs d'eau vous transbordent⁸ ; les déchargeurs s'empressent ainsi que les botteleurs : et, quand les bateaux sont vides, on les amarre le long de l'Île Notre-Dame. Les sergents de la ville jaugent et dénom-

1. Arch. Nat., Z¹ H 16.

2. *Grandes chroniques*, éd. P. Paris, VI, p. 334-335. — 3. T., h. 91.

4. Monnaie de cuivre du système flamand (A. Dieudonné, *op. cit.*, p. 273).

5. « Hotel contre le mur duquel est l'*Image Notre-Dame*... assis à Paris en la place de Greve, devant et à l'opposite de l'église et chapelle du Saint-Esperit... aboutissant... par devant à lad. place de Greve du costé et pardevant l'*Ostel du Grant Godet*. » (Arch. Nat., S. 890, 25 février 1479 n. st.).

6. Sermon de la Choppinerie (Bibl. Nat., fr. 4518, fol. 13-14). — 7. Jean de Jandun, *op. cit.*, p. 57. — 8. Après l'heure accoutumée ils ne doivent faire entrer ni sortir personne de la ville. (Arch. Nat., Z¹ H 16, 16 décembre 1472).

brent les tonneaux de vin ¹. Parmi eux, on s'en souvient, il y a cet officieux Jean le Loup, qui se charge de la police de la Seine et s'approprie les tas de charbon qu'il doit protéger contre les voleurs ². Or Villon n'ignore pas qu'il rôde le soir sur les remparts et y chasse les canards ³.

On repassait devant la Maison aux Piliers en empruntant la rue du Mouton. Le carrefour Guillori était un peu plus bas sur la gauche, à l'intersection des rues de la Poterie, de Jean-Pain-Molet, de la Coutellerie, de Jean de l'Espine. Là se dressait le pilori où l'on coupait les oreilles aux voleurs : aussi l'appelait-on le carrefour guigne-oreille ⁴. Nous retrouverons plus loin ces douteux personnages ; comme le dira Villon dans leur jargon, ces

Vendengeurs des ances circoncis ⁵.

En suivant la rue de la Tisseranderie, on arrivait bien vite à l'hôtel du Pet-au-Diable. Il était situé au lieu dit le Martelet-Saint-Jean, presque en face l'église Saint-Jean-en-Grève. C'était une vaste bâtisse féodale, à deux grandes portes, avec une grosse tour, vieille de deux siècles, et bien connue des Parisiens ⁶. Le nom de Pet-au-Diable, on l'a dit, venait de la borne de l'hôtel que les étudiants étaient venus enlever au temps où François Villon faisait ses études, et dont le ravisement burlesque avait inspiré à notre poète sa première œuvre ⁷.

Villon connaissait donc parfaitement les épisodes de cette cause joyeuse. Il connaissait aussi la propriétaire de l'hôtel qui tenait tant à ses bornes.

C'était Mademoiselle de Bruyères, une veuve ayant des biens à Paris, une personne pieuse, procédurière, déjà ancienne. Elle s'appelait Catherine, était fille de Jean de Béthisy et de Marie

1. P. Lacombe, *Notes d'iconographie parisienne*, 1909 (*Bul. de la Soc. de l'hist. de Paris*).

2. Voir la notice sur ce personnage. — 3. L., h. 24.

4. Guillebert de Metz, p. 138.

5. Jargon, Ball. I, v. 8. (voleurs circoncis des oreilles).

6. A. Bruel, *Notice sur la tour et l'hôtel de Saint-Mesme précédemment nommé l'hôtel du Pet-au-Diable* dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, XIV, p. 239 et s.

7. Voir ch. IV.

de Chanteprime. Elle avait épousé Girard de Bruyères, trésorier des finances, qui mourut avant 1444 : elle pouvait alors avoir près de soixante ans. Or Mademoiselle de Bruyères vécut désormais près de sa fille, Isabelle de Bruyères, veuve aussi de son premier mari, Regnaud de Thumery, maître des monnaies, et qui épousera en secondes noces Thomas Corneille, le chanteur¹.

Ces gens de finance paraissent avoir été fort connus de Villon. Car il n'ignorait pas que Catherine de Bruyères avait de grands biens à Paris². Il savait que cette vieille « demoiselle » aimait les procès : et, sans doute, le *Roman du Pet au Diable* faisait allusion à celui qu'elle avait intenté au sujet de sa borne. C'est un fait qu'elle plaidait en 1448 contre le Temple³ et, en 1461, contre le grand Prieur de France au sujet de rentes⁴. Dans un procès du 12 octobre 1454 qu'elle soutint contre Eustache Luillier, avocat au Parlement, au sujet de sa part de l'héritage de Jean de Béthisy, son neveu, Nicolas Gossemart, procureur au Châtelet, s'estima offensé déclarant que « les aucuns articles desquelles escriptures sentoient et portoient blasme et diffame » de sa personne. Il demandait le double de ces articles pour faire poursuite des « injures et vilenies » contre lesquelles il protestait. Et Mademoiselle de Bruyères de déclarer que ces écritures avaient été rédigées par Pierre Mauger, son avocat,

1. Bibl. Nat., Clair., 763, 4 novembre 1444 ; 8 août 1445 ; 26 juillet 1451.

2. Girard de Bruyères, trésorier de Nîmes, et Catherine, sa femme, achètent, le 21 juillet 1399, d'Adam de Coulombes, marchand, 181. de rente sur une maison rue des Gravilliers, tenant d'une part à Jean Calais, d'autre à Eustache Morel (le poète Eustache Deschamps) en la censive de Saint-Martin des Champs (Arch. Nat., S. 14485, fol. 18 v°) ; le 29 mars 1446 (n. st.), Catherine de Bruyères sollicite le rachat de 73 s. p. de rente que les Bonnes Femmes de la chapelle Haudry ont droit de prendre sur sa maison, où pend l'enseigne du *Cerf Volant*, sous les pilliers des Halles (Bibl. Nat., Clair., 763). On voit qu'elle possédait là une autre maison, à l'enseigne de l'*Ecu de France*, dont elle voulait se faire attribuer le jardin (Bibl. Nat., fr. 22392). En 1451, elle avait une maison rue au Maire (Arch. Nat., S. 1397^B, 1461²) ; en 1457, deux maisons rue du Puits joignant les hoirs Chanteprime (Arch. Nat., MM. 135, fol. 48 v°) et trois maisons rue des Singes (*Ibid.*, MM. 133, fol. 38 v°), l'une à l'*Image Saint-Christophe*.

3. Arch. Nat., MM. 134.

4. Arch. Nat., X^{1a} 2, 30 avril 1461.

que Gossemart pourra s'en aider « sauf à icelle demoiselle à ce impugner et débatre en temps et en lieu ¹. »

Or Mademoiselle de Bruyères était pieuse aussi. Gérard Machet, le confesseur du roi Charles VII, la nommait sa « commère » dans une lettre à Pierre du Vaucel ². Elle laissa aux Carmes une maison à Paris qui fut vendue 250 écus d'or ³.

Et sans doute aussi Mademoiselle de Bruyères partageait l'opinion de Christine de Pisan, qu'elle a pu connaître, sur l'opportunité des croisades morales envers les femmes de folle vie ⁴. — Le soleil luit pour tout le monde, avait dit la bonne Christine : la divine personne de Jésus-Christ n'a pas craint de travailler à la conversion des filles égarées. Soyons cause de les retirer de leur folle vie ; c'est la plus grande aumône qu'on puisse faire aux pécheurs. Ouvrez les yeux, misérables femmes adonnées au péché et avisez-vous, puisqu'il en est temps encore. Le monde vous méprise ; toute personne honnête vous fuit, comme si vous étiez chose excommuniée, et détourne son regard quand elle vous croise dans la rue. Vous mangez et buvez entre des hommes plus vils que des pourceaux : ils vous battent, vous traînent par les cheveux, vous menacent journellement de mort. Pauvres âmes chargées de l'ordure de vos corps, sortez de la boue ! Dieu, toute pitié, est prêt à vous recevoir ; criez merci et suivez l'exemple de l'Egyptienne qui demeure aujourd'hui dans le glorieux Paradis ! Quittez les habits étroits,

1. Arch. Nat., Y. 5232, 12 octobre 1454. — Le 15 octobre, Mlle de Bruyères demandait à Eustache Luillier de montrer le brevet, signé de deux notaires, par lequel elle lui aurait cédé sa part des meubles de l'héritage de son neveu. Le 29 janvier elle appelait contre Me Eustache Luillier d'une sentence rendue au Parlement (*Ibid.*).

2. « Reperi in litteris meis memoriale unum quod commater mea Katherina de Betisi commiserat vestre prudencie super facto domini Dominici, quondam capellani domini Delebreto ; super quo allocutus sum notos defuncte, notificando affectum et desiderium prefate commatris : pro pacto liberavi vos ab illo onere suscepto. » (Bibl. Nat., ms. lat. 8577).

3. Arch. Nat., S. 1648, fol. 143 v^o.

4. Livre des Trois Vertus (Bibl. Nat., fr. 1177, fol. 201). Cf. Mathilde Laigle, *op. cit.*, p. 361 et s.

les repaires où vous demeurez ; allez prier au moûtier et suivez les sermons ! Et puisque votre corps est assez solide pour supporter les nuits mauvaises et les coups, gagnez votre vie par le travail : faites la lessive, filez, gardez les accouchées et les malades, demeurez dans une petite chambre en rue honnête. — Telles étaient les exhortations que Mademoiselle de Bruyères et ses suivantes pouvaient faire aux filles de joie.

En 1465, Mademoiselle de Bruyères avait quatre-vingts ans : on la dit tellement débilitée « qu'elle ne peut bonnement entendre au fait de ses biens et besognes sans curateur. » A la demande de sa fille et héritière, on lui donna pour curateur son petit-fils Denis de Thumery ¹. Cette vieille dame mourut la même année ².

Nous en savons assez maintenant pour comprendre pourquoi François Villon a mis sa ballade des femmes de Paris, qui ont si « bon bec », sous l'invocation de cette dame procédurière et dont les conclusions, dans une affaire, étaient tenues pour des « injures et vilénies » ; pourquoi cette ballade suit le trait qui vise les marchandes du « Marché au fillé ».

Car nous retrouverons auprès des Halles cette place dite « Marché au fillé », plus ordinairement de la Lingerie, contiguë au cimetière des Innocents ³. Jadis elle avait été concédée par saint Louis aux lingères de Paris. Dans cette halle, aucune femme ou fille ne pouvait être admise à tenir étal, si elle n'avait travaillé sous la surveillance des matrones ; et il importait qu'elle fût bien famée et de bonne conduite. Quand il arrivait qu'une lingère avait agi en fille ou femme de mauvais renom, une des maîtresses la réprimandait et l'exhortait à se mieux conduire ; si elle persistait, les maîtresses se réunissaient et chassaient ladite vendeuse de la halle. Ce qui arrivait parfois ⁴.

1. Bibl. Nat., Clair., 763, 7 mars 1465.

2. Arrêt de janvier 1466, n. st.

3. « Certa platea vocata Falla de Linificio existente contigua et contra murum cimiterii Sanctorum Ignoscentium », dit le document d'où on a tiré les détails qui suivent (Arch. Nat., X^{2a} 36, fol. 31, 3 juillet 1468).

4. Sur les lingères de Paris, voir Arch. Nat., JJ. 181, fol. 6.

Ainsi les maîtresses lingères se plaignaient de Guillemette des Mares dont l'apprentissage avait été fort peu suivi, et qui parfois travaillait seulement deux ou trois heures par semaine. Les maîtresses lui avaient plusieurs fois adressé des remontrances ; on avait averti sa mère et on lui avait donné l'ordre de ne plus paraître à la halle. Mais au jour de la Saint-Louis, bienfaiteur des pauvres lingères, elle était venue danser avec les autres jeunes filles. Les matrones avaient alors fait cesser la danse et conduit les lingères dans une taverne où la fête se continua. C'est ce que put voir Jean Mautaint, examinateur au Châtelet, qui s'y était transporté sur la requête des parents de la jeune fille ; car celle-ci était de bonne conduite et vierge, comme l'avaient constaté les chirurgiens et les quatre matrones jurées de Paris. Sur quoi le Parlement adjugea son étal à Guillemette des Mares que les maîtresses lingères poursuivaient à tort ¹.

Relisons maintenant le legs de Villon à Catherine de Bruyères ² :

Item, pour ce que scet sa Bible
 Mademoiselle de Bruyeres,
 Donne preschier, hors l'Evangille,
 A elle et a ses bachelieres,
 Pour retraire ces villotieres
 Qui ont le bec si affillé,
 Mais que ce soit hors cymetieres :
 Trop bien au Marché au fillé ³.

Ainsi la pieuse et vieille demoiselle et ses auxiliaires (les matrones par exemple que nous avons vues à l'œuvre) devront faire des prédications (hors du texte évangélique naturellement !) pour convertir ces filles de mauvaises vie, les lingères parisiennes qui, comme la prédicante, « ont le bec si affilé ».

1. Bibl. Nat., Dupuy 250, 12 juillet 1468.

2. T., h. 134.

3. Le vers 1514 est de leçon douteuse. F et I donnent la variante : *Trop au marché et au fillé*. Faut-il corriger : *Trop a au Marché au Fillé* ?

Inutile de faire ce prêche dans un cimetière, celui par exemple des Innocents tout proche où il y avait une chaire à prêcher (et ce cimetière était encore un lieu de rendez-vous) : au Marché de la Lingerie, contigu aux Innocents, ce sera mieux. Et peut-être que Mademoiselle de Bruyères pourra être « conclue » à son tour par quelqu'une de ces hardies marchandes :

Il n'est bon bec que de Paris.

En suivant la rue courbe du Pet-au-Diable, on rencontrait bientôt le chevet carré de l'église Saint-Jean en Grève. C'était une église très riche en reliques où l'on conservait, entre autres ¹, l'hostie crucifiée par le Juif de la rue des Jardins. Elle sera visitée bientôt par les crocheteurs : Regnier de Montigny y enlèvera un calice et un livre d'heures ². On arrivait un peu plus loin devant l'église Saint-Gervais dont le grand cimetière aboutissait à la place Baudoyer. C'est dans cette vieille église que se réunissaient en confrérie les marchands de vin de Paris : Arnoulet Turgis et Guillaume du Ru en furent les gouverneurs ³. La Porte-Baudoyer, que l'on nommait aussi Porte-Baudet, était l'un des endroits les plus parisiens de Paris.

On vendait sur cette place beaucoup de vivres ⁴. Au milieu se dressait une croix devant laquelle étaient menés les criminels en charrette ; on y voyait, peinte sur un tableau, l'amende honorable faite à l'Université par les gens du prévôt lors des troubles de 1453 ⁵. Tant de monde s'y pressait que c'était une façon de proverbe de dire :

Cela est plus commun en France
Qu'à Paris la porte Baudes ⁶.

1. Lebeuf, éd. Cocheris, I, p. 327.

2. A. Longnon, *Etude biographique*, p. 153.

3. Bibl. de l'Arsenal, ms. 2263.

4. Guillebert de Metz, p. 201.

5. Bibl. Nat., Dupuy, 250, 6 septembre 1454. — Du Breul y a vu une échelle patibulaire, *op. cit.*, p. 1067-1068.

6. *Moralité de Tout le Monde*, dans Leroux de Lincy, *Recueil de Farces*, III, p. 12. — « Aussi commun que la Porte Baudet » (Proverbes de Paris, Notes de Sauval. Bibl. Nat., Baluze, 215).

Les gens d'esprit vous y auraient vendu un certain droit, tout à fait analogue à celui d'échevin dont Villon nous a entretenus. Un amant berné de ce temps-là nous le dira :

Des droitz de la Porte Baudet,
Pour toute recompense et paine,
Tout au beau long de la sepmaine
Suis servy, comme ung grant cadet ¹.

Villon devait bien y connaître une taverne célèbre à l'enseigne du *Heaume* ².

Le grand Cimetière Saint-Jean ouvrait sur la place Baudoyer d'une part et de l'autre sur la rue de la Verrerie. Ce n'était plus un cimetière, mais un vaste marché commerçant. Là vivaient, groupés, les ouvriers qui taillaient ces beaux coffres et ces huches que nous admirons encore ³. Sur cette place on rencontrait la taverne célèbre du *Mouton* où l'on pouvait dîner avec les fillettes de la rue du Franc-Mûrier, qui était proche ⁴. Quant à Guillaume du Ru, légataire chargé du luminaire de Villon, il y demeurait à l'enseigne du *Dieu d'Amours* ⁵.

La grand'rue Saint-Antoine, l'artère la plus large de Paris, menait droit à la Bastille ; pour se rendre chez le prévôt, il fallait suivre l'étroite rue de Jouy, dépasser les anciennes murailles qui limitaient les jardins de l'hôtel. Là sont les chambres bien parées où reçoit la prévôte, Mademoiselle Ambroise de Loré : c'est fort vraisemblable que Villon fut accueilli dans cette noble et grande maison ⁶.

Un peu plus bas, entre la rue des Jardins et la rue dite plus tard de l'Ave-Maria, s'étendait la maison des Béguines. Depuis

1. *Poésies de Charles d'Orléans*, éd. J. M. Guichard, p. 425. — Ce morceau, ajouté au ms. original, est probablement de Pierre Danthe.

2. L., v. 170. Cf. *Registre criminel du Châtelet*, I, p. 105 ; Arch. Nat., KK. 409.

3. Guillebert de Metz, p. 215.

4. Arch. Nat., JJ. 179, p. 206. — C'est là que Racine écrivit les *Plaideurs*, chez la veuve Bervin ; et là aussi que fréquenta Boileau (Francisque-Michel, *Histoire des Hôtelleries*, II, p. 303).

5. Arch. Nat., Z¹F 20, 7 juillet 1456. — 6. Voir ch. VII, § II.

saint Louis, qui les avait introduites en France, elles étaient honnies, comme le furent tous les ordres nouveaux ¹. Car on disait que tous ces Mendians, Bégards et Béguines, avaient abandonné les champs pour la ville « parce qu'au désert les corps ne sont pas gras et qu'ils ne mangeaient pas leur saoul... multipliés par le pain, le vin et l'huile, ils se reposaient maintenant dans les villes comme les fidèles du Christ ². » Villon demeurait donc encore dans la tradition en leur souhaitant de grasses soupes ³. Il y avait là, dans cet hospice, des jeunes filles ⁴; des veuves, vivant pieusement sous la direction de religieuses et payant une redevance. Les portes de l'hôtel étaient closes de bonne heure; nulle Béguine ne devait aller aux étuves hors de la maison, coucher en ville, introduire un homme au dortoir ou des filles de mauvaise vie. Les Béguines devaient assister aux offices et entendre, jusqu'à la fin, le sermon; ne pas se disputer entre elles. Quand l'une fautait, on la chassait et on louait sa chambre au profit de la communauté ⁵. Mais ce que nous savons surtout des Béguines du temps de François Villon, c'est que leur ordre tombait en profonde décadence. Il demeurera seulement trois Béguines quand Louis XI, en 1471, installera dans ce couvent les religieuses de l'Ave-Maria ⁶.

En empruntant un peu plus loin la rue des Prêtres ⁷, on débouchait rue Saint-Paul, en face du porche de la paroisse des rois de France ⁷. L'hôtel royal, où descendra encore Louis XI

1. Voir le spirituel dit de la Béguine dans Rutebeuf (*Œuvres*, I, p. 186-187):

En riens que Beguine die — N'entendeiz tuit se bien non; — Tot est de religion — Quant hon trueve en sa vie: — Sa parole est prophécie; — S'ele rie, c'est compaignie; — S'el' pleure, devocion — S'el' dort, ele est ravie; — S'ele songe, c'est vision; — S'ele ment, non creeiz mie... — Se Beguine se marie — S'est sa conversations... — Or est Marthe, or est Marie.

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 900. — 3. T., v. 1159.

4. On voit que le 11 mai 1442 deux religieuses des Béguines sont citées devant le Chapitre de Notre-Dame pour avoir tenu des écoles de filles dans leur maison (Arch. Nat., LL. 240, p. 19).

5. F. Bournon, *Additions*, p. 345, 351. — 6. Du Breul, *op. cit.*, p. 902; sur tout ceci, L. Legrand, *Mémoires de la Société de l'Hist. de Paris*, XX.

7. Sur ce quartier, voir l'excellente étude de F. Bournon dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, 1879.

en 1461¹, était tout proche; derrière s'étendait l'hôtel de la Reine. Il y avait là de grands jardins, plantés au temps de Charles V, mais qui doivent alors, comme les hôtels royaux, demeurer abandonnés.

En suivant les poternes qui fortifiaient à cette hauteur les berges de la Seine, on arrivait aux Célestins. La grosse tour de Billy était plus loin, à l'intersection de cette défense et de la grande enceinte de Paris : elle surveillait le passage de la rivière².

François Villon a bien connu ce quartier des Célestins. C'est là qu'il était né sans doute, et sa mère y demeura certainement : elle l'habitait vraisemblablement encore quand son méchant fils venait auprès d'elle chercher refuge et défense. Car François n'ignorait pas qu'elle priait pour lui, au moultier des Célestins, devant une belle image de Notre Dame, puisque plus tard il composera pour sa vieille mère une prière à la Vierge. Il y a vu en peinture le Paradis doré et l'Enfer rougeoyant qui étaient toute la science de la pauvre femme. Son fils avait d'autres connaissances aux Célestins, sans doute la paroisse de Colombel qui y fut enterré³. C'est là que se réunissait le très noble collège des secrétaires, clercs et notaires du roi, assimilés aux glorieux évangélistes, ces notaires du Christ, qui avaient rédigé les livres saints⁴. Ils y fêtaient la saint Jean (le 6 mai), donnaient au couvent un repas, traitaient de leurs affaires dans les deux salles qu'ils avaient fait construire à cet usage. Le chancelier de France, le président de la chambre des Comptes, les maîtres des Requêtes et le greffier du Parlement y assistaient aussi⁵. Et parfois, après le banquet, on jouait des farces⁶.

1. Arch. Nat., Z¹^H 15, 2 septembre.

2. Le 19 juillet 1538 la foudre tomba sur la tour de Billy et mit le feu à 200 caques de poudre à canon. La tour fut enlevée et ses pierres dispersées de Saint-Antoine à Saint-Victor (Cf. Du Breul, *op. cit.*, p. 1052).

3. Louis Beurrier, *Histoire des Célestins de Paris*; Lebeuf, *add.* Cocheris, III, p. 461.

4. Voir L. Beurrier, *op. cit.*, p. 18-55.

5. Journal de Fauquembergue, 6 mai 1425. — 6. Arch. Nat., V² 76 (1427).

Nous sommes ici, avec Villon, en pays de connaissances. Nicaise de Bailly fut en effet procureur du collège, en 1427, et régla le compte d'Arnoulet Machecou, mari de la poulaillière nommée par Villon : soit 4 chevreaux, 16 oisons, 32 poussins, 32 pigeons. Jean de Bailly en sera également procureur. C'est l'épicier Jean de la Garde, un autre des légataires du poète, qui fournira la cire et les cierges des confrères Jean le Picard, Guillaume Juvéna! des Ursins, M^e Jean Castel ; mais pour les vivants, il livrera amandes, dragées perlées, poudres et sauces ¹.

Tout ce quartier des Célestins était rempli de jardins : la rue du Petit-Musc en était bordée. Devant les Célestins les joueurs profitaient des grands espaces s'étendant le long des murs de la ville pour faire rouler leurs boules, vers la tour de Billy : après quoi on allait boire au *Cerf Volant* de la rue des Barrés ².

Mais les Célestins, que Villon nous dépeint bottés et housés comme des pêcheurs d'huîtres, et qu'il affirme bien ironiquement mener « une vie étroite », prétendaient être les maîtres de ce quartier. Ainsi ils déclaraient tenir du duc d'Orléans cette place où l'on jouait aux boules, et que leur bienfaiteur avait achetée des religieux de Sainte-Geneviève. Le prévôt y avait fait faire un jardin et la ville déclarait, à son tour, que c'était là une des places réservées pour l'usage commun des habitants de la ville de Paris ; elle la revendiquait devant le Parlement. Malgré qu'ils « fussent spacieusement logés », les Célestins tendaient à la possession de ce terrain qui paraissait nécessaire à la ville pour passer les revues, essayer les canons, parquer le bétail quand le roi demeurait à Saint-Pol, ainsi que les chevaux des gens de sa suite.

Or, en ce temps-là, « par délibération de la ville et des maîtres des euvres fut fait ung jardin pour cellui qui garde la tour de Billy » ³ : il y avait donc alors un garde à cette tour.

La ville faisait en effet recette de la location des portes, des

1. Arch. Nat., V^e 76, 77.

2. Arch. Nat., Z^e 3258, fol. 134.

3. Arch. Nat., X^{ve} 8304, fol. 213 v^o, 13 juin 1447.

tours et autres places le long des vieux murs de l'ancienne clôture de la ville, à la volonté du prévôt et des échevins, et selon l'opportunité ¹. Ainsi Robert d'Estouteville avait occupé « la vieille porte ou fausse poterne devant Saint-Pol », les anciens murs derrière son hôtel du Porc-Epic, où des jardins étaient établis ; un tonnelier travaillait dans les anciens fossés. La ville louait de même les tours, bastilles, loges et guérites « tant couvertes que découvertes » (il y en avait donc de ruinées), à partir du château du Bois jusqu'à la tour de Billy. Car ces places pouvaient former des terrasses et des jardins agréables ; quant à la loge couverte de tuiles du château du Bois, elle fut alors abattue, n'étant plus « qu'un g bourdeau » ². Et de même la ville affermaît la pêche des « geules » des égouts à Michault du Four, sergent légataire de Villon, dans les fossés remplis de joncs des tours de Billy, de Saint-Bernard et de Nesle ³.

Mais les Célestins, que nous avons vus lui disputer la place où le bon peuple faisait rouler les boules, contestaient à la ville le droit de louer la tour de Billy. Ainsi, dans un compte qui va de la Noël 1458 à la Saint-Jean-Baptiste de l'année 1460, on constate que la tour de Billy, et une autre tour carrée que l'on rencontrait d'abord en venant de la porte des Barrés, le fossé entre les deux tours, la cour, le colombier, le puits et le jardin de cette tour que tenait à vie M^e Etienne Coulon, procureur de la ville, pour le prix de quatre livres, et qu'avait eus avant lui M^e Jean Du Breul, avocat au Parlement, avaient été mis en séquestre par la Cour à cause du procès des Célestins contre la ville. Le comptable municipal, Jean Luillier, écrivit : *pour cecy néant* ⁴.

Villon n'ignorait rien de tout cela quand il léguaît, en 1461, à Philippe Brunel la vieille tour litigieuse et ruinée ⁵. Ce bon legs n'enrichira donc pas le violent et pauvre diable de seigneur, que demeurera si à court tant que vivra sa pieuse mère ⁶ :

1. Bibl. Nat., fr. 11686. — 2. Bibl. Nat., fr. 11686. — 3. Arch. Nat., KK. 406, fol. 28 ; KK. 407, fol. 41. Le poisson y était plus abondant. — 4. Arch. Nat., KK. 409, fol. 214-215. Il en était ainsi depuis 1450 (Arch. Nat., KK. 406, fol. 111 v^o). — 5. T., h. 126. — 6. Voir à l'appendice la vie de Philippe Brunel.

Item, au seigneur de Grigny,
Auquel jadis laissay Vicestre ¹,
Je donne la tour de Billy
Pourveu, se huys y a ne fenestre
Qui soit ne debout ne en estre,
Qu'il mette tres bien tout a point.
Face argent a destre, a senestre :
Il m'en fault et il n'en a point.

Certes Villon pouvait connaître depuis longtemps ce mauvais homme, Philippe Brunel, dans le milieu des clercs de finance. Mais il semble encore qu'à suivre Villon dans Paris, nous touchions une fois de plus à l'origine d'une association d'idées plaisante qui s'imposa à son esprit et détermina son legs facétieux. Car Philippe et sa mère, Huguette de Vielzchastel, occupaient, non loin de là, les anciens murs de la ville qui étaient compris dans leurs jardin et maison de la rue des Blancs-Manteaux. Dans ces anciens murs, ils avaient même l'usage d'une porte pour aller vers une autre maison qui leur appartenait, rue de Paradis; et l'on voit qu'en 1488 Philippe Brunel, héritier de sa mère, paiera à la ville 4 s. p. de rente pour le « dangier » ² de ces vieux murs. Or Philippe tiendra à ces ruines qu'il possédait jusqu'à la demeure d'un vinaigrier : et il faisait poursuivre ceux qui les démolissaient ! Dans ce temps-là aussi, la tour de Billy sera louée à Pierre Chardonnet, pour six ans, à raison de 32 s. par an, payables aux quatre termes. La Ville a donc gagné son procès contre les Célestins ³. Mais Villon n'a pas eu loisir d'attendre jusque-là. Il aime d'ailleurs à trancher joyeusement les causes qui traînent sans fin devant la justice, comme il l'a déjà fait à propos du procès du chevalier du guet. Au seigneur désargenté, à l'ami Philippe Brunel, qui défendait rigoureusement ses vieux murs, il léguera la vieille, ruineuse et litigieuse tour de Billy.

1. Bicêtre. — 2. Droit de passage.

3. Bibl. Nat., fr. 11686, fol. 26^{ro}, et *passim*, compte de Denis Hesselin de 1488-1489. Dans le compte de 1470-1471 (Arch. Nat., KK. 410) on voit que, par exception, et malgré le procès de la ville et des Célestins, la tour de Billy est louée à Guillaume le Tixerant, « manouvrier à louaige », pour 32 s. p.

Le grand et fort château de la Bastille-Saint-Antoine dominait, de sa masse carrée et de ses grosses tours, tout ce quartier, ses vastes jardins fleuris et ses beaux hôtels. On en vantait la robustesse et la discrétion ¹ : le roi pouvait entrer par là dans sa ville et en sortir secrètement ². Dès qu'on avait franchi la porte Saint-Antoine, on avait devant soi ces terrains vagues où le roi Louis XI passera en revue les milices ³.

En redescendant la grand'rue Saint-Antoine, on laissait à sa droite le prieuré de Sainte-Catherine du Val : c'était une pauvre congrégation ⁴ que les écoliers de Paris connaissaient bien, car ils y venaient régulièrement en procession. On y voyait représentés les sergents d'armes qui gardaient le pont de Bouvines. Dans l'un d'eux, sans doute, on croyait voir l'image de Bertrand Du Guesclin « le bon breton », tel qu'il était en son vivant ⁵.

Cette partie de la ville était seulement à demi construite. Il y avait là beaucoup de clos et d'arbres, surtout le long de l'enceinte. A la « culture » Sainte-Catherine s'étendaient les lices pour les champions ⁶ ; non loin s'élevait le vaste hôtel des Tournelles, habité par les d'Orgemont, le duc d'Orléans, le duc de Bedford, et que les rois préféreront à l'hôtel Saint-Pol ; le grand et le petit hôtel Barbette que possédera Michel Culdoe ⁷.

Un peu plus bas se trouvait le petit Saint-Antoine, où les religieux hospitaliers s'étaient établis au temps du roi Jean pour soigner le feu sacré, le mal des ardents, le très cruel mal Saint-Antoine. Si l'on déteste cordialement quelqu'un, à Paris, on lui souhaite, comme Villon le fera à Jean de la Garde, ce feu-là :

De par moy Saint Antoine l'arde ⁸ !

Et Villon, qui le sait par expérience, dira encore les flammes d'amour :

Plus chaudes que feu Saint Antoine ⁹.

1. Guillebert de Metz, p. 194. — 2. Antonio d'Asti, p. 535. — 3. Arch. Nat., Z^{III} 16, 20 avril 1474. — 4. Rutebeuf, I, 166 ; Bibl. Nat., ms. Legrand, 6984, ad. a. 1477. — 5. Guillebert de Metz, dans *Paris et ses historiens*, p. 191-192. — 6. Guillebert de Metz, p. 220. — 7. Ch. Sellier, *Le Quartier Barbette*, 1899, p. 92. — 8. L., v. 263. — 9. T., v. 600.

On peut rencontrer dans ces parages les douze compagnons du saint qui ont licence d'errer parmi les rues de la ville en portant des sonnettes ¹ : ces bonnes bêtes font de leur mieux la voirie, comme les chiens d'Orient ². Les religieux de Saint-Antoine ont seuls à Paris le privilège de nourrir des pourceaux : cette porcherie fait le coin de la rue des Juifs et de la rue des Rosiers ³. Et la *Crosse*, non pas la crosse épiscopale, mais l'enseigne d'une hôtellerie célèbre à Paris, que Villon lègue aux deux vieux chanoines de Notre-Dame, ne doit pas être loin ⁴.

La rue Vieille-du-Temple aboutissait à un grand champ, clos d'un côté par les murs de la ville. Ce pré, tondu et ras, limité d'autre part par la muraille des Enfants-Rouges, le mur crénelé de l'enceinte du Temple, et dominé par le gros donjon cantonné de tourelles à poivrières, c'était la « culture » du Temple. Dans cet ancien marais on cultivait en effet des légumes ⁵ ; de grands jardins régnaient le long de l'enceinte de la ville jusqu'à la porte du Temple ⁶. Les religieux de la Commanderie devaient la nuit y monter la garde : car maraudeurs et vauriens s'y donnaient rendez-vous ⁷.

Il faut avouer que c'est là une plaisante imagination, si l'on doit de l'argent à un de ces avocats, qu'on assure alors si âpres au gain ⁸, de supposer dans ce désert un change où on lui assigne en paiement une monnaie d'or, un *redu* ⁹. C'est possible

1. Livre rouge vieil du Châtelet, 14 mai 1395.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 150.

3. Arch. Nat., MM. 137, fol. 44, 49.

4. L., v. 224-225. Cf. *Journal de Jean Maupoint* ad a. 1457, cité par W. G. C. Byvanck, *Spécimen d'un essai critique*, p. 89, note.

5. Lebeuf, add. Cocheris, II, p. 467 ; F. Bournon, *Additions*, p. 160 ; Henry de Curzon, *La Maison du Temple*, 1888, p. 145, 208.

6. Guillebert de Metz, p. 227.

7. On voit que le guet arrêta les religieux, dont ce n'était pas l'office (Arch. Nat., MM. 137, fol. 113, compte de 1458-1459).

8. Ordonnance du mois de mai 1413 dans Isambert, *Recueil des anciennes lois françaises*, VII, p. 352.

9. Il est question des *Regales parisienses* dans un acte de 1336. Cf. Du Cange, *ad. v.*, *Moneta Regia*, *Moneta aurea*, *Regales*.

qu'il y ait là des trous ¹ ; et le mot *reau* prête encore à d'autres équivoques moins propres ² ; mais, en vérité, on n'aurait jamais su trouver un change dans cette culture, où s'étendaient seulement des marais et des courtilles ³ :

Item, donne a mon advocat,
 Maïstre Guillaume Charruau⁴,
 Quoyque Marchant l'ot pour estat⁵,
 Mon branc⁶ ; je me tais du fourreau⁷.
 Il aura, o ce, ung rëau⁸
 En change, afin que sa bource enfle⁹,
 Prins sur la chaussee et carreau
 De la grant cousture du Temple.

Dans la rue du Temple, on rencontrait l'église Sainte-Avoye quand on avait dépassé la poterne de l'ancienne muraille ¹⁰. Ce fut d'abord une maison de retraite et une chapelle fondées au ^{xiii}^e siècle par Jean Séquence, chevecier de Saint-Merry, et la veuve parisienne Constance de Saint-Jacques pour abriter une communauté de quarante pauvres femmes veuves

1. Le mot reau eut ce sens dans l'ancienne langue (Voy. Godefroy, *ad. v. Reau*).

2. On prononçait rot. — 3. T., h. 89. — 4. Sur ce personnage voir à l'appendice.

5. FI Quoi qu'il (on l) marchande ou ait estat : C quoy que marchant ot pour estat ; Longnon : Quoy ? que Marchant ot pour estat. — Il faut corriger vraisemblablement comme je l'ai fait ce vers : Ythier Marchand, en effet, a déjà reçu en legs l'épée de Villon (L., v. 83. Cf. T., v. 971).

6. C'est-à-dire mon épée — Mais bran, qui désigna d'abord la partie la plus grossière du son, fut bientôt employé pour signifier tout rebut, tout excrément (Cf. Godefroy, supplément, *ad. v. bran*). On disait *bren* pour quelqu'un. La locution *branc d'acier*, prononcée à Paris, *branc d'achier* (bran à chier), relevait encore cette plaisanterie de haut goût, en faveur parmi les écoliers.

7. L'équivoque n'est donc pas douteuse.

8. Il y a encore ici un jeu de mots dont rend compte la ballade : *On parle de porter devise* (Ms. fr. de Stockholm, LIII, fol. 20 v^o) :

Car prenons que tout billon faille — Tant que courra monnoye estrange — Ung rot vauldra deux petz en chambge.

9. Panurge dira qu'il a « ung estomac tousjours ouvert comme la gibecière d'ung advocat. » L. I, ch. 39.

10. « Rue du Temple depuis le Coin de Frappault jusques oultre l'ancienne porte lez Sainte Avoye. » (Arch. Nat., 14612). — Couvent démoli lors du percement de la rue de Rambuteau en 1838, et qui avait été d'ailleurs entièrement reconstruit pour les Ursulines au ^{xvii}^e siècle (Voir Arch. Nat., N^o Seine, 347-348). A cette époque les seules religieuses étaient enterrées sous le chœur de la chapelle, qui était assez élevé.

au moins quinquagénaires. Et tous deux avaient choisi comme patronne sainte Hadvise, veuve d'Henri le Barbu, morte et canonisée depuis peu. Mais en français on appelait cette sainte polonaise Avoye ¹.

Un hôpital y était annexé, puisqu'en 1424 on nommait les religieuses dirigeant cette communauté les « bonnes femmes maîtresses de l'hôpital Sainte Avoye » ; et c'est un fait qu'en 1429, quand le duc de Bourgogne et sa sœur la duchesse de Bedford entrèrent à Paris par la porte Saint-Martin, ils y firent leur offrande ². Comme d'autres communautés de femmes de ce temps-là, par exemple les Béguines, les Filles-Dieu, ces religieuses étaient très pauvres, et elles vivaient peut-être dans un certain désordre. Bientôt même, il n'en restera plus que trois pour garder leur maison qui tombait en ruine ³. C'est là cependant que Villon demandera à être enterré. Sans doute sainte Avoye était plaisamment la sainte qui remettait les dévoyés dans le droit chemin⁴; or il y a lieu de croire que c'est pour d'autres raisons que François Villon demanda si singulièrement à reposer dans cet hôpital de veuves quinquagénaires. L'idée est amusante en soi; mais du texte même du *Testament* du poète, il demeure évident que l'on n'enterrait pas à Sainte-Avoye ⁵.

La chapelle se trouvait en effet au premier étage et le plancher était fléchissant. Inutile donc de penser à y élever un de ces tombeaux de marbre ou d'albâtre, comme en faisaient faire en ce temps-là les gens riches dans les couvents. Un simple dessin à l'encre suffira pour représenter le pauvre poète ⁶ :

1. Lebeuf, éd. Cocheris, II, p. 208 ; F. Bournon, *Additions*, p. 139, 324 ; L. Legrand, *Mémoires de la Société de l'Hist. de Paris*, XX.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 247.

3. Du Breul, *op. cit.*, p. 900. (Il y a lieu de remarquer que Du Breul a confondu les religieuses de cette maison avec les Béguines de Paris) ; L. Legrand, *op. cit.*, p. 336.

4. Marot, I, p. 212.

5. Villon se souvient que Deschamps a dit dans son *Testament* (*Œuvres*, VIII, p. 29 :

J'ai esleu ma biere — En l'air pour doubte de perir.

6. T., h. 163.

Item, j'ordonne a Sainte Avoye,
 Et non ailleurs, ma sepulture ;
 Et, affin que chascun me voie,
 Non pas en char, mais en peinture,
 Que l'on tire mon estatute
 D'ancre, s'il ne coustoit trop chier.
 De tombel ? riens : je n'en ay cure,
 Car il greveroit le planchier.

Dans le quartier de Sainte-Avoye, comme dans celui des Blancs-Manteaux, nous rencontrons d'ailleurs beaucoup de connaissances du poète, de gens qu'il a nommés¹. C'est en effet la région habitée par les bourgeois riches de Paris qui y possèdent de belles maisons. Rue du Temple, par exemple, demeurent les héritiers de Pierre de Breban et Jean de Blarru ; rue Barbette, on rencontre plusieurs maisons à Jacques et à Jean Perdrier, qui touchent aux vieux murs et sont mises en criée en 1457 ; rue de Paradis, on trouve les héritiers de Hémon Raguier, qui ont leurs hôtels tenant aux religieux des Blancs-Manteaux, ces Guillemites, vêtus de noir, qui occupaient la place que saint Louis avait accordée aux serfs de la Vierge. Rue des Blancs-Manteaux, on rencontre encore Antoine Raguier, le trésorier des guerres, les Perdrier : Guillaume habite devant l'église². Rue du Plâtre, Guillaume Colombel avait une maison ainsi que M^e Pierre Lorfèvre. Rue du Puits, du côté des Blancs-Manteaux, on trouve encore Jacques Perdrier ; Pierre Mauger y est voisin de Raguier, et Mademoiselle de Bruyères a une maison touchant à celle des Chanteprime. Rue des Singes, nous retrouvons encore Mademoiselle de Bruyères avec trois maisons, ainsi qu'Etienne Brunel ; rue des Rosiers, Thibaud de Vitry et Charlot Bailly ; rue des Escoufles, Thomas Cor-

1. Tous les renseignements qui suivent sont tirés d'un censier du Temple de 1457 (Arch. Nat., MM. 135-137).

2. Dans cette église on voyait les tombeaux de Hémon Raguier, trésorier des guerres († le 11 novembre 1433, et inhumé aux Blancs-Manteaux en 1447) ; de Mathieu Beauvarlet, trésorier des finances de Charles VII et M^e des Comptes ; de Jean Perdrier, clerc de la Sainte-Chapelle, † 1376 ; de Guillaume Perdrier, secrétaire du roi, M^e de la Chambre aux deniers (Lebeuf, *add.* Cocheris, I, p. 372).

neille. Rue du Chaume, dite du Grand-Chantier, demeure Jean de Provins, le pâtissier, qui est très vraisemblablement le personnage nommé par Villon à côté de Turgis, le marchand de vin, et de Moreau, qui doit être Jean Moreau, le maître rôtiisseur ; Jacques Fournier y possède une maison à cause de sa femme, la fille de feu Nicolas Vivien. Dans cette rue s'élève la chapelle que le richissime Philippe Braque, aïeul des parents de Montigny, a fait élever, ainsi que l'hôtel où l'on héberge les pauvres femmes. Les descendants de Braque ont le droit d'assister au festin qui se donne le jour de la dédicace ; et c'est un fait que Jean James, maître des œuvres de la ville, le père du légataire de Villon, fit abattre vers 1444 un pignon sur rue, près de la chapelle, très périlleux pour les passants¹. Rue de la Bretonnerie, près de Sainte-Croix², on voit les hôtels de Simon Charles, le président de la Chambre des Comptes ; de Jean de Blarru, de Michel Piedefer, de Guillaume de Corbie ; et les hoirs Montigny y eurent une maison qui faisait le coin de la rue des Singes.

En prenant l'une des rues transversales, la rue au Maire ou la rue des Gravilliers, on trouvait la longue et grande rue Saint-Martin, où demeuraient les ouvriers d'étain³.

Le prieuré de Saint-Martin des Champs s'élevait au bout de cette rue, non loin des remparts et de la grosse porte Saint-Martin. Le prieur, jusqu'en 1452, fut Jacques Séguin, ce religieux qui aimait à recevoir à une bonne table ses amis, et chez qui fréquenta Guillaume de Villon⁴. Jacques Jouvenel des Ursins, patriarche d'Antioche, évêque de Poitiers et président

1. Arch. Nat., S. 4287, censier de la chapelle Braque de 1441 à 1444.

2. Dans cette église, où les huissiers du roi et les sergents à cheval ont leur confrérie, on trouve les tombeaux de Jean le Picart, Me général des Comptes, † 1456 ; de Jean de Popaincourt, président au Parlement, † 1487 ; de Jean de Canlers, conseiller au Parlement, † 1487 et de Catherine Roussel, sa femme (Lebeuf, *add.* Cocheris, p. 366-367).

3. Guillebert de Metz, p. 209.

4. Voir ce qui a été dit de ce personnage au ch. VI.

de la Chambre des Comptes, lui a succédé¹. Il administre les biens du prieuré qui demeurent encore considérables²; mais les religieux n'y sont plus aussi nombreux. En 1457, on en compte vingt-sept, plus un maître d'école, la chambrière du couvent, quatre novices et six enfants de chœur³.

Le quartier Saint-Martin était bien habité, rempli de jardins et d'hôtels; nous y rencontrons encore plusieurs des connaissances de Villon. C'est dans l'un de ces jardins, celui de Pierre Baubignon, que le chapitre avait fait mettre en criée, car ses murs devaient être branlants, que Villon alla sans doute dormir la nuit, au retour d'équipées nocturnes⁴. Rue du Vert-Bois demeure maître Henry Cousin, le bourreau de Paris, « M^e Henry »⁵. Rue Neuve-Saint-Laurent, non loin des égouts, la veuve d'Arnoulet Machecou a une maison, grange et jardin; de même, Jacques Cardon. Rue de la Croix-Neuve, du côté des murs de la Culture-Saint-Martin, Gilles de Vitry a aussi un jardin⁶. Rue au Maire, devant la boucherie de Saint-Martin, habite Jean de Louviers; on y trouve encore Jacques Cardon; Mademoiselle de Bruyères y a une maison et Philippe de Morvilliers, le président, avait résidé dans cette rue⁷. Rue des Gravilliers, Gilles Malet avait possédé une maison qui fut achetée par Jean Froissart, licencié en lois: non loin avaient demeuré Eustache Morel (le poète Eustache Deschamps), Marguerite de Louviers, Pierre d'Orgemont, Jean Doulzsiere et Guillaume de Culant⁸. Rue du Cimetière Saint-Nicolas, des maisons appartiennent à Regnaud de Thumery, à

1. De 1452 au 12 mars 1457; de 1457 à 1469, Jean III de Montambert fut prieur (*Gallia Christiana*, VII, col. 536).

2. Arch. Nat., X^{2a} 25, 24 janvier 1453; X^{1a} 1483, 3 janvier 1456.

3. Arch. Nat., S. 1461². — Ils étaient cinquante au XIV^e siècle (Lebeuf, *add.* Cocheris, II, p. 334 et s.).

4. T. I, v. 996, 1639. Voir à l'appendice la notice sur le jardin de Baubignon.

5. Coyecque, *L'Hôtel-Dieu de Paris*, p. 261.

6. Arch. Nat., S. 1461².

7. Arch. Nat., LL. 1383; S. 1448⁵; S. 1461².

8. *Ibid.*

Jean Cotart, à Jean de Rueil¹. Rue de Montmorency s'élève l'hôtel des évêques de Meaux, qui appartient à Regnaud de Thumery²; et l'on voit la maison que fit élever en 1407 le riche et bienfaisant écrivain, Nicolas Flamel, qui louait les boutiques du bas tandis qu'il logeait en haut de pauvres ouvriers, tenus également de dire pour lui quelques prières³. Rue Garnier-Saint-Ladre, Jacques James possédait une maison à étuves à l'*Image Saint-Martin*⁴; et Jacques exploitait aussi une maison rue aux *Truies*⁵ (cul-de-sac donnant dans la rue Beaubourg, proche de Sainte-Avoye) qui avait appartenu à son père, maître des œuvres de la ville de Paris, de la cathédrale, et garde des fontaines. Jean était mort depuis 1457⁶. C'était un homme riche, possédant plusieurs maisons à Paris. François Villon devait le savoir, comme il connaissait à coup sûr son mauvais fils, qu'il nommera son exécuteur, parmi ces gens de bien et d'honneur comme le violent Philippe Brunel et l'ivrogne Jacques Raguier⁷.

Il semble ici que la promenade que nous poursuivons dans Paris nous donne encore l'explication du huitain très obscur qui concerne Jacques James⁸:

Item, a maistre Jaques James,
 Qui se tue d'amasser biens,
 Donne fiancer tant de femmes ■
 Qu'il voudra; mais d'espouser, riens.
 Por qui amasse il? Pour les siens.
 Il ne plaint fors que ses morceaulx;
 Ce qui fut aux truyes, je tiens
 Qu'il doit de droit estre aux pourceaulx.

Jacques James était donc un garçon avare. Et comme il venait d'hériter de la maison de la rue aux *Truies*, où demeurait son

1. Arch. Nat., LL. 1384. — 2. *Ibid.*

3. Guilbert de Metz, p. 233; *Paris et ses historiens*, p. 457. Ces générosités ne furent pas continuées après lui (M. Aubert, *La Maison dite de N. Flamel*, 1912).

4. Arch. Nat., LL. 1385.

5. « De la maison maistre Jehan James, qui fut Bidault, appartenant de present a Jacques James... » (Arch. Nat., S. 1461², fol. 45).

6. Voir la notice sur Jacques James à l'appendice. — 7. T., v. 1944. — 8. T., h. 156.

père, il pourra bien à son tour la laisser aux pourceaux. Il possède de plus la maison aux étuves. Ces établissements étaient la plupart du temps des endroits de rendez-vous¹ où les femmes de mauvaise vie allaient se baigner, se faire épiler et s'amuser². Voilà bien le lieu souhaité pour « fiancer » autant de femmes que ce mauvais garçon voudra ! Il les aurait trouvées non loin.

Rue Michel-le-Comte, on rencontre le bel hôtel de Thibaud de Vitry qui avait appartenu à Jacques Rapondi ; Jacques Cardon y possède une maison à l'*Asne Rayé*. Rue Beaubourg, on trouve une maison à Jean Cardon³. La rue de la Baudroirie aboutissait à la rue Saint-Martin et au coin de la rue du Poirier, vis-à-vis de la rue Simon-le-Franc, où Jean Mautaint demeurait à l'enseigne de la *Cognée*⁴ ; on l'appelait parfois rue de la Fontaine Maubué, du nom de la fontaine qui s'élevait au coin de cette rue. Les tuyaux de cette fontaine passaient le long et sous la maison de Jean de Bailly⁵. Ce détail de topographie parisienne a encore suggéré à Villon le legs au goinfre Raguier : quand il vient de manger salement chez Bailly, le greffier du Trésor, qu'il descende arroser sa gorge à la fontaine toute proche. Cet endroit était fort fréquenté des Parisiens : Villon a pu y voir représenter en 1449, sur un échafaud, une « très belle histoire de paix et de guerre⁶. »

Dans la rue Saint-Martin, qui s'étendait depuis la porte de ce nom jusqu'à Saint-Merry, on rencontrait d'abord, dans la

1. Voir la petite pièce insérée dans les *Cris de Paris* de 1545 : *Estuves* :

C'est à l'image Sainte Jame — Ou se vont baigner les femmes. — Et baignez et estuvez allez : — Bien servies vous y serez — De varletz, de chambriere, — De la dame bonne chere. — Allez tost les baings sont prestz !

2. Voir la pièce de Henri Baude (Marcel Schwob, *Parnasse satyrique*, p. 164). Dans le cul de sac Beaubourg demeuraient des filles (Guillebert de Metz, p. 209).

3. Arch. Nat., S. 14612 ; LL. 1383 ; S. 14485.

4. Arch. Nat., H. 3462, censier de Sainte-Opportune de 1470 à 1475.

5. Bibl. Nat., fr. 11686. — Voir à l'appendice la notice sur les deux Bailly. — « L'eau de la fontaine publique qui y tient [à Saint-Innocent] est si bonne, et celle de la fontaine Maubué de la rue Saint-Martin l'est si peu, qu'on n'en puise presque à celle-là que lorsque celle-cy ne va plus ; et pour cet effet on dit, quand la première ne va point : *Allons à Maubué, Saint-Innocent ne va plus.* » (Proverbes de Paris, Notes de Sauval, Bibl. Nat., ms. Baluze, 213). — 6. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 393.

portion située hors des anciens murs, la maison du *Barillet* que possédait Denis le Cornu à cause de sa femme ; Jean de Calais y louait une maison aux marguilliers de Saint-Jacques la Boucherie ; en deçà des anciens murs, on voyait la maison des *Trois degrés* qui appartenait à Nicolas de Louviers ; l'hôtel de la *Herse*, que Martin de la Planche, notaire du roi au Châtelet, avait acheté de Marguerite de Louviers et de son mari, le drapier. Thibaud de Vitry y possédait une maison proche de l'ancienne porte Saint-Martin ¹.

Un peu plus loin on rencontrait l'Hôpital Saint-Julien des Ménétriers où pouvaient loger les « pèlerins passans. » Mais tous ces hôpitaux n'intéressaient pas Villon. On leur lèguait trop : lui, dans ses *Lais*, leur donnera seulement le bois de son lit ². Un peu plus bas était la rue des Ménétriers, jadis le rendez-vous des jongleurs qui y tenaient école ³. Ils s'assemblaient maintenant au premier étage de la salle de Saint-Julien, où on hospitalisait en bas les indigents ⁴. Et sans doute ils ne sont pas différents d'eux, les pauvres vielleurs qui réjouissent alors les cortèges des noces ou montrent des animaux ⁵. Donnons-leur un souvenir puisque Villon a si joyeusement salué toute ménestrandie ⁶. Un peu plus loin encore on apercevait l'église Saint-Merry, une riche paroisse ⁷.

La rue Saint-Denis était l'artère commerçante de Paris, celle où demeuraient les épiciers, les apothicaires et les selliers ⁸. Le couvent des Filles-Dieu s'élevait presque à l'extrémité de cette rue, à main droite ⁹. Il avait été établi au temps de

1. Arch. Nat., S. 1461². — 2. L., v. 233. — 3. Guillebert de Metz, p. 209. On rencontre le *vicus viellatorum* dès 1225 ; les statuts des ménestrels datent de 1321 (Voir Bournon, *Additions*).

4. Bournon, *op. cit.* — 5. *Paris et ses historiens*, p. 428. — 6. T., v. 1704, 1979.

7. Parmi les personnages qui y furent inhumés, mentionnons Henri Clutin le changeur, † 1418 ; Jean de Vaudetar, maître des comptes † 1414 ; Regnaud de Thumery, m^e des monnaies † 1434 ; Gilles Cornu, notaire et secrétaire du roi et changeur du Trésor, † 1482 (Lebeuf, *add.* Cocheris, II, p. 216 et s. ; abbé Baloché, *Histoire de la paroisse*, I.)

8. Guillebert de Metz, p. 208. — 9. A. Bonnardot, *Appedice aux études archéologiques sur les anciens plans de Paris*, p. 25. La rue du Caire a été percée sur l'emplacement de ce couvent.

saint Louis, entre Saint-Lazare et Saint-Laurent, pour servir de refuge aux filles repenties : les religieuses devaient y recevoir en outre les pauvres indigentes malades. Pendant les guerres anglaises, les Filles-Dieu étaient rentrées dans la ville. Elles devaient alors hospitaliser la nuit les pauvres femmes mendiante, à qui, le matin, elles donnaient un denier et un pain. Les Filles-Dieu chantaient les heures canoniales dans leur chapelle et se tenaient dans une partie de l'hôpital séparée de la salle où étaient les lits destinés aux pauvres passantes qui, elles, étaient servies par des converses portant l'habit de Filles-Dieu ; ces dernières faisaient aussi les lits et récitaient quelques patenôtres, tandis que les Filles-Dieu clergesses chantaient seulement les heures ¹.

Mais, de s'installer en la rue Saint-Denis, il paraît que cela n'avait pas modifié la conduite des Filles-Dieu : elles ne vivaient pas, disait-on, très chastement ². Des pécheresses qui, toute leur vie, avaient abusé de leurs corps et étaient tombées dans la mendicité, occupaient du moins les lits des pauvres « femmes passantes ». Bientôt il n'y aura plus de religieuse qui sache y chanter les heures canoniales ; la maison sera comme inhabitée et les converses refuseront de faire les lits. Il est bien difficile de se former une opinion sur la réalité de tous ces faits ; il suffira de rappeler que les Filles-Dieu furent détestées à Paris, dès leur établissement, comme tous les ordres mendiants :

Diex a nom de filles avoir,
 Mais je ne puis oncques savoir
 Que Dieux eust fame en sa vie...
 Je dis que ordre n'est ce mie,
 Ains est barat et tricherie
 Por la fole gent decevoir.
 Hui i vint, demain se marie ;
 Li lignaiges sainte Marie
 Est plus grant que ne fu ersoir !

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 885 et s. ; Lebeuf, éd. Cocheris, I, p. 139, 274 ; F. Bournon, *Additions*, p. 43.

2. Du Breul, *op. cit.*, p. 616.

C'est le vieux Rutebeuf qui a écrit cela ¹. Il est curieux de voir que Villon affirmera encore la persistance de cette opinion parisienne ; car, dans ses *Lais*, il leur légua ² :

Savoureux morceaux et frians
Flaons, chappons et grasses gelines.

Ce n'est pas se montrer généreux envers de pauvres filles qui donnent la croix à baiser, l'eau bénite et le pain aux criminels qui sont menés à Montfaucon ³, et quand, soi-même, on aurait pu recevoir de leurs mains cette dernière charité.

Entre la rue Saint-Martin et la rue Saint-Denis s'étendait le quartier le plus vivant de Paris : Villon le connaissait bien.

Rue Guérin-Boisseau, Angelot Baugis, herbier, possède la maison à l'enseigne de la *Caige* ; Nicolas de Louviers, celle où pend le *Croissant* ⁴ ; dans le Grand Huleu et la rue de Bourg-l'Abbé se tiennent les filles ⁵. Rue Quincampoix, où demeurent les orfèvres ⁶, on trouve la maison de Henri de Marle, fils d'Arnaud ⁷. Au coin de la rue aux Ouës et de la rue Saint-Denis est l'*Image de Notre-Dame* que frappa d'un coup de couteau le goujat ivre qui sortait de la taverne, ayant perdu au jeu son argent et ses habits, comme cela arriva à Villon ⁸ ; rue Trousse-vache on voit l'enseigne du *Vilain qui trousse la vache* ⁹. Rue des Lombards habitent les gens qui font des pourpoints ¹⁰ ; derrière sont les entrepôts de ces marchands étrangers, italiens la plupart, qui vinrent s'établir en France au xiv^e siècle : et dans cette rue il y avait un poids. Mais on ne savait plus alors le sens du mot lombard : un lombard c'était communément un usurier. Bientôt, dans un procès que soutiendront les merciers de Paris contre des Génois venus s'installer devant le Palais, un avocat dira que « les Ytaliens furent mis hors de ceste ville

1. Ed. Jubinal, I, p. 164. — 2. L., v. 250. — 3. Du Breul, *op. cit.*, p. 947.

4. Arch. Nat., S. 1461². — 5. Guillebert de Metz, p. 209. — 6. *Ibid.*

7. Arch. Nat., S. 1461². — 8. Du Breul, *op. cit.*, p. 1066.

9. Arch. Nat., S. 1448⁵ fol. 56 v^o. L'étymologie du nom de cette rue a été contestée par Jaillot, mais Sauval avait vu encore cette enseigne. Cf. le texte péremptoire publié par M. Schwob, *Romania*, 1901. p. 392. — 10. Guillebert de Metz, p. 210.

pour ce que usoient de usures ¹... » Suivant cet esprit, Villon nous représentera le lombard, détesté de Dieu : dans sa jolie ballade au duc de Bourbon il dira en bon Parisien ² :

Se je peusse vendre de ma santé
A ung Lombart, usurier par nature,
Faulx d'argent m'a si fort enchanté
Qu'en prendroie, ce cuide, l'adventure...

Dans la rue des Lombards on rencontrait la demeure de Merbeuf, qui n'était qu'un riche drapier et contrefaisait le noble ³. En empruntant la rue de la Truanderie, ou bien celle de la Cossonerie où l'on vendait des poulardes ⁴, on arrivait bientôt aux Halles.

C'était une petite ville dans la ville, et toute construite au hasard. Sur la place principale, devant les maisons régulières édifiées sur des piliers, il y avait un pilori où l'on exposait les délinquants, une fontaine, une potence et une croix de pierre. Au pilori, on montrait par exemple un voleur portant autour du cou les tuyaux de plomb des fontaines qu'il avait dérobés ; un faux monnayeur y portait un collier de fausse monnaie ; et c'est là qu'on était battu de verges. Quant aux têtes des criminels de lèse-majesté, on les plantait au milieu de cette place, au bout d'une lance ⁵. Les galeries des Halles proprement dites comprenaient deux étages ; en bas on vendait le drap, les pelisses, les fourrures, les étoffes de soie ; en haut était étalé tout ce qui concernait la parure et le costume : couronnes, tresses, bonnets, miroirs, ceintures, bourses, gants, colliers de

1. Arch. Nat., X^{1a} 4811, fol. 296 v^o, 20 février 1470 n. st.

2. *Poésies diverses*, IX, 21-24.

3. Voir la notice à l'appendice.

4. Guillebert de Metz, p. 207.

5. Bibl. Nat., Dupuy, 250, 8 août 1455, 31 décembre ; 22 janvier 1456 n. st. ; 14 février 1459 n. st. Cf. le legs de l'équivoque cornette (corde de la potence) que fait Fin Ruby (Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, XIII, p. 7) :

A ces gorriers portans visaige palle — Rongneux, raffeurs, farcis de grosse galle, — Pour cest yver a chascun sa cornette — Prise aux faulxbourgs de Paris et aux Halles.

poitrine¹. La halle au blé se tenait au milieu d'une cour en forme d'arc, entourée de bâtiments ; et il y avait, non loin, une série de petites rues qui se coupaient à angle droit, où étaient installées la halle au cordouan (des cuirs), la poterie, la friperie. On y voyait aussi du pain et des fruits amoncelés ; dans la belle saison, des pyramides de poires empilées comme le charbon sur la place de Grève². Quant aux marchands de ferraille et aux lingères, leurs échoppes étaient adossées sur les deux côtés du cimetière des Innocents.

C'était là un endroit de Paris que connaissait bien Villon : la lingerie surtout, que l'on appelait encore le « Marché au fillé ». Malgré le soin que prenaient les matrones de s'assurer de l'honnêteté des jeunes marchandes qui vendaient la lingerie, il y en avait, on l'a vu, de conduite légère³. On n'en saurait douter aussi : entre toutes les marchandes de Paris qui ont le bec prompt à la riposte, celles-ci doivent se distinguer : car c'est en leur souvenir que Villon a composé la belle ballade des Dames de Paris, et aussi pour se moquer de Mademoiselle de Bruyères, la pieuse dame qui possédait d'ailleurs deux maisons aux Piliers⁴, non loin du pilori, et que Villon imagina prêchant la Bible aux lingères.

De plus les Halles étaient alors un véritable lieu de plaisir. Il y avait de bons cabarets dans le voisinage, comme les *Trumelières* où Villon dit avoir laissé en gage ses braies⁵. On voyait des jongleurs planter leur bannière et jouer leurs farces sur la place ; d'autres donnaient leurs représentations dans des chambres⁶. Aux Halles enfin se rassemblaient les vagabonds oisifs qui jouent aux dés, blasphèment les noms de Dieu, de la Vierge et

1. Jean de Jandun, p. 51. Cf. L. Biollay, *Les anciennes halles de Paris*, dans les *Mém. de la Soc. de l'hist. de Paris*, III.

2. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 184.

3. Et moy qui suis belle filante — Je souhaite fins garnemens — Avecques eulz estre vail-lante, — Ribler, gaudir, tenir les rens.

(*Les souhaits des femmes*, dans Montaignon, *Anciennes poésies françaises*, III, p. 151).

4. A l'enseigne du *Cerf Volant* et de l'*Ecu de France* (Voir p. 277).

5. *Registre criminel du Châtelet*, II, p. 503. Voir ce qui a été dit p. 73-74.

6. Arch. Nat., X²² 17, 6 octobre 1416.

des saints. Quand on les prend sur le fait, on les fustige devant le portail des Halles ¹.

Maintes fois aussi François Villon dut entrer aux Innocents. C'était le plus vaste cimetière de Paris, l'un des plus anciens, clos de gros murs de dix pieds comme une ville, et percé de trois portes ². L'entrée principale ouvrait dans la rue Saint-Denis ; sur cette rue régnait également l'église. Au portail on voyait sculptée dans la pierre l'histoire des trois vifs et des trois morts que Jean duc de Berry avait fait exécuter l'an 1408 ³. Trois nobles jeunes gens y faisaient voler l'oiseau dans la forêt et s'arrêtaient tout interdits devant l'apparition de trois spectres hideux, images de la mort. Un moine, saint Macaire disait-on, tirait la morale de cette lugubre et vieille histoire qu'André Orcagna avait peinte lui aussi, avec quelques variantes, au Campo Santo de Pise. Nous n'avons plus les vers ni l'image de la vision sculptée au portail de l'église du grand cimetière parisien : mais on peut croire que Guyot Marchand, libraire et enfant de la ville, les reproduisit exactement dans les *Dis des trois mors et des trois vifs* qu'il publia en 1486. On y voit le moine accroupi dans sa grotte, tenant à la main son chapelet et le phylactère à sentence ; la forêt de la vie y est figurée par trois arbres feuillus qui ressemblent fort aux arbres des jouets de Nuremberg ; trois cadavres rongés de vers, la panse ouverte, parlent avec des gestes dolents. Sur une autre planche sont représentés les trois jeunes seigneurs qui font voler l'oiseau, montés sur des chevaux richement houchés : mais au spectacle des morts l'un d'eux a mis pied à terre et son cheval se cabre de terreur.

On y lit les vers où l'ermite tire la morale de cette historiette :

1. Arch. Nat., X^{2a} 51, 19 septembre 1487.

2. Guillebert de Metz, p. 193 ; Arch. Nat., X^{1a} 4814, fol. 203 [Procès des marguilliers des Saints Innocents contre le chapitre de Notre-Dame].

3. *Paris et ses historiens*, p. 265 et s. — Plusieurs versions rimées de cette vieille histoire circulaient dès le XIII^e siècle.

Or ne scet ou si ces trois autresfois
Ont esté ducs, barons, contes ou roys,
Papes, abbés, cardinaulx ou chanoines,
Ne qui estoient le plus noble des trois,
S'ilz ont esté bossus, borgnes ou drois,
S'ilz ont esté prévosts ou capitaines,
Fors qu'il ont eu tous trois faces humaines
Qui ont esté en la terre ammurées
La ou les vers les ont deffigurées.

Puis viennent les discours que les trois morts tiennent aux trois vifs :

Nous vous denoncons tous, de voir,
Qu'il vous convient mort recevoir ;
Une mort, las, si douloureuse,
Si amere, si angoisseuse,
Que les mors qui en sont delivre
Ne voudroient jamais revivre
Pour mourir encore de tel mort !

Voilà certes des vers qui étaient de nature à intéresser Villon quand il passait devant le portail des Innocents.

L'église des Innocents était dédiée aux enfants martyrisés par Hérode, confondus alors dans un même culte avec les petits chrétiens que l'on disait crucifiés par les Juifs. Cette dévotion était très répandue, et partagée entre autres par le roi Charles VII : et l'on croyait que les corps si parfaitement conservés de ces enfants avaient le pouvoir d'arrêter les hémorragies. Dans l'église des Innocents on montrait donc le chef d'un « innocent », enchâssé d'or et d'argent : car les Anglais avaient transporté son corps précieux dans leur pays. Mais le roi Louis XI fera bientôt cadeau à l'église d'un « innocent entier » enfermé dans un grand reliquaire de cristal ; en outre l'église possédait alors le chef du jeune chrétien saint Richard, que les mauvais Juifs avaient crucifié à Pontoise¹. C'est dans cette église que les visiteurs venaient chercher les pardons ; et c'est là que se réunissaient les confréries des fripiers d'habits, des drapiers, des gan-

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 830 et s. ; Lebeuf, éd. Cocheris, I, p. 111.

tiers, des carillonneurs, des balanciers, des crieurs de corps et de vin ¹. Et Villon peut encore y avoir vu le logis de la recluse Alix la Bourgolle, qui entendait la messe dite dans l'église par une petite fenêtre treillagée ².

Quand on pénétrait dans le cimetière, on avait devant soi un vaste rectangle de terre herbeuse et grasse, limité par les charniers. On y voyait quelques grandes croix, une chaire à prêcher, une grande lanterne des morts décorée d'une belle image de la Vierge sous un auvent de bois. On n'en savait plus l'usage, puisqu'on la tenait à Paris pour une tournelle élevée par un homme orgueilleux qui, en son vivant, s'était vanté que les chiens ne pisseraient pas contre son sépulcre ³.

Une partie du cimetière appartenait à l'église des Innocents, l'autre à l'Hôtel-Dieu ; la troisième était réservée aux églises qui n'avaient pas de cimetière ⁴. Ce grand enclos était en somme le cimetière des pauvres gens.

En temps de mortalité et d'épidémie on les amenait en foule, cousus dans leurs linceuls. Pendant la grande peste on dut faire murer les portes du cimetière, afin d'éviter le mauvais air ⁵ ; en l'année 1418, où cinquante mille personnes moururent en cinq semaines, de grandes fosses y furent creusées. On déposait trente et quarante personnes à la fois, comme s'il s'agissait de tranches de lard, et l'on « poudrait » dessus avec un peu de terre. Une de ces fosses reçut six cents personnes, de pauvres

1. Lebeuf, éd. Cocheris, I, p. 111.

2. Elle mourut en 1466 et était enfermée depuis 1420, comme le montre son épitaphe (Du Breul *op. cit.*, p. 837). Le 11 octobre 1442, on enfermait Jeanne la Verrière dans une maisonnette toute neuve en présence de l'évêque de Paris et au milieu d'un grand concours de peuple (*Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 366).

3. Guillebert de Metz, p. 193.

4. *Ibid.* ; en 1440, pendant quatre mois on n'y enterra pas, le processif évêque Denis du Moulin ayant exigé de l'église une trop grande somme d'argent (*Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 357).

5. Du Breul, *op. cit.*, p. 959. — Jean Le Fèvre a écrit :

Je ne veux pas que l'on me boute — Avec ceux de saint Innocent : — Quatre vingt dix neuf ou cent — On met tout ensemble, sans faille. — Ils pourront bien avoir bataille — Au jour qu'ils ressusciteront.

Le Cimetière des Innocents vers 1460

après un Breviaire parisien
collection L. ouest

Vue du cimetière des Innocents
Plan de Truschet et Hovius 1570-1574

enfants surtout : on en creusa cinq aux Innocents¹. En ce temps-là le fossoyeur était joyeux² :

LE FOSSEYEUR

Du temps de la mortalité,
Ma bourse d'argent estoit grosse

LE VALET

Et aussi c'est abilité,
Maistre, de bien faire une fosse

LE FOSSEYEUR

Ou est le temps que mort escosse
Grans et petis, jeunes et vieux,
Aussi drus comme pois en cosse ?
On s'en cource et je suis joyeux !

Mais la terre des Innocents avait cette propriété de faire vite sa besogne³. Dans la suite le fossoyeur allait loger les pauvres squelettes dans les greniers, les galetas de bois du premier étage des charniers, où ils pourrissaient à leur tour.

Durant les beaux jours, et quand la mortalité était faible, le cimetière des Innocents était un des endroits les plus fréquentés de Paris⁴. Il servait de but de promenade : les bourgeois venaient y écouter des prêches ; ils faisaient le tour des charniers où se dressaient toutes sortes de petites boutiques⁵. On devait même sévir contre de soi-disant libraires, merciers, ferronniers et autres marchands qui exposaient leur camelote jusque sur les tombes des défunts. Les marguilliers des Saint-Innocents les toléraient et parfois leur vendaient ces places. On assurait que parmi eux il y avait de ces marchands qui ne craignaient pas de

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 115-116. — 2. *Vieux Testament*, v. 35113.

3. Thomas Platter, *Mémoires de la Société de l'Hist. de Paris*, XXIII, p. 199. — En trente ans le dernier fossoyeur, François Poutrain, aurait enterré 90.000 corps : « Notez que les fossoyeurs n'achètent jamais de bois l'hiver, car ils se chauffent avec des bières qu'ils coupent et emportent des cimetières ; par la même raison, ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises », lit-on dans le *Tableau de Paris* de Mercier, 1783, I, p. 240.

4. Abbé Valentin Dufour, *La Danse Macabre*, p. 60, 71.

5. C'était vrai encore au temps de Sébastien Mercier dont il faut lire le ch. 84 du *Tableau de Paris* (éd. de 1783, I, p. 247 et s. : *Les écrivains des charniers des Innocents*).

devenir les recéleurs des voleurs, ces fils d'iniquité ¹. Les alentours du cimetière étaient bruyants et très gais : on entendait les ferrons qui battaient leur enclume contre le mur, et les cris des marchands de la Halle.

Le cimetière, ouvert, demeurait surtout le rendez-vous des chiens, des alchimistes, des filles, des galants qu'on appellera les « secrétaires des chambrières ² ». Parfois on y donnera des fêtes très singulières : par exemple, à l'occasion de l'entrée de Henry VI à Paris, une chasse au cerf ³. On y voit aussi d'étonnantes processions, comme celle des douze mille enfants portant des torches ⁴; le Jeudi-Saint, l'évêque de Paris y fait un sermon ⁵.

Le Jour des Morts, un sergent à verge se tient à chaque porte, et doit veiller à ce que l'accès demeure possible; d'autres font circuler le peuple dans les allées. Il s'élevait alors aux portes des rixes suivies d'arrestations : car certains, qui n'étaient pas autorisés à le faire, voulaient y vendre des échaudés, des gaufres et des craquelins. Ainsi une lingère, qui avait un étal à la porte des Innocents, constatait que, dès sept heures du matin, il y avait là une table que la femme de Jean Charrier, pâtissier, avait mise dès minuit. La pâtissière appelle le sergent. Une dispute s'ensuit et le sergent procède à une arrestation; la table est renversée, les enfants et autres assistants dévorent les gâteaux ⁶.

Les tristes charniers étaient le cadre immuable de ces scènes tantôt lugubres, tantôt joyeuses. Ils formaient un cloître de quatre-vingts arches environ, où se faisaient enterrer les riches bourgeois de Paris qui les avaient élevées : ils y mettent leurs

1. Livre rouge vieil du Châtelet (Bibl. de la Préfecture de Police, fol. 425, ad. a. 1401).

2. Noël du Fail, § des bons larrecins — Cf. Sauval, *Chronique scandaleuse de Paris*, p. 23 ; p. 28, l'ordonnance de saint Louis enjoignant aux filles de séjourner loin des cimetières.

3. En 1431 (*Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 276).

4. *Ibid.*, p. 312. — 5. *Ibid.*, p. 389.

6. Arch. Nat., X²^a 41, 24 mars 1477.

blasons roturiers, leurs armes parlantes, tous ces *nobles hommes et sires et honorables* trépassés qui réclament avec orgueil des prières : *Pater Noster, Ave Maria, Requiescat* et *Priez Dieu pour eux*¹. Il y a là de gracieux monuments de pierre où ils sont représentés à genoux avec leur épouse et leur patron, comme Nicolas Flamel et Perronelle sa femme² : on y voit des pierres levées, de grands tableaux pieux, des croix, des inscriptions gravées sur le cuivre. Beaucoup de légataires du pauvre poète reposeront là : Jean Riou, pelletier et capitaine des archers, sous une image de saint Sébastien ; Nicolas de Louviers, Guillaume Volant, Jean de Rueil, Jean Marcel ; l'épithaphe des Perdrier se lisait sous un grand tableau ; les Danes y avaient une arcade ; et on y rencontre aussi les Chanteprime, les Braque, les Luillier, les Béthisy³.

Sous les arceaux de ce cloître, le long de la rue de la Ferronnerie⁴, se déroulait une étrange et expressive peinture : c'était la danse des morts, la danse Macabrée⁵ comme l'on disait.

Nous ne possédons plus ces fresques : mais on peut croire qu'elles sont fidèlement représentées dans l'édition de la Danse Macabre qu'édita le libraire parisien Guyot Marchand en 1485⁶. Elle nous présente une suite de petites scènes accompagnées d'un huitain moral se terminant par une façon de proverbe. D'abord on y voit l'acteur, un personnage religieux, un maître, que l'on appelle parfois le docteur Macabré⁷, assis sur une haute chaise, au milieu de ses livres : un ange soutient

1. Bibl. Nat., fr. 22390 ; Arch. Nat., L. 656, 851, LL. 434⁶.

2. *Paris et ses historiens*, p. 455.

3. Voir Lebeuf, add. Cocheris, I, p. 195 et s.

4. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 234.

5. Guillebert de Metz, p. 193.

6. Voir *Paris et ses historiens*, p. 293-317 et *La Danse Macabre et le Charnier des Innocents...* p. p. l'abbé V. Dufour.

7. Gaston Paris pense qu'il faut restituer ces vers à Jean LeFèvre, qui a écrit, en 1376, dans son *Respit de la Mort* :

Je fis de Macabrée la dance — Qui de toute gent maine à sa trace.

(*Romania*, 1895, p. 129). Mais « faire la danse macabrée » était une locution courante pour dire qu'on avait failli mourir, ce qui était le cas de LeFèvre (Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, VIII, p. 349).

au-dessus de lui une banderolle sur laquelle les clercs lisaient : *Hec pictura decus, pompam luxumque relegat, in que choris nostris linquere festa monet*. Quant à ceux qui n'entendaient pas le latin, ils pouvaient lire l'exhortation en français à méditer ce « miroir salutaire » :

O creature raisonnable
Qui desire vie eternelle...

Mais tous pouvaient voir de leurs yeux et comprendre les scènes expressives qui suivaient¹.

D'abord les quatre morts musiciens : l'un joue de la corne-muse, l'autre touche l'orgue portatif, le troisième pince de la harpe et le quatrième, qui est tambourinaire, frappe furieusement sur sa caisse et souffle de sa bouche sans chair dans le galoubet. Le branle commence. Voici le pape mitré, l'empereur tenant le globe et l'épée, le cardinal tout rouge, le roi au manteau fleurdelisé, le patriarche, le connétable, l'archevêque, le chevalier, l'évêque, l'écuyer, l'abbé, le bailli, le maître d'école, le bourgeois, le sergent avec sa verge, le moine, l'usurier et le pauvre, le médecin qui regarde son urinal, le bel amoureux, l'avocat, le ménestrel qui laisse tomber sa vielle, le curé, le laboureur, le cordelier, le petit enfant au berceau, le clerc long vêtu, l'ermite encapuchonné. Et tandis que ces figures déjà raidies, inclinées ou terrifiées, demeurent sans mouvement, un étrange compagnon gambade et ricane en les agrippant : cet être si plein de vie, c'était la Mort. Non pas le squelette précis et mécanique ; mais une étonnante figure revêtue

1. J'ai utilisé pour cette énumération les deux mss. de la Danse Macabre qui portent les notes de Grandrue, le vieux et exact bibliothécaire de Saint-Victor (Bibl. Nat., ms. fr. 25550, fol. 235 : *Dictamina choree Machabré prout sunt apud Innocentes Parisienses* ; ms. lat. 14904, fol. 64 : *La dance Macabré pro ut habetur apud sanctum Innocentium*). Il faut donc retrancher de la scène originale les figures nouvelles introduites par Guyot Marchand : le légat de France, l'astrologien, le chanoine, le marchand, l'homme d'armes, le chartreux, le promoteur, le geôlier, le pèlerin, le simple berger, le hallebardier, le fou. Ces petites scènes eurent un tel succès que Guyot Marchand imprimera bientôt la *Dance des Femmes* dont une rédaction est l'œuvre de Martial D'Auvergne (Bibl. Nat., fr. 25434).

de lambeaux de chair, avec une panse trouée d'où coulent les vers, qui vous regarde de ses yeux vides et vous parle de sa bouche sans lèvres. Elle porte la bêche ou le pic du fossoyeur, la bière du trépassé, la flèche fatale, ou se drape glorieuse dans le suaire. C'était la Mort triomphante : mieux encore, la figure du vivant transfiguré, le mort qui saisissait le vif ; c'est nous -même, notre bel avenir ! Et l'on voyait au bout de cette théorie l'image d'un roi mort, étendu aux pieds du maître. Le docteur tirait la morale de cette histoire en « vers magistraux » :

LE ROY MORT

Vous qui en ceste portraiture
Veez danser estas divers,
Pensez que humaine nature
Ce n'est fors que viande a vers.
Je le montre qui giz envers !
Si ay je esté roy couronnez :
Tels serez vous, bons et pervers.
Tous estas sont a vers donnés.

L'ACTEUR

Rien n'est d'omme, qui bien y pense :
C'est tout vent, chose transitoire... ¹

Cette peinture n'était pas beaucoup plus ancienne que Villon puisqu'elle avait été commencée en 1424 ². Mais on la tenait pour plus vieille encore, du temps du « savant et belliqueux roi Charles V » ; et l'on croyait aussi y reconnaître, prises sur le vif, les effigies des hommes de cette époque-là ³. En sorte que les petits et les faibles pouvaient voir entrer dans la danse les

1. Cf. T., v. 391-392. De ceste vie cy bouffez : Autant en emporte ly vers.

2. « Item l'an mil CCCC XXIIIJ fut faicte la Danse Macabré aux Innocents et fut commencée environ le mois d'aoust et achevée au Karesme ensuivant. » *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 203.

3. « Et surtout on les voit par bandes et regimens comme estourneaux, se promenant aux cloistres saint Innocent a Paris, avec les trespassez et secretaires des chambrières, visitans la dance Marcadé, poëte parisien, que ce savant et belliqueux roy Charles le quint y fit peindre, où sont représentées au vif les effigies des hommes de marque de ce temps là, et qui dansent en la main de la mort. » (*Contes d'Eutrapel*, éd. C. Hippeau, I, p. 133).

riches et les violents qui les avaient opprimés. Oui, chacun devait lire dans ce miroir et y trouver sa vengeance. Villon pouvait y reconnaître les riches qui n'avaient pas été tendres pour lui ; l'évêque impitoyable ; le moine vivant grassement au cloître ; le sergent qui prenait tout au pauvre monde et se trouvait happé à son tour ; l'usurier, représenté comme il l'a dit, les mains sur sa bourse pendant à sa ceinture ; l'avocat qui a si bien su attirer à lui la fortune de ses clients et va connaître une sentence sans appel ; le cordelier honni à Paris ; et, sans doute, il reconnaît aussi, puisque nous le reconnaissons chez lui, le charmant amoureux qui fait son dernier adieu aux banquets, aux chapeaux de fleurs et aux pucelles ; le ménestrel qui nous dit, exactement comme le fera Villon :

J'ay mis sous le banc ma vieille

Au clerc long vêtu, et qui porte son écritoire à la ceinture,
la Mort parlera comme la Fortune au pauvre Villon :

Prenez en gré...

Cette imagerie avait en somme profondément remué l'âme populaire à Paris¹. Mais, plus encore que cette littérature dévote, l'étonnant et réel spectacle des charniers impressionna vivement l'auteur du *Testament*.

Il y avait au-dessus du cloître des galetas, des greniers de bois chargés à rompre de tous les squelettes dont la terre vorace avait dévoré les cadavres, et que les fossoyeurs empilaient là, au fur et à mesure de leurs fouilles² : des tas d'ossements, des tibias, et surtout des têtes enchâssées. Quand ces greniers débordaient, on les surélevait encore pour de nouvelles piles qui attendaient de devenir poussière³.

1. « Avec escriptures pour esmouvoir les gens à devocion. » (Guillebert de Metz, p. 193).

2. « Le nombre déjà prodigieux des squelettes qui sont entassés au-dessus de leurs têtes, dans des greniers surchargés de leur poids... » Mercier, *Tableau de Paris*, I, p. 249.

3. Arch. Nat., X¹⁸ 4813, fol. 203 (18 juin 1473). — « Une infinité d'ossements et

La mort et le moine, la mort, l'usurier et le pauvre homme
Danse macabre, édit. de 1485 par G. Marchant

C'était là un spectacle mélancolique pour un homme sensible, comme le fut Villon qui avait beaucoup médité sur la fin des douces choses de la vie, et les avait aimées âprement. Un simple honnête homme tel que le breton Meschinot, son contemporain, nous l'a dit ¹ :

Se tu vas a Sainct Innocent,
Ou y a d'ossemens grans tas,
Ja ne congnoistras entre cent
Les oz des gens de grans estas
D'avec ceulx qu'au monde notas
En leur vivant povres et nus :
Les corps vont dont ilz sont venus.

Mais il faut entendre Villon tirer la leçon morale de ces crânes amoncelés ² :

Icy n'y a ne ris, ne jeu ³.
Que leur vault avoir eu chevances,
N'en grans lis de parement jeu,
Engloutir vins en grosses pances,
Mener joye, festes et dances,
Et de ce prest estre a toute heure ?
Toutes faillent telles plaisances,
Et la coulpe si en demeure ⁴.

Quant je considere ces testes,
Entassées en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes,
Au moins de la Chambre aux Deniers,
Ou tous furent portepanniers ⁵ :
Autant puis l'ung que l'autre dire,

testes de trespassez : tres belles et bonnes glaces a représenter la grandeur et impertinence de nostre vanité humaine », dit le vieux Du Breul, *op. cit.*, p. 830.

1. *Les Lunettes des Princes*, Nantes, 1493, f. iij.

2. T., h. 148-152.

3. Sauval a encore recueilli un proverbe parisien à ce sujet : « Les os des SS. Innocens ne rient plus. » (Bibl. Nat., ms. Baluze, 213).

4. Tous ces plaisirs nous échappent et la faute, qui en est la conséquence, demeure seule.

5. Colporteurs, porte-balles.

Car d'evesques ou lanterniers ¹
 Je n'y congnois rien a redire !

Et icelles qui s'enclinoient
 Unes contre autres en leurs vies,
 Desquelles les unes regnoient
 Des autres craintes et servies,
 La les voy toutes assouvies,
 Ensemble en ung tas peslemesle.
 Seigneuries leur sont ravies ;
 Clerc ne maistre ne s'y appelle.

Or sont ilz mors, Dieu ait leurs ames !
 Quant est des corps, ilz sont pourris.
 Aient esté seigneurs ou dames,
 Souef et tendrement nourris
 De cresse, fromentee ² ou riz,
 Leurs os sont declinez en pouldre
 Auxquelz ne chault d'esbatz ne ris.
 Plaise au doulx Jhesus les absouldre !

Aux trespassez je fais ce laiz,
 Et icelluy je communique
 A regens, cours, sieges, palaiz,
 Hayneurs d'avarice, l'inique,
 Lesquelz pour la chose publique
 Se seichent les os et les corps :
 De Dieu, et de saint Dominique,
 Soient absols quant seront mors ³.

Mais pourquoi, en nous parlant du cimetière des Innocents,
 Villon a-t-il chargé les aveugles des Quinze-Vingts de nous

1. Les fabricants de lanternes, un pauvre métier. Cf. Eloi d'Amerval, *Grant Deablerie*, ch. 37 :

Et sont venus de pauvre gent — Les plusieurs de bon lieu... — L'autre d'ung vendeur de lanternes

et la *Folie des Gorriers* (Picot, *Recueil de Soties*, I, p. 146) :

Tant de merdaille — Appointés comme chevaliers — Et les vaillans qui n'ont pas maille — Recullés comme lanterniers.

2. Une sorte de bouillie où entraient du lait, des œufs et des épices (*Le Viandier* de Guillaume Taillevent, éd. J. Pichon et G. Vicaire, p. 15, 232).

3. Allusion aux entreprises si nombreuses et souvent si hasardées des Frères Prêcheurs qui remplissaient alors l'office d'inquisiteurs.

désigner ceux des trépassés qui furent bons, de les distinguer des mauvais ¹ ?

Item, je donne aux Quinze Vings
(Qu'autant vaudroit nommer Trois Cens)
De Paris, non pas de Provins ²,
Car a eulx tenu je me sens ;
Ilz auront, et je m'y consens,
Sans les estuys, mes grans lunettes,
Pour mettre a part, aux Innocens,
Les gens de bien des deshonestes.

Sans doute, c'est là une idée plaisante en soi et dont la tradition à Paris se perpétuera longtemps ³. La pitié pour les aveugles est un sentiment tout moderne. Les aveugles d'alors étaient représentés dans les farces comme des ivrognes ; ils exerçaient la profession de chanteurs ambulants, de jongleurs. On s'en amusait sauvagement, au point parfois de les faire combattre entre eux, par exemple pour un porc ⁴. De plus, ces Quinze-Vingts de Paris formaient un ordre qu'au temps de Rutebeuf, qui les détestait, on nommait « l'ordre des Non-voyants » ⁵. Ils mendiaient dans Paris conduits par des frères, revêtus de la robe à fleurs de lys, chargés d'une besace de toile ainsi que d'une boîte de cuivre pour mettre l'argent des quêtes ; ils répétaient inlassablement leur cri : « Au III cens

1. T., h. 147.

2. On n'a pas trouvé, jusqu'à ce jour, que les Quinze-Vingts de Paris eussent une aveuglerie à Provins, comme à Chartres et à Caen ; mais c'est probablement pour y loger les aveugles que le prieur de Saint-Aioul de Provins était tenu de fournir aux Quinze-Vingts une maison et un jardin au Petit Hôtel-Dieu de cette ville « avec plusieurs ustensiles et instruments de ménage. » (Léon Le Grand, *Les Quinze-Vingts depuis leur fondation jusqu'à leur translation au faubourg Saint-Antoine*, 1887, p. 59 et note 4. — D'après l'analyse d'une sentence au Châtelet de 1413).

3. Une estampe de la collection Hennin (1712) est intitulée : *Lunettes pour les Quinze-Vingts*. Devant la maison de la rue Saint-Honoré un marchand distribue d'énormes lunettes aux aveugles : un de ceux-ci les a niées à ses souliers en guise de boucles. (Le Grand, *op. cit.*, p. 237). — Dans le même ordre d'idées, à la foire de Saint-Ovide, les Parisiens se pressaient pour entendre le plaisant concert que donnaient les aveugles : le pupitre portant la musique était éclairé par des chandelles.

4. Le Grand, *op. cit.*, p. 127 ; *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 204.

5. *Œuvres*, éd. Jubinal, I, p. 163.

qui ne voient goutte ! » Ils s'installaient aux portes des moûtiers et des églises, devant une petite table à reliques ; ils se promenaient à travers les rangs de fidèles, récitant des prières à leur dévotion ou suivant la fête du jour ¹. Au xve siècle, on désignait encore un de leurs membres « un frère aveugle en l'église des Quinze-Vingts. » On fondait des messes dans leur hôtel de la rue Saint-Honoré ² ; ils vendaient des pardons ³ à ceux qui visitaient leur chapelle, du vin dans le pourpris de leur maison. Or un de leurs privilèges était de se tenir précisément dans l'église des Innocents, d'avoir le droit d'y quêter. Comme le peuple parisien se portait en foule à ce grand cimetière, entre autres le Jour des Morts, c'était là un privilège important que leur avait vendu le chapitre : sept d'entre eux y chantaient vigiles ⁴. Villon a donc pu voir, dans l'église ou dans le cimetière, ces aveugles quêteurs qui proposaient à grands cris de réciter à votre intention quelque prière ⁵. Et c'est pourquoi, à ces aveugles, il a laissé ses propres lunettes pour distinguer les bons trépassés des mauvais.

Quand ils allaient s'ébattre hors de la ville, ou qu'ils se rendaient en procession à Montmartre ⁶, les Parisiens montaient la grande rue de ce nom. Ils passaient alors très près de la chapelle Sainte-Marie-l'Egyptienne, dont le culte leur était cher ⁷, et ils

1. Le Grand, *op. cit.*, p. 136, 137.

2. *Idem*, *op. cit.* — 3. *Ibid.*, p. 315. — 4. *Ibid.*, p. 135.

5. Beroalde de Verville. — « Inhibeatur ex parte capituli cæcis de Parisius... qui tabulas habent in ecclesia, ne, durante servitio, præsumant clamare petendo elemosinam, sicut consueverunt, adeo quod sepiissime impediunt servitium alias amplius non admittentur in ecclesia. » Arch. Nat., LL. 129, p. 13, 22 avril 1504.

6. Les offrandes qui y étaient faites pendant les Rogations appartenaient par moitié à Notre-Dame (Arch. Nat., LL. 289, p. 183).

7. Villon a nommé l'Egyptienne, T., v. 885. — La Jussienne, comme on disait, était une chapelle du xiii^e siècle qui servait d'asile aux recluses. Les drapiers y fondèrent leur confrérie en 1403 (Bournon, *Additions*, p. 32-33). Sauval nous dit à propos de Saint-Germain-l'Auxerrois : « Ce n'est que depuis peu qu'on a ôté de la chapelle Sainte-Marie Egyptienne de Saint-Germain-l'Auxerrois la vitre où elle est représentée belle, jeune, trousseée jusqu'au-dessus des genoux devant un nautonier sur le bord de la mer, avec ces paroles : Comment la sainte offrit son corps au nautonier pour son passage. » (*Chronique scandaleuse de Paris*, p. 53).

franchissaient la poterne fortifiée et les fossés. On marchait alors dans la campagne. Après avoir passé le petit pont du ruisseau de la Grange-Batelière, il fallait gravir un raide chemin qui menait à la chapelle des Martyrs. On était alors sur la butte d'où l'on extrayait le plâtre pour construire les maisons de Paris¹. Un effort de plus, on arrivait au sommet de la colline que couronnait l'antique abbaye de Montmartre :

Item, et au mont de Montmartre²,
 Qui est ung lieu moult ancien,
 Je luy donne et adjoins le tertre
 Qu'on dit le mont Valerien ;
 Et, oultre plus, ung quartier d'an
 Du pardon qu'apportay de Romme³ :
 Si ira maint bon crestien
 Voir l'abbaye ou il n'entre homme !

Léguer le Mont-Valérien, où il y avait déjà un petit ermitage d'anachorètes⁴, à la butte de Montmartre, c'était là une plaisanterie bien innocente. Donner à l'abbaye l'indulgence que le poète aurait été chercher à Rome, par exemple au Jubilé de l'an 1450 qu'on nomma le grand Pardon⁵, et bien plutôt, par antiphrase, l'excommunication qui atteignait les gros usuriers et les gens de mauvaises mœurs, c'était lui faire un pauvre cadeau. Insinuer que dans la vieille abbaye il n'entrait aucun homme, voilà se montrer informé de sa situation présente. Mais, là encore, Villon est peut-être le représentant d'une tradition malicieuse, à Paris, et qui remontait au temps de Rutebeuf⁶.

1. Guillebert de Metz, p. 231. — 2. T., h. 136.

3. Le sens est fixé par le Débat de l'amant et de la dame, dans le *Jardin de Plaisance* :

Pour convoiter on pert repos et somme — Cuydant gaigner deux deniers sur escu — Mais a la fin le beau pardon de Rome — Vient sur les rencz, car c'est tres mal vescu.

4. Du Breul, *op. cit.*, p. 1273. Jean Gerson (*Œuvres*, 4^e partie) déclare la façon de vivre d'Antoine, l'anachorète, très rude. — Coïncidence admirable, le calvaire du Mont-Valérien se voit aujourd'hui à Saint-Pierre de Montmartre !

5. Olivier de la Marche, éd. Beaune et d'Arbaumont, II, p. 262. — Nous parlerons plus loin des porteurs de bulles. Mais il ne faut pas oublier que chez Villon beaucoup de legs ne sont que dons imaginaires.

6. Quant les nonnains se vont par le pays esbatre — Les unes a Paris, les autres a Mont-

C'est vrai d'ailleurs que l'abbaye était un « lieu ancien », puisqu'on la tenait pour fondée par Louis le Gros et sa femme, qu'elle était exempte de l'ordinaire, et même du siège apostolique¹ : l'on y montrait les grands et insignes reliquaires de saint Denis et de ses compagnons.

Jadis l'abbaye avait joui d'assez gros revenus sur diverses maisons à Paris, sur des terres aux environs, à Clichy, à la Chapelle Saint-Denis, à Bourg-la-Reine, à Longchamps, à Auteuil, sur la dime des vignes qui se payait en vin ou en argent² ; et on aurait pu y compter une soixantaine de religieuses. Au temps de Villon, il n'en demeurait plus guère que six, et les revenus de l'abbaye étaient nuls³ : la plupart de ses maisons tombaient en ruine⁴ ; pour subsister, les religieuses devaient tirer parti de tout, tenir une taverne publique et vendre du vin à Paris⁵. La vie, dans cette pauvre maison, était, comme il arrive, fort libre ; les hommes y entraient parfaitement. Quant à l'abbesse, que l'on nommait Madame, et qui était élue par ses compagnes, elle recevait un homme à sa table ; elle allait souper aux noces de la Bougealle ; au commissaire du chapitre elle envoyait des faisans, des chapons gras et des lapins. Et c'est un fait que lorsque Madame « estoit

martre — Tel fois emmaine deux qu'on en ramainne quatre — Car s'on en perdoit une il les convanroit batre

(*Œuvres*, éd. Jubinal, I, p. 242). Cf. Martin le Franc, *Champion des Dames*, éd. 1530, fol. 178 v^o :

Dea je cuidois que nous contasses — De mainte aultre bonne marastre — Dit l'Adversaire, et nous ventasses — Ou Messaline ou Cleopatre. — Leur fait n'est tant obscur ou atre — Qu'on ne le puist bien reveler : — Toutes les nonnains de Montmartre — N'ont ainsi fait d'elles parler.

Sauval a recueilli à leur sujet un étonnant dicton : « A Montmartre y a plus de putains que de vaches ; et s'il n'y avoit point de nonains, il y auroit plus de vaches que de putains » (Prov. de Paris, Bibl. Nat., ms. Baluze 213).

1. Arch. Nat., X^{1a} 8330, fol. 467.

2. Bibl. Nat., fr. 11748 ; Arch. Nat., H. 4002. — Les religieuses étaient dames de Bourg-la-Reine, où elles avaient toute justice (Arch. Nat., X^{1a} 8301, 28 juin 1408).

3. Le compte de 1438-1439 montre que les dépenses étaient de 435 l. ; les recettes de 405 l.

4. Arch. Nat., H. 4002, fol. 87, 92.

5. Voir leur procès devant le bureau de la Ville, le 17 novembre 1451 (Arch. Nat., Z¹¹¹ 11, fol. 1).

toute deshaitée », elle prenait à son dîner une pinte de vin ; et quand « beau père » venait confesser les dames de Montmartre, il dînait avec l'abbesse. Les dépenses de vin reviennent assez fréquemment dans ses comptes ; et dans sa cuisine entraient le safran et le gingembre.

L'abbesse paraît alors demeurer en l'hôtel du *Plat d'étain*, au fief du Château Festu¹. Le 24 décembre 1438, Agnès Desjardins avait été élue abbesse par Guillemette la Servante, chanteresse, et Jeannette la Bourguignote, sous-prieuresse. Le 13 avril 1461, Guillaume Chartier nommera abbesse de Montmartre sœur Pétronille la Haraiche, en remplacement de sœur Agnès Desjardins, défunte : elle avait été élue par Jeanne la Bourguignote, Marguerite l'Anglaiche, Thomasse Desjardins et Jeanne la Richière, professes². Marguerite l'Anglaiche lui succédera en 1477³. C'est le peu que nous savons des religieuses de l'abbaye de Montmartre. Mais il est bien inquiétant de les voir plaider en 1503 contre une réforme que l'évêque de Paris avait dû leur imposer par la violence.

S'il faut en croire l'avocat Bochart, qui parlait pour l'évêque de Paris, le 18 juillet 1503, les religieuses auraient mené une vie très désordonnée : « Pour la grant scandalle et désordre qui estoit en lad. abbaye, y eust ung evesque de Paris qui impetra provision du pape pour transférer lesdites religieuses, et *ibidem* *introducere monachos*. » Déjà du temps de feu Simon, l'évêque précédent, elles avaient été invitées à se réformer. Etienne de Poncher reprenait seulement l'œuvre interrompue de son prédécesseur. « Or on lui dit que l'abbesse et aucunes des religieuses *peperant*, l'une deux, l'autre quatre enfans, et qu'il y avoit une en couche, en la chambre de l'abbesse, et une grosse. » L'évêque résolut de les contraindre à une réforme et de les enfermer dans leur abbaye. Il n'y avait plus que dix à douze religieuses dont trois, avec l'abbesse, « mangeoient tout : car chascune des autres n'avoit que sept livres. » On intro-

1. Arch. Nat., H. 4002. — 2. Bibl. Nat., lat. 17740, p. 89.

3. Arch. Nat., Z¹⁰ 4.

duisit alors quatorze religieuses réformées; d'où procès ¹. Dans sa réforme de 1504, Etienne de Poncher ne manqua pas de signaler que le plus grand péril pour l'abbaye était de donner entrée aux hôtes, hommes et femmes, religieux et séculiers. Il établit qu'un frère, autre que le frère confesseur, désignerait les personnes qui y seraient introduites; une sœur tourière, inférieure, servirait d'intermédiaire auprès des femmes, comme le cellier auprès des hommes, suivant les statuts de l'Ordre de Saint-Benoît ². Alors on aurait pu dire sérieusement de Montmartre ce que Villon a affirmé plaisamment: « l'abbaye ou il n'entre homme! »

Montmartre n'est pas le seul endroit hors de Paris que François Villon ait nommé. Il dut en effet errer souvent dans les environs de la ville. On ne trouve pas dans ses poésies le nom de Montfaucon; mais on ne saurait douter qu'il n'ait contemplé à ce gibet les cinq ou six pendus qu'il nous a dépeints de si forte et pathétique façon. Ce n'était pas d'ailleurs la coutume de désigner Montfaucon, dans les documents officiels du moins: c'était le « gibet de Paris » par excellence ³. Car il y avait quatre autres potences aux quatre principales portes de Paris, et d'autres justices avaient aussi leur potence particulière. Mais ce n'était plus guère qu'un symbole: tel semble le sort de ces potences qu'on rencontrait encore sur les populaires places de Grève, de Maubert, à la Porte-Baudoyer, aux Halles où l'on voyait aussi des piliers pour attacher les délinquants et les blasphémateurs. La coutume d'en user était presque abolie ⁴. S'il y avait là parfois des exécutions, les corps des coupables étaient toujours exposés à Montfaucon: et on y accrochait encore les cadavres des faux monnayeurs qui avaient été bouillis, dans un sac les traîtres décapités (leur tête demeurant exposée

1. X^{1a} 8330, fol. 467, 18 juillet 1503. Cf. fr. 25070. Réforme de l'abbaye de Montmartre par Etienne de Poncher, évêque de Paris.

2. Arch. Nat., LL. 1606. — 3. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 205. Bibl. Nat., Dupuy, 250, 8 août 1455. La formule de condamnation à mort la plus ordinaire est: « trainé, pendu et étranglé au gibet de Paris. » — 4. Cependant une ordonnance du 23 décembre 1477 remettra leur usage en vigueur (Bibl. Nat., Dupuy, 250).

le pape ne vouloit pas baptesme ne l'appeller
 les coustumes du royaume. Et quant il le
 vint amener et l'amener de prison. Et le roi au thier
 de deux ans le vint rendre le vint rendre et tout
 quant il avoit fait du seigneur. Et ainsi
 le second liure du noble roi philippe dieu donne

Et comment le tiers liure du roi philippe dieu donne
 de l'eresie des amonies qui fu estante et pugnée.

La Bastille, le Temple et Montfaucon
 au temps de François Villon

Grandes Chroniques de France, enluminées par Jean Fouquet
 (Bibl. Nat. — fr. 6465)

à l'une des portes de la ville), parfois même les suicidés. Ainsi on voyait à Montfaucon jusqu'à trente corps exposés ¹.

Le « grand gibet » s'élevait, non loin de la route conduisant à Pantin ², à l'extrémité de la butte Saint-Martin. Sur ce sommet il y avait une masse de gros quartiers de pierre brute formant les assises d'une vaste plate-forme. Sur les trois côtés de cette base s'élevaient seize piliers carrés, hauts de trente-deux à trente-trois pieds; ils étaient unis entre eux par des poutres de bois supportant des liens et des chaînes, et formant un triple étage pour accrocher les condamnés. De longues échelles servaient à les hisser. Au centre de cette masse, une cave tenait lieu de charnier; au pied de la butte, on rencontrait une croix de pierre où les officiers du Châtelet remettaient le patient au bourreau ³. Cette impressionnante construction avait alors plus d'un siècle et demi. On la disait en ruine et décadence, en 1460 ⁴. Aussi usait-on parfois du petit gibet de Montigny, qui s'élevait non loin, tandis qu'on réparait le grand gibet de Paris. C'est à ce gibet, portant son nom ⁵, que finira Regnier, le compagnon de François, au mois de septembre 1457. Terrible fin d'un mauvais enfant, qui dut faire réfléchir le pauvre Villon :

Montigny y fut par exemple
Bien attaché au halle grup ⁶.

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 250, 264.

2. Sauval, *Antiquités de Paris*; A. de Lavillegille, *Des anciennes fourches patibulaires de Montfaucon*, 1836; l'excellente restitution de Viollet le Duc, *Dictionnaire d'architecture*.

3. C'est Pierre de la Dehors qui accompagnait le patient. Le cortège partait généralement du Châtelet et suivait la rue Saint-Denis. Il y avait une halte au couvent des Filles-Dieu. Après l'exécution, les officiers et les sergents du Châtelet prenaient un repas commun à la taverne.

4. *Journal de Jean de Roye ou Chronique scandaleuse*, éd. B. de Mandrot, I, p. 4.

5. Au delà de la paroisse Saint-Laurent. — Mais il ne prit pas, comme on l'a dit, son nom de l'exécution de René de Montigny. On le trouve déjà nommé ainsi au *xiv^e* siècle (Sauval, II, p. 612). On le rétablit en 1416 et il servit jusqu'en 1424; de même en 1458; il fut démoli en 1485.

6. Jargon, ball. II, v. 48-49. C'est-à-dire au gibet servant à accrocher (gruper) le cadavre exposé au « hâle » (L. Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*, II, p. 372).

Car dans « Paris, la grande ville joyeuse », on pendit alors ceux que l'on put saisir des associés de la bande de la Coquille :

A Parouart, la grant mathe gaudie,
Ou accollez sont duppes, et noircis,
Et par angels, suivans la paillardie,
Sont greffiz et prins cinq ou six,
La sont beffleurs au plus haut bout assiz
Pour le hevaige, et bien hault mis au vent ¹...

En jargon encore on appelait le bourreau (« l'amboureux » qui serrait la corde autour cou du supplicié) marieur, parce qu'il « accolait » le plus souvent « deux à deux » les patients : le mariage, c'était la pendaison ². Et comme le pendu commençait d'abord par se débattre et gigoter, on y rattachait les idées analogiques de danse, de noces, de mélodie, en rapport d'ailleurs avec les fêtes du mariage ³.

Mais entendons Villon nous dire ces choses-là en beau français, et non plus dans son artificiel jargon ⁴ :

Freres humains qui après nous vivez ⁵,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous povres avez,
Dieu en auraplus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avøns nourrie,
Elle est pieça devorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

1. Jargon, ball. I. — Sur tous ces mots voir L. Sainéan, *op. cit.*

2. Il existe à Ronen une vieille rue dite des Hauts-Mariages.

3. « On le condamna à estre pendu en Greve et de là aller servir de sentinelle à Montfaucon pour garder les passans d'en approcher, de leur faire congnoistre de loin qu'il fait quelque fois bon de danser et de sauter pour se resjouyr, mais que c'est une misère quand on est contraint de danser les cinq pas en l'air. » (*Inventaire général de l'histoire des larrons*, 1666, II, p. 63). « Les Larrons, lesquels le plus souvent on envoie à Montfaucon garder les moutons à la clarté de la lune... » (*Ibid.*).

4. *Poésies div.*, XIV.

5. Il y a un souvenir de ce beau trait dans le *Discours du trespas de Vert Janet* (Montaiglon, *Anc. poésies françaises*, I, p. 291) :

Et vous, Messieurs, frères humains,
Criez : Jésus ! quant mort viendra...

Se vous clamons freres, pas n'en devez
 Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
 Par justice. Toutesfois, vous sçavez
 Que tous hommes n'ont pas bon sens assis ;
 Excusez nous, puis que sommes transsis,
 Envers le fils de la Vierge Marie,
 Que sa grace ne soit pour nous tarie,
 Nous preservant de l'infemale fouldre.
 Nous sommes mors, ame ne nous harie ;
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a bûez et lavez,
 Et le soleil dessechiez et noircis ;
 Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
 Et arrachié la barbe et les sourcis ¹.
 Jamais nul temps nous ne sommes assis ;
 Puis ça, puis la, comme le vent varie,
 A son plaisir sans cesser nous charie,
 Plus becquetez d'oiseaulx que dez a couldre.
 Ne soiez donc de nostre confrairie ;
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrice,
 Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
 A luy n'ayons que faire ne que souldre. ²
 Hommes, icy n'a point de mocquerie ;
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Oui, c'était une mort terrible et pitoyable : mais, au demeurant, un exemple salutaire aussi ³ :

A vous parle, compaigns de galle ⁴,
 Mal des ames et bien du corps,
 Gardez vous bien de ce mau hasle ⁵
 Qui noircist les gens quant sont mors ;
 Eschevez le ⁶, c'est un mal mors ;
 Passez vous en mieulx que pourrez :
 Et, pour Dieu, soiez recors
 Qu'une fois viendra que mourrez...

1. Car l'air lui fera telle guerre — Que tout pourry cherra par terre — Et sera mangé des pourceaulx — Ou tout becquetté des corbeaulx... — Et puis apres closez mes ieux — Si que moy, pendant es cordeaux, — Ils ne soient mengez des corbeaux...

(*Discours du trespas de Vert Janet*, dans Montaiglon, *Anc. poésies françaises*, I, p. 279, 289).

2. Solder, payer. — 3. T., h. 146. — 4. Compagnons de plaisir.

5. C'est plutôt le soleil que le vent. — 6. Evitez-le.

Sans doute la tour de Nigeon, entre Chaillot et Passy, était alors en ruine ¹. Il y avait eu là, sur les hauteurs dominant le cours de la Seine, et non loin du rû de Ménilmontant, un ancien village qui avait disparu : un vieil hôtel et une terre, que les ducs de Bretagne possédèrent depuis le XIII^e siècle, en marquaient encore la place. On y voyait une tour carrée, assez haute, dont l'étage inférieur servait de prison, un manoir de la seigneurie formé de mesures en mauvais état, au milieu de jardins, d'une cerisaie et de vignes. L'hôtel saisi pendant les guerres de Bretagne, rendu en 1405 à Jean V, fut donné à Jeanne, fille naturelle du duc François I^{er} († 1451), puis vint à son mari, Jean Morhier, chevalier, seigneur de Villiers ². Mais tout cela devait être sans valeur. Les héritiers d'un seigneur de Chaillot, avocat au Parlement de Paris, M^e Henri Roussel, mort en 1445, avaient renoncé à ce dernier domaine qui, vacant par défaut d'hommage, sera mis en la main de Guy de Lévis, l'an 1450. Villon ne l'ignorait pas, comme nous savons que Bicêtre ³, l'ancienne demeure de l'archevêque Jean de Winchester, ce merveilleux château où le duc de Berry avait rassemblé, dans une grande salle dorée et percée de verrières, sa collection des portraits des empereurs et des rois, n'était plus qu'une ruine depuis l'année 1411 où les Parisiens, exaspérés par les Armagnacs, l'avait incendié ⁴. Ces deux ruines, et la ruineuse tour de Billy, feront un beau legs à ce pauvre et étrange seigneur de Grigny (une petite paroisse du doyenné de Montlhéry), Philippe Brunel, et rehausseront le prestige de sa noblesse.

1. Sur l'emplacement du Trocadéro. On croit la reconnaître sur le plan en perspective de la ville de Paris sous Charles IX, ainsi que sur le plan de Truschet et Hoyau. La « tournelle » était un lieu dit au XVI^e siècle. Cf. l'abbé Lebeuf, éd. Bournon, I, p. 407 ; Tabariès de Grandsaignes, *Nouvelles recherches sur les seigneurs de Passy*, dans le *Bulletin de la Soc. Hist. d'Autueil et de Passy*, 1905, p. 220 ; *Un seigneur de Chaillot*, *ibid.*, 1907, p. 49 ; Emile Rivière, *Nigeon et Passy*, *ibid.*, p. 50-64.

2. Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, I, p. 307, 360, 508 ; II, col. 1456. Jeanne étant morte presque aussitôt après ce don, Jean Malaisié occupa cette seigneurie qui fut rendue aux enfants de Jean Morhier en 1486. En 1493, Anne de Bretagne donna le manoir aux Minimes. — 3. Lebeuf, éd. Bournon, IV, p. 11-13.

4. Religieux de Saint-Denys, IV, p. 318-322 ; Mönstrelet, II, p. 397 ; G. Cain, *Environs de Paris*, p. 28-30.

Le chateau de Bicêtre d'après Chastillon

La Tour de Nigeon (?)

Plan de Truschet et Horau vers 1554

La Tour de Billy

Plan de Braun

A coup sûr, comme écolier, François Villon a dû se rendre à Saint-Denis, dans la grande procession du Lendit. M^e François sait bien que là fut moine l'infortuné Abélard ¹. Or quand on pénétrait dans l'ample basilique, alors toute pleine des tombeaux des rois, des princes, et des héros défunts, de statues dont les inscriptions étaient déjà si usées et rompues qu'il était impossible de les lire, il semblait qu'on eût sous les yeux comme l'illustration de la « Ballade des hommes du temps jadis en viel langage françois » : car Du Guesclin et Charles VII reposaient dans l'abbatiale ² :

Voire, ou soit de Constantinobles³
 L'emperieres au poin dorez,
 Ou de France ly roy tres nobles
 Sur tous autres roys decorez,
 Qui pour ly grans Dieux aourez
 Bastist eglises et couvens,
 S'en son temps il fut honnorez,
 Autant en emporte ly vens.

Ce « tres noble roi de France », constructeur de couvents, ne peut désigner que saint Louis qui introduisit tant d'ordres nouveaux à Paris ⁴. Et c'est lui qui a fait ranger ici tous les tombeaux de ses prédécesseurs, d'un côté ou de l'autre, suivant qu'ils descendaient de Charlemagne ou de Hugues Capet ⁵. Quant à « l'emperieres au poin dorez », Villon peut le reconnaître dans la chapelle de Saint-Martin : il y a là une statue de cuivre, bien dorée et émaillée, qui représente le comte d'Eu. On

1. T., v. 339. — Cf. E. Roussel, *La bénédiction du Lendit*, *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1897, p. 78.

2. Thomas Platter, dans les *Mémoires de la Soc. de l'Hist. de Paris*, XXIII, p. 217. Du Breul, p. 1116 et s. — Cf. Dom Germain Millet, *Trésor sacré* ; les histoires de Doublet, de Félibien, et l'excellente monographie de P. Vitry et Gaston Brière, *L'Eglise abbatiale de Saint-Denis*, 1908.

3. T., v. 393-400.

4. Cf. Michel Menot, *Sermones*, Paris, 1530, fol. 131 v^o : « *Quare non tot nunc boni nobiles et principes constructores ecclesiarum, monasteriorum et conventuum, humiles, devoti, toti Deo dediti, ut Sanctus Ludovicus, Carolus Magnus?* »

5. Du Breul, *op. cit.*

y lit l'épithaphe : « Cy gist Alphons, jadis comte d'Eu... qui fut fils a tres hault homme, tres bon et tres loyal, monsieur Jehan de Bayne, qui fut roy de Jherusalem et *empereur de Constantinople*... Et fut ledit Alphonse fils de tres haulte dame Berengere, qui fut *emperiere* de Constantinople, laquelle fut mere de madame *Blanche*, la bonne et la sage royne de France, qui fut mere du bon roy Loys de France, qui mourut en Carthage... 1270. » Or devant ce tombeau on disait chaque jour la messe ¹. Toutes ces notions, volontairement ou non, se sont-elles brouillées dans son esprit, alors que Villon évoqua de si poétique et incertaine façon ces illustres défunts ? Le tombeau de saint Louis, couvert de lames d'argent, avait sans doute déjà disparu au temps de Villon ; la reine « Blanche comme un lis » reposait à Maubuisson : ces deux noms figurent tout de même dans l'épithaphe du comte de Brienne. Mais surtout, comme dans la Ballade des « hommes du temps jadis », Saint-Denis offrait une réunion d'illustres défunts dont on ne pouvait plus même dire les noms ².

Comme tout dévot parisien, Villon a pu encore aller à Saint-Maur sur la Marne, où les mendiants et les goutteux se rendaient en pèlerinage ³ : il a dû voir l'une de ces « potences », les béquilles qu'on y laissait en ex-voto ⁴. Nous le retrouverons, vivant de « repues franches », à Bourg-la-Reine, en compagnie de l'abbesse de Port-Royal et aux dépens du barbier de l'endroit, Perrot Girart ⁵. Plus loin encore, dans le voisinage de Chantilly, Villon a nommé Gouvieux et son pauvre concierge, Pierre de Rousseville ⁶. Or c'est un fait qu'il y avait eu là jadis un bel étang, tout rempli de carpes, une chaussée où les marchands payaient un droit de passage, au temps où l'on circulait en France sur des routes sûres. Mais l'étang de

1. Du Breul, *op. cit.*, p. 1122. — 2. Cf. T., v. 371.

3. Guillebert de Metz, p. 226 ; Chartier, II, p. 67-69 ; Lebeuf, éd. Bournon, II, p. 418-463.

4. L., v. 259. Cf. A. Forgeais, *Plombs trouvés dans la Seine*, 2^e série, p. 119. — Notez que le glaçon qu'il lègue à Angelot l'Herbier est pris en Marne (T., v. 1655).

5. T., v. 1154-1157. — 6. L., v. 269.

Gouvieux demeurait alors plein de joncs, la route désertée ; la conciergerie, dite aussi hôtel royal, n'était plus qu'uneasure tombant dans une ruine proverbiale ¹.

Tel fut le Paris où Villon musa dans sa jeunesse turbulente et joyeuse ; tels furent les environs immédiats de la grand'ville où il vagabonda. Après avoir erré à sa suite, dans ce voyage imaginaire que seuls aujourd'hui des documents nous permettent de refaire après lui ; après avoir noté la physionomie des quartiers de Paris, fixé celle des légataires, remarqué les associations d'idées et de choses qui paraissent bien avoir été le point de départ de facéties toutes de circonstance, est-ce trop de dire que la plaisanterie de Villon est très locale, qu'elle demeure éminemment parisienne ?

Peut-être n'avons-nous pas perdu tout notre temps à suivre là l'espiègle jeune homme, encore dans sa fleur, dans sa grâce, à la limite du bien et du mal.

Il n'a pas tenu à nous qu'une esthétique, surtout inspirée par l'agio et la trajectoire des boulets de canons, ait détruit tant de vieilles pierres qu'il aurait dû suffire de nommer au lieu de les décrire. Soyons excusé du moins si cet essai d'un tableau de Paris au x^v^e siècle nous a fourni l'occasion d'expliquer et de situer bon nombre des traits plaisants du pauvre écolier parisien, s'il répond, dans une petite mesure, au souhait de Clément Marot.

1. Voir à l'appendice la notice sur Pierre de Rousseville et A. Rey, dans le *Moyen Age*, mai-juin 1906.

ERRATA DU TOME I

- P. 61, l. 29, lire *rue des Arsis*.
P. 63, l. 30, après *saint Julian le Poure*, mettre une virgule.
P. 66, l. 30, lire *chapelain* au lieu de *chanoine*.
P. 153, note 3, lire *Pierre Mauger*.
P. 171, l. 4, lire *Jean Rosay*.
P. 175, l. 4, lire *Jean le Picart*.
P. 176, l. 31, lire *chapelain* au lieu de *chanoine*.
P. 191, l. 3, lire *Henry Cousin*.
P. 200, l. 28, lire *housseaulx vieulx*.
P. 211, l. 25, lire *Jouvenel*.
P. 218, l. 6, lire *Othon*.
P. 255, lire *Jean Papin*.
P. 270, l. 12, lire *For-L'Evêque*.
P. 285, l. 8, lire *Jouvenel*.
P. 297, l. 7, lire *Gilles le Cornu*.
-

TABLE DES PLANCHES

CONTENUES DANS LE TOME I

Planches.	Pages.
I. — Façade de l'église Saint-Benoît en 1791	1
II. — Nef méridionale de Saint-Benoît.	6-7
III. — Etudiants écoutant une leçon	34-35
IV. — Page du registre de la Nation de France	38-39
V. — L'amende honorable des sergents du Châtelet aux Augustins.	50-51
VI. — La tour du Pet-au-Diable	60-61
VII. — Scènes de la vie d'un clerc.	64-65
VIII. — La Sorbonne et le quartier Saint-Benoît.	140-141
IX. — Guillaume Cotin.	160-161
X. — Clercs et gens de finance	166-167
XI. — Un auteur offrant son livre à une grande dame.	176-177
XII. — L'Hôtel du Prévôt.	182-183
XIII. — Le cloître du couvent des Carmes.	204-205
XIV. — Le couvent des Jacobins.	208-209
XV. — Les Chartreux	210-211
XVI. — La Cité	224-225
XVII. — La pointe de la Cité vers 1400	256-257
XVIII. — Le Petit-Châtelet, le Petit-Pont et l'entrée du Grand-Châtelet.	266-267
XIX. — L'arche et l'abreuvoir Popin.	270-271
XX. — La culture du Temple et Sainte-Avoye	288-289
XXI. — Le cimetière des Innocents	304-305
XXII. — Scènes de la Danse macabre.	310-311
XXIII. — La Bastille, le Temple et Montfaucon.	318-319
XXIV. — Le château de Bicêtre, la tour de Nigeon, la tour de Billy . .	322-323

TABLE ANALYTIQUE DES CHAPITRES

CHAPITRE I ^{er} . — L'ÉGLISE SAINT-BENOÎT-LE-BÉTOURNÉ ET M ^e GUILLAUME DE VILLON.	I
L'église et sa légende. — Son surnom de <i>Bestourné</i> . — La fête du 11 juillet.	
— Le cloître, le cimetière et la procession de la Toussaint.	
La communauté de Saint-Benoît, collégiale de chanoines formant chapitre. Ses privilèges, ses revenus, sa justice.	
L'église sujette de Notre-Dame. — Lutttes des deux chapitres : la station de Notre-Dame.	
Carrière de Guillaume de Villon jusque vers 1433.	
CHAPITRE II. — L'ENFANCE DE FRANÇOIS VILLON.	14
Date de sa naissance. — Son nom véritable : François de Montcorbier dit des Loges. — Sa mère est une bonne femme pieuse et illettrée ; elle se montre dévote à la Vierge et craint l'Enfer. — Elle demeurait au quartier des Célestins puisqu'elle était paroissienne d'un moultier où se voyait une fresque célèbre représentant l'Enfer et le Paradis. — Contes qu'elle pouvait faire à son fils.	
Age où le petit François fut conduit au cloître Saint-Benoît. — Habitude de donner l'instruction aux enfants autour des églises.	
Un enfant parisien au temps de François Villon. — Premières impressions du cloître : Fêtes d'église, la Noël. — Les enseignes du cloître.	
Education d'un enfant jusqu'à son entrée à la Faculté des Arts : c'est vraisemblable que Guillaume de Villon s'en chargea. — La Bible, les légendes des saints et autres historiettes morales.	
CHAPITRE III. — GRADES UNIVERSITAIRES DE FRANÇOIS VILLON.	34
Ce qu'on entendait par l'Université. — Les Facultés et celle des Arts. — Les écoles de la rue du Fouarre. — Baccalauréat et licence : programme de ces examens.	
En 1449 François de Montcorbier est reçu bachelier. — En 1452 il est licencié.	
— Connaissances de Villon qui étudièrent en même temps que lui.	
Le titre de maître faisait de Villon un gradué ayant l'expectative d'un bénéfice.	
— Sens du legs de sa « nomination » et de sa « chapelle ».	
Traces de l'instruction universitaire dans son œuvre. Ce qu'il sait du monde antique.	
CHAPITRE IV. — LES TROUBLES DE L'UNIVERSITÉ ET LA PREMIÈRE ŒUVRE DE FRANÇOIS VILLON.	50
Privilèges de l'Université. — Suspension des cours en 1444 et 1445. — L'Université de Paris et le prévôt.	

Réformation de 1452 par le cardinal Guillaume d'Estouteville : il est assisté dans cette œuvre par Guillaume Cotin, président de la Chambre des Enquêtes.

Troubles de 1451 à 1453.

L'affaire du *Pet au Diable* et la première œuvre de François Villon.

CHAPITRE V. — CLERCS ET ÉCOLIERS AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON .

65

Définition du clerc : le privilège de clergie étendu aux écoliers. — Vie des écoliers : leurs fêtes, leur conduite surtout mauvaise dans la Faculté des Arts. — Le résultat de la cessation des cours : fréquentation des tavernes et des filles, pratique des jeux.

§ I. — *Les Tavernes et les Jeux. La marande.* — Tavernes très nombreuses à Paris : leur aspect et leurs enseignes. — Les propriétaires de vignes, bourgeois de Paris vendent aussi leur récolte, exempte d'impôts ; de même les religieux et les universitaires. — On ne va pas seulement à la taverne pour boire ou jouer. — Tavernes fréquentées par Villon. — Vins qu'il a estimés. — Sa réputation de buveur. — Jeux nommés par Villon. — On jouait surtout à la taverne : gages qu'on y laissait. — Jeux de paume et de dés, de brelan, de quilles et de cartes. — Pipeurs au jeu.

Les écoliers maraudeurs de vignes et la tradition des *Repues Franches*.

§ II. — *Les Filles.* — Elles demeurent dans certaines rues. — Leur costume : robes à « rebracés collets » et ceintures.

Les divinités de l'échoppe et la Belle Heaulmière. — Chambrières et écoliers. — La Grosse Margot et Marion l'Idole.

§ III. — *Les nuits de Paris et le Guet.* — La nuit à Paris. — Ecoliers ribleurs et donneurs de sérénades : chansons nocturnes et satiriques. — Rixes. — Le guet. — Le chevalier du guet. — Le procès entre Philippe de la Tour et Jean de Harlay, chevaliers du guet. — Explication du legs du *Heaume*.

CHAPITRE VI. — LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOÎT ET LA JEUNESSE DE FRANÇOIS VILLON

130

§ I. — Les premières relations de François Villon furent celles du cloître Saint-Benoît. — Carrière de Guillaume de Villon pendant l'adolescence du poète : Guillaume fréquente chez Jacques Séguin, prieur de Saint-Martin-des-Champs, et enseigne aux écoles de Décret. — Curés, chanoines et chapelains de Saint-Benoît. — Le neveu de Guillaume de Villon, Jean Flastrier ; ses amis, Jean le Duc et Jean Martineau de Sens. — Relations de voisinage : les Mathurins. — La Commanderie de Saint-Jean de Jérusalem. — Les collèges de Cambrai et de Tréguier. — La Sorbonne, dont François Villon entend sonner la cloche. — Sentiments nationalistes de la communauté de Saint-Benoît : souvenir donné par Villon à Du Guesclin et à Jeanne d'Arc.

La communauté de Saint-Benoît est un foyer de décrétistes.

§ II. — *Les haines de Saint-Benoît.* — La lutte des curés de Paris et des Sorbonnistes contre les ordres mendiants. — Haine de Saint-Benoît contre le chapitre de Notre-Dame. — Deux légataires de François Villon : Guillaume Cotin et Thibaud de Vitry.

CHAPITRE VII. — LES PREMIÈRES RELATIONS DE FRANÇOIS VILLON . . .

167

§ I. — *Milieu des clercs et des gens de finance.* — Regnier de Montigny, son histoire et sa famille ; il introduit Villon dans ce milieu de gens de finance. — A ce cercle appartient Ythier Marchand. — Jean le Cornu. — L'administration du Trésor : Pierre de Saint-Amand ; Jean de Bailly ; Robinet Trascaille. — Autres gens de finance et élus : Denis Hesselin ; Guillaume Colombel ; Guillaume Charrau ; Robert Vallée ; Nicolas de Louviers et Merbeuf ; Jean et

François Perdrier ; les Raguier ; la famille de Bruyères. — Philippe Brunel. — Tentations pour un pauvre dans ce milieu riche.

§ II. — *Le Châtelet*. — Robert d'Estouteville et Ambroise de Loré, sa femme. — Jean Raguier, Jean Chappelain et Perrinet Marchand, sergents de la douzaine. — Martin de Bellefaye, lieutenant criminel. — Jean Mautaint, Nicolas Rosnel, examinateurs. — Jean de Rueil, auditeur. — Jean de Calais, notaire. — Pierre Fournier et Pierre Genevoys, procureurs. — Les sergents : Jean le Loup et Cholet, Denis Richer, Jean Valet, Michault du Four. — L'Orfèvre de Bois, questionneur, et Henry Cousin, bourreau. — Milieu des clercs du Châtelet.

CHAPITRE VIII. — PARIS AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON 194

Privilage d'être né à Paris : on peut devenir échevin ; légataires de Villon échevins. — Paris au temps de Charles VI ; il sort de ses ruines au temps de la jeunesse de Villon. — Le badaud parisien : fêtes, spectacles, langage de la rue.

§ I. — *La rive universitaire*. — Les Mathurins. — La rue Saint-Jacques. — La chapelle Saint-Yves. — Le Clos-Bruneau. — La place Maubert, où demeurent les Cardon. — Le couvent des Carmes : opinion des Parisiens à leur sujet : explication du legs à frère Baude. — La rue de la Montagne-Sainte-Geneviève et les collèges. — L'abbaye de Sainte-Geneviève. — Le couvent des Jacobins : plaisanteries sur cet ordre. — Les Chartreux et le diable de Vauvert : opinion des Parisiens sur ces religieux, et plaisanteries de Villon à leur sujet. — La rue de la Harpe. — Les Cordeliers, le quartier Saint-André-des-Arcs. — Saint-Germain-des-Près, le bourg et l'abbaye où repose Clotaire. — Le palais de Nesle et la tour : la légende de Buridan. — Les Augustins. — Le pont Saint-Michel. — La rue de Mâcon. — Enseignes des rues de la Bouclerie et de la Harpe. — Le quartier Saint-Séverin, la rue de la Parcheminerie, la rue du Fouarre. — Le Petit-Châtelet, construit par Hugues Aubriot pour mater les écoliers. — Le Petit-Pont et ses vendeuses de harengs.

§ II. — *La Cité*. — Notre-Dame promenade des écoliers ; aspect de la cathédrale. — Le gros bourdon mis en branle par de pauvres gens. — Les chanoines : orgueil et aristocratie du chapitre. — Le cloître et l'Officialité. — Le promoteur François de la Vacquerie ; le scelleur de l'évêché ; M^e Jean Laurens, promoteur de l'archidiaque ; le bon Jean Cotard, procureur. — Le collège des Dix-huit-Clercs. — La rue de la Juiverie et la *Pomme de Pin* ; le *Trou Perrette* de la rue aux Fèves. — La rue de l'Herberie : Colin Galerne, barbier, et Angelot Baugis, herboriste. — Le Palais et ses clercs : le Parlement ; Andry Couraud, procureur ; Robert Vallée, avocat ; Guillaume Cotin, président des Enquêtes ; Thibaud de Vitry, conseiller ; Guillaume Colombel, payeur. — La Conciergerie et sa geôle : Etienne Garnier et le legs de Villon aux prisonniers. — La Chambre des Comptes : les auditeurs « seigneurs de Villon » : l'amende de la « petite Macée d'Orléans ». — La Chambre aux deniers : Jean Taranne et Nicolas de Louviers. — Justice des Aides : Nicolas Laurens, Guillaume Volant. — Justice du Trésor : Pierre de Saint-Amand, Andry Couraud, Jean de Bailly.

§ III. — *La Ville et ses environs*. — Le Pont-au-Change : Germain de Marle, changeur, et Jean de Blarru, orfèvre. — Le Grand-Châtelet et ses prisons : voisinage du Châtelet : Jacqueline Machecou, marchande de volailles ; la « gente saulcissière ». — La Grande-Boucherie : ses rapports avec le personnel du Châtelet : Pierre de La Dehors, examinateur et M^e boucher. — L'abreuvoir Popin. — Saint-Jacques-la-Boucherie et ses échoppes d'écrivains : le legs d'une fenêtre à Robert Vallée. — Legs de la *Lanterne* de la *Pierre-au-lait*. — La rue Trousevache et le *Mouton* : legs à Jacques Trouvé, boucher. — La place de Grève : le *Grand Godet*. — L'hôtel du *Pet-au-Diable* au Martelet-Saint-Jean : histoire de mademoiselle de Bruyères. — La porte Baudoyer et le cimetière Saint-Jean. — La rue de Jouy et l'hôtel du Prévôt. — Le quartier royal de

Saint-Paul. — La tour de Billy et les Célestins : Philippe Brunel demeure dans ce quartier. — La rue Saint-Antoine : la *Crosse*. — La Couture du Temple et le legs à Guillaume Charruau. — La chapelle Sainte-Avoye, rue du Temple. — Le riche quartier du Temple. — Le prieuré de Saint-Martin des Champs et le quartier Saint-Martin. — Le legs à Jacques James. — La fontaine Maubuë. — Les Filles-Dieu de la rue Saint-Denis. — Les hôpitaux et Saint-Jacques. — Les Lombards. — Les Halles. — Les Innocents et la danse Macabre : legs aux trépassés et aux Quinze-Vingts.

Legs à l'abbaye de Montmartre. — Montfaucon et la ballade des pendus. — La tour de Nigeon, Bicêtre. — Saint-Denis et la ballade des hommes du temps jadis. — Saint-Maur-des-Fossés. — Bourg-la-Reine. — Gouvieux.

TABLE DES PLANCHES	327
------------------------------	-----

LF.

V759

.Y6

Author Charpion, Pierre

Title François Villon. Vol. 1

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU